

# UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI GENOVA

## CORSO DI DOTTORATO

in Studio e valorizzazione del patrimonio storico, artistico-architettonico e  
ambientale

XXXI ciclo

in cotutela con

AIX – MARSEILLE UNIVERSITÉ

*I Napoletani e il corallo del Maghreb:  
pesca e sfruttamento di una risorsa mediterranea contesa  
(1780 – 1827)*

CANDIDATO

Dott. Alessio Boschiazio

TUTOR

Chiarissimo Professore Luca Lo Basso

COTUTOR

Chiarissimo Professore Olivier Raveux

A.A.

2017/2018

## INDICE

ABBREVIAZIONI .....	4
INTRODUCTION .....	5
CAPITOLO I	
LA PESCA DEL CORALLO IN ETÀ MODERNA E PRIMI NAPOLETANI IN MAGHREB .....	13
1.1 <i>L'importance du corail pour l'économie européenne</i> .....	13
1.2 <i>La pesca del corallo e le sue tecniche</i> .....	21
1.3 <i>Inquadramento della pesca: struttura stagionale e organizzazione</i> .....	26
1.4 <i>Torre del Greco la città del corallo</i> .....	34
1.4.1 <i>Un'economia strutturata intorno al corallo</i> .....	34
1.4.2 <i>Il XVIII secolo e il crescente interesse del governo napoletano per la pesca</i> .....	40
1.4.3 <i>XVI-XVIII secolo: una pesca limitata alle acque europee</i> .....	45
1.5 <i>La pesca in Maghreb: la struttura a monopolio e le sue implicazioni</i> .....	48
1.5.1 <i>I primi monopoli europei tra il XV e l'inizio del XVIII secolo</i> .....	48
1.5.2 <i>L'organizzazione della pesca in Maghreb</i> .....	58
1.5.3 <i>La Compagnie royale d'Afrique nel XVIII secolo e le risorse maghrebine in mano francese</i> .....	62
1.6 <i>I napoletani in Maghreb alla fine del XVIII secolo</i> .....	66
CAPITOLO II	
GLI ANNI DELLE GUERRE RIVOLUZIONARIE E NAPOLEONICHE: UN PERIODO DI TRASFORMAZIONI E INSTABILITÀ .....	70
2.1 <i>Spinte interne: la fine del monopolio sulla pesca</i> .....	70
2.2 <i>L'indebolimento della presenza francese e l'evoluzione delle condizioni di pesca</i> .....	72
2.2.1 <i>La dissoluzione della presenza francese e le trasformazioni nello statuto della pesca del corallo</i> .....	72
2.2.2 <i>Dopo il 1800: i diversi sviluppi a Tunisi e ad Algeri</i> .....	79
2.3 <i>La pesca del corallo e il problema della penetrazione straniera</i> .....	83
2.4 <i>Le nuove configurazioni in Maghreb a partire dal 1806</i> .....	91
2.4.1 <i>L'ingresso di Napoli nel sistema di Stati napoleonici</i> .....	91
2.4.2 <i>Le concessioni algerine all'Inghilterra (1807)</i> .....	99

2.5 <i>La dinamica della presenza corallara a partire dal 1806.</i> .....	105
2.6 <i>Una quotidianità perturbata</i> .....	111
2.6.1 <i>La guerra anglo-francese</i> .....	111
2.6.2 <i>I corsari algerini</i> .....	114
2.6.3 <i>Le difficili relazioni con le popolazioni costiere</i> .....	117
2.7 <i>Il riavvicinamento tra Tunisi e Napoli</i> .....	125
2.7.1 <i>La tregua del 1814</i> .....	125
2.7.2 <i>L'affaire Raimbert e la definitiva autonomia della pesca napoletana a Tunisi</i> .....	131
 CAPITOLO III	
LA PESCA DEL CORALLO NAPOLETANA NEL PERIODO DELLA RESTAUZIONE .....	136
3.1 <i>Una turbolenta fase di transizione.</i> .....	136
3.2 <i>Le concessioni francesi dal 1817: una riorganizzazione incompleta</i> .....	143
3.3 <i>I pescatori di corallo napoletani: una risorsa importante per le concessioni francesi ..</i>	147
3.4 <i>La costruzione di un sistema consolare napoletano ad Algeri e le conseguenze sulla giurisdizione della pesca</i> .....	156
3.5 <i>La pesca napoletana durante peste del 1817-1822</i> .....	160
3.5.1 <i>Il Regno delle Due Sicilie di fronte alla minaccia del morbo</i> .....	160
3.5.2 <i>La dinamica della presenza corallara: uno slancio fermato sul nascere</i> .....	172
3.6 <i>La «transmigrazione» di Napoletani verso Livorno e la situazione al termine della peste</i> .....	175
 CONCLUSIONI .....	183
 FONTI ARCHIVISTICHE.....	187
 BIBLIOGRAFIA .....	190

## ABBREVIAZIONI

ACCIM : Chambre de commerce et d'industrie Marseille-Provence

AD BdR : Archives départementales des Bouches-du-Rhône

AN: Archives nationales

ANOM: Archives nationales d'outre-mer

ASN: Archivio di Stato di Napoli

MAE: Ministère des Affaires étrangères

NA: National Archives

## INTRODUCTION

Ce travail de recherche entend faire la lumière sur la présence des pêcheurs de corail napolitains au Maghreb entre 1780 et 1827, et, plus particulièrement, sur les stratégies adoptées par les hommes de mer de Torre del Greco («torresi») pour s'introduire et travailler dans des eaux qui pendant très longtemps leur étaient interdites en raison de monopoles établis par différentes nations européennes sur ces espaces côtiers de la mer Méditerranée.

Le choix d'une telle thématique naît du constat de l'existence d'une lacune historiographique sur ce sujet pour la période considérée. Jusqu'à présent, la recherche a déjà porté son attention, avec d'importants résultats, sur les dynamiques politiques et socio-économiques de la pêche du corail dans la *mare nostrum* de l'époque moderne, mais les travaux des historiens ont délaissé le rôle particulier joué par les marins napolitains durant le demi-siècle formé par les décennies de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup>. Je pense de ce fait qu'il est indispensable d'analyser cette époque charnière, encore aujourd'hui passée sous silence, qui se trouve prise en étau entre une période au cours de laquelle les pêcheurs napolitains étaient absents des côtes nord-africaines et celle, postérieure à 1827, durant laquelle ils deviennent des acteurs omniprésents. C'est d'ailleurs ce que nous confirme, pour la période précédant 1780, le récent travail d'Olivier Lopez «*S'établir et travailler chez l'autre. La Compagnie royale d'Afrique et ses hommes*», qui retrace le parcours de la compagnie française, mais ne fait que de très brèves allusions aux premiers «torresi» présents dans les eaux maghrébines et toutes circonscrites à la période à laquelle se consacre notre travail. D'une grande précision dans l'étude de ses sources, ce chercheur atteste donc l'absence des Napolitains avant 1780. Dans l'excellent ouvrage «*Les Italiens à Bône (1865-1940). Migrations méditerranéennes et colonisation de peuplement en Algérie*», l'historien Hugo Vermeren, qui cherche quant à lui à établir l'importance du rôle joué par les pêcheurs italiens dans le processus de peuplement de l'Algérie coloniale, ne consacre que quelques paragraphes du début de son livre à la présence des pêcheurs napolitains, en limitant ses analyses à la période suivant la conquête française.

Ainsi, afin de combler le vide que nous venons d'évoquer, j'ai choisi de recouper l'historiographie existante avec un travail sur différents types de sources, en majorité italiennes et françaises, parmi lesquelles des documents consulaires, des

correspondances de sociétés commerciales et des agences d'État installées en Afrique du Nord. En outre, les cartes des institutions publiques comme celles du Supremo Magistrato di Salute et du Supremo Magistrato di Commercio, tous deux de Naples, les mémoires et les comptes-rendus de voyages ont constitué un matériel de recherche fondamental.

Si la chronologie de cette recherche est bornée par les années 1780 et 1827, ce travail a occasionnellement dû s'affranchir de ce cadre strict. Traiter d'un sujet déterminé oblige parfois le chercheur à élargir son enquête à une période plus étendue que celle initialement choisie, afin de pouvoir mettre en perspective les thématiques qu'il a choisies de travailler. De ce fait, nous n'avons pu faire abstraction d'une brève introduction sur le corail, ses techniques de pêche et son extraction, ainsi que sur sa stabilité comme produit de commerce durant l'époque moderne. C'est justement cette constance, au sein d'un système économique qui voit dans le trafic maritime l'un de ses points névralgiques, qui fait de l'animal corail l'"or rouge" pour lequel il vaut la peine de se mobiliser et de se battre, dans l'espoir et dans le but de remporter le privilège d'exploitation. Génois, Français et Anglais prennent part à cette compétition à des périodes différentes.

L'un des fils conducteurs de mon travail est, parallèlement à l'extraction du corail et à l'importance de ce dernier pour l'économie de certaines communautés de la Méditerranée, la contextualisation historique, c'est-à-dire ce panorama nébuleux de la politique internationale qui détermine l'établissement des traités commerciaux entre l'Europe et le Maghreb et détermine les monopoles d'exploitation sur les côtes nord-africaines. À ce propos, il est important de rappeler que les faits analysés s'insèrent et sont conditionnés par des événements de portée globale comme la Révolution française, la domination napoléonienne et une situation de tension plus générale en Europe pour le contrôle des mers, en particulier entre la France et l'Angleterre qui imposent à tour de rôle leur hégémonie. Dans les différents chapitres, nous reviendrons à diverses occasions sur ces faits qu'il est donc indispensable de prendre en considération et de rappeler, même de façon synthétique, dans cette partie introductive.

C'est dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, suite à une consolidation de sa position dans le contexte méditerranéen initiée en début de siècle, que la France s'impose comme la puissance la plus influente dans les relations que les Européens

entretiennent avec l'Afrique du Nord. La preuve la plus emblématique de cette domination est la naissance et le succès de la *Compagnie royale d'Afrique* (1741). Les temps changent radicalement avec la Révolution et la crise économique et alimentaire qui s'ensuivent. Ces événements seront à l'origine de ce que nous pourrions définir comme la chute du monopole français et du système traditionnel des *concessions d'Afrique*. C'est durant cette période tourmentée qu'entrent en scène nos corailleurs, qui commencent à affluer sur les côtes du Maghreb à partir de 1780. Ce travail de recherche entend mettre en avant les débuts du processus qui permettra aux habitants de Torre del Greco de s'affirmer complètement après la conquête d'Alger par les Français. Il se compose de trois chapitres structurés de manière chronologique. Le premier, de caractère introductif et exposant la littérature existant sur le sujet, nous permet de présenter le corail et ses différentes méthodes de pêche. À ce propos, nous avons choisi de nous focaliser sur les techniques employées et sur l'organisation des sociétés maritimes qui les mettent en œuvre, de manière à rendre au mieux l'idée de comment l'activité de pêche se structure durant l'époque moderne. Dans ce contexte général, notre attention se portera plus particulièrement sur la ville de Torre del Greco, qui, dans une progression amorcée au XVe siècle, s'affirme au fil des décennies comme le plus grand centre de spécialisation pour l'extraction du corail et comme principal port d'attache des migrations saisonnières liées à cette pêche. Si l'apparition en Europe des pêcheurs de Torre del Greco est précoce, elle se limite toutefois pendant longtemps, c'est-à-dire jusqu'au XVIIIe siècle, aux seules mers tyrrhénienne et adriatique et en particulier aux territoires de la Corse, de la Sardaigne, de Corfou et de Santa Maura. Bien que ces lieux soient les zones de pêche de prédilection des Napolitains, on constate une faible présence de ces derniers dans les eaux nord-africaines. Cette faible fréquentation des côtes maghrébines peut s'expliquer d'une part du fait des conflits presque ininterrompus entre Naples et les régence barbaresques durant la période moderne et d'autre part du fait des modèles de *gouvernance* qui organisent l'exploitation du corail au Maghreb où, contrairement à l'Europe, l'extraction de l'« or rouge » est réglementée par le système de concessions et de monopoles. Au sein de ce système d'exclusivité, on constate que ce sont essentiellement les différentes compagnies françaises et ligures qui se partagent le privilège de la pêche à Tunis et à Alger et qu'elles font de préférence appel à une main-d'œuvre constituée de

compatriotes. Cette situation perdure jusqu'en 1741, date à laquelle les Gênois sont expulsés de Tabarka, garnison de la République en Afrique du Nord durant des années. Dans ce même chapitre, nous verrons comment, au contraire, la présence française, malgré des hauts et des bas, reste constante et ce jusqu'à son apogée en 1768, lorsque la *Compagnie royale d'Afrique* parvient à s'adjuger, parallèlement à une croissance de la demande internationale de corail, le monopole entier de la pêche dans les mers de Tunis et d'Alger. Contrairement à ce que l'on peut imaginer, c'est au cours de cet "âge d'or" de la compagnie que les «torresi», suite à un changement dans les politiques européennes sur la pêche, commencent à venir sur les côtes du Maghreb. Cette présence illégale est alors marquée par une certaine inconstance, mais celle-ci n'en demeure pas moins numériquement très forte à partir de ces années.

Le deuxième chapitre s'ouvre par un tableau des conséquences de la Révolution française et par une présentation de la reconfiguration des équilibres méditerranéens ayant abouti à la crise du système traditionnel des concessions d'Afrique. Bien que le système des privilèges et des concessions territoriales ne soit pas remis en question à Alger, la dissolution de la Compagnie royale d'Afrique en 1794, et, par la suite, la destruction des établissements français des mains du dey, sont deux facteurs qui concourent à un substantiel redimensionnement de la présence de la France dans les eaux nord-africaines. Cette dernière montre toujours plus de signes d'essoufflement dans l'organisation de l'exploitation des ressources locales octroyées par traités. Face à une crise profonde et sous l'impulsion des revendications des pêcheurs français, on assiste à une transformation de la pêche qui abandonne le modèle classique du monopole et devient libre pour tout Français qui en fait la demande. En d'autres termes, les pouvoirs publics se décident à rompre avec le système des compagnies privilégiées. A ceci s'ajoute dans le même temps la décision du bey de Tunis d'abandonner le système d'exclusivité de l'exploitation des mers dont il a la charge, au profit de l'attribution de permis à qui adresse une requête. En réalité, la situation de la France, unique puissance intéressée par le corail n'étant pas en conflit avec le souverain barbaresque, en fait la détentrice si ce n'est d'un monopole officiel, tout du moins d'un privilège de fait. Ce préambule terminé, nous verrons comment les pêcheurs napolitains profitent de la situation décrite pour ouvrir une brèche dans les eaux maghrébines et pénétrer de manière toujours plus résolue sur les côtes barbaresques. Notre attention se



porte plus particulièrement ici sur la stratégie choisie par les «torresi», à savoir l'utilisation de pavillons de complaisance leur permettant de feindre d'être français; une pratique qu'il aurait été impossible de mettre en œuvre à l'époque de la pêche fondée sur le système des compagnies. Avec l'avènement de Napoléon Bonaparte et, en 1806, l'annexion du royaume de Naples par l'Empire français, les Napolitains acquièrent pour la première fois, du moins en théorie, le droit d'accès aux mers maghrébines. En effet, avec le passage des concessions à l'Angleterre quelques mois après – pays qui les gèrera entre 1807 et 1817 – la liberté présumée des pêcheurs «torresi» se révélera n'être qu'une simple illusion. Durant cette période, bien que la présence des bateaux provenant de Torre del Greco ait pris une ampleur considérable en Afrique du Nord, elle doit se limiter aux seules eaux tunisiennes où ils naviguent sous pavillon français. Ce sont les manœuvres de la politique internationale et en particulier européenne qui conditionnent les événements maghrébins, dont la crise du système impérial créé par Napoléon et la prise de distances de celui-ci actée par Gioacchino Murat. Dans les politiques menées par le roi de Naples, il y a certainement la volonté de gagner des espaces d'autonomie toujours plus grands et de rechercher parallèlement à se rapprocher avec le Bardo, action qui aboutit à une trêve tuniso-napolitaine en 1814. En l'absence d'un solide monopole et grâce au soutien du puissant esclave originaire de Sorrente Mariano Stinca, les Napolitains acquièrent le droit de navigation dans les mers tunisiennes indépendamment de la France.

La fin de la période napoléonienne marque le début d'une nouvelle vague de changements dans les équilibres politiques et dans la gestion du corail en Afrique du Nord, et en particulier en Algérie. C'est ce qui, dans l'organisation de notre travail, introduit notre troisième chapitre. Les années suivant le Congrès de Vienne se caractérisent en effet par des moments de grande tension entre les puissances chrétiennes et musulmanes. Cette tension dérive surtout de la volonté des Européens de combattre à la source le problème représenté par la course, ce qui revient à demander aux régences de renoncer formellement à ce type d'activité. Dans ce même ordre d'idée, à la suite des missions navales commandées par Lord Exmouth et du bombardement d'Alger, les tensions croissantes entre Alger et l'Angleterre se résolvent par la renonciation de cette dernière à demander le renouvellement des concessions obtenues quelques années auparavant. La France, de son côté, toujours intéressée à «avere una

stazione e un piede in questa parte dell'Africa»<sup>1</sup>, peut reprendre possession des privilèges algériens. Toutefois, comme nous le verrons, le rétablissement des concessions a lieu de manière superficielle, dans le sens où il manque aussi bien l'organisation d'une véritable compagnie adjudicatrice, comme c'était le cas auparavant, que la restauration des établissements territoriaux fortifiés. Tout ceci s'insère dans une évolution progressive de la nature des concessions qui, comme nous l'avons vu précédemment, passent d'accords gérés par des privés (avec ou sans intervention partielle de la couronne française) à des tractations directes entre les souverains barbaresques et le gouvernement de Paris. En d'autres termes, au cours des presque deux siècles qui vont de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle à la fin du XVIII<sup>e</sup>, on assiste, à la lecture des traités, à une évolution des personnes impliquées dans le processus de cession des privilèges. Si nous considérons, par exemple, le traité pour le Bastion de France de 1694, nous observons que, du côté français, c'est une figure – le «sieur Annet Caisel, négociant du Bastion, chargé d'affaires»<sup>2</sup> – que nous pourrions définir d'hybride, à la fois représentant officiel de la Couronne et *négociant du Bastion*, qui le conclut. Mais en 1802, suite au traité de paix algéro-français, les concessions sont restituées directement, sans aucune médiation privée, au souverain de France. Par ailleurs, en comparaison avec la période précédant les bouleversements provoqués par les guerres napoléoniennes, le cadre a considérablement changé. La décadence économique des régences barbaresques ne permet plus à Paris d'espérer obtenir de grands bénéfices de ses rapports avec Alger. Dans le même temps, l'émergence d'un désintérêt manifeste pour la pêche du corail de la part des pêcheurs corses et provençaux contraint la France à se tourner vers les pêcheurs italiens. Partant de cet examen, les considérations qui seront faites sur la situation de la France et sur ses rapports avec le Maghreb dans le deuxième et le troisième chapitres sont aussi éclairantes qu'indispensables pour comprendre la présence «torrese» en Afrique du Nord. Pour ce qui est de la ville d'Alger, contrairement au cas déjà cité de la Tunisie et exception faite des deux années anglaises 1815-1816, durant lesquelles les «torresi» parviennent à s'insérer dans une pêche rendue libre pour ceux qui en faisaient la

---

<sup>1</sup> ASN, *Ministero degli Esteri, Pesca del corallo*, 2394, 11 maggio 1818, lettera dell'ambasciatore napoletano a Parigi.

<sup>2</sup> E. ROUARD DE CARD, *Traité de la France avec les pays de l'Afrique du Nord: Algérie, Tunisie, Tripolitaine, Maroc*, Pedone éditeur, Paris, 1906, p. 64.

demande, il faut attendre 1817 pour *observer* une présence plus structurée des Napolitains. Qu'entendons-nous par présence plus structurée? Les sources nous disent qu'en réalité ce n'est pas le nombre qui change au cours des différentes phases de présence «torrese» dans les eaux nord-africaines, mais le fait qu'en assumant une entière indépendance de statut, la pêche se structure de manière plus solide du point de vue institutionnel. Conséquence directe des conflits anglo-maghrébins de 1816, en effet, les régences barbaresques sont contraintes de signer des traités de paix avec la quasi-totalité des pays européens qui fréquentent les eaux de la Méditerranée et parmi ceux-ci se trouve également le Royaume de Naples. Ceci signifie, entre autre chose, une émancipation partielle de la France qui se traduit par l'envoi de ses propres consuls. Il est toutefois intéressant de donner un aperçu des raisons pour lesquelles, malgré l'existence d'une phase aussi positive, le nombre d'embarcations «torresi» n'augmente pas par rapport au passé. Aux origines de ce phénomène, on peut identifier différents facteurs parmi lesquels, par exemple, l'explosion d'une violente épidémie de peste entre 1818 et 1822. Avec la peste et au vu de la rigidité des règlements sanitaires promulgués par le Magistrat Suprême de la Santé de Naples, de nombreux «torresi» se transfèrent à Livourne. C'est pourquoi une évaluation quantitative satisfaisante nécessite également un dénombrement des embarcations sous pavillon toscan pour vérifier si, durant les années de peste algéro-tunisienne, leur nombre a connu ou non un accroissement. Ce qu'il est important de souligner est comment, malgré le droit acquis de naviguer librement et sous son propre pavillon dans les eaux du Maghreb, les départs depuis Torre del Greco restent similaires au passé. Ce qui ressort du recoupement des travaux existants avec les archives consultées, est que, durant la période analysée, il n'existe pas de moment de complète stabilité politique - que celle-ci soit internationale ou locale - à même de permettre dans les eaux d'Afrique du Nord, un développement solide et continu de la pêche du corail en général et de la présence «torrese» en particulier. Nous verrons à quel point les Napolitains souffriront du contexte politico-économique globale ainsi que des politiques sanitaires de leur gouvernement qui, bien que de formes différentes en influenceront et en limiteront le champ d'action au moins jusqu'à la conquête de l'Algérie par la France. Ceci étant dit, malgré les limitations auxquelles les Napolitains seront confrontés, ils se révéleront être parmi les plus importants acteurs de l'extraction de l'or rouge en Méditerranée.

Le recueil du matériel documentaire sur lequel ce travail a pu s'appuyer a été rendu possible grâce aux financements reçus par le biais de la bourse d'étude obtenue durant mes années de doctorat en «Études et valorisation du patrimoine historique, artistico-architectural et environnemental» au Département d'Antiquité, de Philosophie et d'Histoire de l'Université de Gênes, à qui s'ajoute une bourse d'étude mensuelle reçue par l'École Française de Rome. Enfin, en plus de mon travail à Gênes, j'ai pu bénéficier, pendant ces trois années, d'une direction en cotutelle avec Aix-Marseille Université, au sein de laquelle j'ai été rattaché au laboratoire TELEMMe. Les financements obtenus pendant ce doctorat m'ont permis de réaliser différentes missions de recherche, afin de visiter différents centres d'archives et bibliothèques. Ce travail de collecte des documents indispensables à la rédaction de mon travail, s'il a eu lieu essentiellement entre Naples, Nantes et Marseille, a également demandé un investissement important à la Bibliothèque Nationale, aux Archives Nationales et aux Archives Diplomatiques du Ministère des Affaires Etrangères de Paris, au National Archives de Londres, à l'Archivio di Stato de Livourne et à la Biblioteca Labronica de la même ville.

## CAPITOLO I

### LA PESCA DEL CORALLO IN ETÀ MODERNA E PRIMI NAPOLETANI IN MAGHREB

#### *1.1 L'importance du corail pour l'économie européenne*

En préambule à notre recherche sur la pénétration des pêcheurs de corail napolitains le long des côtes du Maghreb entre la fin du XVIIIe et le début du XIXe siècle, il nous semble nécessaire de consacrer quelques pages à l'approfondissement de certains points qui, même s'ils restent marginaux, sont essentiels à la contextualisation des thématiques et des problématiques propres à ce que l'on pourrait définir comme l'univers du corail. À cet effet, il nous semble en particulier utile de présenter cet animal qui a joué un rôle très important aussi bien dans le commerce intérieur que dans les échanges extérieurs à l'Europe durant l'époque moderne. De même, nous pensons qu'il est fondamental de donner un bref aperçu des mécanismes et des personnes impliquées dans l'exploitation de l'«or rouge» dont le développement a été rendu possible, rappelons-le, grâce à l'essor économique que la filière de ce produit a connu au sein de l'économie européenne durant l'époque moderne. Ainsi, il est bon de préciser que lorsque l'on fait référence au corail, on se réfère toujours au *corallium rubrum*, une espèce de cnidaire quasi endémique à la mer Méditerranée. Cette unicité spatiale, associée à une large diffusion sur les marchés orientaux, est à l'origine de sa forte circulation. Il devient de ce fait un bien d'intérêt pour un grand nombre de populations.

Considéré pendant très longtemps comme une plante ou une pierre dure, le corail a dû attendre les années 1720 pour voir sa nature animale être révélée par Jean-André Peyssonnel, médecin et naturaliste français missionné à cette époque par le roi de France pour une observation des côtes du Maghreb et une collecte d'informations sur les établissements européens (Tabarka, Marsacares – La Calle, Cap Nègre) répartis entre Alger et Tunis<sup>3</sup>. Initialement rejetées par la communauté scientifique internationale, les révélations du chercheur ne seront validées qu'à partir de 1742, suite

---

<sup>3</sup> Peyssonnel a publié un récit de voyage intéressant sur cette mission. Voir, par exemple, l'édition J.-A. PEYSSONNEL, *Relation d'un voyage sur les côtes de Barbarie, fait par ordre du roi, en 1744 et 1725*, La Découverte, Paris 2001.

à un rapport d'Antoine de Juissieu. Elles resteront cependant encore longtemps méconnues en dehors du cénacle des spécialistes de la biologie et du monde animal<sup>4</sup>.

Bien qu'on le trouve parfois sur d'étroits bras de mer de la côte atlantique marocaine et portugaise, le corail rouge est principalement localisé sur les fonds rocheux et accidentés caractéristiques du bassin occidental de la Méditerranée. Les gisements les plus importants se situent principalement au large des côtes de la frontière algéro-tunisienne – que l'on connaîtra plus tard comme la «côte du corail»<sup>5</sup> – et sur les littoraux entourant les îles de la Corse et de la Sardaigne. On en rencontre également, dans une moindre mesure, dans les eaux de la Costa Brava, de la Provence, de la Ligurie, des îles proches de l'actuelle Toscane (l'Elbe et le Giglio), de la Campanie et de la Sicile. Plus à l'est, ce sont surtout les îles adriatiques de la Grèce, Corfou et Santa Maura en tête, qui regroupent quelques bancs importants.

Comme l'ont écrit récemment Luca Lo Basso et Olivier Raveux, «le corail rouge est depuis l'Antiquité un élément caractéristique des civilisations méditerranéennes»<sup>6</sup>. Son essor est étroitement lié aux multiples significations symboliques et thaumaturgiques dont il se charge avec le temps au sein de diverses communautés ou populations réparties dans des territoires parfois très distants de la Méditerranée. En effet, comme le soulignent les auteurs :

Conservé en branche ou travaillé pour devenir amulette, passe-temps, médicament, monnaie d'échange ou matière première de bijouterie ou d'objet religieux, il a longtemps cumulé des vertus sacrées et profanes, alimenté un patrimoine artistique dense et original, cristallisé les efforts des populations littorales autour de sa pêche, de son industrie et de son commerce, favorisé les contacts interculturels et la circulation des hommes dans une Méditerranée ouverte sur le monde<sup>7</sup>.

---

<sup>4</sup> Au siècle suivant, les naturalistes français continueront de s'intéresser au corail. De grand intérêt, à ce propos, est l'œuvre du biologiste Henri Lacaze-Duthiers, envoyé par le gouvernement en Algérie pour étudier la pêche pratiquée dans cet espace au cours des années 1860. Cf. H. LACAZE-DUTHIERS, *Histoire naturelle du corail, organisation, reproduction, pêche en Algérie, industrie et commerce*, Baillière et fils, Paris, 1964; Pour une synthèse du procédé de recherche scientifique ayant amené à la découverte des caractéristiques animales du corail, voir D. FAGET, D. VIELZEUF, *La vase et le microscope: origine et développement d'une connaissance scientifique du corail rouge de Méditerranée (XVIe-XXIe)*, in «Rives Méditerranéennes. Autour du corail rouge de la Méditerranée: hommes, savoirs et pratiques de la fin du Moyen Âge au XIXe siècle», n. 57, 2018, pp. 157-180.

<sup>5</sup> Cette définition des côtes maghrébines – et plus précisément algéro-tunisiennes – remonte au XVIe siècle. H. VERMEREN, *Les Italiens à Bône*, op. cit. p. 36.

<sup>6</sup> L. LO BASSO, O. RAVEUX, *Introduction. Le corail, un kaléidoscope pour l'étude de la Méditerranée sur le temps long*, in «Rives Méditerranéennes. Autour du corail rouge de la Méditerranée : hommes, savoirs et pratiques de la fin du Moyen Âge au XIXe siècle», n. 57, 2018, pp. 7-15.

<sup>7</sup> Ibidem.

Pendant longtemps peu prisé par le marché européen, c'est la forte demande en provenance de régions lointaines qui transforme le corail en un produit de luxe capable de mobiliser des hommes et des capitaux et de garantir des profits importants aux spéculateurs dotés de compétences et de réseaux de connaissance étendus. Depuis l'Antiquité, les destinations principales de l'«or rouge» de la Méditerranée sont la Perse, la Chine, l'Inde, la Mongolie et le Tibet, des lieux où il était initialement considéré comme un talisman contre le «mal» et, par la suite, avec l'émergence du bouddhisme, comme un objet à la mode utilisé par les populations locales sous forme de petites perles rassemblées essentiellement en bijoux et en chapelets<sup>8</sup>. À l'époque de Marco Polo par exemple, le corail est amplement commercialisé sur les pentes de l'Himalaya. Dans le récit du voyageur vénitien, on peut lire:

Tebet è una grandissima provincia, e ànno loro linguaggio; e sono idoli e confinano con li Mangi e co molte altre province. Egli sono molti grandi ladroni. E è sì grande, che v'à bene otto reami grandi, e grandissima quantità di città e di castella. E v'à in olti luoghi fiumi e laghi e montagne ove si truova l'oro di paglieola in grande quantità. E in questa provincia s'espande lo coraglio, e èvi è molto caro, però ch'egli lo pongono al collo di loro femmine e de' loro idoli, e annòlo per grande gioia<sup>9</sup>.

C'est surtout pour répondre à la demande de l'Orient et par conséquent à l'avènement du corail comme une des marchandises phares du système d'échanges euro-asiatique que les Européens développent très tôt, grâce à la participation, à différents titres, d'un grand nombre de personnes, une filière de pêche, de transformation et de commercialisation du produit. Des communautés circonscrites géographiquement et installées le long des côtes de la Méditerranée sont impliquées dans ce mécanisme: elles s'insèrent, à divers niveaux, dans ce que l'on peut définir comme une chaîne de production globale du corail. À des fins d'exhaustivité, il nous semble toutefois impossible de dissocier les personnes impliquées dans cette filière des phases qui la composent. C'est pourquoi, nous souhaitons présenter un bref panorama du processus de production du corail et des personnes qui y participent. Comme l'historiographie l'a déjà souligné, nous trouvons en premier lieu la pêche à proprement parler, pratiquée par les Ligures de la Riviera du Ponant et du Levant, les Provençaux,

---

<sup>8</sup> L. BOULNOIS, *La via della seta- Dèi, guerrieri, mercanti, Bompiani*, Milano, 2016, pp. 166-177; Sull'uso del corallo rosso del mediterraneo presso i popoli orientali si vedano, ad esempio, C. DEL MARE (a cura di), *Il corallo nel gioiello etnico indiano*, Electa, Napoli, 1998; Id, *Le vie del corallo: il corallo nella gioielleria etnica della Mongolia*, Electa, Napoli, 1996.

<sup>9</sup> M. POLO, *Il Milione*, sotto la direzione di L. Lanza, Studio Tesi, Pordenone, 1991, p. 189.

les Corses, les «Trapanesi» et les Napolitains; vient ensuite le travail de transformation du produit qui, du Moyen Âge à l'époque moderne, a été pris en charge par différentes populations et qui, dans la période qui nous concerne plus particulièrement, est effectué par les habitants de Livourne et parfois par les Génois, les Marseillais et les «Torresi», et enfin la commercialisation, œuvre des patriciens Génois, des marchands marseillais et par la suite des juifs de Livourne. Parmi les centaines de navires corailleurs qui lèvent l'ancre des côtes de la Méditerranée, ce sont les Ligures, les «Trapanesi» et les Provençaux qui se spécialisent très tôt dans la recherche des bancs d'«or rouge», ce qui débouche initialement sur une concentration du corail sur les places de Gênes, Trapani et Marseille où patriciens et marchands en achètent en grande quantité.<sup>10</sup> Durant la première moitié du XVIIe siècle cependant, ces centres sont progressivement destitués par Livourne qui se spécialise dans l'achat et la vente de corail sur les marchés asiatiques<sup>11</sup>, un commerce rendu possible grâce au dynamisme des réseaux commerciaux gérés par les juifs installés dans la ville-portuaire toscane. En règle générale, avant d'être commercialisé, l'«or rouge» est confié à des ateliers spécialisés où il est, en fonction de sa destination, transformé en œuvre d'art ou produit en série<sup>12</sup>. Les ateliers ou fabriques chargés de la transformation du corail sont généralement constitués d'un nombre assez limité de travailleurs. Néanmoins, ils prennent parfois la forme, comme c'est le cas pour les puissants négociants juifs de Livourne, de véritables

---

<sup>10</sup> Pour un panorama sur le sujet, se référer aux ouvrages suivants : T. FILOCAMO, *Le vie del corallo nel Mediterraneo Medioevale*, ESI, Napoli, 2010; H. BRESC, *Pêche et commerce du corail en Méditerranée de l'Antiquité au Moyen Âge*, in J.-P. MOREL, C. RONDICOSTANZO, D. UGOLINI (a cura di), *Corallo di ieri, corallo di oggi*, Edipuglia, Bari, 2000; Pour la pêche pratiquée par les Ligures, on peut signaler, O. PASTINE, *Liguri pescatori di corallo*, in «Giornale storico e letterario della Liguria», anno VII, fascicolo 1, gennaio-marzo 1931; F. PODESTÀ, *I genovesi e le peschiere di corallo nei mari dell'isola di Sardegna*, Bocca, Torino, 1901; Sul caso dei pescatori provençaux, si vedano G. LAVERGNE, *La pêche et le commerce du corail à Marseille au XIVe et XV siècle*, in «Annales du Midi», 1952; H. BRESC, *Pêche et corail aux derniers siècles du Moyen Âge: Sicile et Provence orientale*, in *L'exploitation de la mer de l'Antiquité à nos jours. 1. La mer, lieu de production. V Rencontres Internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes*, APDCA, Juan-les-Pins, 1984.

<sup>11</sup> Cf. F. TRIVELLATO, *Il commercio interculturale: la diaspora sefardita, Livorno e i traffici globali in età moderna*, Viella, Roma, 2016.

<sup>12</sup> Sur le travail du corail, les études auxquelles se référer sont nombreuses. Sur le cas ligure, nous pouvons citer O. PASTINE, *L'Arte dei corallieri nell'ordinamento delle corporazioni genovesi (XV-XVIII)*, Società ligure di Storia Patria, Genova, 1933; Voir, sur Livourne, O. TALUCCI, *La lavorazione del corallo a Livorno: un mestiere scomparso*, tesi di laurea, 1985-1986; I. BUONAFALCE, *La produzione del corallo a Livorno: studi e documenti*, in L. LENTI (a cura di), *Gioielli in Italia: il gioiello e l'artefice: materiali, opere, committenze*, Marsilio, Venezia, 2005, pp. 49-71; C. ERRICO, M. MONTANELLI, *Il corallo. Pesca, commercio e lavorazione a Livorno*, Felici editore, 2008; Voir, sur Trapani, G. TESCIONE, *Origine dell'industria e dell'arte del corallo in Sicilia*, in «Archivio storico per la Sicilia», Vol. VI, 1939; DANEU A., *L'Arte trapanese del corallo*, Banco di Sicilia, Palermo, 1964.



manufactures de quelques dizaines d'ouvriers. Pour autant, certaines phases du processus de transformation ne sont pas effectuées directement dans des ateliers spécialisés: dans ces cas, le travail sur le corail brut est confié à des ouvriers et des ouvrières, afin qu'il soit réalisé au sein de leur habitation, sur le modèle de l'«industrie à domicile» propre à l'Ancien Régime. Le travail artistique qui concerne plus particulièrement les objets religieux est exclusivement destiné au marché intérieur européen, alors que la transformation du corail en petits grains de différentes formes et dimensions est surtout réservée aux acheteurs asiatiques<sup>13</sup>. Le corail est, dans un premier temps, acheminé vers l'Orient via des ports intermédiaires comme Alexandrie d'Égypte, Constantinople et Le Caire, à partir desquels sont entrepris des parcours par caravanes terrestres. Ensuite, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, le commerce a lieu par la circumnavigation de l'Afrique, depuis les ports de Londres ou Lisbonne jusqu'aux points d'accostage indiens de Goa et Madras. Au niveau religieux et culturel, ceux qui participent à ce processus proviennent d'un panorama très hétérogène qui inclut, entre autres, des chrétiens européens et non-européens (dont par exemple les populations de descendance arménienne qui se répartissent à l'intérieur des frontières européennes et au Moyen Orient<sup>14</sup>), des juifs répartis entre Livourne et l'Asie, des musulmans et des indiens qui font généralement office de dernier maillon de la chaîne commerciale.

Suite à la première mondialisation, et de manière plus générale au cours de toute l'époque moderne, on assiste à un accroissement continu de la demande de corail. Outre le marché asiatique déjà cité, au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'«or rouge» devient, comme le souligne Gilbert Buti dans son article *Du rouge pour le Noir. Du corail méditerranéen pour la traite négrière au XVIII<sup>e</sup> siècle*<sup>15</sup>, partie intégrante des assortiments destinés à l'achat des esclaves africains. On constate également une croissance du marché intérieur européen

---

<sup>13</sup> Alors que des villes comme Trapani maintiennent une manufacture spécifiquement artistique, c'est surtout Livourne qui se spécialise dans la production en série du corail. ERRICO C. MONTANELLI M., *Il corallo*, op. cit., pp. 41-48.

<sup>14</sup> Sur les réseaux commerciaux arméniens, cf. entre autres, ASLANIAN S. D., *From the Indian Ocean to the Mediterranean. The Global Trade Networks of Armenian Merchants from New Julfa*, University of California Press, Berkeley-New York-Londra, 2011.

<sup>15</sup> G. BUTI, *Du rouge pour le Noir. Du corail méditerranéen pour la traite négrière au XVIII<sup>e</sup> siècle*, in «Rives Méditerranéennes. Autour du corail rouge de la Méditerranée: hommes, savoirs et pratiques de la fin du Moyen Âge au XIX<sup>e</sup> siècle», n. 57, 2018, pp. 112-129.

qui porte un intérêt toujours plus fort pour les produits à base de corail<sup>16</sup>. Comme démontré jusqu'ici et ainsi que le soulignent très justement Lo Basso et Raveux:

Le corail rouge se présente comme un formidable objet pour mener des analyses relevant de l'histoire économique, de l'histoire politique, de l'histoire sociale, de l'histoire culturelle, de l'histoire environnementale ou encore de l'histoire des techniques, chacun de ces champs pouvant être pris isolément ou, le plus souvent, comme le montrent les recherches récentes les plus dynamiques et les plus riches, combinés entre eux<sup>17</sup>.

Tout ceci explique le regain d'intérêt, après les premières tentatives pionnières de la fin du XIXe siècle, de l'historiographie pour le corail. Les études sur le précieux cnidaire entre le XIXe et la première moitié du XXe siècle, ont généralement été lancées sur la base d'intérêts divers et se sont focalisées au mieux sur des contextes géographiques spécifiques. On citera, à titre d'exemple, les analyses développées par Onorato Pàstine sur les communautés de pêcheurs ligures, celles de Giuseppe Parona sur la situation sarde, ou encore le travail de Pietro Balzano sur les «Torresi». Toujours au sujet des Napolitains mais cette-fois analysés dans le cadre d'une comparaison historique de longue durée, on ne peut omettre de citer l'œuvre incontournable de Giuseppe Tescione *Gli italiani e la pesca del corallo ed egemonie marittime mediterranee*<sup>18</sup>. Pour ce qui est de la deuxième moitié du XXe siècle, c'est le travail d'Edoardo Grendi *Il Cervo e la Repubblica: il modello ligure di antico regime* qui fait autorité. Dans cet ouvrage, sont analysées les dynamiques socio-économiques d'une communauté du Ponant ligure qui basait sa survie sur la pêche du corail<sup>19</sup>. Par ailleurs, toujours dans les années 1970, l'étude de Gedalia Yogev sur les réseaux commerciaux construits par les marchands juifs au cours des XVIIe et XVIIIe siècles mérite d'être mentionnée. Une thématique qui par ailleurs plus récemment a réveillé l'intérêt d'un secteur précis de la recherche historique et dont on peut apprécier les résultats dans l'ouvrage *Il commercio interculturale: la diaspora sefardita, Livorno e i traffici in età moderna*, publié par Francesca Trivellato<sup>20</sup>. Cet ouvrage s'insère dans un courant qui, avec l'émergence de la Global History, concentre son attention sur le corail entendu

---

<sup>16</sup> Cf. par exemple, ASCIONE C., *Storia del corallo a Napoli*, dal XVI al XIX secolo, Electa, Napoli, 1991.

<sup>17</sup> LO BASSO, L., RAVEUX O., *Introduction. Le corail*, op. cit., p. 7.

<sup>18</sup> P. BALZANO, *Il corallo e la sua pesca*, Tipografia del giornale di Napoli, Napoli, 1870; G. TESCIONE, *Italiani alla pesca del corallo ed egemonie marittime nel Mediterraneo: saggio di una storia della pesca del corallo, con particolare riferimento all'Italia meridionale*, Fiorentino, Napoli, 1968.

<sup>19</sup> GRENDI E., *Il Cervo e la Repubblica. Il modello ligure di antico regime*, Einaudi, Torino, 1993.

<sup>20</sup> F. TRIVELLATO, *Il commercio interculturale*, op. cit.

comme marchandise à l'intérieur d'un contexte économique d'échanges internationaux. À ce propos, nous rappelons ici l'étude complémentaire de Luca Lo Basso *De Gênes à Goa. Corail, diamants et cotonnades dans les affaires commerciales des frères Fieschi (1680-1709)* de laquelle émerge la structure commerciale complexe mise en place par les marchands génois qui, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, participent au processus d'exportation du produit fini vers les marchés orientaux<sup>21</sup>.

Pour ce qui est du contexte propre à notre recherche, à savoir Torre del Greco et le Maghreb, et plus particulièrement l'arrivée des pêcheurs napolitains sur les côtes barbaresques, il faut prendre acte d'une lacune historiographique. Il n'existe, en effet, que peu d'études se consacrant à ce sujet, même si l'on trouve diverses contributions traitant de ces deux réalités de manière distincte. En ce qui concerne Torre del Greco, la pêche du corail a fait l'objet, au cours des années, de différentes études qui sont en grande partie débitrices du travail de Tescione évoqué un peu plus haut dans ce texte. Parmi celles-ci, nous citerons avec intérêt l'ouvrage *Il Monte Pio dei marinai di Torre del Greco. Tre secoli di attività al servizio dei "corallari" (secc. XVII-XX)* de Vittoria Ferrandino, qui focalise son étude sur l'organisation interne de la communauté de pêche, ainsi que les essais de Francesco Balletta, et, offrant un point de vue plus économique, ceux de Luigi Izzo et Maria Sirago<sup>22</sup>.

Concernant le contexte nord-africain, l'étude de l'exploitation du corail est traditionnellement liée à la question de l'importance de la présence des Européens au Maghreb. En d'autres termes, l'enquête sur la pêche naît, surtout dans le cadre de la France, de la volonté de comprendre les fondements du système colonial en Algérie. Il suffit, à ce propos, de penser aux thématiques à la base des premières études qui se sont

---

<sup>21</sup> L. LO BASSO, *De Gênes à Goa. Corail, diamants et cotonnades dans les affaires commerciales des frères Fieschi (1680-1709)*, in «Rives Méditerranéennes. Autour du corail rouge de la Méditerranée : hommes, savoirs et pratiques de la fin du Moyen Âge au XIX<sup>e</sup> siècle », n. 57, 2018, pp. 91-110.

<sup>22</sup> V. FERRANDINO, *Il Monte Pio dei marinai di Torre del Greco. Tre secoli di attività al servizio dei "corallari" (secc. XVII-XX)*, Franco Angeli, Milano, 2008; BALLETTA F. *La pesca e il commercio del corallo e dei cammei di Torre del Greco nell'Ottocento e nel Novecento*, in F. BALLETTA, C. ASCIONE, *I gioielli del mare: coralli e cammei a Torre del Greco; quarta mostra città del corallo*, Peerson, Napoli, 1990; Id., *La ricchezza di Torre del Greco dalla fine del Seicento ai primi dell'Ottocento*, in «Rivista di storia finanziaria », n. 11, luglio-dicembre 2003, pp. 25-42 ; L. IZZO, *Il corallo e Torre del Greco: arte ed economia*, in A. BASSI, *Storia dell'artigianato italiano*, Etas libri, Milano, 1979; M. SIRAGO, *La città del corallo: commercio, artigianato e attività marinara a Torre del Greco in età moderna*, in N. RAVAZZA, *Un fiore degli abissi. Il corallo: pesca, storia, economia, leggenda, arte*, Associazione turistica pro loco, San Vito Lo Capo, 2006, pp. 53-75.

intéressées aux «précurseurs de la conquête»<sup>23</sup> et qui identifient le corail comme moteur de cette présence. Parmi les premiers chercheurs à avoir traité cette thématique, le plus important est sans aucun doute Paul Masson qui, dans une étude de 1908, se penche sur les premières compagnies à avoir obtenu le privilège de l'exploitation de l'« or rouge » et le droit de s'établir sur les terres algériennes<sup>24</sup>. Parallèlement au cas français, nous reviendrons dans les prochains paragraphes sur l'expérience génoise sur l'île de Tabarka qui a fait l'objet de différentes études au cours du XIXe siècle<sup>25</sup>. Comme nous le rappellent une fois encore Lo Basso et Raveux dans l'introduction à l'ouvrage *Rives Méditerranéennes. Autour du corail rouge de Méditerranée: hommes, savoirs, pratiques, de la fin du Moyen Âge au XIXe siècle*, l'historiographie s'est récemment enrichie de nouvelles contributions qui dépassent les thèmes « classiques » de l'organisation, de la rémunération et des effectifs de la pêche et renouvellent d'une certaine manière la littérature scientifique en soulevant de nouveaux questionnements concernant les relations entre les acteurs sociaux qui agissent entre les deux rives de la Méditerranée. Parmi celles-ci, nous citerons en particulier le récent travail de Philippe Gourdin, et les études précitées de Olivier Lopez et Hugo Vermeren, qui se sont respectivement intéressés à l'expérience génoise à Tabarka, à la *Compagnie Royale d'Afrique* du XVIIIe siècle et aux pêcheurs italiens en Algérie durant la période de la colonisation française<sup>26</sup>.

---

<sup>23</sup> Au début du XXe siècle, c'est l'expression adoptée, par exemple, par le chercheur François Charles-Roux dans le titre de son livre *France et Afrique du Nord avant 1830: les précurseurs de la conquête*, Alcan, Paris, 1932;

<sup>24</sup> P. MASSON, *Les Compagnies du corail. Étude sur le commerce de Marseille au XVIe siècle et les origines de la Colonisation française en Algérie-Tunisie*, Éditeur Fontemoing, Paris, 1908; un autre ouvrage fondamental du même auteur est sans aucun doute *Histoire des établissements et du commerce français dans l'Afrique barbaresques (1560-1793)*, (Algérie, Tunisie, Tripolitaine, Maroc), Hachette, Paris, 1903. Parmi ces travaux, on peut citer l'ouvrage de Charles Féraud, *interprète principal de l'Armée auprès du Gouvernement général de l'Algérie*: C. FÉRAUD., *Histoire des villes de la Province de Constantine. La Calle et documents pour servir à l'histoire des anciens Concessions françaises d'Afrique*, Aillaud & Co. Alger, 1877.

<sup>25</sup> Les premières études sur ce thème remontent au début du XXe siècle. Cf, par exemple, F. PODESTÀ, *L'isola di Tabarca e le peschiere di corallo nel mare circostante*, Tipografia del reale istituto sordo-muti, Genova, 1885;

<sup>26</sup> P. GOURDIN, *Histoire et archéologie d'un préside espagnol et d'un comptoir génois en terre africaine (XVe-XVIIIe siècle)*, École française de Rome, Roma, 2008; O. LOPEZ, *S'établir et travailler chez l'autre. Les hommes de la Compagnie royale d'Afrique au XVIIIe siècle*, Thèse de doctorat soutenue à l'Université Aix-Marseille, 2016; H. VERMEREN, *Les Italiens à Bône*, op. cit.; sur les communautés de pêcheurs italiens en Algérie dans la période suivant la conquête française, cf. également J.-L. MIEGE, *Corailleurs italiens en Algérie au XIXe siècle*, in *Atti della Settimana internazionale di studi mediterranei medioevali e moderni*, Cagliari 27 aprile – primo maggio 1979, Giuffrè, Milano, 1980, pp. 24-49. Durant la rédaction de ce travail, de la thèse de doctorat de Olivier Lopez a été extrait le livre *S'établir et travailler chez l'autre: la Compagnie royale d'Afrique et ses hommes*, Garnier, Paris, 2019.

Après ce rapide panorama introductif sur l'importance économique du corail à l'époque moderne et sur les études qui lui ont été dédiées, l'analyse peut se déplacer sur la question des techniques avec lesquelles s'est développée la partie amont de la filière, à savoir la structure des mécanismes inhérents à la récolte du produit.

## 1.2 La pesca del corallo e le sue tecniche

Le tecniche di pesca utilizzate per l'estrazione del corallo – pur con qualche modifica tesa a migliorare l'efficacia del processo di raccolta – si definiscono precocemente e rimangono immutate per quasi un millennio<sup>27</sup>. Esse, inoltre, non presentano alcuna variazione sostanziale da un luogo all'altro, ma sono quasi esattamente identiche a prescindere che a praticarle fosse un'imbarcazione genovese, napoletana, corsa o provenzale. Come spiegano Olivier Raveux et Daniel Faget, «les caractéristiques du corail rouge déterminent en grande partie les techniques de prélèvement utilisées par les corailleurs»<sup>28</sup>. La principale di queste caratteristiche è la difficoltà di accesso: il corallo, infatti, cresce su «discese rocciose» che vanno dai 15 ai 250 metri di profondità. Raramente presente vicino alla riva, esso si sviluppa invece rigoglioso al largo, in fondali poco illuminati<sup>29</sup>.

Fin dal Medioevo, gli strumenti impiegati nella raccolta sono sostanzialmente due: il salabro, *salabre* nelle fonti francesi, e l'ingegno, *engin*, o Croce di Sant'Andrea. Il primo, è costituito da «un panier denté, accroché au bout d'une longue perche, soutenant une bourse en filet, et manœuvré par deux cordes pour pénétrer les anfractuosités où se niche le corail»<sup>30</sup>. Si tratta di uno strumento di precisione, azionato da imbarcazioni leggere che può essere utilizzato esclusivamente a breve distanza dalla costa, ovvero in acque poco profonde, il che ne spiega la scarsa diffusione. Decisamente

---

<sup>27</sup> Per un approfondimento sull'evoluzione delle tecniche di raccolta, si veda, D. FAGET, O. RAVEUX, *Entre rationalisation de la collecte et conquête du milieu sous-marin. Les techniques de pêche du corail rouge de Méditerranée du XVIe au début du XXe siècle*, in G. BUTI, D. FAGET, O. RAVEUX, S. RIVOAL, *Moissonner la mer. Economies, sociétés et pratiques halieutiques (XVe-XXIe siècle)*, Karthala-Mmsh, Paris/Aix-en-Provence, 2018, pp. 37-52.

<sup>28</sup> Ibidem.

<sup>29</sup> Un'altra caratteristica importante nel determinare l'evolversi delle tecniche di pesca, è il lentissimo sviluppo del corallo che cresce annualmente di circa 0,2 mm in diametro e 2 mm in altezza. In genere non molto alto, questo animale raggiunge nelle sue colonie migliori i 25 centimetri, anche se talvolta possono esistere esemplari, per lo più centenari, che possono raggiungere anche i 40 cm. Ibidem.

<sup>30</sup> Ibidem.

più rilevante, nel corso dell'età moderna, l'impiego del secondo strumento citato, l'ingegno, il quale diviene rapidamente l'attrezzo base nella pesca del corallo. Di origine incerta – ma probabilmente araba<sup>31</sup> – esso è costituito da due sbarre di legno munite di peso e legate a croce. A ciascuna delle quattro estremità è, inoltre, fissata una «rete a borsa» normalmente fabbricata con il lino o la canapa<sup>32</sup>. Funzionante fino ad una profondità di 200 metri e pesante a volte più di 200 Kg, la Croce di Sant'Andrea dà vita, come vedremo, ad un procedimento di estrazione efficace seppur estremamente duro, complesso e laborioso, che fa della pesca del corallo una delle più faticose attività alieutiche del Mediterraneo.

Durante l'epoca considerata, l'ingegno è di norma trasportato su imbarcazioni di modesto tonnellaggio. A questo proposito, se in età medievale la pesca era stata a lungo esercitata utilizzando barche a remi di piccole dimensioni, a partire dal XVI secolo e in seguito ad alcune innovazioni nella cantieristica, le popolazioni interessate allo sfruttamento del corallo hanno la possibilità di adottare il modello della tartana<sup>33</sup> per la costruzione delle coralline. Nata nell'ambito della pesca del pesce, questo tipo di barca a un albero e a vela latina unisce al pregio di una buona manovrabilità una notevole potenza propulsiva, aspetti questi che permettono ai marinai sia di muoversi con agilità sui banchi sia di ricoprire importanti estensioni di mare<sup>34</sup>.

Gli equipaggi sono solitamente composti da un numero di partecipanti al processo di raccolta compreso tra le 7 e le 10 unità, sebbene le imbarcazioni più grandi possano trasportare fino a 12 uomini. Per fare un esempio, tra le 38 imbarcazioni che nel 1824 partono da Torre del Greco per la pesca del corallo in Corsica e Sardegna se ne incontra una di dimensioni particolarmente modeste che presenta un equipaggio di appena 6 uomini; cinque trasportano 7 individui; otto imbarcano 8 marinai; quattordici presentano una ciurma di 9 uomini e le restanti dieci si compongono di 10 unità<sup>35</sup>. Il sistema degli equipaggi, come ricorda Edoardo Grendi, è composto da una struttura fortemente gerarchizzata che riflette in gran parte l'alto grado di specializzazione che

---

<sup>31</sup> In effetti, è in fonti arabe risalenti al X secolo che se ne trova per la prima volta menzione

<sup>32</sup> V. FERRANDINO, *Il Monte Pio dei marinai*, op. cit., p. 27.

<sup>33</sup> D. FAGET, O. RAVEUX, *Entre rationalisation de la collecte*, op. cit. 41; Sulla nascita e lo sviluppo delle tartane, imbarcazioni fondamentali per il mondo marittimo mediterraneo, si veda, M. L. DE NICOLÒ (a cura di), *Tartane*, Museo delle marinierie Washington Patrignani, Pesaro, 2013.

<sup>34</sup> D. FAGET, O. RAVEUX, *Entre rationalisation de la collecte*, op. cit. 41.

<sup>35</sup> ASN, *Magistrato di Salute*, 169, *Stato nominativo delle barche coralline che si sono spedite dalla Torre del Greco per i mari di Corsica e Sardegna ad esercitare la pesca de' coralli nel 1824*.

contraddistingue quest'attività. All'interno del microcosmo sociale costituito dal personale di bordo sono soprattutto due i ruoli a spiccare sugli altri: quello del padrone e del poppiere. Figure, queste, che in taluni casi possono collimare. Se il primo costituisce la massima autorità a bordo, il secondo riveste il ruolo di "vice". Tuttavia, quest'ultimo ha un'importanza fondamentale avendo il compito di scovare i banchi di corallo. È, infatti, dalla sue abilità e dalla sua esperienza che dipende il successo della campagna di pesca<sup>36</sup>. In effetti, la ricerca del corallo, si basa per tutta l'età moderna su metodi di localizzazione e posizionamento geografico di giacimenti molto empirici<sup>37</sup>. Un'interessante memoria del 1825, compilata dall'allora console francese a Bona, Adrien Dupré<sup>38</sup>, descrive in questo modo l'opera del poppiere:

Parmi les corailleurs on distingue un assez bon nombre de pouppiers [sic] qui, très pratiques des côtes, se guident par la direction des montagnes, d'une langue de terre, et reconnaissent les parages qu'ils doivent exploiter. D'autres fixent sur terre deux points bien frappants, tels qu'un arbre, un pointe de rocher, à une certaine distance l'une de l'autre. Ils en forment un triangle avec le point du lieu où ils sont, et quand ils reviennent, ils cherchent de gens à retrouver le même triangle, qu'ils ne manquent jamais, même d'une pêche à une autre [...]. C'est par ces moyens que naviguant à la voile les pêcheurs vont à la recherche de leur trésor<sup>39</sup>.

Quando il poppiere pensa di aver trovato un luogo ricco di corallo inizia a dirigere le operazioni di pesca, guidando così il resto dell'equipaggio, composto da marinai, pescatori specializzati e da un mozzo<sup>40</sup>:

Assis à l'arrière du bateau et la face tournée vers la proie, [le poupier] fait amener la voile et jette l'engin, de manière à ce que le déplacement des filets ait lieu d'une manière convenable, en commandant aux [?] de nager,

<sup>36</sup> Le fonti francesi relative al Maghreb, distinguono tra due figure di poppiere: il «poppiere di giorno» – più importante – e il «poppiere di sera», una sorta di vice.

<sup>37</sup> D. FAGET, O. RAVEUX, *Entre rationalisation de la collecte*, op. cit., p. 40.

<sup>38</sup> Nato nel 1779 e morto a Smirne nel 1830, nel corso della sua carriera Adrien Dupré ricopre diverse posizioni diplomatiche in Oriente (egli è a sua volta figlio di un commerciante di legname e «Agent de la nation» ad Arta, in Grecia). Console a Bona a partire dal 1822, viene trasferito al consolato di Larnaca nel 1825 (MAE, 712PO/1/183, 7 giugno 1825, lettera al console francese di Tunisi). Aspetto interessante, alla carriera amministrativa e diplomatica, Adrien Dupré affianca interessi da storico e letterato. Nel corso della sua vita pubblica, infatti, numerosi scritti tra i quali due memorie di viaggio relative alla Persia (dove è stato tra il 1807 e il 1809) e alle rovine di Nicopoli d'Epiro (1797), oltre a un *Essai historique et commercial sur les Bouches-de Cattaro*, pubblicato nel 1818. La memoria citata, inoltre, dimostra come Dupré fosse un interessato osservatore della pesca del corallo.

<sup>39</sup> AN, AE/B/III, 301, Mémoire sur les concessions d'Afrique et particulièrement sur la pêche du corail dans les eaux des dites concessions, Adrien Dupré, console francese a Bona. 5 aprile 1825.

<sup>40</sup> Anche l'età delle persone imbarcate è di solito molto variabile. Tuttavia l'intenso lavoro fisico richiede normalmente una certa forza e giovinezza. Edoardo Grendi, ad esempio, ha calcolato che i due terzi dei marinai imbarcati a bordo delle coralline abbiano meno di 30 anni. E. GRENDI, *Il Cervo e la Repubblica*, op. cit., p. 133.

d'abord lentement. Lorsque l'engin a touché le fond, et commence à le labourer, ils redoublent d'efforts, à mesure que le pouppier sent que les filets sont attachés et retenus par des obstacles. Après une heure de travail environ, et jugiant le moment le plus favorable à un bon résultat, il commande aux matelots de faire déraper et de hisser et de hisser [...]. Se le pouppier [sic] est satisfait de son première essai, il ne s'éloigne plus de cet endroit<sup>41</sup>.

Il corallo, che emerge dall'acqua attorcigliato alla canapa dell'ingegno e a frammenti rocciosi, viene tirato sulla barca da 4/5 uomini a «force de bras»<sup>42</sup>. Quando un giacimento soddisfacente viene scovato, il patrone si affretta a segnalarlo con un galleggiante, utile ad impedire alle altre imbarcazioni di invadere una zona di pesca già occupata. Infatti, se spesso due o più coralline possono collaborare nello sfruttamento degli stessi banchi, la raccolta del corallo rimane, in via generale, un'attività di tipo individuale caratterizzata da una sorta di “gelosia” per le risorse trovate<sup>43</sup>. In effetti, spesso le normative che regolano i rapporti interni alle comunità dei corallari contengono speciali clausole in tal senso. Nel caso di Torre del Greco, ad esempio, nessun padrone di feluca può pescare se non vi è almeno la «distanza di cento canne napoletane dallo scoglio ove si pesca da altro patrone»<sup>44</sup>. Il mancato rispetto delle regole sulla distanza può dare luogo a liti anche piuttosto accese. È quanto avviene ad esempio a Bona nel 1818 tra il patron Gentile, napoletano, e il patron Donzella, corso. Si racconta in una deposizione resa presso il consolato di Francia di quel luogo:

Ce jour d'huy, trois mai mil huit cents dix-huit, le patron Gentili a déposé que le 30 mois dernier, pêchant dans ces mers d'Alger, un bateau corse lui a crié de loin de se retirer. N'ayant fait, et s'étant mis encore à pêcher, le même bateau lui a tiré plusieurs coups de fusil sans en savoir et connaître le motif. Le patron Simon Donzelle, corse, ayant eu connaissance de la déposition cy-dessus a dit que le 30 mai, jour de l'ascension, les bateaux étant tirés et liés [?] à terre et ayant vu que le patron napolitain pêchait dans les signaux qu'ils avaient mis la veille et pour le faire retirer ils se sont embarqués dans la felouque de Visciano et ils ont tiré plusieurs coups de fusils en l'air pour lui faire signe qu'il pêchait sur nos signaux et non pour lui empêcher de pêcher, ni pour lui faire du mal<sup>45</sup>.

Sempre secondo Adrien Dupré, nel caso in cui i corallari agiscano vicino alla

---

<sup>41</sup> AN, AE/B/III, 301, *Mémoire sur les concessions d'Afrique et particulièrement sur la pêche du corail dans les eaux des dites concessions*, Adrien Dupré, console francese a Bona. 5 aprile 1825.

<sup>42</sup> Ibidem.

<sup>43</sup> E. GRENDI, *Il cervo e la Repubblica*, op. cit., p. 147.

<sup>44</sup> Cfr. V FERRANDINO., *Il Monte Pio dei marinai*, op. cit., pp. 43-44.

<sup>45</sup> ANOM, 2A 2, *Consulats de France à Bône*. Deposizione del patron Gentili, 3 maggio 1818.



costa l'ingegno può essere gettato in mare e risollevato fino a otto o dieci volte; al contrario, quando la raccolta del corallo viene eseguita più al largo – a 25 o 30 miglia dal litorale – il numero delle «cale» giornaliere scende fino a cinque/sei al massimo. Da quanto detto, appare ancora più evidente quanto sia importante l'abilità delle persone deputate a scovare i banchi: ogni errore, infatti, si traduce in enormi perdite di tempo. Per una pesca ottimale concorrono, comunque, altri fattori essenziali tra i quali, in particolare, quelli atmosferici. Nello specifico, il mare deve essere il più possibile calmo, le correnti favorevoli e il vento deve soffiare debolmente. Si tratta, come già accennato, di condizioni che sono difficili da incontrare nel Mediterraneo durante i mesi invernali, il che fa della pesca del corallo un'attività prettamente primaverile ed estiva. In riferimento al vento, per esempio, i pescatori napoletani erano soliti dire, almeno a partire dall'inizio del XIX secolo, che «il corallo deve prendersi con il cappello e non con la beretta in testa»<sup>46</sup> facendo riferimento ad una condizione ideale di assenza di ventilazione.

Nel corso dell'attività di pesca, capita qualche volta che le barre e le reti dell'ingegno restino impigliate sulle rocce che costituiscono i fondali coralliferi. In questi casi, i corallari dispongono di un fondamentale attrezzo chiamato «sbiro» (*herse* in francese) che serve proprio a liberare la croce di Sant'Andrea, così da permettere la prosecuzione dell'attività di raccolta<sup>47</sup>. Secondo quanto possiamo ricostruire dalla documentazione, lo *sbiro* «consiste d'un cube de 15 centimètres carrés, dont les surfaces sont hérissées sous saillants à grosse tête, et où l'on a pratiqué un trou pour y passer et nouer fortement une ligne de demi-pouce de diamètre et d'environ quinze brasses de longueur»<sup>48</sup>.

---

<sup>46</sup> AN, AE/B/III, 301, Mémoire sur les concessions d'Afrique et particulièrement sur la pêche du corail dans les eaux des dites concessions, Adrien Dupré, console francese a Bona. 5 aprile 1825.

<sup>47</sup> Come ricordano Olivier Raveux e Daniel Faget, se le origini di dello sbiro sono ignote, esso è sicuramente presente a inizio XIX secolo. La sua invenzione è certamente collegata ad aspetti economici. L'ingegno, infatti, è uno strumento particolarmente costoso, la cui salvaguardia è indispensabile. D. FAGET, O. RAVEUX, *Entre rationalisation*, op. cit., p. 42.

<sup>48</sup> AN, AE/B/III, 301, Mémoire sur les concessions d'Afrique et particulièrement sur la pêche du corail dans les eaux des dites concessions, Adrien Dupré, console francese a Bona. 5 aprile 1825.

### 1.3 Inquadramento della pesca: struttura stagionale e organizzazione

In virtù della sua struttura stagionale, la pesca del corallo è stata felicemente definita da Edoardo Grendi una «transumanza del mare»<sup>49</sup>. In effetti, è all'inizio della primavera – tra marzo e aprile – che le imbarcazioni corallare abbandonano i propri porti di partenza e si dirigono verso i ricchi banchi di corallo disseminati lungo il bacino occidentale del Mediterraneo. In seguito, dopo alcuni mesi di intenso lavoro, è tra la fine di agosto e la fine di settembre che questi lasciano le zone corallifere per recarsi a vendere il pescato e poi, finalmente, fare ritorno a casa. Questo tipo di calendario, come vedremo subito, è determinato dal tipo di filiera all'interno del quale si organizza la struttura socio-economica della pesca, ma anche dalla pericolosità e imprevedibilità del mar Mediterraneo durante i mesi invernali. Relativamente a ciò, ricorda già Braudel:

Raramente il Mediterraneo è un mare tranquillo, disponibile all'uso. Anzi, è uno dei più soggetti a fortunali improvvisi. D'estate va bene, o addirittura benissimo. È il momento delle acque azzurre, calme, luminose e lustre come l'olio. [...] Con l'autunno e l'inverno comincia il costante imperversare delle intemperie. Saggezza ed esperienza dicono che tutte le navi, lunghe o rotonde, galee o velieri da carico, dovrebbero rimanere in porto<sup>50</sup>.

Detto ciò, quale che sia il porto di partenza delle coralline, la preparazione dell'impresa di pesca si mette in moto diverso tempo prima dell'effettivo inizio della stagione estiva. I mesi invernali, a partire da inizio gennaio, sono infatti febbrilmente dedicati al reperimento del denaro, degli attrezzi e degli uomini necessari a svolgere la campagna. Tradizionalmente, uno dei principali modelli strutturali col quale viene organizzato lo sfruttamento del corallo è quello del patrone-armatore che è allo stesso tempo comandante e proprietario di una o più feluche coralline da lui direttamente condotte verso le zone di pesca<sup>51</sup>. È il caso ad esempio del napoletano Giuseppe Accardo, che nell'aprile del 1818 richiede al Magistrato di Salute di Napoli di «essere abilitato a recarsi, secondo il solito, con tre o quattro barche di sua proprietà ad esercitar la pesca de' coralli presso le Isole di Corfù ed di Santa Maura»<sup>52</sup>. L'armamento e la

---

<sup>49</sup> E. GRENDI, *Una comunità alla pesca del corallo: impresa capitalistica e impresa sociale*, in *Studi in memoria di Luigi del Pane*, Clueb, Bologna, 1982, p. 445.

<sup>50</sup> F. BRAUDEL, *Il Mediterraneo. Lo spazio, la storia, gli uomini, le tradizioni*, Bompiani, Firenze, 2019, pp. 44-45.

<sup>51</sup> VERMEREN H., *Les Italiens à Bône*, op. cit. p. 32.

<sup>52</sup> ASN, *Ministero degli Esteri*, 2396, 4 Aprile 1818, lettera del Magistrato di Salute a Ministero degli Esteri.

preparazione delle navi necessita di capitali cospicui necessari al pagamento delle forniture, delle attrezzature, dei compensi dei marinai e di altri costi differenti, che normalmente nel caso napoletano raggiungono una cifra compresa tra i 300 e i 500 ducati<sup>53</sup>. Una tale somma il più delle volte non può essere coperta interamente dal padrone (o quanto meno egli non può assumersi interamente il rischio derivante dall'esborso) ma deve essere recuperata attraverso uno o più investitori esterni spesso non direttamente implicati nelle attività marinare legate al corallo. Si tratta, come ricorda Tescione, di privati capitalisti mercanti o nobili, in alcuni casi interni alle comunità di origine delle coralline, ma talvolta residenti nei centri limitrofi o nelle capitali. Questi ultimi, conosciuti come *partitari* o *parzionatevoli*, decidono di investire anche ingenti somme nell'attività del corallo, sperando di ricavarne guadagni interessanti<sup>54</sup>.

In età moderna, i due principali strumenti finanziari attraverso i quali questi capitali confluiscono nell'armamento per la pesca del corallo sono la colonna e il cambio marittimo<sup>55</sup>, con il prevalere, a partire dal XVII secolo, del secondo rispetto al primo. La colonna prevede che al ritorno della spedizione il corallo venga venduto e i proventi suddivisi equamente tra i «colonnisti», ovvero una sorta di azionisti *ante litteram*<sup>56</sup>. Il cambio marittimo, invece, si configura come un prestito restituibile a fine viaggio con un interesse variabile tra il 10% e il 14%<sup>57</sup>. L'alto tasso di interesse è

---

<sup>53</sup> TESCIONE G., *Italiani alla pesca del corallo*, op. cit., p. 269.

<sup>54</sup> Ibidem.

<sup>55</sup> Per il cambio marittimo si veda L. Gatti, *Navi e cantieri della Repubblica di Genova (secoli XVI-XVIII)*, Genova, Brigati, 1999, pp. 107-110; L. Lo Basso, *The maritime loan as a form of small shipping credit (17th to 18th centuries): the case of Liguria*, in A. Giuffrida, R. Rossi, G. Sabatini (a cura di), *Informal Credit in the Mediterranean Area. XVI-XIX Centuries*, New Digital Frontiers, Palermo, 2016, pp. 145-173. Questo tipo di finanziamento era, originariamente, un prestito fatto da un investitore ad un capitano, valido per un certo periodo di tempo o per un determinato viaggio, e prevedeva che la somma prestata fosse restituita in un'altra valuta per coprire il tasso d'interesse (da qui la dicitura cambio marittimo). Nel corso del tempo, tuttavia, si trasformò fino a diventare un prestito vero e proprio fatto direttamente al capitano o al patrone della nave, che doveva restituire la cifra con gli interessi alla scadenza del contratto. Nel corso del Seicento il cambio marittimo si sviluppò ulteriormente divenendo in pratica il principale mezzo di finanziamento per le attività marittime.

<sup>56</sup> CALCAGNO P., *A caccia dell'oro rosso. Le comunità del ponente ligure e la pesca del corallo nel XVII secolo*, in «Rives Méditerranéennes. Autour du corail rouge de la Méditerranée : hommes, savoirs et pratiques de la fin du Moyen Âge au XIXe siècle», n. 57, 2018, pp.19-36. Sull'adozione della colonna per la pesca del corallo si veda PIERGIOVANNI V., *Aspetti giuridici della pesca del corallo in un trattato seicentesco*, in MATTONE A., SANNA P. (a cura di), *Alghero, la Catalogna, il Mediterraneo. Storia di una città e di una minoranza catalana in Italia*, Gallizzi, Sassari, 1994, pp. 409-417.

<sup>57</sup> Su questo argomento, si veda, LO BASSO L., *Il finanziamento dell'armamento marittimo tra società e istituzioni: il caso ligure (secc. XVII-XVIII)*, in «Archivio storico italiano», CLXXIV, 1/2016, pp. 81-105; DE SIMONE E., *Breve storia delle assicurazioni*, Franco Angeli, Milano, 2003.

giustificato dal fatto che la restituzione avviene soltanto in caso di felice conclusione del viaggio. In caso di contrario (naufragio, cattura da parte dei corsari, e così via), il prestatore perde quanto anticipato. Il prestito a cambio ha la durata di un viaggio, e può avere garanzia sulla nave, sul nolo, oppure sul carico. Esso, inoltre, permette di evitare di eludere il divieto ecclesiastico sul prestito a interesse. Diffuso anche nell'ambito della navigazione di cabotaggio, il cambio marittimo è uno strumento di credito semplice ed elastico, particolarmente utilizzato dai ceti medi dei piccoli borghi mediterranei<sup>58</sup>; una categoria sociale alla quale molti padroni corallari appartengono.

Se gli accordi stabiliti attraverso questi sistemi possono riguardare sovente cifre tutto sommato esigue<sup>59</sup>, in alcuni casi essi raggiungono somme importanti, come nel caso di Antonio Alberini di Napoli, il quale nel 1818 investe ben 6000 ducati ripartiti tra le imbarcazioni di Gennaro e Giuseppe Palomba di Torre del Greco<sup>60</sup>. Inoltre, come evidenziato dalla storiografia riguardante il contesto napoletano, i contratti di prestito non vengono sempre stabiliti direttamente caso per caso, ma hanno, talvolta, modalità differenti. Può infatti succedere che alcuni patroni formino una "squadra", con a capo uno di loro, il quale ha il compito di procurarsi finanziamenti dai partitari, esigendo poi dagli altri patroni, un compenso corrispondente al 30% sulle varie parti del capitale distribuito. In questo modo, sempre come ci ricorda Tescione, «il capo fungeva da vero banchiere intermediario, assumendo tutta l'alea dell'operazione»<sup>61</sup>.

Quale che sia la dinamica del finanziamento, una volta ottenuto il denaro, l'armamento delle imbarcazioni può essere finalmente completato e il viaggio verso i banchi di corallo intrapreso. Quando le barche giungono ai luoghi di pesca – solitamente Corsica o Sardegna – si appoggiano a magazzini di Bastia e Alghero gestiti perlopiù da negozianti loro connazionali<sup>62</sup>. Le coralline, infatti, pur riuscendo ad imbarcare fino a 3 o 4 quintali di cordame, reti e filo non sono in grado di trasportare dalle regioni di partenza tutto ciò di cui avranno bisogno per l'intero periodo di lavoro. I suddetti magazzini, quindi, fungono da dispensatori di provviste e attrezzi e da depositi

---

<sup>58</sup> LO BASSO L., *Il finanziamento dell'armamento marittimo*, op. cit., p. 96.

<sup>59</sup> Si veda ad esempio la fede di credito di 50 ducati emessa il 3 aprile 1754 dal banco di Sant'Eligio di Napoli a favore di Gennaro Ascione, che la gira a sua volta a Crescenzo d'Alessio per la «pesca di coralli nei mari di Corsica e Sardegna e mari convicini», cfr in F. BALLETTA, *Commercio e pesca del corallo*, op. cit., p. 143.

<sup>60</sup> ASN, *Ministero degli Esteri*, 2396, Si vedano le numerose lettere del 1819 relative al mancato pagamento dei patroni e ai tentativi di recupero del credito di Antonio Alberini.

<sup>61</sup> G. TESCIONE, *Italiani alla pesca del corallo*, op. cit., p. 269.

<sup>62</sup> Ivi, p. 270.

per il corallo raccolto, inoltre, i loro proprietari sono soliti anticipare denaro ai corallari, i quali rilasciano a garanzia cambiali di norma pagabili sulla piazza di Livorno alla fine della pesca. I corallari sono soliti rilasciare cambiali pagabili di norma sulla piazza di Livorno come anticipo esse ritirano dai magazzini citati provviste o attrezzi, depositandovi a loro volta il corallo raccolto e rilasciando, per gli eventuali anticipi ricevuti, cambiali pagabili di norma sulla piazza di Livorno<sup>63</sup>. Durante i mesi di attività, l'estrazione prosegue di solito senza sosta, cosicché – secondo i calcoli presentati da Giuseppe Doneddu nel suo interessante lavoro sulle diverse tipologie di pesca nel mar Tirreno di età moderna – ogni imbarcazione è in grado di raccogliere fino a 5 libbre di corallo (circa 2 chili) al giorno<sup>64</sup>. Se la pesca è di per sé una pratica particolarmente faticosa, la sua durezza è accentuata dai ritmi forsennati ai quali i pescatori sono sottoposti. Come si racconta in un «Rapport concernant la Pêche du Corail sur les Côtes de l'Ile de Corse» compilato nel maggio del 1819:

Bien que la pêche du corail ne puisse être fait la nuit, au moins de quelques circonstance extraordinaire, ou le mauvais temps ne les empêche de rester en mer, ces bateaux ne retournent ordinairement au port que le samedi. Souvent il ne vient au mouillage qu'un partie des felouques, qui font les provisions pour les autres et déposent les produits de la pêche, ainsi que leurs agrès de rechange dans des magasins loués à cet effet<sup>65</sup>.

Terminata la stagione, prima di fare ritorno ai porti di partenza, il corallo raccolto viene convogliato verso i principali poli di smercio<sup>66</sup>, tra i quali spicca – almeno fin dall'inizio del XVII secolo<sup>67</sup> – quello di Livorno. Quest'ultimo, nel corso degli anni conquista sempre maggiori fette di mercato contribuendo, così, alla crisi della lavorazione e della vendita subita da altre piazze molto attive nel secolo precedente, quali Genova e Marsiglia. L'affermazione del porto toscano come centro di manifattura

---

<sup>63</sup> Ibidem.

<sup>64</sup> G. DONEDDU, *La pesca nelle acque del Tirreno. (Secoli XVII-XVIII)*, Editrice democratica sarda, Sassari, 2002, p. 215.

<sup>65</sup> AN, AE/B/III, 301, Rapport concernant la Pêche du corail sur les côtes de l'île de Corse, maggio 1819.

<sup>66</sup> In Liguria, fino al Seicento, l'usanza è spesso quella di portare il «corallo alla casa del mercante» responsabile della spedizione di pesca. Il ruolo del patrone e del venditore rimangono così separati. Questo modo di agire va comunque scemando mano a mano che Genova perde il suo ruolo centrale nella manifattura e smercio del corallo in favore di Livorno. Si veda, su questo, E. GRENDI, *Il Cervo e la Repubblica*, op. cit., pp. 131-155.

<sup>67</sup> Sugli albori dell'industria e del commercio del corallo a Livorno, si veda, M. BERTI, *La pesca ed il commercio del corallo nel Mediterraneo e le prime "Compagnie dei coralli" di Pisa tra XVI e XVII secolo*, in G. DONEDDU, A. FIORI, *La pesca in Italia tra età moderna e contemporanea. Produzione, mercato, consumo*, Edes, Sassari, 2003, pp. 77-169.

e di esportazione del corallo, tra la fine del Cinquecento e nel corso del Seicento, è ovviamente da mettere in relazione ad un suo più generale sviluppo come grande emporio di distribuzione delle derrate che circolano lungo il Mediterraneo<sup>68</sup>. A partire dalla metà del XVII secolo, nel porto toscano si tiene fiera specializzata presso la quale i mercanti e detentori di manifatture locali – principalmente ebrei ed armeni – si incontrano con i patroni corallari per raggiungere accordi sui prezzi di vendita. Ciò avviene tramite l'intermediazione di sensali qualificati, unici agenti autorizzati a questo tipo di operazione<sup>69</sup>. Secondo Giovanni Tescione, i prezzi medi sul grezzo praticati nella seconda metà del Settecento sulla piazza di Livorno sono i seguenti: 10 *pezze* la libbra per i rami più pregiati; 5 *pezze* circa sul corallo di seconda scelta; infine, il corallo di peggiore qualità si vende a mucchi, in ragione di 40 *pezze* il quartarolo<sup>70</sup>. In generale, il denaro versato al termine di ogni stagione dalla comunità mercantile del porto toscano alla comunità dei pescatori dei diversi porti mediterranei, può arrivare fino a 200 000 *pezze*<sup>71</sup>.

Una volta conclusa la vendita, vengono soddisfatti *in primis* i crediti vantati dai mercanti fornitori di attrezzi e provviste stabiliti nei centri di pesca<sup>72</sup>; in seguito, ritornate le coralline presso i propri porti di riferimento, si procede al saldo di quanto dovuto ai capitalisti che hanno partecipato all'impresa tramite il sistema della colonna o del cambio marittimo, infine, si pagano i patroni e i marinai<sup>73</sup>. Il compenso di questi ultimi può variare in base al contratto con cui sono stati ingaggiati: ovvero se «alla parte» o se a salario. Nel primo caso, come per i capitalisti, il guadagno è proporzionale a quanto ricavato dalla vendita del grezzo. Come spiega Giovanni Tescione: «fatti i conti, il lucro di ogni barca veniva diviso in dodici porzioni e mezza tra marinai, barca,

---

<sup>68</sup> Sul ruolo di Livorno nel Mediterraneo si vedano, A. PROSPERI (dir.), *Livorno 1606/1806. Luogo di incontri tra popoli e culture*, Allemandi, Torino, 2006; A. ADDOBATI, M. AGLIETTI, *La città delle nazioni: Livorno e i limiti del cosmopolitismo (1566-1834)*, Pisa University Press, Pisa, 2016.

<sup>69</sup> F. TRIVELLATO, *La fiera del corallo (Livorno, XVII e XVIII secolo): istituzioni e autoregolamentazione del mercato in età moderna*, in P. LANARO, (dir.), *Le fiere in Italia e in Europa nell'età moderna. Reti economiche, spazi geografici, spazi urbani (secc. XV-XVIII)*, Venezia, Marsilio, 2003, pp. 111-127.

<sup>70</sup> G. TESCIONE, *Italiani alla pesca del corallo*, op. cit., p. 271.

<sup>71</sup> F. TRIVELLATO, *La fiera del corallo*, op. cit., p. 118; a loro volta, i mercanti livornesi rivendono il corallo, dopo averlo lavorato, fino a 50 *pezze* alla libbra, con un guadagno che giunge – tolti i costi di manifattura – fino al 150% su quanto pagato per il grezzo. G. TESCIONE, *Italiani alla pesca del corallo*, op. cit., p. 272.

<sup>72</sup> G. TESCIONE, *Italiani alla pesca del corallo*, op. cit., p. 272.

<sup>73</sup> Come ha fatto notare Paolo Calcagno, i contratti relativi alla pesca del corallo hanno dei termini e delle condizioni più puntuali rispetto a quelli redatti nell'ambito del commercio di cabotaggio. P. CALCAGNO, *A caccia dell'oro rosso*, op. cit., p. 30.

ordegno per pescare e partitari»<sup>74</sup>. Questo tipo di accordo permette a coloro che hanno investito del denaro di non avere costi fissi sul lavoro marittimo: una clausola che risulta particolarmente interessante qualora la campagna di pesca si riveli infine sfortunata. Se, al contrario, l'arruolamento dei pescatori e dei marinai (ed eventualmente del patrone, nei casi in cui questi non sia il proprietario dell'imbarcazione) è a salario, i compensi vengono concordati all'inizio della pesca, rimanendo fissi qualunque sia il risultato della spedizione. In questo caso, la proporzione dei salari rispecchia la forte gerarchia e il livello di specializzazione del personale imbarcato sulla corallina. I compensi, inoltre, variano non poco a seconda del contesto geografico e del periodo, aspetto questo che rende particolarmente difficile fornire un quadro preciso della questione. Si può, tuttavia, dare un esempio delle ripartizioni salariali sfruttando un prospetto redatto da Adrien Dupré per l'anno 1825 può quanto meno darci un'idea della proporzione tra i diversi ruoli. Il console francese, infatti, considera un'imbarcazione napoletana di otto elementi della quale il patrone non è proprietario e sulla quale questi svolge anche il ruolo di poppiere. Secondo quanto riporta Dupré per il caso in questione, i salari a stagione sono così ripartiti: al patrone-*poupier du matin* 100 ducati; *poupier de soir* 55 ducati; a tre dei cinque marinai 35 ducati e 25 ai restanti due; infine, al mozzo 20 ducati<sup>75</sup>.

Detto ciò, è necessario sottolineare che i due sistemi di contratto possono talvolta convivere all'interno della stessa imbarcazione come dimostra il contratto stipulato nel 1822 presso il consolato di Francia a Bona – Reggenza di Algeri – dal patrone torrese Lorenzo di Lauro con gli uomini del suo equipaggio. Secondo questo accordo, infatti, mentre ai pescatori Michele Amoroso, Giovanni Gennardi, Gennaro Geovene (Iovine?) e Cristoforo Lauro spettano per paga 50 piastre forti ciascuno, i loro compagni Pietro Balzano e Aniello Lauro percepiscono, rispettivamente, «une part sur la pêche» e «demi part sur la pêche»<sup>76</sup>.

D'altra parte, sia che i marinai vengano contrattati alla parte o a salario, alla somma loro dovuta alla fine della campagna si devono sottrarre gli anticipi che essi

---

<sup>74</sup> G. TESCIONE, *Italiani alla pesca del corallo*, op. cit., p. 272. A ciascun marinaio spetta normalmente una parte del guadagno su dodici, talvolta, però, queste proporzioni possono oscillare.

<sup>75</sup> AN, AE/B/III, 301, *Mémoire sur les concessions d'Afrique et particulièrement sur la pêche du corail dans les eaux des dites concessions*, Adrien Dupré, console francese a Bona. 5 aprile 1825.

<sup>76</sup> ANOM, 2 AA, *Consulats de France à Bône. Main courante des actes pris en chancellerie*, 27 ottobre 1822. Convention faite par le patron di Lauro et son équipage.

normalmente hanno ricevuto dal patrone e dai capitalisti in primavera prima della partenza. Tali anticipi sono usuali in tutte le comunità dedite alla pesca del corallo – in Liguria essi sono noti come «imprestito»<sup>77</sup>, a Napoli come «prestita»<sup>78</sup> – e servono per il sostentamento della famiglia del marinaio nei mesi in cui questo è per mare. Si tratta di un'usanza che la dice lunga sulle condizioni dei lavoratori più umili i quali, nonostante la durezza della pesca, non hanno da una stagione all'altra nessun risparmio accumulato; talvolta, questa pratica è utilizzata dagli stessi i poppieri, normalmente di condizioni più agiate<sup>79</sup>. Per fare un esempio, nel Seicento, presso le comunità del Ponente ligure, le somme erogate a titolo di prestito oscillano intorno alle 40-45 lire<sup>80</sup>.

Ciò detto, si può affermare che con la consegna dei compensi ai marinai e con la suddivisione degli utili ha termine il ciclo economico della pesca vera e propria (considerata come singolo segmento della più ampia filiera del corallo), poiché sia i capitalisti sia patroni che hanno investito sull'armamento dei battelli di solito non intervengono sulle fasi di lavorazione e di immissione nel circuito internazionale del prodotto lavorato<sup>81</sup>.

Come si può facilmente intuire, l'ammontare degli utili derivanti dal corallo può conoscere importanti variazioni anche nell'arco di breve tempo. Questo materiale, lo ricordiamo, è un prodotto di lusso destinato principalmente a mercati lontani e, in quanto tale, esso è per forza di cose sottoposto alle oscillazioni della domanda<sup>82</sup>. In altre parole, ciò che avviene al termine della filiera ha sempre ripercussioni anche sulla sua base, ovvero sui pescatori e sui guadagni dei capitalisti che partecipano all'estrazione del grezzo. Come scrive Jean-Louis Miège, così come per gli altri tipi di pesche speculative (quella delle spugne e delle perle, ad esempio) «la distorsion entre les prix “à la cueillette” et à la revente lointaine du produit fabriqué donne la prééminence aux entrepreneurs et au réseau commercial au détriment des pêcheurs»<sup>83</sup>. In questo senso, quindi, numerosi fattori possono contribuire ad alzare o abbassare il prezzo di vendita a Livorno. Negli anni Ottanta del Settecento, ad esempio, la scoppio di un'importante

---

<sup>77</sup> P. CALCAGNO, *A caccia dell'oro rosso*. op. cit., p. 30.

<sup>78</sup> V. FERRANDINO, *Il Monte Pio dei marinai*, op. cit., pp. 25-35.

<sup>79</sup> P. CALCAGNO, *A caccia dell'oro rosso*. op. cit., p. 30.

<sup>80</sup> Ibidem.

<sup>81</sup> Egualmente, gli imprenditori che si occupano della lavorazione del corallo e della sua manifattura non si occupano di solito della pesca. Esistono naturalmente delle eccezioni.

<sup>82</sup> La domanda europea, seppur importante, rimane per lungo tempo nettamente inferiore a quella dei mercati asiatici. Tuttavia, questi nel corso del tempo possono subire aperture e chiusure.

<sup>83</sup> J.-L. MIEGE., *Corailleurs italiens en Algérie*, op. cit., pp. 25-26.



guerra in India rende impossibile la vendita del corallo e l'assorbimento dei manufatti inviati dall'Europa. A seguito di ciò, le giacenze di prodotto invenduto nei magazzini, generando una crisi di sovrapproduzione, causano la caduta del prezzo del grezzo nel corso delle stagioni successive; prezzo che risalirà solo dopo diversi anni<sup>84</sup>.

Al di là del caso specifico, sono le dinamiche relative alle contrattazioni riguardanti la vendita del corallo a causare talvolta abbassamenti del prezzo dello stesso. Non è raro, per esempio, che i compratori residenti presso i punti di smercio, riuniti in un cartello, offrano in blocco somme di denaro inferiori a quelle che il mercato potrebbe consentire ai pescatori di richiedere. Si tratta di un tipo di dinamica che troviamo denunciata in ogni piazza di smercio del Mediterraneo, da Genova, a Marsiglia, a Livorno<sup>85</sup>, sebbene in quest'ultimo luogo le modalità della fiera e l'intervento delle autorità centrali, preoccupate che i pescatori continuino a portare il proprio corallo in Toscana, limitino in parte questi problemi<sup>86</sup>.

Al di là delle dinamiche analizzate, in base alla storiografia e alle fonti consultate, possiamo affermare che la pesca del corallo durante l'Età moderna si configura come un investimento redditizio. Nonostante i rischi endemici a qualsiasi attività marittima e speculativa, infatti, questa attrae investimenti proprio per i guadagni che normalmente ne derivano. Ciò ha portato, come si vedrà in seguito, alla scelta di diverse comunità marittime di specializzarsi in modo sempre maggiore nelle attività connesse alla pesca del corallo. Torre del Greco, ovvero la protagonista di questo studio, fa parte di dette comunità.

---

<sup>84</sup> G. TESCIONE, *Italiani alla pesca del corallo*, op. cit., pp. 273-274

<sup>85</sup> Scrive Tescione riguardo a Livorno, che «i sensali [...] coalizzandosi con gli Ebrei, riuscivano talora a creare situazioni monopolistiche sulle piazze di acquisto, mentre la discordia tra i vari capisquadra e patroni non consentiva il mantenimento di alcun accordo consortile per la difesa del prezzo di vendita del pescato». Ibidem.

<sup>86</sup> F. TRIVELLATO, *La fiera del corallo*, op. cit., p. 121.

## 1.4 Torre del Greco la città del corallo

### 1.4.1 Un'economia strutturata intorno al corallo

Nel corso dell'età moderna, parallelamente al consolidarsi di «società costiere “diffuse”, che gradualmente assumono una prevalente connotazione marittima»<sup>87</sup>, a Napoli si assiste al consistente sviluppo di attività quali la pesca e il piccolo cabotaggio. Spinte, tra le altre cose, da una posizione geografica che le vede costantemente minacciate dalla presenza del Vesuvio, le popolazioni fittamente dislocate ai bordi del litorale campano finiscono per circolare con sempre maggiore intensità lungo le rotte del Mediterraneo, acquisendo rapidamente, come ricorda Hugo Vermeren, «la réputation de “marins courageux” naviguant sur une mer à la fois hostile par ses courants et périlleuse car soumise à la loi des corsaires»<sup>88</sup>. Progressivamente, molte di queste popolazioni conseguono un alto grado di specializzazione. Mentre i pescatori della penisola sorrentina, famosa per la sua tonnara, e degli altri centri pescherecci napoletani si concentrano principalmente sulla cattura dei pesci, gli abitanti di Torre del Greco, porto situato a una quindicina di chilometri da Napoli, fanno della raccolta del corallo e delle attività ad essa connesse la loro principale fonte di sostentamento. A lato di Torre del Greco si registra l'esistenza di altri centri minori (tra i quali Capri, Ischia e Portici) che si occupano della stessa attività pur non riuscendo mai a eguagliare il grado di specializzazione raggiunto dai torresi.

Come evidenziato da storici ed esperti locali, le origini dello sfruttamento torrese del corallo non sono facili da ricostruire. Secondo le testimonianze più antiche a nostra disposizione esso sembra tuttavia affondare le proprie radici al più tardi nel XV secolo<sup>89</sup>. A quell'epoca, naturalmente, le popolazioni campane conoscono già da secoli gli enormi benefici che l'estrazione dell'“oro rosso” può procurare loro. Fin dal Medioevo, per esempio, gli Amalfitani si sono arricchiti grazie alle reti relazionali intrecciate in Provenza, Liguria e Maghreb per commercializzare il corallo in Oriente<sup>90</sup>. Tuttavia, se Torre del Greco non è stata la prima comunità ad impegnarsi in una tale

---

<sup>87</sup> M. L. DE NICOLÒ, *Società costiere e storiografia marittima*, in R. P. UGUCCIONI (a cura di), *Storia e piccole patrie. Riflessioni sulla storia locale, Società pesarese di studi storici*, Ancora, 2017, p. 44. Sul concetto di società costiere “diffuse” si veda anche B. SALVEMINI, A. CARRINO, *Porti di campagna, porti di città. Traffici e insediamenti del Regno di Napoli visti da Marsiglia (1710-1846)*, in «Quaderni storici», nuova serie, vol. 41, n. 121 (1), aprile 2006, pp. 209-254.

<sup>88</sup> H. VERMEREN, *Les Italiens à Bône*, op. cit. p. 33.

<sup>89</sup> G. TESCIONE, *Italiani alla pesca del corallo*, op. cit., p. 222.

<sup>90</sup> Sugli amalfitani si veda, T. FILOCAMO, *Le vie del corallo*, op. cit., p. 18.

attività, essa è certamente quella che più di tutte è andata specializzandosi nel corso dei secoli. La quasi totale conversione all'estrazione del corallo sembra essere stata abbastanza rapida, benché le tradizionali attività ittiche non cessino totalmente di esistere<sup>91</sup>. Secondo Vittoria Ferrandino, le cause della repentina specializzazione sono da ricercare nella «diversa e più stabile organizzazione economica» e nella specificità dell'attrezzatura e delle conoscenze tecniche richieste<sup>92</sup>.

Nella prima metà del Cinquecento, sono già quasi un centinaio le coralline che ogni anno partono per la pesca, ottenendo al termine di ogni stagione almeno 200 cantari di materia prima<sup>93</sup>. Se l'opera di estrazione si è concentrata inizialmente attorno ai banchi del Golfo di Napoli, il progressivo esaurimento di questi ultimi ha spinto i torresi ad allargare il raggio delle proprie peregrinazioni e spingersi alla ricerca di giacimenti più ricchi<sup>94</sup>. Nel corso del Seicento, e maggiormente nel secolo successivo, essi ormai rivaleggiano con i Liguri come principali sfruttatori dei banchi di corallo della Sardegna e della Corsica<sup>95</sup> e, in parte, di quelli di Corfù e Santa Maura<sup>96</sup>. Al termine della pesca, il corallo viene venduto quasi esclusivamente agli Ebrei di Livorno, città che è in quel momento il principale centro per lo smercio e la lavorazione del grezzo. Se Torre del Greco è divenuta famosa, a partire dall'Ottocento, per la qualità delle sue manifatture, per tutto il corso dell'età moderna essa non ha sviluppato alcuna tradizione manifatturiera. Napoli, inoltre, è stata, almeno fino alla fine del XVIII secolo, né un mercato particolarmente interessante, né una piazza di smercio verso i mercati orientali

---

<sup>91</sup> La pesca del pesce viene praticata non solo sulle coste Napoletane, ma anche in Calabria, a Livorno e in Sardegna. V. FERRANDINO, *Il Monte Pio dei marinai*, op. cit., p. 45.

<sup>92</sup> Ivi, p. 27.

<sup>93</sup> Ibidem.

<sup>94</sup> La pesca del corallo nel golfo di Napoli viene quasi del tutto abbandonata, almeno fino all'inizio del XIX secolo, quando la relativa ripresa dei banchi – che hanno nel frattempo potuto beneficiare di un lungo riposo – attirano nuovamente l'attenzione della autorità partenopee. ASN, *Ministero degli Interni*, 2157, Relazione della camera consultiva di commercio sulla presenza di corallo nel Golfo di Napoli.

<sup>95</sup> Maria Sirago ha parlato di 72 feluche coralline torresi presenti in Sardegna verso la metà del XVIII secolo. M. SIRAGO, *Gente di mare. Storia della pesca sulle coste campane*, Edizioni Intra Moenia, Napoli, p. 166; Sulla presenza di pescatori napoletani nella Sardegna del Seicento, si veda anche C. PARONA, *Il corallo in Sardegna*, in «Annali dell'industria e del commercio», Eredi Botta, Roma, 1883; G. DONEDDU, *La pesca nelle acque del tirreno (secoli XVII-XVIII)*, pp. 208-214; G. MURGIA, *L'attività della pesca del corallo nella Sardegna durante la Guerra dei Trent'anni*, in G. DONEDDU, M. GANGEMI, *La pesca nel Mediterraneo occidentale (secc. XVI-XVIII)*, Puglia Grafica sud, Bari, 2000, pp. 221-229.

<sup>96</sup> Meno importante rispetto a quella sarda e corsa, la pesca presso le isole greche è praticata con una certa continuità: nel 1754, ad esempio, si contano a Santa Maura diverse coralline, le quali, tra l'altro, vengono accusate dal locale rappresentante del Regno di averlo defraudato dei diritti consolari. ASN, *Segreteria d'Azienda*, 102, 24 maggio 1754, Lettera al Consolato del Mare di Napoli; si veda anche R. CISTERNINO, G. PORCARO, *La marina mercantile napoletana, dal XVI al XIX sec. Capitani in alto mare (cronache)*, Fiorentino, Napoli, 1965, pp. 84-87.

in grado di rivaleggiare con il porto toscano<sup>97</sup>. Gli esordi della lavorazione torrese, come vedremo, risalgono al XIX secolo. Tuttavia, se la lavorazione del grezzo non verrà praticata lungo tutta l'età moderna, la pesca stimola nel tempo la nascita di un indotto industriale ad essa collegate. Pensiamo, in particolare al sorgere di una solida cantieristica e alla produzione di cordami e velature, indispensabili per lo sviluppo di una locale marineria specializzata<sup>98</sup>. Ciò porta a ricadute economiche anche nei territori limitrofi. Come scrive, ad esempio, Vittoria Ferrandino relativamente alla costruzione dei battelli:

Nella produzione delle feluche coralline, affidata all'abilità di maestri specializzati, erano impegnati gli addetti al commercio del legname (noce, cerro etc) che si importava dalle zone del salernitano; i venditori di canovacci e funi importate da Postano, di chiodi da Amalfi, di ancore e di cotone prodotti a Sorrento e Procida; i mercanti di pece e di armi per la difesa delle navi lavorate negli arsenali napoletani<sup>99</sup>.

A lato di queste industrie legate allo sviluppo della pesca dell'“oro rosso”, nel napoletano esistono altri tipi di attività, come l'estrazione di pietre vulcaniche, utilizzate nelle costruzioni edilizie, e l'agricoltura<sup>100</sup>. Quest'ultima, sebbene non sia particolarmente florida e non fornisca che scarsi mezzi di sussistenza, continua ad essere praticata in inverno anche dai pescatori di corallo, secondo quel modello di «pluriattività» delle comunità marittime proprio dell'età moderna<sup>101</sup>.

---

<sup>97</sup> Se la manifattura non è presente a Torre del Greco, essa è già presente nel Seicento a Napoli. Tuttavia, come detto, il mercato di monili e gioielli, sebbene stimolato dalla moda del collezionismo, non è così rilevante da assorbire una parte importante del grezzo. Così, per tutto quel periodo la lavorazione del corallo rimane limitata ed associata alla produzione orafa. G. C. ASCIONE, *Storia del corallo a Napoli*, op. cit., pp. 57-76.

<sup>98</sup> V. FERRANDINO, *Il Monte Pio dei marinai*, op. cit., p. 28. Sulla cantieristica torrese si vedano anche, A. FORMICOLA, C. ROMANO, *Il periodo borbonico (1734-1860)*, in A. FRATTA (a cura di), *La fabbrica delle navi. Storia della cantieristica nel Mezzogiorno d'Italia*, Electa, Napoli, 1990, pp. 61-156; C. A. ALTIERO, A. FORMICOLA, *Navi e armatori di Torre del Greco. Le attività marinare ed il ceto armatoriale di Torre del Greco attraverso i secoli*, Grafica montese, Torre del Greco, 2008.

<sup>99</sup> V. FERRANDINO, *Il monte pio dei marinai*, op. cit. p. 28.

<sup>100</sup> Sono diffuse in particolare la coltivazione di alberi da frutta (albicocche, pere, pesche, prugne) e la viticoltura come prodotti alla base dell'alimentazione delle classi povere delle aree vesuviane. Ibidem.

<sup>101</sup> Sulla “pluriattività” delle comunità marittime si veda, C. CÉRINO, A. GEISTDOERFER, G. LE BOUÉDEC, F. PLOUX (dir.), *Entre terre et mer. Sociétés littorales et pluriactivités (XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Presses universitaires des Rennes, Rennes, 2004; G. LE BOUÉDEC, *La pluriactivité dans les sociétés littorales XVIIe-XIXe siècle*, in «Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest», n. 109-1, 2002. Oltre all'agricoltura, praticata nei mesi invernali, alcune comunità uniscono alla pesca del corallo anche il commercio di diversi generi alimentari (in Sardegna, ad esempio, i corallari sono importanti vettori del traffico di formaggi). Nel caso torrese, tuttavia, non esistono molte testimonianze che facciano pensare a questo tipo di dinamiche. Al contrario, esse sono fondamentali per i pescatori liguri. Ancora nel 1825, infatti, Adrien Dupré, console francese a Bona, scriverà che «il n'est presque pas une gondole coralline génois qui n'apporte ici des marchandises pour vendre, et n'aille acheter sur la côte de la laine et de la cire», AN,

I ricavi ottenuti dalle campagne di pesca fanno sorgere fin dal Seicento un ceto «borghese» piuttosto agiato del quale si trova traccia nella documentazione. Nonostante ciò, all'interno dell'intero corpo sociale cittadino, come ricorda Francesco Balletta, è difficile stabilire con precisione quanto i guadagni della pesca abbiano inciso, nel Settecento, sulla comunità dei pescatori<sup>102</sup>. Tuttavia, numerosi fattori inducono a pensare che, tenuto conto delle spese importanti dovute all'armamento, gli utili siano stati consistenti<sup>103</sup>. Alcuni avvenimenti che possono essere considerati come indicatori di un processo di crescita risultano essere particolarmente interessanti: innanzi tutto, la fondazione, nel 1615, di un «Pio monte delli padroni di feluche et barche, marinai et pescatori della Torre del Greco», creato per prevenire i marinai locali dai rischi dell'attività di pesca e, in particolare, da quelli legati alla corsa barbaresca, che conosce nel XVII secolo uno dei suoi momenti d'oro; in seconda istanza, il riscatto della città, nel 1699, dalle soggezioni baronali a cui essa è fino a quel momento sottoposta<sup>104</sup>. Riguardo a ciò è sufficiente pensare che il reintegro nel regio demanio richiede un investimento da parte dell'Università (Torre del Greco, Resina e Portici) di 106 000 ducati: una cifra di certo importante che accerta una certa disponibilità economica.

È necessario, a questo punto, soffermarci brevemente sul «Pio monte delli padroni di feluche et barche, marinai et pescatori della Torre del Greco», che fin da subito si configura come un elemento fondamentale dell'organizzazione marittima della città. L'istituzione di associazioni assicurative di tipo comunitario – sulla cui natura giuridica non ci soffermeremo in questa sede<sup>105</sup> – è piuttosto diffusa nelle società marittime

---

AE/B/III, 301, *Mémoire sur les concessions d'Afrique et particulièrement sur la pêche du corail dans les eaux des dites concessions*, Adrien Dupré, console francese a Bona. 5 aprile 1825.

<sup>102</sup> F. BALLETTA, *La ricchezza di Torre del Greco*, op. cit., p. 26.

<sup>103</sup> Ibidem; d'altra parte, a quell'epoca, Torre del Greco appare, in generale, come una città dalla buona situazione economica. Si veda anche Id., *L'economia di Torre del Greco al tempo del reintegro nel demanio regio (1699)*, in «Archivio storico del Sannio», n. 1, 2000.

<sup>104</sup> Fin dal XV secolo, i locali feudatari hanno costantemente avanzato pretese sull'estrazione, l'introduzione e l'esportazione di corallo. Su questo tema, si veda, V. DI DONNA, *Il riscatto baronale della città di Torre del Greco e sua comarca. Episodio storico del sec. XVIII*, Melfi & Joele, Napoli, 1914.

<sup>105</sup> La natura giuridica di questo tipo di istituzioni riflette in gran parte quella dei «monti di pietà», «perché» – scrive Vittoria Ferrandino – «si trattava di un insieme di beni, posti in comune senza più rilevare l'originaria derivazione o proprietà dei singoli che li avevano conferiti, gestito con i versamenti in denaro effettuati dagli iscritti per il perseguimento del fine per cui si erano associati». Al «pio monte» viene riconosciuta personalità giuridica solo in seguito al «regio assenso» ed è amministrato dagli stessi montisti le cui cariche sono elettive. Si veda, V. FERRANDINO, *Il Monte Pio dei marinai*, op. cit., p. 36; sulle questioni legate al «Pio Monte dei patroni di feluche et barche, marinai et pescatori della Torre del Greco» si veda anche C. M. MOSCHETTI, *Aspetti organizzativi e sociali della gente di mare del Golfo di*

mediterranee dell'età moderna. Il «pio monte» di Torre del Greco è in questo senso pionieristico in quanto costituisce prontamente «l'archétype de prévoyance»<sup>106</sup> per tutti i pescatori della regione campana e dell'intero bacino tirrenico<sup>107</sup>. Fondato da un consorzio di 58 patroni di barca, esso viene alimentato dai contributi versati dagli iscritti (padroni, marinai, pescatori), i quali sono tenuti per statuto a destinare alla cassa dell'ente la quarta parte del guadagno derivante da ogni stagione di pesca. In questo modo, ciascun montista assicura a sé stesso e alle proprie famiglie diverse forme di assistenza, tra cui, innanzitutto, un sussidio di 5 grana al giorno in caso di caduta in povertà per malattia, vecchiaia, stagioni di pesca sfortunate. Inoltre sono previsti il pagamento delle spese di sepoltura, l'assistenza delle vedove e degli orfani, il versamento di 50 ducati per il riscatto di coloro che vengono catturati dai barbareschi e portati in Maghreb come captivi<sup>108</sup> e la costituzione della dote di matrimonio per le figlie dei marinai poveri<sup>109</sup>. Infine, a partire dalla fine del XVII secolo, il monte si impegna in forma crescente nell'assistenza religiosa degli equipaggi di pescatori, facendo imbarcare ogni anno un sacerdote su una delle coralline destinate a raggiungere i banchi di corallo<sup>110</sup>.

Nel corso della sua storia – che si prolungherà fino alla metà del XX secolo – il «monte pio» conoscerà diverse vicissitudini e frequenti riorganizzazioni interne,

---

*Napoli nei secoli XVII e XVIII*, in *Sodalitas. 8. Scritti in onore di Antonio Guarino*, Editore Jovene, Napoli, 1980, pp. 3911-3943.

<sup>106</sup> H. VERMEREN, *Les Italiens à Bône*, op. cit. p. 33

<sup>107</sup> In effetti, numerosi altri monti dei pescatori e patroni sorgono di lì a poco con gli stessi fini e con strutture organizzative simili sia nel napoletano, dove possiamo ricordare quelli dei Pescatori di Procida e di Castellamare, sia fuori dal Regno di Napoli, come quello ligure, dove i pescatori locali formano un ente specificatamente destinato a prevenirli dalla corsa barbaresca. Sul caso ligure, si veda, L. LO BASSO, *Il prezzo della libertà: l'analisi dei libri contabili del Magistrato per il riscatto degli schiavi della Repubblica di Genova all'inizio del XVIII secolo*, in W. KAISER (dir.), *Le commerce des captifs: les intermédiaires dans l'échange et le rachat des prisonniers en Méditerranée, XVe-XVIIIe siècle*, Ecole française de Rome, Roma, 2008, pp. 267-282.

<sup>108</sup> Qualora la somma versata non sia sufficiente, essa viene depositata presso la confraternita napoletana della «Redenzione dei cattivi» (la prima istituzione, in Europa, ad esser nata a tale scopo) che provvede a integrarla e procede con il riscatto. Sul riscatto degli schiavi a Napoli e sull'attività della confraternita, si vedano soprattutto G. BOCCADAMO, *Prime indagini sull'origine e l'organizzazione della Confraternita napoletana della 'Redenzione dei cattivi'*, in «Campania Sacra», VIII/IX, 1977-1978, pp. 121-158 e G. BOCCADAMO, *La Redenzione dei Cattivi a Napoli nel Cinquecento. Lo statuto di una Confraternita*, D'Auria, Napoli, 1985.

<sup>109</sup> V. FERRANDINO, *Il Monte Pio dei marinai*, op. cit., p. 38.

<sup>110</sup> L'elemento religioso è particolarmente importante presso le popolazioni impegnate nella pesca del corallo. Ogni anno, per esempio, il giorno della partenza delle coralline da Torre del Greco, una grande messa di saluto viene organizzata dalle personalità religiose locali. G. TROINA, *Il porto del corallo. Analisi storica del porto di Torre del Greco*, ESA, Torre del Greco, 2007, p. 197. Più in generale, sull'identità religiosa delle comunità marittime europee, si veda, A. CABANTOUS, *Le ciel dans la mer: christianisme et civilisation maritime (XVe-XIXe siècle)*, Fayard, Parigi, 1990.

alternando fasi di grande prosperità e momenti di intensa crisi, che arriveranno porteranno, a inizio XIX secolo, l'istituto ad occupare posizione decentralizzata rispetto all'organizzazione comunitaria dei pescatori e armatori torresi<sup>111</sup>. Nonostante ciò, per tutto il corso del Settecento, le iscrizioni allo stesso risultano in costante aumento, il che ci permette di affermare, seguendo le indicazioni di Francesco Balletta, che l'esigenza stessa di creare una forma di assicurazione di questo tipo, non può che essere considerata come un «indice dell'agiatezza dei marinai»<sup>112</sup>.

Ciò, inoltre, è confermato dalla continua crescita della pesca per tutto il Settecento, nonostante il presentarsi di crisi economiche dovute, nella maggioranza dei casi, all'attività del Vesuvio, che tra la fine del XVII secolo e la fine di quello successivo, causerà almeno 12 eruzioni di diversa intensità<sup>113</sup>. La prima di esse, nel 1688, è particolarmente grave, tanto da ridurre la popolazione da 17 000 a 4 000 unità<sup>114</sup>. Tuttavia, l'attivo centro campano si riprenderà rapidamente, in gran parte proprio grazie a continuo affluire dei proventi del corallo. Ciò è dimostrato da un deciso innalzamento del tasso di crescita demografico che, già nel 1761, porterà la popolazione a un numero di 11 000 individui. Nel 1788, essi arriveranno a 18 000. Nonostante ciò, il numero di barche corallare di Torre del Greco continuerà ad aumentare in maniera importante, tanto che nel 1724 se ne conteranno circa 125<sup>115</sup>. Qualche decennio dopo, verso la fine del secolo, le coralline saranno ormai 400, con almeno 4 000 persone coinvolte nelle operazioni di estrazione del corallo<sup>116</sup>.

---

<sup>111</sup> Tra la fine del XVIII secolo e l'inizio del XIX, in particolare, il monte vedrà calare in maniera importante il numero dei propri iscritti, che passeranno dai 103 del 1796 ai 19 del 1814, V. FERRANDINO, *Il Monte Pio dei marinai*, op. cit. p. 86.

<sup>112</sup> F. BALLETTA, *La ricchezza di Torre del Greco*, op. cit., p. 27.

<sup>113</sup> Per una breve descrizione delle singole eruzioni (1688, 1701, 1724, 1737, 1751, 1761, 1667, 1771, 1772, 1787, 1790, 1794) e dei suoi effetti, si veda G. e F. CASTALDI, *Storia di Torre del Greco*, op. cit., pp. 177-201.

<sup>114</sup> V. FERRANDINO, *Il Monte Pio dei marinai*, op. cit., p. 44.

<sup>115</sup> Ibidem.

<sup>116</sup> Ibidem; In questo senso, la percentuale di «gente di mare» sul totale della popolazione non differisce di molto da quella che Alain Cabantous ha individuato per i centri marittimi francesi di simile dimensione. A. CABANTOUS, *Les citoyens du large. Les identités maritimes en France (XVIIe-XIXe siècle)*, Aubier, Parigi, 1995, p. 96.

#### *1.4.2 Il XVIII secolo e il crescente interesse del governo napoletano per la pesca*

Con lo sviluppo della pesca cresce anche, a partire dalla metà del XVIII secolo, l'interesse del governo di Napoli per un'attività che sempre di più sta diventando interessante per un gran numero di sudditi del Regno, nonché per il rilancio economico dello stesso. In effetti, in questo periodo Torre del Greco è ormai considerata a livello mondiale il principale centro del Mediterraneo per lo sfruttamento del corallo; allo stesso tempo, i suoi abitanti vengono universalmente riconosciuti come i migliori pescatori in circolazione, famosi sia per le loro abilità sia per l'impegno e la frugalità dello stile di vita. Come dimostrano le considerazioni di Adrien Dupré a seguito di una disanima su tutte le nazioni corallare presenti a Bona, tale fama dei torresi perdurerà per lungo tempo. Scrive, infatti, il console nel 1825:

Les Napolitains, entre tous, méritent aujourd'hui le premier rang. Ils sont robustes, endurcis à la fatigue, sobres, laborieux et persévérants. La nuit ils ne dorment que trois ou quatre heures; leur nourriture est du biscuit; leur boisson de l'eau; ils travaillent avec une telle constance qu'ils mangent l'aviron à la main; et lorsque le mauvais temps le force à aller chercher le mouillage, ils visitent aussitôt leurs filets et s'occupent tous à le réparer<sup>117</sup>.

A ulteriore dimostrazione della reputazione dei torresi, si può portare l'esempio del marchese toscano Carlo Ginori<sup>118</sup>, il quale, negli anni Trenta e Quaranta del XVIII secolo, intenzionato a impiantare a Livorno una compagnia per lo sfruttamento del corallo disseminato intorno all'isola del Giglio, si rivolge proprio ai torresi. Il progetto del nobile, incentrato sui suoi possedimenti a Cecina, dura solo qualche anno e non è coronato da particolare successo<sup>119</sup>; nonostante ciò, la fama dei torresi e la loro presenza in tutte le acque più pescose resta intatta. In effetti, nel corso degli anni, i padroni-armatori del polo vesuviano, stimolati da una richiesta asiatica che in quel periodo non sembra conoscere alcuna inflessione, non hanno mai cessato di intensificare gli sforzi per impadronirsi dei banchi di corallo più ricchi del mar Tirreno, allargando al contempo il bacino di reclutamento dei loro equipaggi stagionali ai paesi e alle isole dei

---

<sup>117</sup> AN, AE/B/III, 301, Mémoire sur les concessions d'Afrique et particulièrement sur la pêche du corail dans les eaux des dites concessions.

<sup>118</sup> Carlo Andrea Ignazio Ginori (1702-1757), noto soprattutto per aver dato vita a una famosa manifattura di porcellana, è anche un personaggio politico importante del Settecento toscano che ricopre numerose cariche importanti, tra le quali quella di membro del Consiglio della Reggenza imperiale di Firenze, Governatore della città e del porto di Livorno e Presidente del Consiglio del Commercio.

<sup>119</sup> Sul progetto di Carlo Ginori, si veda C. ERRICO, M. MONTANELLI, *Il corallo. Pesca, commercio e lavorazione*, op. cit., pp. 73-78.



dintorni. L'espansione fuori dai confini del Regno, porta un buon numero di torresi a seguire i padroni corallari, ai quali erano spesso legati da vincoli di sangue, ed installarsi in Sardegna, soprattutto nelle zone di Bosa e Alghero, per svolgere i propri traffici e adempire a quel ruolo di supporto richiesto dai pescatori napoletani impegnati nell'attività di raccolta. D'altra parte, ciò trova una ragione nel crescente afflusso di capitali provenienti dai nobili e dai ricchi negozianti della capitale<sup>120</sup>, ormai completamente conquistati da questa tipologia di investimenti effettuati di solito tramite prestiti a cambio marittimo<sup>121</sup>.

Sulla presenza dei torresi in Sardegna vale la pena di soffermarsi brevemente. Secondo i calcoli effettuati da Giuseppe Doneddu, il 65% delle ben 10 000 coralline che tra il 1721 e il 1755 frequentano le acque dell'isola proviene dai porti del napoletano (il restante 35% è composto da imbarcazioni còrse o di Santa Margherita Ligure)<sup>122</sup>. Si tratta di una presenza tanto intensa da essere notata dalle autorità locali e, di rimando, dal governo torinese, interessato in quegli anni a sviluppare la zoppicante economia locale. Ciò che balza all'attenzione dei ministri regi, e in particolare del Ministro per gli affari sardi, Giovanni Bogino<sup>123</sup>, sono le enormi potenzialità non sfruttate che il corallo può avere per il rilancio dell'isola. Lo sfruttamento dei giacimenti da parte degli stranieri, in effetti, da un lato priva l'amministrazione "regionale" di introiti importanti (le coralline pagano di solito una tassa di pescaggio poco elevata, oltre che modesti diritti portuali), dall'altro impoverisce le acque prospicienti le coste di una risorsa che potrebbe essere sfruttata con profitto dai marinai locali, i quali, però, a dire il vero, a quell'epoca hanno in realtà ormai da tempo totalmente abbandonato quel tipo di attività.

---

<sup>120</sup> Il centro vesuviano gode d'altronde di rapporti privilegiati con Napoli. Come scrive Vittoria Ferrandino «Torre del Greco si qualificò sempre di più come centro di mercato e di approvvigionamento della città di Napoli, con la quale i rapporti di affari e di cultura divennero via via più frequenti. D'altra parte, le comunicazioni con la capitale e con gli altri centri del golfo erano diventate più agevoli dopo che Carlo III aveva scelto Portici come sede della propria reggia». V. FERRANDINO, *Il Monte Pio dei marinai*, op. cit., p. 45.

<sup>121</sup> Tra le polizze rinvenute presso l'Archivio storico del Banco di Napoli, possiamo citare, ad esempio, quella emessa il 5 gennaio 1729, per il «cambio marittimo per il viaggio che dovean fare a coralli in Sardegna o in altro luogo», dal duca Paolo Ruffo a favore dei padroni di barche Onofrio e Crescenzo Balzano, Cristoforo Langella e Carmine Martone, tutti della Torre del Greco, e Aniello d'Alessio di Resina. Un'altra polizza, è quella emessa il 3 aprile 1750 dal duca Giuseppe Giordano, partitario, a favore dei «capitani di sei feluche per prestito concesso per acquistare gli attrezzi e pagare il salario agli equipaggi per partire a pescare i coralli nei mari di Sardegna». Cfr. F. BALLETTA, *Commercio e pesca del corallo*, op. cit., p. 142.

<sup>122</sup> G. DONEDDU, *La pesca nelle acque del Tirreno*. op. cit., pp. 214-215.

<sup>123</sup> Giovanni Battista Lorenzo Bogino (1701-1784) ricopre il ruolo di Ministro degli Affari di Sardegna dal 1759 al 1773. In questi anni, si rende protagonista di numerose riforme.

I pescatori forestieri passano diversi mesi nei porti dell'isola e in quei periodi la vita economica delle comunità litorali ne risulta inevitabilmente ravvivata e arricchita sia grazie ai commerci "accessori", dei quali i corallari – soprattutto i liguri – si sono fatti vettori, sia grazie alle provviste che essi consumano sul posto. Tuttavia, trasportando il prodotto della pesca fuori dalla Sardegna per la vendita e per la lavorazione le popolazioni sarde non traggono dal corallo che benefici accessori. Questa situazione non sfugge al governo torinese che, nel corso degli anni Sessanta del XVIII secolo, elabora una serie di progetti volti a capovolgere questo stato di cose. Su questi progetti, peraltro tutti fallimentari o comunque dal successo effimero, non ci dilungheremo<sup>124</sup>. In questa sede, sarà sufficiente dire, che questi si basavano sulla volontà di rilancio della pesca locale, alla quale avrebbero dovuto far seguito l'importazione della manifattura (anche se quest'idea viene presto abbandonata) e, soprattutto, l'esclusione dei pescatori stranieri. Si tratta di un tentativo di "territorializzazione" della filiera abbastanza comune nell'ambito di questa pesca e che incontreremo in altre occasioni. Il governo piemontese in cerca di un aiuto per la creazione di una marineria sarda specializzata nell'estrazione del corallo, si rivolge ai torresi con l'idea di fissare al territorio una manodopera qualificata indispensabile per far decollare l'impresa. Il progetto, è quello di convincere, tramite la concessione di una serie di facilitazioni e franchigie, un certo numero di pescatori forestieri ad installarsi in maniera permanente sull'isola, così da svolgere la propria attività in qualità di "nazionali" e insegnare ai marinai locali le tecniche di sfruttamento, individuazione dei banchi e così via<sup>125</sup>.

La proposta incontra qualche consenso e alcune decine di pescatori napoletani vanno in effetti a stabilirsi in Sardegna con le loro famiglie<sup>126</sup>. Ciò ha, però, *in primis* l'effetto di richiamare come mai prima di allora l'attenzione del governo del Regno di Napoli

---

<sup>124</sup> Sui progetti dello stato sabaudo si veda, oltre al già citato lavoro di Giuseppe Doneddu sulla pesca nel Tirreno, G. DONEDDU, *La pesca del corallo tra alti profitti e progetti inattuati (sec. XVIII)*, in A. MATTONE, P. SANNA (a cura di), *Alghero, la Catalogna, il Mediterraneo: storia di una città e di una minoranza catalana in Italia (XIV-XX secolo)*, Gallizzi, Sassari, 1994, pp. 515-526; E. MICHEL, *Una controversia tra i governi di Napoli e Torino per la pesca del corallo in Sardegna: 1766-1767*, Tipografia Ledda, Cagliari, 1928.

<sup>125</sup> Come spiega Doneddu, «questa proposta si inseriva nel più ampio filone dei tentativi di popolamento delle zone deserte, sollecitati dal governo piemontese, utilizzando colonie di forestieri che insegnassero ai sardi varie attività sconosciute o poco praticate sull'isola», G. DONEDDU, *La pesca nelle acque del Tirreno*, op. cit., p. 520; Si vedano, a questo proposito, L. BULFERETTI (a cura di), *Il riformismo settecentesco in Sardegna*, Editrice sarda Fossataro, Cagliari, 1966; G. VALLEBONA, *Carloforte. Storia di una colonizzazione (1738-1810)*, Tamburino Sardo, Carloforte, 1962.

<sup>126</sup> E. MICHEL, *Una controversia tra i governi di Napoli e Torino*, op. cit., p. 10.

sullo sfruttamento del corallo praticato dai propri sudditi. In quel momento, infatti, il governo partenopeo – ottenuto ormai lo stato di monarchia autonoma rispetto a quella spagnola – ha già iniziato da qualche tempo ad approvare una serie di riforme di stampo mercantilista volte a valorizzare la presenza commerciale e la rilevanza economica delle imbarcazioni regnicole sulle rotte del Mediterraneo e a rafforzare l'importanza della piazza napoletana, fino a quel momento decisamente dipendente da poli stranieri. Fra le iniziative per lo sviluppo del settore mercantile, oltre alla conclusione di diversi trattati di commercio (ad esempio con la Francia) spicca la creazione, nel 1751, di una Compagnia Reale delle Assicurazioni Marittime della quale è tenuto a servirsi il traffico di bandiera napoletana<sup>127</sup>. Oltre alla navigazione commerciale, in quegli anni anche le normali attività alieutiche sono oggetto di un forte interesse da parte delle autorità centrali dello Stato<sup>128</sup>. In questo contesto, non sorprende che la notizia dei progetti piemontesi – favorire lo stanziamento dei torresi ed escludere in seguito i forestieri – incontri una forte opposizione a Napoli e inneschi una controversia diplomatica tra i due governi. Infatti, sebbene in quegli anni lo stato di crescita della pesca del corallo e le sue potenzialità non siano ancora dettagliatamente conosciute presso gli organi centrali del Regno, essa viene rapidamente inquadrata e riconosciuta come un'attività preziosa sia da un punto di vista economico sia da un punto di vista pratico, in quanto, spiega Michel, «un considerevole numero di sudditi napoletani, praticando la pesca nei mari di Sardegna, si esercitava continuamente alla navigazione e da periti pescatori potevano all'occorrenza diventar più facilmente buoni marinai, atti al maneggio delle vele e del timone»<sup>129</sup>.

Di per sé la vicenda – che si conclude nel 1767 – non ha conseguenze serie sulle dinamiche della raccolta del corallo poiché, indipendentemente dalle istanze napoletane, le volontà piemontesi falliscono a causa dell'insufficiente dispiegamento di risorse destinate al progetto. Per questa ragione le coste sarde continuano ad essere terreno di sfruttamento per le flotte dei pescherecci stranieri. Negli anni successivi, tuttavia,

---

<sup>127</sup> A. M. RAO, *Il Regno di Napoli nel Settecento*, Guida, 1983, p. 89; su questi temi, si vedano anche, tra gli altri, F. ASSANTE, *Il mercato delle assicurazioni marittime a Napoli nel Settecento. Storia della «Real Compagnia», 1751-1802*, Giannini Editore, Napoli, 1979; L. DE ROSA, *Navi, merci, nazionalità, itinerari in un porto dell'età pre-industriale: il porto di Napoli nel 1760*, Istituto Italiano per gli Studi Storici, Napoli, 1968.

<sup>128</sup> Si veda, ad esempio, A. GIORDANO, *Pescatori, «paranzieri» e «cozzaroli». Trasformazioni e conflitti nell'alieutica pugliese prima dell'Unità*, Tesi di dottorato inedita, Università degli Studi di Napoli, 2014-2015.

<sup>129</sup> E. MICHEL, *Una controversia tra i governi di Napoli e Torino*, op. cit., p. 12.

l'attenzione della corte borbonica per la pesca del corallo non si affievolisce, ma, al contrario, passa ad essere considerata una risorsa fondamentale per il regno e che inizia ad integrarla con più convinzione all'interno di politiche più organiche e attente al ruolo che essa può ricoprire.

L'acme di questo crescente interesse – nonché il momento decisivo per il definitivo sviluppo dell'industria corallifera – è l'elaborazione e la promulgazione, nell'aprile del 1790, di quella importante opera di sistematizzazione e razionalizzazione che è conosciuta come Codice Corallino, la cui stesura viene affidata dal sovrano Ferdinando IV all'importante giurista Michele de Jorio, reduce in quel momento dalla compilazione del *Codice marittimo* (1781), altra grande opera di riordino, nonché una delle massime espressioni del riformismo borbonico che, tuttavia, non diventerà mai operativa<sup>130</sup>.

Sono gli stessi marinai e abitanti della Torre del Greco a richiamare, una volta ancora, l'attenzione della monarchia partenopea sul corallo, tramite una supplica presentata al Re Ferdinando IV il 5 aprile 1780 e trasmessa per competenza al nascente Supremo Magistrato di Commercio, organo giudiziario superiore dalla giurisdizione molto estesa<sup>131</sup>. In tale documento, i corallari lamentano la mancanza di una buona regolamentazione e di opportuni provvedimenti a difesa della propria industria. Secondo i torresi, se lo sfruttamento del corallo nei decenni precedenti è cresciuto in maniera importante, tale processo di sviluppo è avvenuto in maniera disordinata e disorganica, permettendo quindi il fiorire di numerosi abusi e problematiche, soprattutto dal punto di vista dei rapporti interni alla società dei pescatori e armatori. Una delle maggiori ragioni di contrasto, per fare un esempio, è l'abitudine dei marinai torresi di incassare l'anticipo concesso dai patroni di barca per poi abbandonare l'equipaggio e passare ad un migliore offerente. Si tratta di una pratica particolarmente dannosa che i padroni non riescono però a contrastare<sup>132</sup>.

---

<sup>130</sup> Sul Codice marittimo, si veda, C. M. MOSCHETTI, *Il Codice marittimo del 1781 di Michele de Jorio per il Regno di Napoli: introduzione e testo annotato*, Giannini, Napoli, 1979.

<sup>131</sup> Sul Supremo Magistrato di commercio, si vedano, M. NATALE, *Per una «pronta e spedita» giustizia. Il Supremo Magistrato del Commercio di Napoli e le sue ascendenze francesi*, in B. SALVEMINI (a cura di), *Lo spazio tirrenico nella grande trasformazione. Mercati, uomini ed istituzioni nel Settecento e nel primo Ottocento*, Edipuglia, Bari, 2009; A. ALLOCATI, *Il Supremo Magistrato del Commercio del Regno di Napoli (1739-1808)*, in «Studi economici», X, n. 1-2, 1955, p. 115.

<sup>132</sup> V. FERRANDINO, *Il Monte Pio dei marinai*, op. cit., p. 55.

Non ci soffermeremo qui sui dettagli effettivi di quest'opera, già ampiamente studiata e analizzata da studiosi quali Leone Adolfo Senigallia<sup>133</sup> e i già citati Giovanni Tescione e Vittoria Ferrandino. Basti ricordare, che il nuovo regolamento interviene praticamente su ogni aspetto relativo all'organizzazione della pesca, rispettando la consuetudinaria conformazione socio-economica dell'impresa, ma fissando norme assai più precise e armoniose.

#### *1.4.3 XVI-XVIII secolo: una pesca limitata alle acque europee*

Giunti a questo punto, è necessario precisare le ragioni per le quali se l'espansione della pesca torrese del corallo lungo i secoli dell'età moderna è evidente, essa rimane per molto tempo limitata alle sole acque tirreniche della Corsica e della Sardegna e a quelle adriatiche delle isole greche di Corfù e Santa Maura. In questi luoghi, la presenza napoletana è, come abbiamo visto, largamente dominante. Tuttavia, al forte sviluppo su gran parte dei litorali coralliferi del Mediterraneo, fa da contraltare l'assoluta, o quasi, assenza di imbarcazioni provenienti dai porti campani sulle coste dell'Africa del Nord. Eppure, come ricorda Philippe Gourdin, «les confins algéro-tunisiens, entre La Calle et Tabarque, renferment la plus grande concentration de corail de qualité supérieure de la méditerranée occidentale»<sup>134</sup>. Le motivazioni sono essenzialmente due. La prima, è lo stato pressoché ininterrotto di conflittualità tra Napoli e le Reggenze nordafricane «detentrici» del corallo; la seconda va ricercata nel modello di sfruttamento attraverso il quale la pesca del corallo va organizzandosi in Maghreb nel corso dell'età moderna.

Rispetto alla storica inimicizia napoletano-barbaresca, che è stata ampiamente studiata da diversi storici tra i quali Mirella Mafri<sup>135</sup>, questa va messa in relazione alla lunga subordinazione della corona di Napoli rispetto a quella spagnola. La Spagna risulta essere, infatti, la principale nemica dell'Impero Ottomano e, segnatamente, di Tunisi, Algeri e Tripoli, che di quest'ultimo erano "stati vassalli" a partire dalla conquista avvenuta alla fine del XVI secolo<sup>136</sup>. Le Reggenze maghrebine – considerate

---

<sup>133</sup> Si veda, in particolare, il suo *Sul codice corallino di Torre del Greco e sulla Real Compagnia del Corallo. Contributo storico allo studio del contratto allo alla parte e della società per azioni*, Jovene, Napoli, 1936

<sup>134</sup> P. GOURDIN, *Tabarka. Histoire et archéologie*, op. cit., p. 26.

<sup>135</sup> Si veda, a questo proposito, M. MAFRICI, *Mezzogiorno e pirateria nell'età moderna (secoli XVI-XVIII)*, ESI, Napoli, 1995.

<sup>136</sup> Formalmente dipendenti dall'Impero Ottomano, le Reggenze mantengono, soprattutto a partire dall'inizio del XVII secolo, una quasi totale autonomia (quasi un'indipendenza di fatto), tanto da poter firmare direttamente e indipendentemente trattati di pace e di commercio con le differenti potenze

per molto tempo dal sultano di Istanbul essenzialmente come un avamposto militare nelle vicinanze del mondo cristiano – trovano, almeno sino alla fine del XVII secolo, nella pratica della guerra di corsa una fonte di sostentamento importante<sup>137</sup>. Particolarmente vicini al Nord Africa da un punto di visto geografico, gli ampi territori costieri del Mezzogiorno rimangono quindi a lungo uno dei “luoghi di caccia” preferiti dai barbareschi, i quali approdano costantemente con le proprie flotte – forti anche di diverse decine di navi – sui litorali della Calabria, della Puglia, della Sicilia e della Campagna per rastrellare uomini e portarli in cattività sulla riva sud del Mediterraneo, in attesa di riscatto<sup>138</sup>. Debole sui mari e scarsamente dotato di sistemi difensivi efficaci, il governo di Napoli fatica a respingere gli attacchi dei propri nemici e, di conseguenza, a proteggere sia la popolazione sia la navigazione nazionale<sup>139</sup>. Per questo, lo stato di guerra permanente contribuisce a limitare la crescita marittima del Vice-Regno e impedisce per lungo tempo ai pescatori di Torre del Greco di avvicinarsi in sicurezza ai banchi coralliferi del Mediterraneo meridionale. Inoltre, gli stessi sono costretti a partire in convoglio nel tentativo di difendersi dagli attacchi corsari e si rende necessario il pagamento di imbarcazioni di corsari europei per proteggersi dagli assalti barbareschi.

Al di là delle difficili relazioni diplomatiche di cui si è appena parlato, è mio interesse concentrarmi sui sistemi dello sfruttamento del corallo in Nord Africa.

---

europee. Sulle relazioni e i rapporti di dipendenza delle Reggenze barbaresche nei confronti dell'impero ottomano, si veda soprattutto R. MANTRAN, *L'évolution des relations entre la Tunisie et l'Empire Ottoman du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, in «Cahiers de Tunisie», VII, 1959, pp. 319-334.

<sup>137</sup> Su questo argomento si veda C. MANCA, *Il modello di sviluppo economico delle città marittime barbaresche dopo Lepanto*, Giannini, Napoli, 1982; L. MEROUCHÉ, *Recherches sur l'Algérie à l'époque ottomane. II. La course, mythes et réalité*, édition Bouchène, Parigi, 2007.

<sup>138</sup> Gli esempi di incursioni barbaresche sulle coste del Mezzogiorno sono moltissimi e si sviluppano intorno a una moltitudine di dinamiche differenti. Esse possono riguardare piccoli incursioni di poche decine di uomini, ma possono anche configurarsi come vere e proprie spedizioni militari. È il caso, ad esempio, della razzia avvenuta nei pressi di Manfredonia nel 1620, in seguito alla quale ben 200 persone vengono portate in catene in Barberia. Sulle incursioni dei corsari barbareschi sulle coste del Regno di Napoli si vedano, tra gli altri, G. BONAFFINI, *Sicilia e Tunisia nel secolo XVII*, La Palma, Palermo, 1983; A. RIGGIO, *Corsari tunisini nei mari di Calabria*, in «Archivio Storico per la Calabria e la Lucania», VII, 1937, pp. 25-34; M. MAFRICI, *L'antica angoscia delle coste calabresi: la pirateria turca e barbaresca tra Cinquecento e Settecento*, in A. PLACANICA (a cura di), *Storia della Calabria. L'età moderna*, IV, 2, Meridiana Libri, Catanzaro, 1993; S. LA SORSA, *Le incursioni barbaresche sulle coste pugliesi*, in «Rivista di cultura marinara», luglio-agosto, 1951, p. 4;

<sup>139</sup> M. MAFRICI, *Mezzogiorno e pirateria*, op. cit., pp. 181-276; Con il Vicereame che non dispone di una forte marina, il sistema difensivo delle coste si basa a lungo sulle numerose torri costiere – spesso però semi-abbandonate – disseminate lungo la costa. Si veda, R. CISTERNINO, *Torri costiere e torrieri del regno di Napoli (1521-1806)*, Istituto italiano dei castelli, Roma, 1977; F. RUSSO, *Le torri costiere del Regno di Napoli: la frontiera marittima e le incursioni corsare tra XVI ed il XIX secolo*, ESA, Napoli, 2009.

In Europa, ciò che permette una graduale estensione della pesca napoletana è la progressiva affermazione, a partire soprattutto dal XVII secolo, di forme di sfruttamento del corallo che garantiscono la libera partecipazione all'estrazione. Ciò vuol dire il libero accesso a chiunque ne facesse richiesta dietro il pagamento di eventuali diritti di pesca e di quelle gabelle che normalmente venivano imposte da ciascun governo sull'introduzione ed esportazione di merci. Genova, ad esempio, interessata ai guadagni che il corallo può garantire al "pubblico introito" della Repubblica<sup>140</sup>, a partire dai primi anni del Seicento non impone in Corsica alcuna limitazione alla frequentazione dei mari di Aiaccio e Bonifacio, sia che a chiedere l'accesso ai banchi coralliferi siano i propri sudditi provenienti delle Riviere di Ponente e Levante, sia che siano imbarcazioni forestiere<sup>141</sup>. Allo stesso modo, in Sardegna, la pesca del corallo difficilmente incontra limitazioni di tipo nazionale, anche per l'assenza, dal XVI secolo in poi, di una marineria autoctona specializzata in tale attività<sup>142</sup>. In questo territorio non sempre sono le autorità statali ad occuparsi direttamente della gestione del corallo. Come hanno mostrato diversi studi, per tutto il corso dell'età moderna rimane vivo sull'isola l'uso antico di concedere in appalto a nobili, o negozianti locali, o stranieri il diritto esclusivo dello sfruttamento di determinati tratti di costa<sup>143</sup>. Solitamente, tuttavia, questi investitori non si premurano di organizzare direttamente la pesca e la commercializzazione del corallo, ma si accontentano di richiedere alle imbarcazioni – siano esse liguri, còrse, torresi – determinate somme per l'accesso ai giacimenti. D'altro canto, spesso, sono i diritti di percezione stessi, e non l'esclusiva totale, ad essere appaltati. È il caso, ad esempio, del negoziante e console spagnolo di Livorno, Andrés de Silva, che nel 1700, insieme ad altri due soci residenti sull'isola, affitta dal Viceré di

---

<sup>140</sup> Su questo tema, mi permetto di rinviare a A. BOSCHIAZZO, *Pêche du corail et défense des recettes publiques dans le contexte ligure: réglementations et problèmes de contrôle (XVIIe siècle-début XVIIIe)*, in «Rives Méditerranéennes. Autour du corail rouge de la Méditerranée: hommes, savoirs et pratiques de la fin du Moyen Âge au XIXe siècle», n. 57, 2018, pp. 57-72.

<sup>141</sup> G. DONEDDU, *La pesca nei mari del Tirreno*, op. cit. pp. 191-202.

<sup>142</sup> Ivi, pp. 218-219.

<sup>143</sup> A partire dal 1599, ad esempio, un facoltoso mercante ligure residente a Cagliari, Giovanni Antonio Marti, ottiene per 12 anni il diritto esclusivo per lo sfruttamento dei mari compresi tra Capo Pula e Capo San Marco, nei pressi di Oristano. Si vedano O. PASTINE, *Liguri pescatori di corallo*, op. cit., p. 177; G. DONEDDU, *La pesca nei mari del Tirreno*, op. cit. p. 213; Come mostra l'impresa del nobile genovese Francesco di Negro recentemente studiata da Luca Lo Basso questo uso è registrato anche in Corsica, ma solo fino alla fine del XVI secolo. L. LO BASSO, *Entre l'Orient et l'Occident. Corail et épices dans les trafics maritimes entre Gênes, Marseille, Livourne, et Alexandrie à la fin du XVIe siècle*, in G. BUTI, D. FAGET, O. RAVEUX, S. RIVOAL, *Moissonner la mer. Economies sociétés et pratiques halieutiques méditerranéennes*, Karthala-Mmsh, Parigi/Aix-en-Provence, 2018.

Sardegna l'appalto per la riscossione della «contribuzione che devono fare le coralline»<sup>144</sup>.

In Maghreb, tuttavia, non accade nulla di quanto descritto per l'Europa. Presso le Reggenze di Tunisi e Algeri, al contrario, la pesca del corallo – attività alla quale le popolazioni arabe della costa si sono disinteressate fin dal XIII secolo<sup>145</sup> – va sviluppandosi lungo tutto il corso dell'età moderna attraverso forme di *governance* che prevedono la concessione di rigidi monopoli a società mercantili, compagnie commerciali o gruppi imprenditoriali europei che di volta in volta riescono a trovare accordi con le autorità politiche locali e che si fanno carico dell'intera organizzazione dell'impresa di pesca, dall'ingaggio dei pescatori sulla riva nord, alla loro remunerazione, fino al trasporto e alla vendita in Europa del prodotto delle campagne. Le società di cui si è parlato non saranno mai gestite da napoletani o impiegheranno direttamente imbarcazioni napoletane. Lo sfruttamento delle acque Maghrebine, durante l'età moderna, è diviso e conteso tra Genova e la Francia. Solo con la fine del XVIII secolo, e con una serie di sconvolgimenti a livello europeo (si pensi in particolare alle guerre rivoluzionarie), si assisterà allo scardinamento di questo sistema e ad un graduale inserimento dei napoletani nel processo di sfruttamento del corallo.

## *1.5 La pesca in Maghreb: la struttura a monopolio e le sue implicazioni*

### *1.5.1 I primi monopoli europei tra il XV e l'inizio del XVIII secolo*

Per trovare le prime esperienze di società monopolistiche europee è necessario fare un passo indietro, alla fine dell'epoca medievale, e più precisamente alla metà del XV secolo – in un periodo, quindi, in cui Torre del Greco non si è ancora affermata come un centro di pesca particolarmente rilevante – quando il catalano Rafaël Vives prima e il genovese Clemente Cicero<sup>146</sup> dopo, ottengono da Uthman, importante sovrano

---

<sup>144</sup> ASG, *San Giorgio*, Cancellieri, 749.

<sup>145</sup> Sul progressivo disinteressamento delle popolazioni arabe per la pesca del corallo, e più in generale per le attività marinare, si vedano, X. DE PLANHOL, *L'Islam et la mer. Le matelot et la mosquée. XVIIe-XIXe siècle*, Perrin, Parigi, 2000, pp. 287-294; P. GOURDIN, *Tabarka. Histoire et archéologie*, op. cit., pp. 108-111.

<sup>146</sup> Clemente Cicero è, a quell'epoca, un mercante di media importanza. Egualmente Rafaël Vives quando ottiene l'esclusiva della pesca è già da molto tempo installato a Tunisi dove vanta importanti legami con la corte.



hafsides<sup>147</sup> di Tunisi, il diritto esclusivo per lo sfruttamento dei mari compresi tra Biserta e Marsacares (la futura La Cala della Reggenza di Algeri), in cambio del pagamento di un certo canone annuale che ammonta nel secondo caso a 2 000 doppie d'oro<sup>148</sup>. L'impresa genovese<sup>149</sup> – che può contare sull'apporto di un discreto numero di azionisti provenienti dalle famiglie nobili della Dominante<sup>150</sup> – è capace di dar vita ad un'ampia e complessa organizzazione ripartita sulle due rive del Mediterraneo. Questa va incontro a buoni successi economici, prima di trovare la sua fine all'inizio del XVI secolo a causa del deteriorarsi dei rapporti tra Genova e i sovrani arabi di Tunisi che conducono alla cacciata dei pescatori di corallo<sup>151</sup>.

A seguito della conclusione coatta dell'esperienza genovese si assiste ad un'interruzione delle operazioni di sfruttamento che si prolunga per qualche decennio. Una cesura che si concluderà verso la metà del Cinquecento, nel pieno di un periodo turbolento che vede le coste del Nord Africa essere a lungo contese tra le armate cristiane dell'imperatore Carlo V, le potenti flotte "turche" comandate, tra gli altri, dai celebri fratelli corsari Barbarossa (Baba Aroudj e Kheir-ed-din) e l'ormai indebolita dinastia locale. È lo stesso sovrano spagnolo, il quale nel frattempo ha imposto una sorta di protettorato sulla monarchia hafsides di Tunisi<sup>152</sup>, a propiziare il ritorno dei pescatori di corallo europei in Barberia con la concessione, nel 1544, dell'isola di Tabarca alla famiglia genovese dei Lomellini, affiancata inizialmente da quella dei

---

<sup>147</sup> Longeva dinastia berbera islamica che governa l'Ifriqiya (moderna Tunisia e parti dell'Algeria orientale e della Tripolitania) tra 1229 e 1574.

<sup>148</sup> L'impresa genovese sostituisce proprio quella catalana, la quale – fondata nel 1446 – dura solamente tre anni. Sulla pesca di Tabarca e Marsacares nel XV il lavoro più completo è, ad oggi, P. GOURDIN, *Tabarka. Histoire et archéologie*, op. cit., pp. 103-129. Tuttavia, molto utili rimangono anche i seguenti studi: Id, *La première intervention européenne dans l'exploitation du corail maghrébin: le catalans et les Siciliens à Tabarka, 1446-1448*, «Anuario de Estudios Medievales», vol 27, n. 2, 1997, pp. 1021-1043; Id, *Émigrer au XVe siècle: la communauté ligure des pêcheurs de corail de Marsacares. I. Étude de la population et des modalités de départs*, in «Mélanges de l'École française de Rome. Moyen-Âge, Temps modernes», Tome 98, n. 2, 1986, pp. 543-605; F. PODESTÀ, *La pesca del corallo in Africa nel Medioevo e i genovesi a Marsacares: luoghi d'armamento in Liguria*, Tipografia Istituto Sordomuti, Genova, 1897.

<sup>149</sup> Si tratta in realtà di sette diverse compagnie che si succedono dal 1452 al 1506, ma che sono per lo più collegate tra loro. P. GOURDIN, *Tabarka. Histoire et archéologie*, op. cit., pp. 118-119.

<sup>150</sup> Ibidem. Tra gli altri troviamo ad esempio alcuni Spinola, Lomellini, Giustiniani.

<sup>151</sup> Ivi, pp. 128-129.

<sup>152</sup> La città viene presa dalle flotte di Carlo V nel 1535. In seguito a questo avvenimento, l'imperatore firma un importante trattato con il locale sovrano, Mulay Hassan. Questi, ottiene il diritto di rimanere sul trono, ritrovandosi però circondato di presidi militari spagnoli installati con lo scopo di contrastare i corsari e garantire la sicurezza delle rotte marittime tra l'Italia e la Sicilia. Il monarca hafsides, inoltre, si trova costretto a cedere a Carlo il diritto di sfruttare numerose risorse (tra le quali il corallo) presenti sul suolo tunisino. Questi complessi avvenimenti sono ben descritti in Ivi, pp. 136-140.

Grimaldi. I Lomellini sono così autorizzati ad operare su un lungo tratto di costa che si prolunga ad est e ad ovest dell'insediamento. Secondo quanto riportato da Philippe Gourdin «le territoire de pêche s'étend sur cent vingt milles, soixante vers le levant et autant vers le ponant; il est exclusif et les Génois obtiennent un droit de police pour en exclure les intrus; le nombre des barques n'est pas limité»<sup>153</sup>. È l'inizio di un'occupazione che durerà senza interruzioni per quasi due secoli, fino alla presa dell'isola per mano dei tunisini nel 1741<sup>154</sup>. L'opera di sfruttamento messa in campo dalla famiglia genovese, che ricalca in gran parte quella già messa in atto nel secolo precedente da Clemente Cicero, si rivelerà a tratti particolarmente fruttuosa e garantirà ai Lomellini, almeno fino alla fine del Seicento, guadagni immensi.

Il controllo assoluto dei mari nordafricani da parte dei genovesi è tuttavia di brevissima durata. Infatti, poco tempo dopo il ritorno di questi, i francesi, che fino a quel momento erano poco presenti sulle coste del Nord Africa, si inseriscono definitivamente nello sfruttamento del corallo barbaresco, stabilendosi sul litorale ad ovest dell'insediamento di Tabarca e precisamente presso il luogo che sarà più tardi conosciuto come Bastion de France<sup>155</sup>. Le circostanze che portano alla nascita della prima *Compagnie du Corail* (guidata dal provenzale di origine corsa Thomas Lenche<sup>156</sup>, poi sostituito alla guida della società dal nipote Antoine<sup>157</sup>) sono ancora una volta strettamente legate alle vicende della lotta per il controllo del Maghreb che in quegli anni oppone la Spagna sia all'Impero ottomano sia alla Francia, visti i buoni rapporti di

<sup>153</sup> Si veda il contenuto delle capitolazioni concluse tra il sovrano spagnolo e i Lomellini. Ivi, p. 166.

<sup>154</sup> Sulla lunga vicenda dello stabilimento genovese di Tabarca, la bibliografia è ampia. Senza pretesa di esaustività, segnaliamo, oltre ai già citati testi di Philippe Gourdin e Francesco Podestà, L. PICCINNO, *Un'impresa fra terra e mare. Giacomo Filippo Durazzo e soci a Tabarca (1719-1729)*, Franco Angeli, Milano, 2008; J. PIGNON, *Un document inédit sur la Tunisie au XVII<sup>e</sup> siècle*, P.U.F., Parigi, 1963; C. BITOSI, *Per una storia dell'insediamento genovese di Tabarca. Fonti inedite (1540-1770)*, in «Atti della società ligure di Storia Patria», vol. 37, n. 2, 1997, pp. 213-278.

<sup>155</sup> Inizialmente stabilitisi nei pressi di Gigeri (attuale Jijel) i francesi si spostano rapidamente verso la zona di Bona e Marsacres-La Cala, così da avvicinarsi ai migliori banchi di corallo. Sugli esordi della pesca francese in Barberia, si veda soprattutto P. MASSON, *Les Compagnies du corail*, op. cit.

<sup>156</sup> Tomasino Lenche (1510-1568) nasce in Corsica e si stabilisce a Marsiglia nel 1533, dove riesce ad accumulare rapidamente una importante fortuna economica, stringendo importanti legami economici in Barberia, soprattutto con il Pascià di Algeri Euldj Ali. Sulle origini della fortuna dei Lenche e sui principali esponenti della famiglia si veda, oltre al già citato lavoro di Paul Masson, M. VERGÉ-FRANCESCHI, *Le Lenche de Marsiglia et la Magnifique Compagnie du corail à Marseille, XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*, in A.-M. GRAZIANI, M. VERGÉ-FRANCESCHI (a cura di), *Le corail en Méditerranée: cinquièmes journées universitaires d'histoire maritime de Bonifacio, juillet 2003. Actes du colloque des 26-27 juillet 2003*, Piazzola, Ajaccio, 2004.

<sup>157</sup> Antoine Lenche (?-1588) riesce a dare grande slancio alla *Compagnie du corail* e riveste importanti ruoli politici a Marsiglia. Eletto secondo console della città nel 1587, egli rimane ucciso l'anno seguente negli scontri religiosi e politici che devastano in quel momento la città.

quest'ultima con il sultano di Istanbul. Sono i corsari turchi stabiliti ad Algeri, infatti, ad autorizzare lo stanziamento e la messa in attività del consorzio marsigliese, con il quale essi intrattengono relazioni commerciali importanti. In seguito, la *Compagnie du corail* trae un ulteriore beneficio dagli eventi che portano alla capitolazione di Tunisi (1574), con la conseguente e definitiva creazione delle due Reggenze<sup>158</sup>.

L'insediamento dei Francesi in Africa del Nord si configura come un passaggio fondamentale nella storia delle relazioni commerciali euro-maghrebine, così come un tassello decisivo della pesca del corallo. Nel corso dei due secoli successivi, le due diverse "tradizioni" di sfruttamento dei banchi barbareschi, quella genovese e quella marsigliese, si sviluppano parallelamente e si spartiscono l'esclusiva lungo le coste di Tunisi e Algeri. Francesi e genovesi mantengono una feroce concorrenza<sup>159</sup> dovuta alla lotta per il controllo del corallo e dei traffici con le popolazioni locali e inasprita, talvolta, dalla non sempre precisa delimitazione dei rispettivi territori di pesca<sup>160</sup>. Inoltre, le differenze tra i diversi stabilimenti europei sono molteplici, a partire dallo statuto sul quale si basa la loro stessa esistenza. Come spiega efficacemente Philippe Gourdin per il caso genovese:

Tabarka est une possession espagnole en vertu du traité de 1535 signé par l'empereur et le souverain hafside de Tunis, et les familles génoises concessionnaires ne sont que des marchands gestionnaires qui, par contrat, exploitent le corail maghrébin en payant un droit au roi d'Espagne. Le souverain de Tunis n'intervient aucunement dans ces accords<sup>161</sup>.

Assai diverse sono invece le condizioni dei Francesi, i quali «négocient directement avec les autorités locales, sans l'intervention du roi de France, et parfois même contre ses intérêts»<sup>162</sup>. Si tratta di una distinzione fondamentale che ha delle importanti ricadute sulla vita degli insediamenti. Infatti, il legame con la corona spagnola e le ottime costruzioni difensive delle quali Tabarca può disporre, garantiscono per due

---

<sup>158</sup> P. GOURDIN, *Tabarka. Histoire et archéologie*, op. cit., pp. 219; la conquista di Tunisi da parte dell'Impero Ottomano non mette in discussione il dominio spagnolo-genovese sull'isola di Tabarca, ma costringe i Lomellini a negoziare, da lì in avanti, con un nuovo tipo di autorità, con la quale è necessario mantenere buone relazioni.

<sup>159</sup> Come ha mostrato Philippe Gourdin, sia i francesi che i genovesi cercano di indebolire o di eliminare i propri avversari. Essi, tuttavia, utilizzano due politiche diverse. I Lomellini cercano di sconfiggere i rivali ricercando una maggiore competitività. I secondi, invece, coerentemente con lo *status* di grande potenza, hanno una risposta dai toni più politico-militari. Ivi, p. 232.

<sup>160</sup> Ivi, pp. 218-243.

<sup>161</sup> Ivi, p. 196.

<sup>162</sup> Ibidem.

secoli ai Lomellini una lunga e ininterrotta occupazione dell'isola<sup>163</sup>. Al contrario, l'esistenza delle concessioni francesi rimane per tutto il XVII secolo maggiormente precaria perché costantemente messa in discussione dall'instabilità del contesto politico locale e, soprattutto, dalle turbolente relazioni franco-maghrebine<sup>164</sup>. Per questa ragione, nel corso del secolo, i francesi sono costretti ad abbandonare per periodi relativamente lunghi i propri insediamenti e, di conseguenza, lo sfruttamento del corallo. È ciò che succede ad esempio nel 1604, quando, dopo alcuni decenni piuttosto proficui, il Bastion de France – centro operativo delle *Compagnies du corail* – viene distrutto dagli Algerini, anticipando il conflitto che avverrà tra i due Paesi tra il 1610 e il 1628<sup>165</sup>. L'insediamento che sarà nuovamente occupato già nel 1628 grazie alle negoziazioni dell'inviato francese Sanson Napollon<sup>166</sup>, dovrà essere evacuato svariate volte, soprattutto nel corso degli anni Ottanta del secolo, in concomitanza con la serie di pesanti offensive militari condotte dai francesi nei confronti delle Reggenze barbaresche<sup>167</sup>.

La presenza francese in Africa del Nord, rispetto a quella genovese di Tabarca, è caratterizzata, oltre che dalla suddetta precarietà, anche da una maggiore eterogeneità. Se sull'isola i Lomellini godono di un monopolio familiare permanente, nelle concessioni francesi si alternano un gran numero di ragioni sociali differenti dalla vita effimera e condizionate, rispetto alla buona riuscita dell'impresa, dal turbolento contesto locale<sup>168</sup>. Tra tali società possiamo citare, a titolo di esempio, quella fondata e

---

<sup>163</sup> Anche se, in verità, l'interesse strategico di Madrid per Tabarca va gradatamente dissolvendosi dopo la definitiva conquista turca del Maghreb.

<sup>164</sup> Per una panoramica delle relazioni tra la Francia e le Reggenze Barbaresche nel Seicento si vedano, tra gli altri, H.-D. DE GRAMMONT, *Relations entre la France et la Régence d'Alger au XVII<sup>e</sup> siècle*, 4 vol., Adolphe Jourdan, Algeri, 1879-1885; G. POUMAREDE, *La France et les Barbaresques: police des mers et relations internationales en Méditerranée (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, in «Revue d'Histoire maritime», n. 4, 2005, pp. 117-146; A.-P. WEBER, *Régence d'Alger et Royaume de France (1500-1800). Trois siècles de luttes et d'intérêts partagés*, L'Harmattan, Parigi, 2014.

<sup>165</sup> P. MASSON, *Histoire des établissements et du commerce français*, op. cit., pp. 10-30.

<sup>166</sup> Il diplomatico Sanson Napollon (1583-1633), di origine corsa, gioca un ruolo importantissimo nella gestione delle relazioni franco-algerine dell'inizio del XVII secolo. Efficace negoziatore della pace del 1628, viene assassinato al suo arrivo a Tabarca per un incontro organizzato con l'obiettivo di risolvere le controversie sui limiti delle zone di pesca.

<sup>167</sup> Algeri, ad esempio, viene bombardata tra agosto e ottobre del 1682, nell'estate dell'anno seguente e ancora tra giugno e luglio 1688. Oltre alle problematiche degli anni Ottanta, inoltre, altri periodi di difficoltà per l'occupazione degli stabilimenti francesi sono quelli compresi tra 1637 e il 1641 e tra 1658 e il 1666. Ivi, pp. 130-149.

<sup>168</sup> Per una panoramica sull'attività di queste compagnie più tarde e sulle loro caratteristiche, si veda, oltre al lavoro di Masson sulla storia degli stabilimenti francesi in Maghreb, H. B. HASSINE, *Les concessions françaises du corail en Afrique barbaresque*, in «Mésogeios. Le Maghreb et la mer à travers l'histoire», n. 7, 2000, pp. 239-259.

gestita tra il 1666 e il 1675 da Jacques Arnaud e quella costituita nel 1678 dall'importante negoziante e diplomatico Denis Dusault, famoso per aver, tra le altre cose, spostato definitivamente il centro della pesca e il commercio francesi dal Bastion de France a La Cala<sup>169</sup>. Il susseguirsi di queste firme non è tra l'altro sempre lineare, dato che accade frequentemente che due di queste si contendano contemporaneamente il favore dei governi di Tunisi e di Algeri e il privilegio della pesca del corallo. Alla concorrenza franco-genovese, quindi, se ne aggiunge spesso una seconda interna al mondo francese, per lo più marsigliese<sup>170</sup>.

Per esigenze di sintesi non è possibile soffermarsi in questa sede sulla totalità degli aspetti riguardanti la presenza europea in Maghreb, né ripercorrere nel dettaglio le vicende che riguardano la pesca del corallo e le differenti società che vi si dedicano tra la fine del Cinquecento e l'inizio del Settecento. Ciò che qui importa mettere in evidenza, è la struttura generale attraverso il quale il corallo si organizza in Maghreb.

#### *1.5.2. La struttura delle concessioni africane.*

Fin dall'inizio, lo svolgimento della pesca su litorali molto lontani da quelli d'origine si rivela essere complessa e, come abbiamo visto in precedenza, richiede consistenti investimenti. Infatti, le compagnie di commercio e i consorzi imprenditoriali che di volta in volta si impadroniscono dell'esclusiva sulle acque barbaresche devono, oltre a versare importanti *lismes* annuali, farsi carico di tutte le operazioni: dal reclutamento dei pescatori, all'approvvigionamento di materiali e di commestibili, alla vendita del prodotto della pesca. Inoltre, alle esigenze connesse allo sfruttamento del corallo si aggiungono quelle relative al commercio. Infatti, se l'interesse per il prezioso "oro rosso" è la prima ragione dell'approdo europeo in Nord Africa, il suo sfruttamento viene presto affiancato da altri tipi di attività commerciali, alcune delle quali egualmente sottoposte ad una privativa<sup>171</sup>. Tra queste, in particolare, troviamo il

---

<sup>169</sup> Si veda, P. MASSON, *Histoire des établissements et du commerce français*, op. cit., pp. 130-149.

<sup>170</sup> La prima di queste rivalità viene inscenata già negli anni Ottanta del XVI secolo, quando tal Jean-Baptiste Nicolle fonda una società di commercio concorrente rispetto a quella dei Lenche e si stabilisce a Capo Negro, per poi associarsi in seguito ai propri rivali. O. LOPEZ, *S'établir et travailler chez l'autre*, op. cit., p. 39.

<sup>171</sup> Ad esempio, il trattato concluso nel 1626 dall'inviato Sanson Napollon con la Reggenza di Algeri, recita, che «les vaisseaux du dit capitaine Sanson pourront aller et venir aux dits lieux [du Bastion e de Bône, Nda] pour y vendre, négocier et acheter, enlever cuirs, cire, laines et toutes autres choses comme était anciennement, sans que aucun autre vaisseau de qui que ce soit y puisse aborder, vendre, négocier ni

monopolio dell'esportazione della cera, della lana e delle pelli, e la più complessa, perché non sottoposta a una vera e propria esclusiva, estrazione di cereali<sup>172</sup>. In tali condizioni, il successo dell'impresa non può quindi che poggiare su un apparato organizzativo ingombrante nella misura in cui sono necessari uomini, magazzini, alloggiamenti, luoghi in cui riunire i marinai, un'amministrazione, un gruppo di persone deputate al controllo delle attività. Inoltre, le imprese di pesca e di commercio hanno bisogno di essere efficacemente protette. In effetti, i luoghi costieri presso i quali le società europee operano sono distanti dai principali centri di potere e dagli insediamenti abitativi più importanti del litorale barbaresco. A ciò bisogna aggiungere che le popolazioni che vivono nei dintorni sono talvolta ostili e quasi sempre in gran parte fuori dal controllo dei governi di Tunisi e Algeri.

In conseguenza delle problematiche evidenziate, i centri amministrativi delle compagnie europee finiscono per svilupparsi all'interno e intorno ad alcune località ben delimitate e interamente consacrate all'organizzazione delle attività consentite dai trattati. Si tratta perlopiù di territori fortificati che sono in grado di ospitare interamente le infrastrutture necessarie e il personale impiegato, oltre che una piccola milizia armata. Già Clemente Cicero, nel Quattrocento, nel momento di dover scegliere dove stabilire la propria sede principale, elegge Marsacares in quanto approdo dotato «d'un promontoire fortifié, d'une tour et d'eau potable à proximité»<sup>173</sup>. Nei secoli successivi, diversi stabilimenti vengono eretti *ex-novo* o, in alternativa, sorgono all'interno di piazzeforti

---

acheter cire, laine et autre marchandises, sans qu'il eut ordre par écrit du capitaine Sanson». Cfr. E. ROUARD DE CARD, *Traités de la France*, op. cit., p. 21.

<sup>172</sup> Lo sviluppo delle attività commerciali, tutte con un ottimo mercato in Europa, rappresenta una rottura rispetto al modello delle società genovesi del XV secolo (limitatesi allo sfruttamento del corallo) e riguarda in egual modo i possedimenti genovesi e le concessioni francesi, che entrano presto in concorrenza anche su questo punto. Oltre ai già citati lavori su Tabarca e sulle compagnie francesi, si veda, tra gli altri, S. BOUBAKER, *L'économie de traite dans la Régence de Tunis au début du XVIIIe siècle: le comptoir du Cap Negre avant 1741*, in «Revue d'histoire maghrébine», n. 16, luglio 1989, pp. 29-86; L. PICCINNO, *Relaciones comerciales entre Génova y el Norte de África en Edad Moderna: el caso de Tabarka*, in C. TRILLO SAN JOSÉ (ed.), *Relaciones entre el Mediterráneo cristiano y el Norte de África in Época Medieval y Moderna*, Grupo de investigación toponima, Granada, 2004, pp. 403-455. Più in generale, per una panoramica sulle relazioni commerciali tra Reggenze e paesi europei, S. BOUBAKER, *La Régence de Tunis au XVIIe siècle: ses relations commerciales avec les ports de l'Europe méditerranéenne, Marseille et Livourne*, Ceroma, Zaghouan, 1987.

<sup>173</sup> P. GOURDIN, *Tabarka. Histoire et archéologie*, op. cit., p. 121; la preoccupazione per la difesa delle posizioni è costante nei trattati franco-maghrebini. L'accordo firmato nel 1640 tra il principe di Algeri e la *Compagnie Coquiel* precisa che: «Lui sera permis de bâtir auxdites places de Bastion, Marsacares [La Cala, Nda], Cap Rose, pour se défendre des Galères d'Espagne et des frégates de Sardaigne, Majorque et Minorque, et pour pouvoir défendre les navires des Musulmans se retirant dans lesdits ports pour le mauvais temps ou pour des ennemies, comme aussi pour se défendre contre les Maures rebelles». Cfr. LOPEZ O., *S'établir et travailler chez l'autre*, op. cit., p. 54.

già esistenti, condizionate sia dalle turbolente vicende che colpiscono le Reggenze maghrebine sia dalle loro relazioni politiche e commerciali con gli europei.

Come già detto in precedenza, il centro della pesca genovese si organizza a Tabarca, isolotto lungo 750 metri e largo 500, situato a «une portée de fusil de la terre ferme<sup>174</sup>». Località inizialmente volutamente ignorata dalle compagnie del XV secolo, essa diviene importantissima a partire dal secolo seguente sia per la sua posizione geografica strategica sia per le imponenti fortificazioni costruite in seguito alla conquista spagnola del 1535<sup>175</sup>. Ancora negli anni Venti del XVIII secolo, prima della distruzione occorsa in seguito alla riconquista della piazza da parte dei Tunisini, l'isola si presenta come un luogo forte e sicuro al visitatore settecentesco, e per ciò indispensabile per la pesca e i traffici con le popolazioni dell'interno<sup>176</sup>. Gli altri principali insediamenti europei sono il Bastion de France – sede più importante delle compagnie francesi fino al 1678 –, Capo Rosa, Capo Negro e, infine, La Cala, che diverrà il fulcro della pesca del corallo nel corso del XVIII secolo.

Tali luoghi, dislocati a cavallo delle due Reggenze di Tunisi e Algeri, non sono scelti unicamente in virtù della loro posizione geografica strategica e delle favorevoli condizioni di difesa. Essi, infatti, configurandosi come veri e propri ponti tra la terraferma e il mare, sono tra i pochi approdi del litorale a disporre di strutture portuali che, seppur normalmente modeste, sono in grado di accogliere contemporaneamente un discreto numero di imbarcazioni; sono, inoltre, capaci di fornire un rifugio più o meno sicuro alle navi nel caso in cui queste fossero sorprese dal cattivo tempo sulle accidentate coste nordafricane, anche se non tutti gli stabilimenti sono egualmente apprezzati dai navigatori. Tabarca, ad esempio, è considerata dai viaggiatori europei il miglior approdo del litorale settentrionale della Barberia tra Bona e Biserta. Come spiega Philippe Gourdin:

---

<sup>174</sup> Espressione del citato medico Jean-André Peyssonell. Citata in P. MASSON, *Histoire des établissements et du commerce français*, p. 388.

<sup>175</sup> «L'Isle de Tabarque, n'est autre chose qu'un rocher qui s'élève dans la mer, à cents pas du rivage, sur la frontière d'Alger auprès de La Calle. Il est si escarpé qu'on ne peut l'aborder que du côté de la mer». Inoltre, l'isola è contornata da spesse mura di pietra, rafforzate da otto bastioni. Sulla cima della costa nord, a 92 metri sopra il livello del mare, si staglia un'impressionante fortezza, in parte edificata con le rovine della Tabarca antica, situata sulla terraferma prospiciente. Si veda P. e C. GRENIÉ, *Les Tabarquins, esclaves du corail (1741-1769)*, Les Indes savantes, Parigi, 2010., p. 23.

<sup>176</sup> D. BRAHIMI, *Témoignages sur l'île de Tabarque du XVIIIe siècle*, in «Revue de l'Occident musulman et la Méditerranée», n. 7, 1970, pp. 15-33.

L'île de Tabarque est protégée des vents d'ouest par le cap Conforto et son relief culminant à plus de soixante mètres d'altitude procure aux bateaux un abri quelle que soit la direction du vent. Tabarka dispose de deux ports : l'un en eaux peu profondes, situé entre l'île et la terre ferme, est réservé aux petites embarcations: c'est le ports des corailleurs [...]. L'autre port, en eaux en peu plus profondes, se trouve à l'est de l'île et peut recevoir des galères comme des navires de commerce. Le plan d'eau est suffisant pour que six navires de commerce y séjournent simultanément<sup>177</sup>.

Capo Negro e La Cala-Marsacares, al contrario, vengono spesso segnalate per la loro inadeguatezza<sup>178</sup>, sebbene la seconda godrà di importanti interventi nel corso del XVIII secolo, quando ad occuparla sarà la *Compagnie royale d'Afrique*<sup>179</sup>.

Gli europei possono vantare una grande autonomia all'interno degli stabilimenti affidatigli. Infatti, se i genovesi possono amministrare liberamente l'isola di Tabarca – divenuta loro proprietà in virtù dei capitoli firmati e costantemente rinnovati con il sovrano spagnolo – anche le società francesi dispongono nei territori del Bastion de France e di La Cala di ampi margini di manovra. Sebbene questi insediamenti in una fase iniziale si limitino a svolgere il ruolo di meri centri organizzativi, col passare del tempo assumono la fisionomia di vere e proprie «concessioni territoriali» la cui autorità, pur rimanendo nominalmente sotto la sovranità delle reggenze barbaresche, verrà affidata al re di Francia dietro pagamento di una contribuzione di valore variabile nel tempo<sup>180</sup>. Da questa qualità deriva il nome di *Concessions d'Afrique*, col quale saranno conosciute. In ragione di tale affidamento, dalla riva nord vengono inviati regolarmente ufficiali, governatori militari e semplici maestranze incaricate sia di gestire la complessa macchina amministrativa sia di regolamentare l'esistenza quotidiana dell'impresa.

Detto ciò, oltre agli insediamenti fortificati veri e propri nascono nel tempo altri centri minori edificati per servire da punti di supporto logistico per i pescatori o per le operazioni di esportazione. Si tratta, di solito, di semplici *comptoir* di commercio che

---

<sup>177</sup> GOURDIN, P., *Tabarka. Histoire et archéologie*, op. cit., pp. 273-274.

<sup>178</sup> Si veda ad esempio quanto scritto in F. ARNOULET, *Les installations du comptoir corailleur du Cap Negro au XVIII siècle*, in «Revue d'histoire maghrébine», anno 9, n. 25-26, giugno 1982, pp. 7-14.

<sup>179</sup> «De nombreuses opérations de nettoyage de la rade [...] sont en effet menées pour la débarrasser du lest abandonné par les bâtiments de commerce, des carcasses de bâtiments naufragés ou des rochers gênant la navigation. Le milieu naturel est donc contraint selon la nature des opérations humaines, comme en témoigne le projet de désensablage de la rade pour lutter contre le comblement du port». O. LOPEZ, *De la terre à la mer, Compagnie royale d'Afrique et littoral maghrébin au XVIIIe siècle*, in «Le rôle des villes littorales du Maghreb dans l'histoire, RM2E – Revue de la Méditerranée, édition électronique», Tomo III, 1, 2016, pp. 89-100.

<sup>180</sup> Il valore del canone annuale da versare ad Algeri conosce in effetti fluttuazioni significative nel corso del tempo (44 000 doppi nel 1640, 24 000 nel 1690) prima di stabilizzarsi, nel 1694, su 34 000 doppi. O. LOPEZ, *S'établir et travailler chez l'autre*, op. cit., pp. 51-52.



sorgono su territori interamente dipendenti dalle Reggenze e sono gestiti da un numero di persone molto esiguo. In questi luoghi specifici, sia che si tratti dei possessori di Tabarca sia che si parli delle compagnie francesi, le attività condotte dagli agenti europei sono strettamente sorvegliate dalle autorità locali che ne limitano fortemente la libertà di azione. Secondo quanto riportato all'articolo VIII del trattato franco-algerino per le concessioni del 1640, ad esempio, in questi spazi è concesso ai francesi solo di «bâtir ou louer [...] maison, magasin, four et moulin, pour loger ses gens, pour y négocier et retirer les coraux que ses gens pêcheront»<sup>181</sup>. Dislocati in posizione strategica, questi *comptoir* sono creati talvolta in territori piuttosto isolati: è il caso ad esempio del presidio di Collo o di quello di Capo Rosso posto sulla frontiera algero-tunisina ed importantissimo per la gestione della pesca. Esistono anche insediamenti dislocati in centri abitati più importanti, come nei casi di Bona e di Biserta<sup>182</sup>.

Per tornare agli stabilimenti principali fondati dagli europei, essi conoscono, nel corso del tempo, alcune evoluzioni importanti. Tabarca, in particolare, forte della continuità della presenza genovese, col trascorrere del tempo perde la sua connotazione di semplice impresa di pesca e commercio per trasformarsi in una vera e propria «communauté villageoise méditerranéenne»<sup>183</sup>. Reclutati inizialmente in Corsica o presso le comunità delle Riviere situate nel territorio della Repubblica di Genova<sup>184</sup>, i pescatori e gli impiegati dei Lomellini, raggiunti nel frattempo dalle proprie famiglie, iniziano a stabilirsi sull'isola fortificata, perdendo, nel giro di qualche generazione, i legami con la madrepatria e subendo una trasformazione identitaria che li renderà di fatto “tabarchini” e non più “liguri”<sup>185</sup>. Così, nonostante il tentativo di esercitare un controllo demografico da parte delle autorità genovesi, gli abitanti non cessano di aumentare giungendo, negli anni Trenta del XVIII secolo, fino a 2000 persone<sup>186</sup>, tanto

---

<sup>181</sup> E. ROUARD DE CARD, *Traitéjs de la France*, op. cit., p. 23.

<sup>182</sup> Si veda la già citata opera di Paul Masson sugli stabilimenti e sul commercio francese in Barberia.

<sup>183</sup> Si veda, P. e C. GRENIÉ, *Les Tabarquins*, op. cit., p. 44.

<sup>184</sup> Il borgo di Pegli, in particolare, si configura come una delle principali località di provenienza dei pescatori ingaggiati dai Lomellini nel XVI secolo. Più in generale, l'85% dei pescatori proviene dalla Riviera ligure di Ponente P. GOURDIN, *Tabarka. Histoire et archéologie*, op. cit., p. 172 e p. 344; si veda anche T. BRUNA, *I pegliesi di Tabarca e la colonia di Carloforte: appunti storici*, Tipografia commerciale, Sestri Ponente (Ge), 1899.

<sup>185</sup> Sull'identità tabarchina si veda, S. BOUBAKER, *Les Tabarquins, une communauté de frontières*, in M. BERTRAND, N. PLANAS, (ed.), *Les sociétés de frontière, de la Méditerranée à l'Atlantique (XVIe-XVIIIe siècles)*, casa de Velázquez, Madrid, 2011, pp. 231-242.

<sup>186</sup> L. PICCINNO, *Un'impresa fra terra e mare*, op. cit., pp. 241-243.

che, quando l'isola passerà sotto il dominio di Tunisi, essa sarà descritta come un luogo decisamente sovrappopolato nel quale si registrano pessime condizioni di vita<sup>187</sup>.

In tal senso non esiste un possibile parallelo con gli stabilimenti francesi, i quali – anche a causa di una loro maggior precarietà – conservano interamente l'aspetto di luoghi esclusivamente consacrati all'attività economica e nei quali gli addetti ai lavori trascorrono solo il tempo necessario allo svolgimento delle proprie mansioni per poi far ritorno ai luoghi d'origine.

Non ci dilungheremo sull'organizzazione degli insediamenti genovesi e francesi. Tuttavia, diciamo brevemente che alla testa di Tabarca viene posto un governatore proveniente da Genova che esercita il potere militare e giudiziario. Questi presta, inoltre, fedeltà sia alla famiglia Lomellini, secondo quanto previsto dalla giurisdizione della Repubblica ligure, sia al re di Spagna il quale mantiene la suprema sovranità sull'isola. Infine, il governatore, che spesso ricopre anche la carica di console genovese a Tunisi, è assistito da un centinaio di agenti civili e militari, ai quali è affidato il compito di gestire i magazzini di stoccaggio dell'isola e il traffico del porto<sup>188</sup>. L'organizzazione presso le *Concessions d'Afrique* è simile, nonostante gli ufficiali superiori delle compagnie francesi dispongano in genere di una giurisdizione meno estesa rispetto a quella dei governatori tabarchini. Secondo quanto scrive Hafedh Brahim Hassine:

Au XVI siècle, le comptoir de La Calle était dirigé par un gouverneur, un inspecteur, un chancelier et huit ou dix autres officiers. La compagnie y entretenait soixante soldats et environ 400 hommes, tant pour la pêche du corail que pour les travaux journaliers de la place. Il y avait un capitaine de la place qui avait pour lieutenant l'écrivain. Celui-ci, qui entraînait plus que le gouverneur dans les détails des affaires, avait sous ses ordres le caissier, teneur des livres, et le dépensier chargé de régler l'ordinaire<sup>189</sup>.

### 1.5.2 L'organizzazione della pesca in Maghreb

Le differenze legate alla natura degli insediamenti, come si può facilmente intuire, incidono anche sulle modalità di organizzazione dell'estrazione del corallo, soprattutto per quanto riguarda il reclutamento degli addetti. Mentre, in virtù di quanto detto poc'anzi, i genovesi possono disporre dei pescatori stabilitisi permanentemente a

---

<sup>187</sup> E questo nonostante l'emigrazione, già nel 1738, di circa un quarto della popolazione presso l'isola sarda di Carloforte. Ibidem.

<sup>188</sup> S. BOUBAKER, *Les Tabarquins, une communauté de frontières*, op. cit., p. 236.

<sup>189</sup> H. B. HASSINE, *Le concessions françaises du corail*, op. cit., p. 247.

Tabarca, le compagnie francesi sono costantemente costrette a cercare la propria manodopera in Europa ed in particolare in Provenza, luogo di provenienza delle stesse. Nonostante la selezione dei corallari da inviare in Barberia sia essenzialmente circoscritta geograficamente, alcune società mostrano una certa apertura nel reclutamento. È il caso, ad esempio, delle compagnie del corallo del XVI secolo, le quali non esitano a reclutare italiani ed in particolare liguri della Riviera di Ponente, che negli anni 1583-1585 raggiungono il 20% del totale delle maestranze, percentuale che crescerà negli anni successivi<sup>190</sup>.

In base al modello di *governance* e di insediamento appena descritto, la pesca così come praticata nel XVII secolo in Maghreb ha una struttura del tutto peculiare e con caratteristiche ormai desuete presso le zone corallifere situate in territorio europeo. In primo luogo, in Barberia, lo sfruttamento del corallo perde completamente uno dei suoi caratteri fondamentali, ovvero quello della stagionalità. In Europa, come abbiamo visto precedentemente, i corallari per l'intrecciarsi di diversi fattori praticavano una pesca non continuativa nell'arco dell'anno. Ciò dipendeva, in parte, dal loro carattere di pescatori privati, il che comportava il dover sospendere le attività per seguire il prosieguo della filiera. Nei territori Maghrebini, quanti praticavano la raccolta sono, invece, semplici prestatori di servizio remunerati che lavorano in un sistema di monopolio e che si occupano esclusivamente della fase estrattiva della filiera. Sia che lavorino per i Lomellini di Tabarca, sia che siano stati assoldati da compagnie di commercio francesi, i corallari che operano in Nord Africa non sono in nessun modo autorizzati a pescare per proprio conto; al contrario, terminata la raccolta, essi devono imperativamente consegnare l'intero prodotto ai rappresentanti delle società concessionarie. Per la loro attività, i pescatori ricevono un tipo di remunerazione che prevede il pagamento del corallo a un prezzo (solitamente modesto) fissato in anticipo dai concessionari stessi<sup>191</sup>. Addirittura, a volte, è solo la parte più pregiata del pescato a ricevere un compenso, mentre gli scarti e i frammenti di poco valore devono essere consegnati gratuitamente<sup>192</sup>. Si tratta, ovviamente, di un rapporto fortemente squilibrato

---

<sup>190</sup> P. GOURDIN, *Tabarka. Histoire et archéologie*, op. cit., p. 344 ; Si veda anche P. MASSON, *Les Compagnies du corail*, op. cit., pp. 238-240.

<sup>191</sup> A loro volta, i rapporti interni tra i patroni e l'equipaggio sono regolati da un tipo di contratto «alla parte». P. GOURDIN, *Tabarka. Histoire et archéologie*, op. cit., pp. 345-346.

<sup>192</sup> La consegna gratuita del corallo è prevista nel caso di Tabarca, mentre non si hanno testimonianze di questo uso presso le compagnie francesi del corallo. La porzione ceduta senza alcun pagamento può

a favore degli appaltatori del corallo. E in effetti, in generale, la corrispondenza dei governatori genovesi dell'isola di Tabarca mostra, dice Gourdin, come i corallari vivano per lo più in condizioni piuttosto miserabili<sup>193</sup>. Una volta raccolto il corallo, sono gli stessi agenti delle compagnie appaltatrici della pesca a premurarsi di stiparlo nei magazzini, dividerlo per qualità e, infine, inviarlo a Livorno o a Genova per lo smercio<sup>194</sup>.

Rispetto a quanto avviene in Corsica e in Sardegna, questo modello di organizzazione a monopolio permette un deciso allungamento del periodo dedicato allo sfruttamento del corallo. D'altra parte, privati del diritto di immettere direttamente sul mercato il grezzo raccolto, i pescatori non hanno più alcuna necessità di fare ritorno in Europa al termine dell'estate. In questo modo, in Nord Africa la pesca si struttura attraverso campagne più brevi, ma anche più frequenti, che hanno nei porti delle *Concessions d'Afrique* e di Tabarca il loro fulcro e punto di partenza. Relativamente alla pesca effettuata a partire dall'isola tunisina, Philippe Gourdin, scrive che:

Toutes les barques doivent respecter un même calendrier de pêche [...]. Les campagnes durent une vingtaine de jours au cours desquels les corailleurs sont absents de l'île, relâchant la soir dans les anses de la côte, en particulier au cap Roux, mais aussi fréquemment au Bation ou à La Calle [...]. Au terme de chaque campagne, la flotte revient à Tabarka et y reste le temps nécessaire à l'entretien des barques et du matériel, ainsi qu'à l'approvisionnement. Le calendrier précis des périodes de pêche et le nombre de campagnes annuelles dépendent des conditions atmosphériques. En 1685, le mauvais temps empêche le départ de la première campagne avant le 20 janvier, puis huit campagnes se succèdent jusque en octobre, ce qui laisse, en moyenne, une dizaine de jours entre deux périodes de pêche<sup>195</sup>.

Come mostra questo breve estratto, nonostante nei mesi centrali dell'inverno «les bateaux sont désarmés et tirés sur la plage, et les patrons procèdent aux réparations nécessaires»<sup>196</sup>, la pausa dalle attività è sicuramente più breve rispetto alle isole del Tirreno; l'inizio anticipato della pesca, quindi, fa sì che questa si prolunghi per più tempo rispetto a quella europea.

---

essere peraltro importante: nel 1685, le 27 coralline impegnate nella pesca raccolgono in tutto 16 163 libbre di corallo (107,7 cantari): più del 71% del pescato giunge gratuitamente nelle mani dei Lomellini. In ogni caso, il valore delle remunerazioni cambia notevolmente nel corso del tempo. Ivi, pp. 346-347.

<sup>193</sup> Ibidem.

<sup>194</sup> A Tabarca, ad esempio, esiste uno specifico agente – chiamato *torregiatore* – incaricato di formare gli assortimenti. Ibidem.

<sup>195</sup> Ivi, p. 345

<sup>196</sup> Ibidem.

Il numero delle coralline impiegate nel corso di ciascuna stagione non è fisso, ma varia in funzione di diversi fattori, tra i quali le condizioni politiche del momento, gli investimenti effettuati dalle differenti compagnie e, soprattutto, gli eventuali vincoli imposti dai trattati. Le capitolazioni firmate dal sovrano spagnolo con i Lomellini di Tabarca, ad esempio, non prevedono in questo senso alcuna limitazione<sup>197</sup>; diversamente, l'accordo per il privilegio esclusivo della pesca del corallo concluso nel 1782 dalla *Compagnie royale d'Afrique* con il bey di Tunisi, preciserà, all'articolo VIII, che «les bateaux destinés à la pêche ne passeront pas le nombre de trente»; inoltre, «dans chaque bateau il ne pourra pas y avoir plus de huit personnes»<sup>198</sup>.

Ciò detto, qualunque siano le condizioni imposte dai trattati con i barbareschi o dalle capitolazioni con il sovrano di Spagna, difficilmente le società detentrici dell'appalto dei mari barbareschi impiegano più di qualche decina di battelli. Il «Cartulario del corallo»<sup>199</sup> compilato nel 1721 dagli amministratori di Tabarca, solo per fare un esempio tra i tanti, ci permette di conoscere che la flotta utilizzata per quell'anno è composta da 34 imbarcazioni, più una fregata di guardia che partecipa a sua volta alla pesca e che il pescato totale è di 22 254 libbre (148 cantari). Ciascuna delle coralline presenti sul documento ha un equipaggio di 8 uomini (patrone compreso), salvo due, che ne hanno 9. L'imbarcazione deputata alla sorveglianza, da parte sua, conta ben 13 persone<sup>200</sup>. Nel 1727, qualche anno dopo, le feluche da pesca impiegate dai signori di Tabarca sono 39 – 4 in più. Se qualche oscillazione è dunque presente, il numero rimane sempre piuttosto contenuto e non presenta grandi variazioni<sup>201</sup>.

Le ragioni che spingono le compagnie a mettere in mare un numero limitato di coralline sono molteplici. In primo luogo, vi è il problema degli importanti capitali necessari ad armare ciascun battello. In secondo luogo, c'è una questione legata agli spazi: l'organizzazione degli stabilimenti è, come già ricordato, complessa e i territori a disposizione delle imprese limitati. Il numero di persone accolte deve quindi essere in

---

<sup>197</sup> Ivi, p. 166.

<sup>198</sup> E. ROUATD DE CARD, *Traité de la France*, op. cit., p. 197.

<sup>199</sup> Si tratta di un documento redatto ogni anno che, non solo riporta la lista di tutti i patroni e dei loro marinai, ma che ricapitola le quantità di corallo pescato da ciascuno, oltre che le spese per i commestibili e il materiale effettuate collettivamente dai patroni per l'intero equipaggio o individualmente per ogni marinaio. P. GOURDIN, *Tabarka. Histoire et archéologie*, op. cit., p. 347.

<sup>200</sup> Il totale dei pescatori impegnati quell'anno nella raccolta del corallo è quindi 287.

<sup>201</sup> Anche Paulette e Claude Grenié riportano, per Tabarca, una media di una quarantina di imbarcazioni. Si veda P. e C. GRENIÉ, *Les Tabarquins*, op. cit., p. 34.

qualche modo contenuto, anche per limitare i costi delle infrastrutture e del sistema di approvvigionamento degli impiegati.

### *1.5.3 La Compagnie royale d'Afrique nel XVIII secolo e le risorse maghrebine in mano francese*

La presenza genovese a Tabarca, della quale si è parlato nei paragrafi precedenti, termina bruscamente nel 1741 con la presa dell'isola<sup>202</sup> per mano del Bey di Tunisi Ali Pacha<sup>203</sup>. Con la conquista dell'isola, infatti, i sudditi della Repubblica vengono cacciati e parallelamente si assiste alla distruzione delle fortificazioni edificate in passato per difendere l'avamposto<sup>204</sup>. Una situazione simile accade ai francesi i quali, pur mantenendo i possedimenti algerini, vengono allontanati dallo stabilimento tunisino di Capo Negro<sup>205</sup>. In realtà, se per i genovesi questo momento rappresenta la chiusura definitiva della propria presenza in quei territori, differente è la condizione dei francesi che, nel 1768, riusciranno ad acquisire il monopolio sui mari nordafricani. Tale predominio si deve in gran parte alla fondazione della *Compagnie royale d'Afrique* nel 1741<sup>206</sup>. La *Compagnie royale d'Afrique* è la più longeva e fortunata tra le società di commercio che a partire dalla fine del XVI secolo si sono alternate nella gestione dei privilegi africani. Con questa si passa, diversamente da quanto avvenuto in precedenza, da una dinamica di concessioni private ad una situazione ibrida che vede il potere pubblico aumentare sostanzialmente la propria autorità. In altre parole, se nel Seicento le società monopolistiche sono soprattutto, come sottolinea Olivier Lopez, «des associations de marchands ou de négociants librement consenties»<sup>207</sup>, nel secolo successivo il governo partecipa di forma massiva sia alla gestione che al finanziamento delle *Concessions d'Afrique*<sup>208</sup>. La nuova compagnia, analogamente alle realtà

---

<sup>202</sup> Sulle cause e sulle circostanze della presa di Tabarca, si veda, P. GOURDIN, *Tabarka. Histoire et archéologie*, op. cit., p. 239-240.

<sup>203</sup> Abu Hassan Ali: secondo bey della dinastia hussainita, Ali Bey sale sul trono di Tunisi nel 1735, dopo aver deposto lo zio Husayn I Bey. Nel 1756, egli viene a sua volta destituito dal cugino Mohammed.

<sup>204</sup> Per una descrizione della conquista di Tabarca, si veda, P. e C. GRENIÉ, *Les Tabarquins*, op. cit., pp. 61-75.

<sup>205</sup> P. MASSON, *Histoire des établissements et du commerce français*, p. 388.

<sup>206</sup> Sulla *Compagnie royale d'Afrique* si rimanda agli interessanti studi di Olivier Lopez ed in particolare al recentissimo e già citato volume tratto dalla sua tesi di dottorato.

<sup>207</sup> O. LOPEZ, *S'établir et travailler chez l'autre*, op. cit., p. 38.

<sup>208</sup> In effetti, la presidenza della compagnia viene di norma affidata all'*Inspecteur du commerce de Levant*, strettamente legato alla corte. Quest'ultima, d'altronde, partecipa direttamente al finanziamento dell'impresa, soprattutto nel corso dei primi anni. Inoltre, alla gestione dell'istituto di commercio partecipa di maniera importante anche la Camera di Commercio di Marsiglia, la quale, nel XVIII secolo,

precedenti si occupa, oltre che della filiera del corallo, della commercializzazione di altre materie prime quali lana, cera e pellami. Inoltre, l'affermazione della *Compagnie royale d'Afrique* coincide con lo sviluppo agricolo della regione di Costantina<sup>209</sup>, ragione per cui si assiste ad un forte incremento dell'esportazione cerealicola al punto che la reggenza di Algeri si trasforma, nel corso del secolo, in uno dei principali « grenier à blé » del *Midi* francese<sup>210</sup>. Come evidenziato da Lopez, infatti, benché nelle parole degli amministratori la raccolta del corallo venga spesso ricordata come l'attività maggiormente sicura e remunerativa, nella realtà i commerci collegati al grano si dimostrano essere, in taluni periodi, assai più redditizi<sup>211</sup>.

La compagnia, durante l'intero corso della propria esistenza, gravita attorno a tre centri permanenti, il già citato stabilimento fortificato di La Cala dove incontriamo sia il personale amministrativo sia la manodopera, e i due *comptoirs* commerciali di Bona<sup>212</sup> e Collo, inoltre, dopo il trattato firmato nel 1770 con il bey di Tunisi, a questi ultimi si aggiunge anche Tabarca. In territorio tunisino, tuttavia, i privilegi dei quali la compagnia può disporre sono inferiori rispetto ad Algeri e si limitano alla sola pesca. Come si evince dall'articolo primo del trattato sulle concessioni, che merita di essere citato per esteso, leggiamo :

Nous transmettons à la dite Compagnie royale tous nos droits et autorité sur la pêche du corail de notre Royaume, dont nous lui accordons le privilège exclusif pour l'exploiter et faire valoir en tout temps et dans toute l'étendue des mers de notre dépendance, celles de Tabarque exceptées, tant seulement pour la dite Compagnie, jouir du susdite privilège, selon son bon plaisir et le garder autant de temps qu'il lui plaira, moyennant le prix de quatre mille cinq cents piastres, monnaie de Tunis, qu'elle s'oblige de nous donner annuellement, étant, pour cet effet entièrement franche et libre de tous autres droits et impositions mis ou à mettre sur le produit et exportation de la dite pêche, ainsi que pour tout ce qui pourra intéresser ou devenir nécessaire à ceux qui y seront employés, de laquelle somme de 4 500

---

appare ormai come un organo quasi governativo. Per una descrizione della struttura interna e del finanziamento della Compagnie royale d'Afrique, si rimanda, oltre che al già citato lavoro di Lopez, a P. MASSON, *Histoire des établissements et du commerce français*, op. cit., pp. 367-388.

<sup>209</sup> Sullo sviluppo cerealicolo delle regioni orientali dell'Algeria, si veda, A. I. TOUATI, *Le commerce du blé entre la régence d'Alger et la France*, Tesi di dottorato sotto la direzione di Alain Blondy, Parigi, Université Paris-Sorbonne, 2009.

<sup>210</sup> O. LOPEZ, *S'établir et travailler chez l'autre*, op. cit., pp. 231-283.

<sup>211</sup> Ibidem.

<sup>212</sup> Nella seconda metà del XVIII secolo Bona è una cittadina costiera di circa 6000 abitanti (O. LOPEZ, *De la terre à la mer*, op. cit., p. 95). Jean-Louis Poiret, cappellano dello stabilimento di La Cala, la descrive, in un suo importante scritto, come un luogo attivo che riunisce «ouvriers de toute espèce» e dove si fabbricano «des bernus, des tapis, des selles de cheval». J.-L. POIRET, *Voyage en Barbarie*, J.B.F. Née de la Rochelle, Parigi, 1789

piastres, la moitié nous sera payée six mois turcs après l'arrivée du premier bateau de la Compagnie sur la côte et le restant six mois après<sup>213</sup>.

Anche se caratterizzata da numerose evoluzioni concernenti l'occupazione delle zone litorali e l'organizzazione dell'impresa, sotto la *Compagnie royale d'Afrique* la struttura della pesca assume una fisionomia che in generale può essere assimilabile a quella riscontrata per le compagnie francesi e genovesi del periodo precedente<sup>214</sup>.

Reclutati attraverso contratti della durata media di tre anni, i corallari inviati in Barberia sono tenuti a rimanere a disposizione presso gli stabilimenti della società fino all'esaurimento dell'accordo. La pesca, come abbiamo già avuto occasione di dire, è esercitata per tutto l'anno – con l'eccezione dei brevi periodi dedicati alla necessaria manutenzione delle imbarcazioni –, secondo un calendario che prevede la divisione dell'attività in quattro diverse “stagioni”. Al termine di ognuna di queste è prevista la consegna del pescato agli ufficiali della compagnia che ne valutano la quantità e la qualità e procedono a formare gli assortimenti, appoggiati in questo da esperti che rivestono anche la funzione di rappresentanti dei pescatori. La cessione del corallo è organizzata secondo uno scadenziario ben preciso: la prima in coincidenza con il giorno di Pasqua; la seconda il 22 luglio, ovvero Santa Maddalena; la terza il 29 settembre, San Michele; infine, l'ultima il 25 dicembre. In maniera simile rispetto al passato, il grezzo viene acquistato dalla compagnia a prezzi fissati precedentemente e menzionati nei contratti di ingaggio che, tuttavia, col tempo conoscono variazioni significative come, una volta ancora ci mostra Olivier Lopez<sup>215</sup>.

Per quanto concerne il reclutamento dei pescatori, la *Compagnie royale d'Afrique*, fatta eccezione per il temporaneo ingaggio di alcune imbarcazioni liguri provenienti da Santa Margherita, si caratterizza per una più rigorosa politica “nazionale”. Fino al 1768, gli uomini impiegati nello sfruttamento del corallo sono infatti esclusivamente provenzali. A partire dal 1770, in seguito all'acquisizione della Corsica, anche i

---

<sup>213</sup> Si è scelto di citare il trattato del 1768 e non quello del 1770, sebbene Tabarca venga concessa solo nel secondo anno, perché è da questo che si evince chiaramente la questione del monopolio del corallo. Quello più tardo, essendo meramente confermativo, non riporta ogni passaggio ma integra nelle parti mancanti il precedente. E. ROUARD DE CARD, *Traité de la France avec les pays de l'Afrique du Nord Algérie, Tunisie, Tripolitaine, Maroc*, Pedone éditeur, Parigi, 1906, pp. 184-185.

<sup>214</sup> Sulla pesca del corallo presso la *Compagnie royale d'Afrique* si veda, O. LOPEZ, *Coral fishermen in 'Barbary' in the Eighteenth Century: Between Norms and Practices*, in M. FUSARO, B. ALLAIRE, R. BLAKEMORE, T. VANNESTE (ed.), *Law, Labour and Empire. Comparative Perspectives on Seafarers, c. 1500-1800*, Palgrave MacMillan, Basingstoke, 2015, pp. 195-211.

<sup>215</sup> O. LOPEZ, *Coral fishermen in 'Barbary' in the Eighteenth Century*, op. cit.



pescatori aiaccini iniziano a comparire negli elenchi dei contrattati<sup>216</sup>. Quest'attenzione per l'aspetto nazionale che emerge, come sottolineato anche da Lopez, nella scelta dei componenti degli equipaggi, si ritrova anche in quelle che possiamo definire delle scelte commerciali. In tal senso, infatti, se la storia della vendita del corallo ci ha insegnato a considerare le piazze economicamente più vivaci (Livorno e Genova, per esempio) come le uniche ad interessare i venditori, nel caso della *Compagnie royale d'Afrique* si può riscontrare un'inversione di tendenza, ovvero la scelta di abbandonare determinati luoghi in favore di una valorizzazione dei mercati e della manifattura francese. Chiaramente un fattore determinante nell'elezione di tale atteggiamento è rappresentato da quell'ingerenza del potere pubblico di cui si precedentemente parlato. Le forme attraverso cui passa questa interferenza non riguardano tanto le relazioni con la Compagnia, quanto l'ausilio alla creazione una manifattura regia che, anche attraverso l'ottenimento di determinati privilegi riesce ad essere competitiva nell'acquisto della merce. Di tale impresa si sono occupati Gilbert Buti e Olivier Raveux nel recente articolo comparso sulla «Revue d'histoire maritime», *Une intégration marseillaise dans la filière du corail: la manufacture royale Miraillet, Rémuzat & C. (1781-1792)*<sup>217</sup>. Come evidenziato dagli autori, a partire dagli anni Ottanta del secolo, la stessa riesce a stringere accordi con la Compagnie tali per cui questa si impegna a cedere la totalità del pescato, dando vita ad una “francesizzazione” della filiera del corallo maghrebino che per alcuni anni si rivela piuttosto proficua per entrambe le parti in causa e che contribuisce a una rinascita, seppur breve, dell'industria corallifera provenzale, a quel tempo completamente decaduta<sup>218</sup>.

---

<sup>216</sup> La compagnia impiega per la pesca una trentina di battelli, dei quali tra i 12 e i 18 provenienti solitamente da Ajaccio. Mentre le imbarcazioni dei provenzali sono fornite direttamente dalla compagnia, i corsi – maggiormente specializzati in questo tipo di attività – si servono dei propri battelli. Ibidem ; Sullo sviluppo della pesca in Corsica nel corso del XVIII secolo, si vedano F. POMPONI (dir.), *Histoire d'Ajaccio*, La Marge, Ajaccio, 1992, pp. 148-153; J.-B. LACROIX, *Les pêcheurs corses de corail aux XVIIème et XVIIIème siècles*, in «Bulletin de la société des sciences historiques et naturelles de la Corse», terzo e quarto trimestre, 1982, pp. 9-43.

<sup>217</sup> G. BUTI, O. RAVEUX, *Une intégration marseillaise dans la filière du corail: la manufacture royale Miraillet, Rémuzat & C. (1781-1792)*, in «Revue d'histoire maritime», n. 24.

<sup>218</sup> Ibidem.

### 1.6 I napoletani in Maghreb alla fine del XVIII secolo

Per molto tempo il sistema descritto nei paragrafi precedenti è in grado di escludere quasi completamente i pescatori napoletani dai mari Maghrebini. Come detto, infatti, a detenere il monopolio sono compagnie di commercio genovesi e francesi che si servono di pescatori ingaggiati direttamente in Liguria, Provenza e Corsica. Questa affermazione di carattere generale non implica che non si verificassero, talvolta, delle eccezioni che, seppur essendo sporadiche e mai abituali, emergono dagli studi sul tema e dalla documentazione consultata. Verso la metà del XVI secolo, ad esempio, i signori di Tabarca, appena insediatisi sull'isola, protestano con le autorità locali a causa del danno che alcuni pescatori napoletani e siciliani portano all'esclusiva genovese<sup>219</sup>. Analogamente, nel corso del primo decennio del XVIII secolo, lo scioglimento della società francese che in quel momento occupa gli stabilimenti algerini permette a un gruppo di battelli siciliani di pescare per qualche tempo nei mari di La Cala<sup>220</sup>. Al di là di quelli che sono episodi sporadici, le società monopolistiche mettono in campo una serie di strategie volte alla difesa dei propri investimenti che si rivelano vincenti. Tali meccanismi restano pressappoco invariati anche nel momento in cui è la *Compagnie royale d'Afrique* a gestire il monopolio della raccolta del corallo<sup>221</sup>. Nonostante ciò, a partire dagli anni Ottanta del XVIII secolo, i funzionari della compagnia iniziano a denunciare la presenza massiva di imbarcazioni siciliane e napoletane<sup>222</sup>. Nel giugno del 1787, ad esempio, Emmanuele Luxoro, ispettore della *Compagnie royale d'Afrique* e agente dei pescatori corsi a la Cala, scrive che:

Les Napolitains et les Trapanois sont toujours en grand nombre; nous les voyons sans cesse dans nos parages à une lieue de la place, et si la Compagnie ne prend pas des mesures pour les faire chasser loin d'ici, elle peut renoncer à la pêche du corail [...]. Il faut vous imaginer qu'ils ne laisseront que les pierres; je vous prie de faire bien attention à cet objet, car c'est la vérité même, il sera bien inutile si ces gens-là continuent de venir de tenir des pêcheurs à cette place<sup>223</sup>.

Benché sia difficile stabilire con esattezza le tempistiche di una tale ingerenza, esistono fonti che ci permettono di orientarci nel tentativo di ricostruire la presenza di

---

<sup>219</sup> P. GOURDIN, *Tabarka. Histoire et archéologie*, op. cit.

<sup>220</sup> P. MASSON, *Histoire des établissements et du commerce français*, op. cit., p., 264.

<sup>221</sup> O. LOPEZ, *S'établir et travailler chez l'autre*, op. cit., pp. 316-328.

<sup>222</sup> Ibidem.

<sup>223</sup> ACCIM, L III, 1001, 11 giugno 1787, Lettera di Emmanuele Luxoro all'amministrazione della *Compagnie royale d'Afrique* a Marsiglia.

stranieri nelle acque Maghrebine. Tra i vari fondi merita una menzione un carteggio del 1776 tra l'amministrazione marsigliese della *Compagnie royale d'Afrique* e il console di Francia a Napoli, Amé de Saint-Didier<sup>224</sup>, dal quale si possono estrapolare interessanti informazioni rispetto la presenza dei sudditi del Regno di Napoli lungo le coste del nord Africa e, in particolare, dei siciliani. Verrebbe da chiedersi perché, se il fulcro di questo studio verte attorno ai torresi, si scelga di analizzare, seppur brevemente, di alcune carte riguardanti liparesi, trapanesi e messinesi. In realtà l'esistenza stessa del carteggio permette allo storico di formulare alcune interessanti ipotesi, oltre a testimoniare l'esistenza di una permeabilità di quella volontà di monopolio da parte della Compagnia. del quale si è precedentemente parlato. Interrogato dalla compagnia sulla questione dell'intromissione dei sudditi dei Borbone nello sfruttamento dell' "oro rosso", il legato francese risponde escludendo la presenza torrese, in quanto «les pêcheurs du Royaume de Naples vont faire la pêche du corail en Sardaigne et en Corse»<sup>225</sup>, e si sofferma, invece, su quella siciliana: «[Les pêcheurs, Nda] de Trapani et de Lipari arment tous les ans plusieurs felouques pour aller faire cette pêche sur les côtes d'Afrique et ils se disposent à y en employer quarante-deux l'année prochaine»<sup>226</sup>. Qualche giorno dopo, il console francese trasmette alla compagnia una lettera inviatagli dal vice-console di Messina Lallement, la quale contiene informazioni più precise:

Il doit partir au mois d'avril prochain du port de Trapani et de ses environs une flotille de 35 bateaux [sic], grands ou petits, pour aller à la pêche du corail sur la côte de Barbarie. Elle est sous la direction du patron Jacques Lazara, chef de l'entreprise, et qui probablement commandera lui-même la barque la Madona di Trapani, armée de 14 canons destinée à protéger cette pêche. Le rendés-vous est d'abord en Sardaigne pour s'y pouvoir de quelques ustensiles nécessaires; et de là à une isle, que les Siciliens nomment Alica, située entre Alger et Tunis à 60 milles au large<sup>227</sup>.

La premura e la precisione nelle risposte di Saint-Didier lascia intendere che questi davvero ritenesse la presenza torrese limitata ai banchi europei e ne escludesse, al contrario, uno sconfinamento in Maghreb. I tanti dettagli riferiti dal console fanno pensare, quindi, che in quegli anni i torresi non si fossero ancora spinti tanto a sud. Anche le tempistiche dell'interpellanza da parte della compagnia sono interessanti visto

---

<sup>224</sup> Su questo personaggio si veda, A. Mézin, *Les consuls français au siècle des Lumières*, Direction des archives et de la documentation. Ministère des affaires étrangères, Parigi, 1995, pp. 90-91.

<sup>225</sup> ACCIM, L III 374, 9 marzo 1776, lettera del console Saint-Didier.

<sup>226</sup> Ibidem.

<sup>227</sup> Ivi, lettera del 12 marzo 1776.

che arrivano a pochi mesi dall'emanazione, nell'agosto del 1775, di una legge da parte del governo francese che impediva la raccolta del corallo nelle acque corse. Se il console ci restituisce l'assenza torrese in Maghreb, tuttavia ci offre un'ulteriore conferma della presenza di questi ultimi lungo le coste còrse. Sottolineiamo, una volta ancora questo aspetto, perché l'intrecciarsi della tradizione napoletana di recarsi in Corsica con la scelta francese di proibire l'estrazione del corallo agli stranieri proprio in quelle acque costringe i torresi a cercare un'alternativa che gli permetta di portare avanti il lavoro<sup>228</sup>. A mio avviso, infatti, e considerando le tempistiche di spostamento verso sud dei nostri protagonisti, la promulgazione della succitata legge è tra le ragioni principali della decisione partenopea di recarsi in Barberia. Negli anni Ottanta del XVIII secolo la presenza dei torresi nelle acque del Maghreb inizia a farsi palpabile. A restituire questa informazione, e le problematiche ad essa connesse, sono – come già anticipato – le frequenti denunce dei funzionari della compagnia stabiliti presso gli insediamenti nordafricani. Nel 1783, secondo quanto riporta Vittoria Ferrandino, i pescatori di Torre del Greco scoprono una secca ricca in corallo situata nei pressi dell'isola di Galita, posta a una quarantina di miglia dalla costa tunisina<sup>229</sup>. In conseguenza di questa presenza, nel 1784, il governo di Parigi si rivolge a quello napoletano richiedendogli di proibire ai propri sudditi di andare in Barberia. Sulla spinta di tale domanda, il regno di Napoli si dirige al proprio Magistrato del Commercio affinché quest'ultimo si esprima sulla questione<sup>230</sup>. Inserendosi all'interno del dibattito,

---

<sup>228</sup> La legge sul divieto di pesca nelle acque còrse risale alla fine della stagione 1775. Il 17 agosto di quell'anno, infatti, in una lettera di Luigi XVI indirizzata al capo del servizio della marina, si legge: «La pêche du corail sur les côtes de Corse qui a été longtemps florissante est considérablement diminuée depuis plusieurs années par l'usage immodéré qui en a été fait. Elle est d'un si mince produit pour ceux qui la font que fort peu de patrons s'y adonnent. Si on la cessait entièrement pendant quelques années cette branche de pêche et de commerce pourrait se réparer et estimant qu'il peut y être avantageux de ne laisser à aucun pêcheurs la liberté de la pratique jusqu'à ce que cette plante ait eu le temps de se reproduire, je vous fais cette lettre pour vous dire que mon intention est jusqu'à nouvel ordre de ma part il ne soit délivré aucune expédition en Corse à aucun bâtiment pour y faire la pêche du corail sur les côtes de cette isle et que vous donniez des ordres en conséquence». Cfr. LACROIX J.-B., *Les pêcheurs corses de corail*, op. cit., p. 15; come si evince dal testo, il divieto è motivato soprattutto dal timore per un eccessivo depauperamento dei mari circostanti l'isola. Su questo tema si veda, D. FAGET, *Une grande peur méditerranéenne. La crainte du dépeuplement des mers (XVIIe-XVIIIe siècle)*, in R. BERTRAND, M. CRIVELLO, J.-M. GUILLON (dir.), *Les historiens et l'avenir. Comment les hommes du passé imaginaient la futur*, Presses universitaires de Provence, Aix-en-Provence, 2014.

<sup>229</sup> V. FERRANDINO, *Il Monte Pio dei marinai*, op. cit., p. 52.

<sup>230</sup> Il Supremo Magistrato del Commercio riesce ad appurare come i pescatori napoletani si siano effettivamente parecchio avvicinati alla costa delle concessioni, pescando fino a circa 12 miglia dal litorale. La controversia sulla presenza dei sudditi napoletani si prolunga per alcuni anni. Su tale controversia l'Archivio di Stato di Napoli conserva un'abbondante documentazione. Si veda, in

all'epoca molto attuale, relativo ai concetti di *mare clausum* e *mare liberum*<sup>231</sup>, il Supremo Magistrato di Salute si esprime riconoscendo la legittimità del monopolio francese, ma circoscrivendolo ad un ben delineato tratto di mare, corrispondente a quelle che sono da Napoli considerate le acque territoriali di Tunisi e Algeri. A seguito di tale consulta, infatti, con dispaccio del 15 aprile 1788, re Ferdinando lascia

Ai suoi sudditi la libera pesca del Corallo, ne' mari d'Africa, ed in altri, ne' quali tutti la Maestà Sua favorirà con ogni conveniente mezzo tale utile industria diretta al mantenimento effettivo di una considerevole popolazione, la quale, non trovando alle falde del Vesuvio sufficiente sussistenza, e lavoro per procacciarsela, deve per ogni giusto riflesso esser protetta, ed incoraggiata nell'indicato utile ramo che da tanto tempo professa. Onde ai medesimi si lascerà libero il tempo di pescare all'Isola della Galita, ne' suoi contorni, come quella, che se ne ritrova lontana a diciotto o venti miglia; purché non si gettino essi nella Costa, rompendo la prescritta distanza delle dieci o dodici miglia per ogni lato di quella, né si mescolino co' battelli francesi in veruna parte della coll'avvertenza, che a' primi lamenti della Compagnia i contravventori a tale articolo saranno esattamente puniti per la disubbidienza<sup>232</sup>.

Nonostante la controversia si risolva in sostanza con un'almeno parziale vittoria della *Compagnie Royale D'Afrique*, il cui privilegio viene di fatto confermato, lo scoppio della Rivoluzione francese, come vedremo in seguito, mettendo in crisi il sistema monopolistico vigente aprirà comunque la rotta ad una progressiva penetrazione dei pescatori di Torre del Greco in Nord Africa.

---

particolare, il dossier «La Compagnia reale d'Africa contro i Padroni corallari della Torre del Greco», conservato in ASN, *Pandetta corrente*, 719.

<sup>231</sup> Su questo tema si vedano, tra gli altri, G. CALAFAT, *Une mer jalousee. Contribution à l'histoire de la souveraineté (Méditerranée, XVIIe siècle)*, Éditions de Seuil, Parigi, 2019; A. ADDOBATI, *Acque territoriali: modelli dottrinari e mediazioni diplomatiche tra medioevo ed età moderna*, in E. FASANO, P. VOLTINI (ed.), *Frontiere di terra e frontiere di mare: il caso della Toscana*, Atti del Convegno, Lucca (8-9 set. 2005), Franco Angeli, Milano, 2008, pp. 173-198.

<sup>232</sup> Citata da G. TESCIONE, *Italiani alla pesca del corallo*, op. cit., p. 310.

## CAPITOLO II

### GLI ANNI DELLE GUERRE RIVOLUZIONARIE E NAPOLEONICHE: UN PERIODO DI TRASFORMAZIONI E INSTABILITÀ

#### *2.1 Spinte interne: la fine del monopolio sulla pesca*

Durante l'ultimo ventennio del Settecento assistiamo ad una progressiva parabola negativa del ruolo della Francia nella pesca del corallo e all'estinzione delle compagnie commerciali così come le abbiamo conosciute sino ad allora. Questa caduta è provocata dalla commistione di diversi avvenimenti, sia interni sia esterni alla filiera francese connessa all' "oro rosso". Tra le prime ragioni di quanto detto c'è quella potremmo definire una spinta interna legata all'atteggiamento dei corallari e al fatto che, nel corso del XVIII secolo, questi manifestino una costante insoddisfazione per la bassa remunerazione stabilita e per gli insoddisfacenti contratti di ingaggio riguardanti le concessioni. Per ciò che concerne le cause esterne, un ruolo fondamentale è giocato dalla situazione socio-economica che si viene a creare a seguito della Rivoluzione Francese e dal conseguente impoverimento di alcune aree della nazione cisalpina che, costringendo la compagnia commerciale a far fronte ad un'importante carenza alimentare, ne scardina la base mercantile provocandone una profonda crisi economica.

Volendo soffermarci sul malcontento espresso dai pescatori còrsi e provenzali, come ha dimostrato Olivier Lopez, questo, messo in relazione alle dinamiche evolutive del mercato del grezzo, contribuisce a spiegare sia la diffusione di pratiche di contrabbando sulla costa nordafricana sia una più tardiva nascita di rivendicazioni di liberalizzazione rispetto al monopolio tradizionale<sup>233</sup>.

Per lungo tempo, a seguito dello scioglimento della Compagnia francese delle Indie Orientali e in assenza di altre piazze manifatturiere importanti, la quasi totalità del prodotto della pesca prende la via di Livorno, principale centro di smercio e lavorazione del corallo<sup>234</sup>. Dal 1781, tuttavia, la fondazione della *manufacture royale Miraillet, Remuzat & Co.* e l'alleanza commerciale della stessa con la *Compagnie royale*

---

<sup>233</sup> Cfr. O. LOPEZ, *S'établir et travailler chez l'autre.*, op. cit., pp. 302-315.

<sup>234</sup> Nel 1743, ad esempio, gli acquisti di corallo che il negoziante Pierre-Honoré Roux tratta con la compagnia, sono da lui negoziati per conto di M. Recanati di Livorno. In seguito, nel corso degli anni '70, è l'importante *maison* di commercio diretta da Joseph e Georges Audibert a imporsi come principale canale di riesportazione verso la Toscana. Ivi, p. 320.

*d'Afrique* pongono fine alla fase di decadenza dell'industria corallifera provenzale e intaccano seriamente il primato del porto toscano. Da questo momento in poi, la concorrenza tra Marsiglia e Livorno e il conseguente rincaro del prezzo della materia prima rende sempre più conveniente per i corallari il contrabbando del pescato, con i rami migliori che vengono nascosti all'attenzione degli agenti della compagnia e immessi direttamente sul mercato europeo<sup>235</sup>. Benché gli amministratori della *Compagnie royale d'Afrique* dimostrino una certa comprensione rispetto alle richieste avanzate dai corallari per un miglioramento delle condizioni lavorative, a queste ultime, nei fatti, non fa mai seguito alcun provvedimento adeguato<sup>236</sup>. Non appena la Rivoluzione approda in Corsica, gli ideali di liberalizzazione dei traffici e abolizione delle esclusive, incontrano terreno fertile tra i pescatori<sup>237</sup>:

Le Corses, du moins les mariniers, attendent toujours, et se promettent toujours, des espérances qu'on leur a données, qu'ils auront la liberté de la pêche du corail, sans avoir aucun rapport avec la Compagnie; ils ne calculent pas les accessoires qui sont absolument nécessaires. Ils devraient pourtant savoir que s'il n'y avait pas des établissements pour les défendre ils se trouveraient journellement à la merci des Maures, et ils croient bonnement que la France se déterminera à payer aux différentes Puissances barbaresque les sommes que la Compagnie s'est engagée de leur payer pour le droit qu'elle a acquis au moyen des rétributions auxquelles elle s'est soumise<sup>238</sup>.

In un contesto di crescente tensione, le richieste di liberalizzazione dei corallari trovano presto l'appoggio di personaggi locali influenti, tra i quali il politico e militare Pasquale Paoli che, ritornato ad Ajaccio nel 1790, «sollicite vivement la liberté de la pêche du corail»<sup>239</sup>. Dopo alcuni mesi di incertezza, più ancora delle proteste dei corallari, sono le pressioni dei rappresentanti còrsi a Parigi a determinare il cambiamento sperato. Nel 1791, viene raggiunto un accordo tra Dominique Bertrand, direttore principale della *Compagnie royale d'Afrique*, Guillaume Rostagny, deputato

---

<sup>235</sup> Nel 1790, Descamps, agente della *Compagnie royale d'Afrique* ad Ajaccio, segnala all'amministrazione di Marsiglia la partenza dall'isola di 5 coralline le cui «grandes espérances sont l'achat du corail en contrebande des corses que sont à la Calle». ACCIM, L III 309, lettera del primo agosto 1790.

<sup>236</sup> O. LOPEZ, *S'établir et travailler chez l'autre*. op. cit., 312;

<sup>237</sup> Possiamo seguire passo passo i dibattiti sulla pretesa di liberalizzare la pesca soprattutto attraverso la corrispondenza tra la Compagnie royale d'Afrique e Descamp, suo agente in Corsica in quegli anni. Tale corrispondenza è in particolare conservata in ACCIM L III 309; Per un quadro più generale dei primi anni della Rivoluzione in Corsica, si veda invece F. POMPONI (dir.), *Histoire d'Ajaccio*, op. cit., pp. 161-174.

<sup>238</sup> ACCIM, L III 309, Descamps a compagnia. Lettera del 30 settembre 1790.

<sup>239</sup> Ivi. Lettera del 28 marzo 1791

della camera di Commercio di Marsiglia e Agente della compagnia a Parigi, Christophe Saliceti, deputato di Corsica all'Assemblea Nazionale e Charles-André Pozzo di Borgo, deputato straordinario di Corsica. Esso prevede la possibilità per i pescatori dell'isola di frequentare liberamente la pesca del corallo nei mari di Barberia durante la stagione estiva e autunnale, mediante il semplice versamento di una certa quantità di corallo, fissata per quell'anno a «cinq livres de corail de première qualité, dix livres de la seconde, cent vingt livres de branchettes et deux cents trente livres de menus et fondettes»<sup>240</sup>. Nonostante la compagnia resti incaricata di assistere e approvvigionare i corallari e benché i diritti della stessa non vengano totalmente aboliti, il suo privilegio viene pesantemente riconsiderato. Con la cessazione della rigida organizzazione delle campagne di pesca da La Cala e la possibilità per i corallari di vendere il corallo dove preferiscono, il sistema del monopolio può dirsi sostanzialmente abolito.

La liberalizzazione della pesca ha effetti immediati sulla presenza corallara in Maghreb. Se fino a quel momento la compagnia non aveva impiegato più di una trentina di battelli a stagione, il 1791 vede l'approdo a La Cala di 55 imbarcazioni ajaccine. Inoltre, scevri ormai da ogni obbligo nei confronti della manifattura marsigliese *Miraillet, Remuzat & Co*, i pescatori còrsi tornano a dirottare l'intero prodotto della pesca a Livorno. Oltre a ciò, come ci ricorda Masson, pochi mesi dopo, all'inizio del 1792, i corallari ottengono un nuovo e più vantaggioso accordo che prevede la consegna di venti libbre per ciascuna corallina, «bien peu de chose en comparaison de ce que la pêche rendait auparavant auparavant à la Compagnie»<sup>241</sup>.

## 2.2 *L'indebolimento della presenza francese e l'evoluzione delle condizioni di pesca*

### 2.2.1 *La dissoluzione della presenza francese e le trasformazioni nello statuto della pesca del corallo*

La fine del monopolio sullo sfruttamento del corallo fa da preludio a cambiamenti molto più profondi e caratterizzati, nel periodo seguente, dall'evolversi delle vicende

---

<sup>240</sup> P. MASSON, *Histoire des établissements du commerce français*, op. cit., p. 565; Come fa notare Olivier Lopez, tale accordo sembra peraltro riguardare solamente per i pescatori còrsi. Al contrario, i Provenzali ne sono esclusi. O. LOPEZ, *S'établir et travailler chez l'autre*, op.cit., p. 313.

<sup>241</sup> P. MASSON, *Histoire des établissements du commerce français*, op. cit., p. 366.



rivoluzionarie. Il fattore scatenante è rappresentato, all'inizio del 1793, dallo scoppio della guerra marittima conseguente alla discesa in campo dell'Inghilterra e della Spagna al fianco dello schieramento antifrancese. Come è già stato fatto notare, le guerre del periodo rivoluzionario, così come quelle che seguiranno la fine della breve pace di Amiens del 1802, si caratterizzano, rispetto ai precedenti conflitti settecenteschi, oltre che per la lunga durata, anche per l'intensità dei combattimenti (battaglie navali, ma anche blocchi dei porti), per le importanti implicazioni politiche ed ideologiche, nonché per il loro spiccato carattere commerciale. Fin dall'inizio delle operazioni la marina da guerra francese, debole e disorganizzata, si fa cogliere completamente impreparata dall'immediata intensità degli scontri, rivelandosi incapace di arginare lo strapotere britannico sui mari e proteggere la navigazione nazionale sulle rotte tradizionali del Maghreb e del Levante. Di conseguenza, ciò porta a rimettere in discussione nel giro di poco tempo gli equilibri mediterranei stabilitisi nel corso dei decenni precedenti<sup>242</sup>.

I turbolenti eventi marittimi hanno ripercussioni immediate in Nord Africa. Fino a quel momento, la Rivoluzione non ha intaccato nel profondo l'organizzazione delle concessioni. La *Compagnie royale d'Afrique* è sopravvissuta, unica tra le differenti compagnie di commercio ad esclusiva a quel tempo esistenti in Francia, ai decreti della Costituente del 21 e 29 luglio che hanno proclamato, rispettivamente, l'abolizione dei privilegi e la libertà del commercio negli scali di Barberia e del Levante. Secondo la storiografia, questa importante eccezione deve essere ricondotta, tra le altre ragioni, in particolare, al fondamentale ruolo giocato dalle concessioni nell'approvvigionamento di Marsiglia e delle regioni del *Midi*<sup>243</sup>:

Depuis la Révolution, les changements qu'avaient subis la plupart des établissements publics et surtout ceux qui jouissaient de privilèges, n'avaient point atteint l'établissement de la Compagnie Royale d'Afrique, qu'elle n'avait été le sujet d'aucune réclamation formelle soit de la part de la généralité des citoyens, soit des corps administratifs, qu'elle en était sans doute redevable à son utilité plus généralement reconnue depuis les services

---

<sup>242</sup> D. PANZAC, *Les corsaires barbaresques. La fin d'une épopée, 1800-1820*, CNRS éditions, Parigi, 1999, pp. 117 e 129; più in generale sulle vicende della guerra marittima si vedano, tra gli altri, L. DONOLO, *Il Mediterraneo nell'età delle Rivoluzioni. 1789-1849*, Pisa University Press, Pisa, 2012; J.-C. GILLET, *La Marine impériale. Le grand rêve de Napoléon*, Bernard Giovanangeli Éditeur, Parigi, 2010.

<sup>243</sup> Si veda, a proposito della *Compagnie royale d'Afrique* e dei dibattiti intorno alla sua esistenza e al suo ruolo, soprattutto P. MASSON, *Histoire des établissements du commerce français*, op. cit., pp. 548-571.

qu'elle a rendu dans les moments de crise et de besoin où le Royaume s'est trouvé<sup>244</sup>.

In effetti, a quell'epoca la Francia sta vivendo già da qualche tempo una profonda crisi cerealicola che rischia continuamente di sfociare in una eventuale carestia. La compagnia, in virtù del suo statuto semi-pubblico, contribuisce in maniera sostanziale a limitare i danni attraverso numerose immissioni di grano alla popolazione a prezzi accessibili. Ciò, se ha l'effetto di preservarla dagli eccessivi attacchi dei partigiani del libero scambio, ha, tuttavia, una grave incidenza sul bilancio della società, la cui situazione finanziaria diviene sempre più preoccupante<sup>245</sup>. Dal 1790, inoltre, alle perdite causate dagli sforzi profusi per alimentare il Paese, si aggiunge il considerevole aumento – da 35 000 a 120 000 lt – del canone annuale preteso dal dey di Algeri in occasione del rinnovo delle concessioni<sup>246</sup>.

Con l'inizio della guerra, la situazione, già di per sé complessa, diviene presto insostenibile e l'attività degli stabilimenti e *comptoirs* maghrebini cessa quasi completamente. Dopo aver energicamente lottato per la sopravvivenza della compagnia, direttori e azionisti della stessa si vedono quindi costretti a richiederne la messa in liquidazione. Il 17 gennaio 1794 (27 nevoso dell'anno II) essi decretano all'unanimità la retrocessione alla Nazione di tutti i privilegi previsti dai trattati; una decisione che il Comitato di Salute Pubblica accoglie meno di un mese dopo, tramite un *arrêté* del 7 febbraio 1794 (19 pluvioso an II)<sup>247</sup>.

Con la fine della *Compagnie royale d'Afrique* si chiude una stagione importante delle relazioni tra Francia e Reggenze barbaresche. Tuttavia ciò non corrisponde a una revisione degli accordi e dei trattati relativi alle concessioni. L'11 marzo 1794 (21 ventoso dell'anno II), infatti, un nuovo decreto regola in quattordici punti la creazione di un'*Agence d'Afrique* a carattere squisitamente “pubblico”, posta direttamente sotto le

---

<sup>244</sup> Assemblea della direzione della compagnia del 7 febbraio 1791. Cfr. O. LOPEZ, *S'établir et travailler chez l'autre*, op.cit., pp. 278-279.

<sup>245</sup> Per gli anni 1789 e 1790, per esempio, gli amministratori della compagnia contano perdite per ammontano a 800 000 lt (lire tornesi). O. LOPEZ, *S'établir et travailler chez l'autre*, op. cit., p. 278.

<sup>246</sup> Ivi, p. 51-52.

<sup>247</sup> P. MASSON, *Histoire des établissements du commerce français dans l'Afrique barbaresque*, op. cit., pp. 570-571.

dipendenze della Commissione di Sussistenza e approvvigionamento e incaricata di assumere la direzione degli affari di Barberia<sup>248</sup>:

L'Agence d'Afrique prend, sous cette dénomination, les affaires de la ci-devant Compagnie, qu'elle remplace pour suivre son commerce sous le même mode, et pour l'étendre, autant qu'il sera possible, dans toute la Barbarie, même dans le Levant, et principalement en grains et autres approvisionnements<sup>249</sup>.

Si tratta di una novità importante dato che per la prima volta nessun investitore privato è chiamato a intervenire nel finanziamento e nella gestione degli stabilimenti del Nord Africa. Se una tale scelta consente di conservare in teoria almeno formalmente l'amministrazione delle concessioni, essa si rivela presto, da un punto di vista operativo, insostenibile. Nella confusione del periodo post-rivoluzionario, l'istituzione soffocata da una costante penuria di fondi e di uomini e abbandonata praticamente a se stessa, l'agenzia non riesce mai a imporsi sul mercato locale e a sostenere la concorrenza degli acquirenti stranieri e dei negozianti locali<sup>250</sup>. In effetti, l'esportazione da parte della Reggenza di Algeri delle mercanzie oggetto di privilegio inizia a percorrere, spesso, vie alternative rispetto a quelle tradizionali rappresentate dalle concessioni. Lo stesso governo rivoluzionario, nel tentativo di garantire il rifornimento cerealicolo della popolazione delle regioni meridionali e delle armate impegnate in guerra, si trova costretto a indebitarsi in maniera consistente con due importanti famiglie di negozianti ebrei stabiliti ad Algeri, i Coen-Bacri e i Busnach fondatori nella società «frères Bacri et Busnach», i quali, agendo sia in proprio sia come agenti commerciali e finanziari del dey<sup>251</sup>, approfittano delle difficoltà della Francia e del quadro di generale instabilità per

---

<sup>248</sup> Per un'ampia sintesi sull'attività e della conformazione dell'*Agence d'Afrique* si veda il saggio a lei dedicato all'interno della raccolta P. MASSON, *Marseille depuis 1789. Études historiques*, Tomo 1, Parigi, Hachette, 1919, pp. 473-563.

<sup>249</sup> Lettera dell'*Agence d'Afrique* al console di Francia ad Algeri, Vallière. Cfr. C. FERAUD, *Histoire des villes de la province de Constantine*, op. cit., p. 489.

<sup>250</sup> Solamente nel corso dei primi due anni l'esportazione di grano dell'Agenzia riesce a prendere un certo slancio. Già a partire dalla fine del 1795, tuttavia, l'attività dell'agenzia diminuisce progressivamente fino a quasi sparire. P. MASSON, *Marseille depuis 1789*, op. cit., p. 527.

<sup>251</sup> Già dal 1792, il dey Hassan (1791-1798) inizia a privilegiare una politica di esportazione largamente dritta da Algeri. A partire dal 1798, l'ascesa di Mustafa Pascià Dey, sovrano considerato piuttosto « indolente » sul piano politico, potenzia ulteriormente l'implicazione dello Stato nell'economia del paese, soprattutto attraverso l'intermediazione degli ebrei. L. MEROUCHE, *Recherches sur l'Algérie à l'époque ottomane. I. Monnaies, prix et revenus. 1520-1830*, Éditions Bouchene, Parigi, 2002, pp. 183-211

imporsi quali intermediari imprescindibili negli affari economico-politici che legano gli Europei e la Reggenza<sup>252</sup>.

Paul Masson ha mostrato come, con l'inizio della guerra marittima, anche lo sfruttamento del corallo cada in uno stato di generale disorganizzazione. La liberalizzazione della pesca da quelle che erano le forme imposte dagli accordi del 1791 e del 1792 sembra non potersi realizzare che nell'arco di due sole stagioni, durante le quali la partecipazione dei pescatori còrsi è tanto numerosa quanto problematica. Dal 1793, la massiccia presenza di naviglio nemico rende quasi impossibile una continuazione della pesca sotto la supervisione della Repubblica. All'interno di una situazione geopolitica internazionale che vede la Francia in sofferenza rispetto alle altre potenze europee e, in particolare, rispetto all'Inghilterra, la Corsica cade momentaneamente sotto il dominio britannico; inoltre, il Regno di Napoli, alleato di quest'ultimo, entra a far parte della prima coalizione antifrancese<sup>253</sup>. L'intrecciarsi di questi fattori porta ad una decadenza del processo di raccolta francese del corallo, tanto che, già nell'estate del 1794, l'agente di Bona, Guibert, così si esprime in una lettera inviata al console di Francia ad Algeri, Vallière<sup>254</sup>:

Figure toi La Calle comme abandonnée pour le corail. Nous n'avons en tout que quatre Corses [...]. Tous les Provençaux sont à terre faute de monde, faute de fil corailleur etc. J'ignore si, cette année, nous pourrions fournir les deux caisses de redevance<sup>255</sup>.

Ciò non vuol dire, tuttavia, che le barche corallare cessino di frequentare le coste barbaresche, ma che l'approdo in Nord Africa avviene, in quel periodo, in gran parte

---

<sup>252</sup> Solidamente sostenuti dal Dey Mustafa, i Coen- Bacri e Naphtali Busnach sono tra i principali protagonisti della politica della Reggenza di Algeri tra la fine del XVIII secolo e l'inizio del XIX. I primi costituiscono un'importante famiglia di origine livornese presente nei maggiori porti d'Europa, tra i quali Marsiglia. Il secondo appartiene invece a una famiglia algerina e deriva il suo potere soprattutto dai suoi legami con la casta militare della Reggenza. Cfr. J.-P. FILIPPINI, *Una famiglia ebrea a Livorno tra le ambizioni mercantili e le vicissitudini del mondo mediterraneo: i Coen Bacri*, in «Ricerche storiche», n. 1-2, 1982, pp. 287-334; ROSENSTOCK M., *The house of Bacri and Busnach. A chapter from Algeria's commercial history*, in «Jewish social studies», n. 14, 1952, pp. 343-364; D. PANZAC, *Les corsairs barbaresques*, op.cit., pp. 197-199; L. VALENSI, *Juifs et musulmans en Algérie. VIIIe-XXe siècle*, Tallandier, Parigi, 2018, pp. 64-70.

<sup>253</sup> P. MASSON, *Marseille depuis 1789.*, p. 540.

<sup>254</sup> Originario di Grans (Bocche-del-Rodano), dopo aver ricoperto la carica di vice-console in diversi centri della Barberia e del Levante (Algeri, Tripoli, Creta), viene nominato console ad Algeri alla fine del 1790. Nel 1796 l'inviato della Repubblica Louis-Alexandre Herculais ne sollecita il richiamo. Vallière è il nipote di Jean-Antoine Vallière, come lui console ad Algeri tra 1762 e il 1773. Si veda MEZIN A., *Les consuls de France au siècle des Lumières (1715-1792)*, Direction des archives et de la documentation, ministère des Affaires étrangères, Parigi, 1997, pp. 573-576.

<sup>255</sup> 8 luglio 1794 (20 messidoro anno II), in C. FERAUD, *Histoire des villes de la province de Constantine*, op. cit., 491

sotto la tutela di piccoli legni da guerra inglesi e a danno quindi degli stabilimenti dell'*Agence d'Afrique*. A corto di uomini e privo di difese, l'istituto vive momenti di forte inquietudine, percepibile dalle parole dell'agente principale di La Cala, Antoine Peïron, i cui rapporti indugiano spesso sulla «surveillance extraordinaires qu'exigent les bateaux napolitains»<sup>256</sup> e sui pericoli apportati dalla consistente presenza delle coralline anglo-còrse:

Pendant deux fois de ces corses ont voulu entrer de nuit dans ce port et m'ont obligé, pour les repousser, de me servir de la mousqueterie et du canon. J'ai pris toutes les mesures nécessaires pour n'être point surpris et être averti à temps de leur approche, ce qui exige un service de nuit très pénible en égard au peu de monde que j'ai<sup>257</sup>.

Solo a partire dalla fine del 1796, con i successi di Napoleone in Italia e i trattati di pace firmati dallo stesso con Napoli e con la Spagna<sup>258</sup>, si assiste a un temporaneo miglioramento della situazione francese nel Mediterraneo. Nel frattempo, il 6 febbraio del 1797, il Direttorio può annunciare ufficialmente al dey di Algeri la riacquisizione della Corsica e il ritorno dei pescatori dell'isola sotto i colori della Francia. In quel periodo, le condizioni favorevoli permettono un nuovo e più solido tentativo di riorganizzare l'opera di sfruttamento del corallo. In una situazione che rimane precaria per l'agenzia, la soluzione migliore per garantire un sufficiente controllo del contrabbando e un adeguato livello di introiti viene individuata volgendo lo sguardo al passato attraverso una campagna di pesca rigidamente diretta da la Cala e limitata a una dozzina di battelli, recuperati tra quelli utilizzati fino a qualche anno prima dalla *Compagnie royale d'Afrique* e ancora presenti sulla spiaggia dello stabilimento<sup>259</sup>. Tuttavia, le discussioni sulle modalità attraverso le quali rimetter in piedi la pesca si

---

<sup>256</sup> 29 maggio 1795 (10 pratile anno III), lettera a Vallière. in Féraud Ch., *Histoire des villes de la Province de Constantine*, op. cit., p. 502 ; Qualche mese dopo, lo stesso Peïron invita gli amministratori dell'*Agence d'Afrique* a Marsiglia a inviare «deux armements», sufficienti, secondo lui per «éloigner les Napolitains et tous autres pêcheurs étrangers de vos Concessions». ACCIM, L IV 17, lettera del 22 luglio 1795 (4 termidoro anno III).

<sup>257</sup> ACCIM, L IV, 17, Peïron alla direzione di Marsiglia, 6 settembre 1794 (20 fruttidoro anno II); i battelli corsi ai quali l'agente fa riferimento fanno parte della nutrita flottiglia di 100 imbarcazioni che in quell'anno si presenta nelle acque sotto privilegio francese. Di per sé, l'impresa si rivela piuttosto sfortunata: 22 di queste coralline, così come il brick e la corvetta inviate di scorta alla pesca, vengono infatti catturate da due da due fregate francesi che incrociano per qualche tempo nei pressi della Goletta. Tuttavia, la generale superiorità marittima dell'Inghilterra non viene in quegli anni mai messa in discussione. Cfr. Masson P., *Marseille depuis 1789*, p. 541.

<sup>258</sup> Tali trattati, anticipano di qualche tempo quello di Campoformio con l'Austria.

<sup>259</sup> È il Ministro dell'Interno, Pierre Bénézech, a richiedere, tramite una lettera del 31 marzo 1797 (12 messidoro anno V), all'*Agence d'Afrique* un esame degli strumenti migliori da impiegare per la riorganizzazione della pesca del corallo. Ivi, pp. 541-543.

dilungano qualche tempo, anche a causa della lenta comunicazione tra le due rive del Mediterraneo. Di conseguenza, un regolamento che vada nella direzione prescelta viene abbozzato solo a stagione inoltrata: il 25 luglio 1797 (7 termidoro anno V) una lettera del Ministro della Marina prescrive che nessun marinaio possa recarsi alla pesca se non a bordo di una corallina messa a disposizione dallo Stato<sup>260</sup>. In quella data, 68 battelli sono già approdati nei paraggi delle concessioni, cosicché Antoine Peïron e gli altri funzionari, privi di qualsivoglia strumento legale – visto il ritardo della legislazione –, e di coercizione – data l'assenza di una milizia ben strutturata –, non possono fare altro che chiedere ai corallari di sottoscrivere un accordo spesso ignorato da questi ultimi e, in ogni caso, estremamente svantaggioso per l'agenzia. Questo prevede il versamento di sei libbre di corallo per ogni mese di esercizio nelle acque maghrebine<sup>261</sup>. Insoddisfatta del risultato ottenuto, l'anno successivo l'agenzia decide di ritornare all'accordo del 1791. Le imbarcazioni approdano numerose – ben 206 coralline si presentano a La Cala<sup>262</sup> – ma, ancora una volta, come fa notare Masson, quasi nessuno si preoccupa di rispettare i regolamenti<sup>263</sup>.

Le difficoltà presso le concessioni e, più in generale, il dissesto finanziario del governo francese, non sono privi di ripercussioni sui rapporti con le Reggenze. I problemi riguardano in primo luogo i ritardi accumulati nella liquidazione dei crediti algerini. Come fa notare Fatiha Loualich analizzando i resoconti consolari di quegli anni, «chaque correspondance émanée d'Alger contenait des réclamations pécuniaires, alors que les relations se tendaient de plus en plus»<sup>264</sup>. A complicare ulteriormente la situazione si aggiungono il fatto che la Francia da diverso tempo si sottraesse al pagamento del canone annuo previsto dai trattati con Algeri e Tunisi e l'infedeltà dei pescatori che impedisce agli agenti dell'*Agence d'Afrique* di raccogliere il corallo necessario a comporre le grandi casse da dare al dey alla fine di ogni stagione<sup>265</sup>.

---

<sup>260</sup> Ivi, pp. 543-544.

<sup>261</sup> Ivi, p. 544.

<sup>262</sup> Una relazione di Antoine Peïron ci permette di conoscere i dipartimenti di provenienza delle coralline: per quanto riguarda le provenzali, 29 arrivano dalle Bocche del Rodano e 8 dal Var; per quanto concerne le imbarcazioni còrse, 82 sono partite dal dipartimento del Liamone mentre 87 provengono dal Golo. ACCIM, L IV 17, 16 ottobre 1798 (25 vendemmiaio anno VII).

<sup>263</sup> P. MASSON, *Marseille depuis 1789*, p. 544.

<sup>264</sup> LOUALICH F., *Alger et la correspondance consulaire durant la Révolution française*, in DORIGNY M., TLILI SELLAOUTI R. (dir.), *Droit de gens et relations entre les peuples dans l'espace méditerranéen autour de la Révolution française*, Société des études robespierristes, Parigi, 2007, p. 39.

<sup>265</sup> Si veda la già citata relazione inviata da Peïron all'amministrazione di Marsiglia del 16 ottobre 1798 (25 vendemmiaio anno VII).. ACCIM, L IV 17.

Tutti questi fattori contribuiscono a spiegare le importanti conseguenze che la rottura successiva alla spedizione d'Egitto di Napoleone del 1798 ha sugli stabilimenti maghrebini. Se sulle prime i sovrani barbareschi si dimostrano decisamente restii ad accogliere le sollecitazioni imperiose della Porta ottomana, il successivo conflitto, pur nella sua brevità, si abbatte con una certa durezza sulle piazze delle concessioni e La Cala viene distrutta e saccheggiata dagli uomini del bey di Costantina. Stessa sorte subiscono i *comptoirs* di Bona e Collo. Contemporaneamente, gli impiegati francesi vengono arrestati e portati ad Algeri in catene<sup>266</sup>.

Questi eventi benché non segnino una completa svolta nella ridefinizione della presenza Europea in Africa del Nord, costituiscono comunque un momento importante che porta con sé una serie di novità normative, nonché un'ulteriore rarefazione dell'influenza francese.

### 2.2.2 Dopo il 1800: i diversi sviluppi a Tunisi e ad Algeri

All'inizio del XIX secolo, complice una congiuntura internazionale che sembra ritornare favorevole alle armate napoleoniche, lo strappo viene rapidamente ricucito<sup>267</sup>; tuttavia, la situazione antecedente alla guerra risulta solamente in parte ricostituita.

Soffermiamoci prima su Algeri. Qui, nonostante i trattati di pace e commercio del 30 settembre 1800 e del 28 dicembre 1801 decretino la formale restituzione delle concessioni «de la même manière et aux mêmes conditions que la France en jouissait avant la rupture»<sup>268</sup> – oltre a un consistente indennizzo per il sacco di La Cala – la posizione di quest'ultima rimane particolarmente precaria. Non che non esista la volontà di perseguire una politica maghrebina efficace: la copiosa produzione, nei primissimi anni dell'800, di progetti e risoluzioni concernenti la riorganizzazione degli stabilimenti di La Cala e Bona dimostra al contrario l'attenzione del governo francese

---

<sup>266</sup> Si veda. C. FERAUD, *Histoire des villes de la province de Constantine*, op. cit. 543.

<sup>267</sup> Già in occasione del suo secondo allontanamento da Tunisi nel 1801, il console francese Devoize informa Talleyrand delle buone disposizioni del bey, scrivendo che «les disposition favorables que les Princes de Barberie manifestent actuellement sont dues au changement subit du système de l'Europe, à la coalition des Puissances du nord contre les Anglais, à leur expulsion des portes de la Méditerranée qui ne sont pas en leur pouvoir, et principalement à notre rapprochement de la Russie». E. PLANTET, *Correspondance des beys de Tunis et des consuls de France avec la cour 1770-1830*, tomo III, Alcan, Parigi, 1899, p. 421.

<sup>268</sup> I due trattati di pace sono inframezzati dalla nuova dichiarazione di guerra imposta dalla Porta che, tuttavia, rimane per lo più solo sulla carta. Cfr. P. MASSON, *À la veille d'une conquête. Concessions et compagnies d'Afrique*, in «Bulletin de géographie historique et descriptive», 24, 1909, p. 54; si veda anche E. ROUARD DE CARD, *Traité de la France avec les Pays de l'Afrique du Nord*, op. cit., p. 8.

per le possibilità offerte dagli accordi stretti col dey<sup>269</sup>. Queste soluzioni non vedono tuttavia mai reale attuazione, soprattutto a causa della difficoltà di trovare privati disposti a investire sulla ricostituzione di nuove compagnie di commercio<sup>270</sup>.

Nel 1802, in attesa della creazione di una struttura amministrativa in grado di centralizzare nuovamente e riorganizzare organicamente le campagne di estrazione del corallo, il governo decide di lasciare la pesca del corallo provvisoriamente libera per tutti i francesi, come riporta l'annuncio fatto pubblicare dal Prefetto delle Bocche del Rodano dell'epoca, Charles Delacroix<sup>271</sup>:

En attendant la formation et la mise en activité de la nouvelle Compagnie [...], le Gouvernement voulant utiliser l'industrie des pêcheurs de corail, et profiter même de la saison actuelle, me charge d'annoncer que l'exercice de cette pêche est libre provisoirement pour tous les Français qui voudront s'y livrer, et que l'expédition des bateaux qu'on y destinera peut s'effectuer dès ce moment<sup>272</sup>.

Negli anni successivi, tale provvedimento sarà più volte rinnovato, con i pescatori che verranno sottomessi solamente al pagamento di una percentuale di pescato, necessaria alla composizione del contingente da fornire al dey.

In effetti, dal 1803, con la fine della breve fase di distensione inaugurata dalla pace di Amiens, le speranze di poter nuovamente dotare le concessioni algerine di un'organizzazione più stabile tramontano definitivamente. Con esse sfumano anche i timidi progetti di ricostruzione della piazzaforte di La Cala, la quale non sarà di fatto ristabilita fino agli anni immediatamente precedenti all'annessione<sup>273</sup>. Per questa

---

<sup>269</sup> Per una panoramica di questi progetti, si veda P. MASSON, *À la veille d'une conquête*, op. cit., pp. 63-72.

<sup>270</sup> A inizio secolo, il governo ritiene che non esistano più le condizioni per uno sfruttamento diretto da parte della "Nazione". AN, AE/B/III, 301. Développement donné dans les Bureaux du Ministère de l'Intérieur à un Plan d'établissement à Marseille d'une Agence intermédiaire de Correspondance pour la Mer Méditerranée et pour la restauration du commerce des Concessions d'Afrique (senza data, ma sicuramente risalente al periodo della presenza francese in Egitto); I progetti di quegli anni relativi alle concessioni concordano generalmente sul bisogno di riorganizzare gli stabilimenti attraverso la formazione di una o più nuove compagnie semi-private..

<sup>271</sup> Prima di diventare Prefetto delle Bocche del Rodano, Charles Delacroix (1741-1805) è stato Ministro degli Affari Esteri francese dal 4 novembre 1795 al 18 luglio 1797 e ambasciatore presso la Repubblica Batava dal 6 novembre 1797 al giugno del 1798. Morirà nel 1805, mentre ricopre la carica di Prefetto del dipartimento della Gironda. Su questa importante figura di politico della Rivoluzione, si veda A. ROBERT, G. COUGNY (dir.), *Dictionnaire des parlementaires français: depuis le 1er mai 1789 jusqu'au premier 1889*, Bourloton, Parigi, 1889-1891.

<sup>272</sup> AD BdR, 8 M 142., Decreto del 15 aprile 1802 (25 Germinale anno X).

<sup>273</sup> Così si esprime nel 1800 Antoine Peiron descrivendo lo stato di La Cala: «la place de la Calle est [...] dans un délabrement si complet que, suivant les différents rapports qui en ont été faits par des personnes qui ont vu par elles-mêmes, presque tout y est à refaire: moulins, boulangerie, grand nombre de barraques, toutes les portes et les fenêtres, et la totalité de toits ; tous les meubles en bois à l'usage des



ragione, da quel momento in poi, il baricentro amministrativo della presenza europea nella regione di Costantina si sposta decisamente sul *comptoir* commerciale di Bona.

Proprio in tale piazza nel 1802 viene nel frattempo inviato come vice-console tal Antoine Léon, nominato dal nuovo console generale ad Algeri, Dubois-Thainville<sup>274</sup>, e incaricato di occuparsi provvisoriamente dello sfruttamento dei privilegi sulle produzioni locali e della protezione della pesca del corallo<sup>275</sup>.

Con ciò, ogni progetto ambizioso viene accantonato; inoltre, la corrispondenza del console con il Ministero degli Affari Esteri mostra a più riprese come Léon, in assenza di indicazioni precise e mezzi finanziari adeguati, incontra alcune asperità a finalizzare acquisti commerciali nelle zone di sua competenza, il che, come vedremo, avrà importanti conseguenze nelle relazioni politiche tra la Francia e la Reggenza<sup>276</sup>.

Mentre ad Algeri la Repubblica tenta con fatica di imprimere un nuovo slancio alle concessioni appena restituite, a Tunisi la situazione evolve in maniera differente. Qui, il nuovo trattato di pace e commercio negoziato e concluso il 23 febbraio del 1802 dal console Jacques-Philippe Devoize<sup>277</sup> con Hammuda Bey<sup>278</sup>, pur essendo decisamente

---

appartements ou de la place ont disparu; enfin, la dégradation attaque l'intérieur comme l'extérieur des habitations: hôpital, magasins etcetera. Rien n'a échappé à la barbarie des arabes auxquelles le bey de Constantine a eu le mauvais esprit de livrer un établissement dont la Régence n'aurait pas laissé de tirer grand parti, même dans la supposition que les Français ne [ ? ] plus les reprendre». AN, AE B III 301, Note pour les Concessions d'Afrique pour le citoyen Dubois-Thainville [...] par Antoine Peiron. 17 settembre 1800 (30 fruttidoro anno VIII).

<sup>274</sup> Charles-François Dubois-Thainville, fratello dell'importante generale Jacques-Charles Dubois, arriva in Maghreb dopo esser stato membro del Ministero delle Relazioni Estere nel 1792 e Chargés d'Affaires in Olanda tra il 1792 e il 1793 e commissario di guerra (poi commissario generale) a Costantinopoli. Ricopre l'incarico di console francese ad Algeri per un quindicennio, dal 1800 al 1815. E. PLANTET, *Correspondance des Beys de Tunis*, op.cit., p. 415.

<sup>275</sup> «J'ai envoyé a Bône le citoyen Antoine Léon. C'est un homme sage, probe, et qui parle très bien les langues du Pays. [...] Ce n'est pas sans beaucoup de difficultés que je l'ai déterminé à se charger de cette mission temporaire» MAE, 22PO/1/34, Dubois-Thainville a Talleyrand, 28 agosto 1802 (10 fruttidoro anno X).

<sup>276</sup> Si veda, ad esempio il lungo rapporto sulla situazione commerciale della Provincia di Constantine, scritto da Dubois-Thainville il 18 ottobre 1804 (26 Vendemmiaio anno XIII) e conservato in MAE, *Correspondance politique, Alger*, tomo 37.

<sup>277</sup> Jacques-Philippe Devoize: è protagonista di una lunga carriera consolare, in gran parte svolta a Tunisi, dove arriva per la prima volta come vice-console nel 1776. Nominato a Laodicea (Siria) nel 1781, torna a Tunisi nell'ottobre del 1791, prima come commissario straordinario e *chargé d'affaires* e in seguito come console. Richiamato dal Direttorio nel 1796, viene confermato al suo posto l'anno seguente, per rimanere fino al 1809, anno in cui beneficia di un congedo. Nominato nuovamente all'epoca della Restaurazione, lascia nuovamente la reggenza nel 1819. Di questa importante figura si occupa in maniera estesa Christian WINDLER nel suo già citato, *La diplomatie comme expérience de l'autre.*, op. cit.; su Devoize si veda anche MÉZIN A., *Les consuls de France*, op. cit., pp. 239-242.

<sup>278</sup> Per una sintesi generale sul regno e sulla politica di Hammuda Pascià Bey, figura di grande spessore per storia della Tunisia in epoca ottomana, si veda M.-H. CHÉRIF, *H'ammûda Pacha bey (c. 1759-1814) et l'affermissement de l'autonomie tunisienne*, in JULIEN C.-A. (dir.), *Les Africains*, tomo VII, Parigi, 1978.

favorevole alla Francia, non fa alcuna menzione dei privilegi sul corallo precedentemente posseduti dalla *Compagnie royale d'Afrique*. Nonostante gli sforzi dell'inviato, l'energico sovrano barbaresco pretende infatti di subordinare ogni ripresa delle trattative per la cessione monopolistica della pesca al saldo degli arretrati accumulati sul canone annuale a partire dal 1792. Se già nel corso nella seconda metà del XVIII secolo i sovrani tunisini si erano dimostrati molto riluttanti nel concedere ufficialmente agli europei lo sfruttamento diretto delle proprie risorse (la Francia non aveva potuto ottenere che il privilegio del corallo), Hammuda, in linea con la propria volontà accentratrice in economia, accentua ulteriormente le proprie ritrosie.

Sulle prime, tuttavia, questo non rappresenta necessariamente un grosso problema per la Francia. È vero che il rischio di concorrenza da parte di pescatori appartenenti ad altre nazioni imporrebbe – o quanto meno consiglierebbe – la riunione sotto un medesimo privilegio di tutte le coste corallifere del Maghreb; ma è anche vero che, in quella fase, con i liguri di Santa Margherita ormai assorbiti all'interno della Repubblica Ligure e i Napoletani che dopo una breve tregua sono tornati a essere nemici della Reggenza, la Francia rimane – almeno in teoria – la sola tra le nazioni che dispongono di una marineria specializzata nella pesca del corallo a poter frequentare in sicurezza le acque nordafricane. Una sorta di «monopolio di fatto» non è quindi impensabile.

Per il momento, dunque, di fronte all'evidente impossibilità per il governo francese di saldare i propri debiti, Devoize può accontentarsi di impostare una politica basata sul raggiungimento con il bey di accordi anno per anno. Non che ciò risulti semplice. Attenendosi al limite fissato dal vecchio trattato che lo legava alla *Compagnie royale d'Afrique*, Hammuda rifiuta infatti di concedere più di 29 passaporti per lo sfruttamento del corallo<sup>279</sup>. Una quantità che, con le nuove condizioni di libero accesso alla pesca decretate in Francia<sup>280</sup>, risulta del tutto insufficiente e rischia di creare problemi con i corsari di pattuglia davanti alle coste tunisine. Nonostante questi disguidi, negli anni successivi le buone relazioni franco-tunisine hanno parzialmente ragione dei debiti accumulati: da una parte gli accordi annuali tramutano i *lismes* annuali di 13.500 piastre

---

<sup>279</sup> Lettera del 26 giugno 1802 (7 messidoro anno X), Devoize a Talleyrand, in PLANTET E., *Correspondance des beys et consuls de Tunis*, op. cit., p. 437.

<sup>280</sup> Come scrive il console di Tunisi Devoize, «[les corailleurs, nda] se plaignent hautement d'avoir été en quelque façon induits au voyage qu'ils ont entrepris et aux dépenses qu'ils ont faites par la publication d'une lettre du Ministre de l'Intérieure qui a dû leur inspirer d'autant plus de confiance qu'elle porte que le gouvernement [...] que l'exercice de cette pêche soit libre provisoirement pour tous les français qui voudront s'y livrer», MAE, 712PO/1/9. 5 luglio 1802 (16 messidoro anno X), Devoize a Talleyrand.

(3000 zecchini) in una canone di 27 piastre a carico di ciascun battello<sup>281</sup> – canone al quale il bey tra l'altro rinuncia nel 1802 e a partire dal 1805; dall'altra, il sovrano barbaresco non fa seguire al suo rigore retorico, un altrettanto deciso rigore pratico, tanto che, nonostante il limite nel numero di patentì, numerose imbarcazioni pescherecce svolgono senza problemi la propria attività sulle coste di Tunisi. Come scrive Devoize à Talleyrand il 21 luglio 1802 (2 termidoro anno X), «la conduite actuelle du Bey vis-à-vis de près de cent bateaux corailleurs, dont soixante et dix environ pêchent en contrebande sous ses yeux et n'en sont pas moins accueillis à Bizerte, semble devoir garantir les bonnes dispositions de ce souverain<sup>282</sup>».

In definitiva, il periodo compreso tra l'inizio della Rivoluzione francese e i primi anni del XIX secolo segna la fine del tradizionale modello di organizzazione della presenza francese presso le concessioni. Ad Algeri, queste ultime continuano formalmente ad esistere, seppure in forme decisamente meno ambiziose rispetto al passato. A Tunisi, la rottura conseguente alla spedizione d'Egitto corrisponde invece a un sostanziale cambio della situazione anche a livello normativo, con la Francia che perde ogni tipo di privilegio, almeno da un punto di vista ufficiale. In questo contesto, anche il sistema della pesca del corallo, *focus* della nostra ricerca, non può che andare incontro allo stesso processo di disgregazione. Non che i pescatori francesi debbano assistere a una significativa erosione dei propri diritti. Al contrario, la fine della *Compagnie royale d'Afrique* e del suo monopolio apre loro nuove possibilità di accesso ai banchi coralliferi.

Se, in teoria, la Francia mantiene il controllo del corallo maghrebino, tuttavia, attraverso un'analisi più stringente della presenza corallara avremo occasione di mostrare quanto questo sia illusorio.

### 2.3 La pesca del corallo e il problema della penetrazione straniera

Parlando della raccolta del corallo nel periodo delle guerre rivoluzionarie, Giovanni Tescione, trattando dei pescatori italiani, sostiene che l'*Agence d'Afrique*:

---

<sup>281</sup> 23 maggio 1803 (primo pratile anno XI) Devoize a Talleyrand, in PLANTET E., *Correspondance des beys et consuls de Tunis*, op. cit., p. 453.

<sup>282</sup> Ivi, p. 439.

Concesse alle coralline italiane, che essa copriva con la sua bandiera, il diritto di pesca, mercé il pagamento di una prestazione di corallo. Ma, a dir dei Francesi, i pescatori italiani sottraevano il corallo buono e davano all'Agenzia il cattivo. Gli affari andarono male, tanto che l'Agenzia arrivò a non pagare più i suoi impiegati, e questi ultimi s'industrialarono alla meglio a subconcedere essi stessi ai pescatori italiani i privilegi concessi ai francesi<sup>283</sup>.

Sebbene il merito dello storico italiano sia quello, al momento di parlare dell'approdo in Maghreb di imbarcazioni italiane dotate di bandiera di comodo, di relazionare la penetrazione dei pescatori stranieri alla trasformazione e all'indebolimento della presenza francese in Africa del Nord, tuttavia è possibile notare come tale analisi non risulti approfondita e conclusa di forma organica<sup>284</sup>. Inoltre le affermazioni dello stesso restano sostanzialmente nebulse e non supportate dal materiale documentario all'interno del quale trovano un riscontro solo parziale. Detto ciò, è comprensibile la necessità di un approfondimento riguardo all'effettivo atteggiamento adottato dalle autorità francese nei confronti dei pescatori italiani.

Di per sé la frequentazione delle acque nordafricane attraverso l'utilizzo di bandiere di comodo non rappresenta, alla fine del Settecento, una novità. Come ricorda Christian Windler, già da molto tempo «les amples garanties qu'offraient les pavillons français et britannique face aux entreprises corsaires incitait les navigateurs sujets de souverains en guerre avec les régences à en abuser, avec la complicité des patrons, capitaines et consuls français et britanniques»<sup>285</sup>.

Tuttavia, nel corso del secolo, finché la *Compagnie royale d'Afrique* è stata in grado di organizzare direttamente le proprie campagne di pesca, questa pratica non ha trovato spazio in Maghreb. Negli anni immediatamente successivi allo scoppio della Rivoluzione e all'inizio della guerra marittima, l'accesso di imbarcazioni straniere – estremamente difficile da valutare in termini numerici – è avvenuto soprattutto grazie

---

<sup>283</sup> TESCIONE G., *Italiani alla pesca del corallo*, op. cit., p. 339.

<sup>284</sup> Su questo punto gli storici che hanno più recentemente scritto di pesca del corallo si sono di norma limitati a riprendere le affermazioni dello stesso Tescione. Si veda per esempio FERRANDINO V., *Il Monte Pio dei Marinai*, op.cit., p. 60.

<sup>285</sup> WINDLER C., *La diplomatie comme expérience de l'autre*, op.cit., p. 292; al di là del contesto delle relazioni con le reggenze barbaresche, l'utilizzo di bandiere e documentazione di comodo volte a "neutralizzare" un particolare battello, risulta essere, in tempo di guerra, una delle strategie più utilizzate dagli attori economici. Per una panoramica su quest'ultimo tema mi limito a citare G. BUTI, *Stratégies marchandes au temps des troubles et des incertitudes. Le cas de la France méditerranéenne au XVIIIe siècle*, in «The Historical Review», VII, 2010, pp. 23-36; L. LO BASSO, *Capitani, corsari e armatori. I mestieri e le culture del mare dalla tratta degli schiavi a Garibaldi*, Città del silenzio, Novi Ligure, 2011.

alla protezione delle imbarcazioni da guerra inglesi e all'isolamento degli stabilimenti francesi.

La situazione muta radicalmente solo nel 1796, quando la parziale ripresa di controllo dei mari da parte delle concessioni francesi coincide con la conclusione della guerra della Prima Coalizione. In altre parole, il ritorno dei pescatori cisalpini coincide con un momentaneo stato di confusione e di vacanza di controllo sulle acque di quella parte di Mediterraneo, il che favorisce l'infiltrazione di imbarcazioni straniere camuffate con una documentazione fittizia. A partire da quel momento, infatti, i pescatori napoletani – affiancati dai liguri di Santa Margherita – possono iniziare a sfruttare abilmente le reti relazionali internazionali intessute in decenni di frequentazione dei mari còrsi e provenzali, attraverso le quali riescono a procurarsi dei presta-nome per i propri battelli e ad ottenere senza troppe difficoltà dalle autorità marittime locali la documentazione necessaria a recarsi con maggiore sicurezza sui litorali di Tunisi e Algeri:

Les administrations de la Corse, disposant des mers des Concessions comme de leur propriété, les ont livrées non seulement aux marins de cette Isle [sic], mais aussi à tous les Napolitains et Génois qui se sont présentés à elles, en glissant sur la francisation de leurs bateaux, et en leur délivrant des expéditions françaises au nom d'un guidon français qui pour un vil intérêt s'était vendu à un tel manège [...]. On peut reprocher aux administrations des classes à Toulon et à Marseille d'avoir commis la même faute<sup>286</sup>.

Sfogliando la documentazione prodotta dall'amministrazione dell'*Agence d'Afrique*, non si ha traccia di alcun ordine ufficiale volto ad ammettere alla pesca anche le imbarcazioni straniere<sup>287</sup>. Piuttosto, sono il generale stato di confusione, le incertezze del governo nella riorganizzazione delle concessioni e l'ormai totale assenza di mezzi di controllo e coercizione a costringere gli agenti dislocati sulla riva sud a tollerare la presenza di battelli approdati in Nord Africa in palese contravvenzione delle legislazioni francesi sulla navigazione<sup>288</sup>. Questi stessi agenti, tuttavia, nei rapporti indirizzati

---

<sup>286</sup> AN, AE/B/III, 301. Note sur les Concessions pour le Citoyen Dubois-Thainville, 17 settembre 1800 (30 fruttidoro anno VIII).

<sup>287</sup> D'altra parte, fin dal 1790, dopo le reiterate lamentele dei maghrebini interessati nella corsa, la Francia si è impegnata tramite un'integrazione al trattato di pace e commercio con Algeri a non consegnare nessun passaporto a imbarcazioni straniere, WINDLER C., *La diplomatie comme expérience de l'autre*, op.cit., p. 293.

<sup>288</sup> In merito alla francesizzazione dei battelli, l'*Acte de navigation* francese del 21 settembre 1793 recita: «Après le premier janvier 1794, aucun bâtiment ne sera jugé françois, n'aura droit aux privilèges des bâtiments françois, s'il n'a pas été construit en France où dans le colonies où autre possessions de France, où déclaré de bonne prise faites sur l'ennemie, ou confisqué par contravention aux lois de

all'amministrazione di Marsiglia richiamano costantemente l'attenzione sui rischi e i danni che queste violazioni comportano, auspicando, fin dall'estate del 1797, l'adozione di misure volte ad eliminare, o almeno contenere, il fenomeno:

Je serais coupable, citoyens, de vous laisser ignorer que sur 659 personnes dont étaient composés les équipages de 69 bateaux<sup>289</sup> qui sont venus faire la pêche il y avait 106 Génois ou Napolitains, parce que le maintien de la bonne intelligence avec les Régences doit nous interdire d'employer dans les Concessions, comme pour la pêche, aucun individu appartenant à une nation en guerre avec elles, et qu'une conduite contraire pourrait exposer les pêcheurs et les établissements à des avanies sérieuses. Nous serions d'autant plus répréhensibles de ne pas prévenir tout ce qui pourrait troubler nos opérations et notre repos dans ce pays-ci, qu'indépendamment de ces motifs essentiels, ces étrangers méritent d'être exclus par cela seul qu'ils tiennent la place d'autant de marins nationaux auxquels la préférence appartient à tous d'égards dans les avantages de la pêche comme dans les faveurs du gouvernement. Il suffit sans doute de vous faire connaître ce double intérêt pour vous déterminer à prendre à l'avenir des mesures efficaces afin d'empêcher que sous aucun prétexte il embarque quelque Napolitain ou Génois sur les bateaux reviendront dans ces mers<sup>290</sup>.

Poiché, nell'immediato, le raccomandazioni dell'agente principale di La Cala non sembrano sortire alcun intervento diretto da parte delle autorità francesi, nel corso della stagione successiva, si registra un ulteriore aumento della percentuale di battelli stranieri: se tutte le 206 coralline segnalate nel 1798 inalberano infatti bandiera francese<sup>291</sup>, almeno i due terzi di esse sono in realtà, a sentire Antoine Peïron, liguri o napoletane<sup>292</sup>. La lieve ripresa dei francesi di cui si è appena parlato subisce, tra il 1799 e il 1801, una nuova rottura a causa del conflitto tra la nazione cisalpina e le Reggenze di Tunisia e Algeri. In questo periodo, sfruttando la breccia causata dalla situazione bellica, si assiste ad un tentativo frustrato da parte dei Borbone di sostituirsi ai francesi nel controllo dell'estrazione dell'"oro rosso". Il 21 giugno 1799, durante il periodo di

---

l'Empire; s'il n'appartient pas entièrement à des françois et si les officiers et trois quarts de l'équipage ne sont pas françois». DUJARDIN-SAILLY, *Code des douanes de l'Empire Français. D'après les seules disposition en vigueur, rangés dans un ordre méthodique*, Clament, Parigi, 1810.

<sup>289</sup> Per una lista completa (sono indicate 67 imbarcazioni su 69 citate) dei patroni che hanno sottoscritto gli accordi con l'agenzia per la stagione di pesca dell'anno 1797, si veda l'«État du corail dû à l'Agence d'Afrique par les patrons corailleurs» conservato in ACCIM, L IV 117.

<sup>290</sup> ACCIM, L IV, 17, Antoine Peïron alla direzione dell'agenzia, 11 ottobre 1797 (20 vendemmiaio anno VI);

<sup>291</sup> Una relazione di Antoine Peïron ci permette di conoscere i dipartimenti francesi di provenienza delle imbarcazioni: 29 arrivano dalle Bocche del Rodano, 8 dal Var, 82 dal Liamone e 87 dal Golo. ACCIM, L IV, 17, 16 ottobre 1798 (25 vendemmiaio anno VII).

<sup>292</sup> Si vedano ACCIM, L IV, 17, lettera del primo ottobre 1798 (10 vendemmiaio anno VII) e la già citata memoria conservata in AN, AE B III, 301. Note sur les Concessions pour le Citoyen Dubois-Thainville, 17 settembre 1800 (30 fruttidoro anno VIII).

esistenza dell'effimera Repubblica Napoletana<sup>293</sup>, un inviato a Tunisi di Ferdinando di Borbone, fuggito nel frattempo a Palermo con la sua corte e postosi sotto la protezione inglese, stipula con il bey Hammuda una tregua «conclusa e stabilita per tutto il tempo che durerà la presente guerra colla Francia»<sup>294</sup>. Tale accordo, la cui prima versione esclude esplicitamente i bastimenti dei “ribelli” di Napoli<sup>295</sup>, viene rinnovato il 10 febbraio del 1800, successivamente al reinsediamento di Ferdinando sul trono partenopeo. Tuttavia, i pescatori di corallo rimangono in gran parte tagliati fuori dai benefici che la tregua comporta infatti, se da una parte la bandiera napoletana continua ad essere costantemente preda degli attacchi degli algerini, dall'altra il bey tunisino rifiuta fin da subito di concedere ai napoletani le patenti necessarie al libero accesso al corallo di Tabarca<sup>296</sup>.

Nei primi anni del XIX secolo, paradossalmente sono proprio la stipula della pace tra Francia e i Barbareschi, il parziale ritorno allo status ante la rottura del 1799 e il rapido naufragio dei progetti di ricostituzione degli stabilimenti delle Concessioni, a permettere alle coralline napoletane, sempre grazie alle tecniche di mimetizzazione, di ricominciare a frequentare i mari del Maghreb. Rispetto agli anni Novanta del XVIII secolo, tuttavia, le reti sulle quali questi ultimi si appoggiano per ottenere dalle amministrazioni marittime la documentazione di comodo subiscono una ridefinizione importante, dovuta probabilmente al nuovo atteggiamento adottato dalla Francia. Questa, infatti, a partire dal 1803, si rivolge per mezzo del suo console ad Algeri, Dubois-Thainville, alle autorità della Reggenza invitandole perentoriamente a prendere le misure necessarie

---

<sup>293</sup> Sulla breve, ma significativa esperienza della Repubblica Napoletana, mi limito a segnalare A. M. RAO, *La repubblica napoletana del 1799*, Newton Compton, Roma, 1997 e A. M. RAO (a cura di), *Napoli 1799. Fra storia e storiografia*, Vivarium, Napoli, 2013;

<sup>294</sup> Cfr. A. RIGGIO, *Tunisi e il Regno di Napoli nei primordi del XIX secolo*, in «Oriente Moderno», anno 27, n. 1/3, Gennaio-Marzo 1947, pp. 1-23;

<sup>295</sup> Si veda l'articolo V della tregua riportato in G. BONAFFINI, *Sicilia e Maghreb tra Sette e Ottocento*, Sciascia Editore, Caltanissetta-Roma, 1991, p. 125.

<sup>296</sup> Le ragioni di un tale rifiuto sono chiaramente desumibili da una lettera spedita dall'inviato napoletano a Tunisi, Vincenzo Musenga, il quale precisa che: «egli [il bey, nda] ascoltò la mia insinuazione, ma in vece di darmi favorevole risposta, mi disse che, per ora, gli era impossibile di acconsentire alla mia dimanda, stantecché egli da molto tempo avanzava somme considerevoli alla Nazione Francese, a motivo di detta pesca, che da quella che si faceva nel suo Regno, e che se venisse ad accordarne il permesso alla Nostra, le sue coste diverrebbero esauste, e ciò potrebbe causare un pretesto di essergli negati i suoi averi da quella Nazione», ASN, *Ministero degli Affari Esteri, Pesca del corallo*, 2392, 25 aprile 1800. Sull'azione del governo napoletano negli anni della tregua con Tunisi, si veda anche TESCIONE G., *Italiani alla pesca del corallo*, op. cit., pp. 340-342.

affinché «les seuls français puissent participer à la pêche»<sup>297</sup>. Inoltre, per far fronte alla decisa riduzione della propria presenza in Barberia, essa tenta di intensificare, attraverso un decreto del 3 febbraio 1804 (13 piovoso anno XII), le formalità amministrative che le coralline devono compiere sia sulla riva nord prima di recarsi alla pesca sia sulla riva sud, una volta giunte agli stabilimenti del Maghreb. Il fine è da una parte quello di garantire una migliore riconoscibilità ai battelli autenticamente armati in Francia, e dall'altra quello di facilitare i controlli sull'avvenuto versamento del corallo:

Vous m'avez adressé dans le temps l'arrêté du 13 pluviôse dernier, qui règle les formalités et les conditions que doivent remplir les marins qui se livrent à la pêche du corail. J'en ai, plus d'une fois, recommandé la sévère exécution; [...] Tout patron qui se livre à la pêche au corail doit être muni d'un acte de francisation<sup>298</sup>, d'un congé<sup>299</sup> ou passeport, qui sert à les faire reconnaître des barbaresques, et d'un rôle d'équipage légalement délivré dans un des ports de France. Selon l'arrêté du 13 pluviôse, il a du faire sa déclaration, soit à la chambre de commerce à Marseille<sup>300</sup>, soit au préfet du département de Liamone à Ajaccio, du point des concessions d'Afrique où il se propose de faire la pêche. Il doit, aussitôt qu'il y est rendu, se ranger sous la surveillance directe de l'agent français qui s'y trouve placé, et déposer entre ses mains ses papiers, qui ne doivent lui être rendus que lorsqu'il aura fourni son contingent de corail pour acquitter les deux caisses qui doivent être données à la Régence<sup>301</sup>.

Se, come facilmente intuibile, queste nuove incombenze permettono un migliore controllo presso le località di tradizionale provenienza delle imbarcazioni pescherecce (Ajaccio e la Provenza), esse non riescono a risolvere in alcun modo i problemi di gestione dei flussi di coralline sulla riva sud. Ciò è causato in prima istanza da un'endemica scarsità di funzionari; in queste zone, infatti, la Francia può disporre, per quanto riguarda Algeri, del solo Antoine Lèon a Bona. Come dimostra la documentazione consultata, il risultato si concretizza in uno stato di generalizzata noncuranza per le nuove norme. Continua, infatti, Dubois-Thainville nella lettera appena citata:

---

<sup>297</sup> «On m'a observé qu'on était instruit qu'une grande quantité de génois et napolitains devaient être du nombre des pêcheurs, et l'on se propose, à ce qu'il paraît, d'envoyer quelque armement contre eux». MAE, 22PO/1/35, 18 maggio 1803 (28 floreale anno XI).

<sup>298</sup> Secondo quanto spiega Dujardin-Sailly, l'atto di francesizzazione è «est un certificat qui, en permettant aux batiments d'arborer le pavillon français, leur assure la jouissance des privilèges attachés à la navigation nationale». DUJARDIN-SAILLY, *Code des douanes de l'Empire Français*, op. cit., p. 564.

<sup>299</sup> Il congedo, a sua volta, è «la permission accordé au capitaine de mettre en mer. C'est, en un mot, le véritable passeport des navires français». Ibidem.

<sup>300</sup> Le 9 dichiarazioni effettuate nel 1804 dalle coralline presso la Camera di commercio di Marsiglia sono conservate, in numero di 9 per il 1804, in ACCIM, MQ 5 1, 10.

<sup>301</sup> MAE, 22PO/1/36, 8 agosto 1804 (20 termidoro anno XII).



Toutes ces conditions sont essentiellement protectrices de nos pêcheurs ; mais je ne sais par quelle fatalité [...], nos corailleurs ont sans cesse été ingénieux à éluder les règlements les plus sages. Ceux-ci naviguent sur de simples déclarations des commissaires des Relations commerciales; ceux-là prennent leurs rôles d'équipage dans un des ports de France, vont en Sardaigne et ailleurs; s'en font délivrer d'autres, et arrivent ici sans l'acte essentiel de francisation, et sans la preuve qu'ils ont fait à Marseille ou à Ajaccio la déclaration qui leur est prescrite. [...] D'autres patrons, pour se soustraire à une légère rétribution de corail, évitent de se présenter devant l'agent de Bône, mouillent, pour faire des provisions, sur différents points de la côte, où ils s'exposent au plus grand danger d'être massacrés<sup>302</sup>.

Tra le coralline che disattendono i regolamenti, molte sono quelle in realtà armate a Torre del Greco. I marinai partenopei, infatti, consapevoli dell'innalzamento dell'attenzione in Francia, si dimostrano abili a ricercare nuove soluzioni che possano permettere loro di continuare a navigare nelle acque del Maghreb. In particolare, essi iniziano a dirigersi in numero consistente verso l'Isola d'Elba – territorio fino a poco tempo prima appartenente per un terzo allo stesso Regno di Napoli, ma annesso all'impero napoleonico a partire dal 1802<sup>303</sup> – tanto che, secondo quanto riferito dal console Dubois-Thainville su informazione ricevuta dall'agente di Bona, «la plupart des pêcheurs sortis de l'Ile d'Elbe sont napolitains»<sup>304</sup>. L'elezione dell'Elba da parte dei pescatori torresi, non è certamente casuale: da una parte, come mostrato da Maurice Dayet, questa dipende dalla difficoltà incontrata dai francesi a espandere un totale controllo sull'isola<sup>305</sup>. Dall'altra, proprio per la confusione generale vissuta nelle acque prospicienti, ai corallari questo sembra il luogo migliore per dissimulare con ancora maggior efficacia la propria reale appartenenza nazionale<sup>306</sup>.

---

<sup>302</sup> Ibidem.

<sup>303</sup> Fino al 1802 l'Isola d'Elba è suddivisa in 3 Stati: il Granduca di Toscana possiede Portoferraio ed il territorio circostante entro un raggio di pochi chilometri; il Re di Napoli ha il possesso della piazza di Porto Longone; la porzione rimanente appartiene invece al principe di Piombino.

<sup>304</sup> MAE, *Correspondance politique, Algerie*, tomo 37, 17 fruttidoro anno XII (4 settembre 1804); Della stessa opinione è anche il corsaro bonifacino Santi Parodi, uomo descritto dal console Dubois-Thainville come « un très mauvais sujet », il quale, giunto a Bona nel luglio 1804, sostiene pubblicamente presso la locale marina che tutti i battelli provenienti dall'Elba sono «des Napolitains, des gens perdues». Ivi, f. 81, 17 luglio 1804 (27 messidoro anno XII).

<sup>305</sup> Sulle difficoltà francesi all'Elba, si veda, M. DAYET, *Pierre-Joseph Briot et l'organisation del l'île d'Elbe (5 germinal an X à 26 brumaire an XII)*, in «Annales historiques de la Révolution française», 26esimo anno, n. 135, avril-juin 1954, pp. 140-157.

<sup>306</sup> Alcuni pescatori continuano comunque a recarsi a prendere la documentazione francese in altri luoghi, in particolare in Sardegna, dove essi possono spesso beneficiare della collaborazione di ufficiali subalterni. Una lettera inviata nel 1804 dal console napoletano a Cagliari al direttore della Segreteria di Stato, Luigi de'Medici, recita: «Credo per dovere di Ufficio partecipare a Vostra Eccellenza aver saputo che quaranta circa feluche corallare della Torre del Greco trovansi pescando il corallo sulle coste di Africa con Passaporto, Bandiera Francese contro le Sovrane intenzioni. So pure che sette di queste lo hanno preso in quest'anno medesimo in Alghero, datole da quel vice-commissario francese senza alcuna

Una vicenda, in particolare, parrebbe confermare come ciò avvenga. Nell'ottobre del 1805 una barca peschereccia con bandiera francese e dieci uomini di equipaggio viene fermata e poi catturata da un corsaro tunisino in quanto trovata in possesso di spedizioni irregolari. Ciò che spinge il rais barbaresco a ritenere legittimo l'arresto è, nello specifico, la mancanza di corrispondenza tra l'imbarcazione stessa e i dati di costruzione presenti sul congedo rilasciato in Francia. Non appena informato dell'arrivo a Tunisi dell'equipaggio – il quale è stato nel frattempo trattenuto in cattività e trattato «comme s'il eut été esclave» – il console Devoize si reca al palazzo del Bardo per reclamare la liberazione degli uomini e la restituzione della corallina, lamentando gli eccessi commessi dal corsaro nel procedimento di ispezione della documentazione di bordo:

Je me plaignait amèrement au Bey de cette violence, je me [...] sur ce droit de police que ces corsaires s'arrogeaient sur notre navigation, sur cette inspection intolérable et inusité des expéditions d'un bâtiment français et la prétention étrange de tirer de quelques différences dans les dimensions avec celles désignées dans le congé le prétexte d'une confiscation. J'ajoutai qu'il avait suffi de reconnaître que les expéditions d'un bâtiment étaient françaises et l'équipage composé moitié de français pour le respecter, qu'au gouvernement français seul appartenait le droit de punir les capitaines qui naviguaient en contravention de nos règlements maritimes<sup>307</sup>.

Pur riconoscendo come giuste le recriminazioni del console, il bey respinge ugualmente la richiesta di annullamento della presa, sostenendo che l'intero equipaggio della “gondola” – a esclusione forse del padrone – sia in realtà costituito da Napoletani, nemici della reggenza. Per avvalorare ciò, egli si basa essenzialmente sull'accento dei marinai. A questo punto, tuttavia, Devoize riesce abilmente a disinnescare l'argomentazione del sovrano barbaresco e ottenere la liberazione dell'equipaggio e la riconsegna del legno. Egli sostiene infatti che «[le matelots, nda] étant de Porto Longone, comme il pouvait se convaincre par le rôle d'équipage, ville qu'appartenait anciennement au Roi de Naples, il n'était pas étonnant que, malgré sa réunion à la

---

opposizione di quel vice-console di mio carico Giovanni Vitelli, e senza che me ne abbia, questo subalterno, fatto il minimo cenno, cosiché lo credo ben istruito, e complice di tal fatto accaduto anche medesimamente nel passato anno per altre feluche, non sapendo le restanti trentatré feluche suddette in qual altro luogo le sia stato dato il suddetto Passaporto, e Bandiera francese. So bensì da persone degne di fede ché il padrone Giovanni Soprano e figlio della Torre del Greco prendendo quest'anno in Alghero due Passaporti francesi glie n'è costato à medesimi scudi duecento cadauno», ASN, *Supremo Magistrato di Commercio*, 1733, 4 giugno 1804, lettera del console di Cagliari Francesco Bigani.

<sup>307</sup> MAE, 712PO/1/11, lettera di Devoize, 4 ottobre 1805 (12 vendemmiaio anno XIV).

France, les habitants eussent conservés leur accent avec leur langue<sup>308</sup>». Se la vicenda si conclude con un successo del console francese, quest'ultimo è tuttavia costretto ad ammettere in seguito che «le soupçon du bey était fondé, et que ce congé, qui avait appartenu à un autre navire, a été procuré au patron d'Amato, napolitain, propriétaire de la gondole, par un agent subalterne qui n'est pas sans doute assez instruit pour connaître le préjudice qu'il causait à ses compatriotes en introduisant des étrangers dans la jouissant des privilèges des concessions d'Afrique<sup>309</sup>».

Benché ci si trovi in un'epoca nella quale la Francia vede di cattivo occhio la presenza dei pescatori forestieri nelle acque nordafricane, si può notare come la legazione cisalpina intervenga in favore dell'imbarcazione. Ovviamente, si potrebbe pensare che Devoize interceda a favore della corallina senza avere coscienza della nazionalità dei marinai, cosa improbabile, ma che comunque ci permette una rapida riflessione sulle ragioni di tale comportamento. Bisogna ricordare, infatti, che secondo gli accordi franco-tunisini il controllo esercitato dalle reggenze barbaresche deve limitarsi alla mera constatazione della nazionalità, senza la possibilità di esercitare azioni di coercizione nei confronti di navi che dimostrassero di appartenere alla corona francese. Nel caso specifico, visto che l'arresto del battello avviene in violazione degli accordi stabiliti sulle visite, come ci fa notare Christian Windler, la priorità per i francesi è quella di tutelare una tale consuetudine dei trattati senza creare precedenti che concedano al bey un margine d'ingerenza nei confronti delle imbarcazioni di bandiera francese<sup>310</sup>. In una tale ottica, l'appartenenza nazionale dei corallari passa in secondo piano rispetto alla tutela di un equilibrio di politica internazionale.

## *2.4 Le nuove configurazioni in Maghreb a partire dal 1806*

### *2.4.1 L'ingresso di Napoli nel sistema di Stati napoleonici*

Gli inizi del XIX secolo sono segnati dalla riapertura della grande guerra che, a partire dal 1792 e fino alla breve pace di Amiens del 1802, ha sconvolto l'Europa. Nel 1803, le ostilità si riaccendono per volere soprattutto della Gran Bretagna, preoccupata

---

<sup>308</sup> Ibidem.

<sup>309</sup> Ibidem.

<sup>310</sup> C. WINDLER, *La diplomatie comme expérience de l'autre*, op. cit., pp. 232-238.

dalla ripresa dell'iniziativa francese nelle colonie (in America e nell'Oceano Indiano), dalla crescente influenza di Bonaparte in Nord Europa, Germania e Italia, nonché dal ritorno massiccio dei propri rivali nel Mediterraneo<sup>311</sup>. In un primo tempo, a ridiscendere in campo sono solamente i due principali contendenti, Francia e Inghilterra; tuttavia, gli sviluppi bellici e la trasformazione del Consolato in Impero inducono le altre corti europee a porsi serie domande sulla reale possibilità di convivere pacificamente con un sovrano sempre meno preoccupato di nascondere le proprie ambizioni espansionistiche. In conseguenza di ciò, nel corso del 1805 prende forma una nuova coalizione antifrancese (la terza), composta da Inghilterra, Austria, Russia, Svezia e Regno di Napoli. Solo la Spagna si schiera a fianco della Francia. La guerra che ne segue si rivela in realtà abbastanza rapida. In pochi mesi, i nemici di Bonaparte vengono completamente sbaragliati. Tuttavia, se sulla terraferma le campagne in Germania e in Italia si risolvono a favore dell'Imperatore, sul mare le armate di Napoleone non riescono a sovvertire quell'inferiorità che già all'inizio delle guerre della Rivoluzione era costata la quasi totale sparizione della bandiera francese dalle rotte del Mediterraneo. Già dalla fine del 1805, infatti, la battaglia di Trafalgar assicura all'Inghilterra il definitivo dominio dei mari. A partire da quel momento, Napoleone si trova quindi costretto a concentrare i propri sforzi in una guerra economica, ultima arma in suo possesso contro la Gran Bretagna<sup>312</sup>. Si tratta di una strategia che, per funzionare, presuppone l'imposizione del proprio dominio sull'intero continente<sup>313</sup>.

Dopo la conclusione della guerra della Terza coalizione iniziano dunque una serie di campagne che portano in breve tempo ad un inarrestabile completamento dell'espansione napoleonica sulla terraferma e alla creazione di una confederazione di

---

<sup>311</sup> Il *casus belli* è fornito dal rifiuto da parte della Gran Bretagna di rendere Malta, importante base mediterranea, all'ordine di San Giovanni. M. BIARD., P. BOURDIN, S. MARZAGALLI, *Révolution, Consulat, Empire. 1789-1815*, Belin, Parigi, 2014, pp. 242-243.

<sup>312</sup> Ivi, pp. 245-248. Si veda, S. MARZAGALLI, «*Les boulevards de la fraude*». *Le négoce maritime et le Blocus continental, 1806-1813*. Bordeaux, Hambourg, Livourne, Presses universitaires du Septentrion, 1999.

<sup>313</sup> L'idea di "chiudere" il continente all'Inghilterra si è affermata in Francia già nel corso del decennio precedente, prima nel 1795, al momento dell'instaurazione del Direttorio, e poi nel 1798, con l'ascesa dello stesso Napoleone, affiancato da Sièyes. Essa si fonda, come scrive Silvia Marzagalli, «sur la conviction, alors largement répandue, que la Grande-Bretagne ne vivait que sur le crédit et sur la confiance accordée par les particuliers au gouvernement, et qu'en frappant au cœur des intérêts mercantiles, il était possible d'ébranler cette confiance. Privé de crédit, le gouvernement anglais aurait dû demander la paix». M. BIARD, P. BOURDIN, S. MARZAGALLI, *Révolution, Consulat, Empire*, p. 250;

Stati, spesso affidati a membri della famiglia Bonaparte, posti sotto il diretto o indiretto controllo dell'Impero francese o di satelliti dello stesso<sup>314</sup>.

Questa situazione di rivalità anglo-francese si riproduce seppur in scala minore anche presso le Reggenze del Maghreb, e soprattutto ad Algeri, dove la sfida per il dominio sulle concessioni entra definitivamente a far parte della più ampia lotta per il controllo del Mediterraneo. I risultati di tale lotta sono importanti e si risolvono in una definitiva ridefinizione degli equilibri locali.

È nel contesto degli eventi appena descritti che bisogna collocare l'occupazione del Regno di Napoli nel febbraio del 1806 per mano delle truppe comandate dal generale Massena, le quali si impadroniscono della parte meridionale della penisola italiana dopo aver incontrato scarsa resistenza<sup>315</sup>. A quell'epoca, d'altra parte, la corte borbonica, resasi conto della propria disperata situazione, è già fuggita (nella notte tra il 23 e il 24 gennaio) a Palermo, dove re Ferdinando è costretto ad affidarsi una volta ancora alla protezione dell'Inghilterra<sup>316</sup>. A marzo, quando gli ultimi combattimenti sono ancora in atto, Giuseppe Bonaparte, fratello di Napoleone, viene nominato da quest'ultimo nuovo re di Napoli. Verrà sostituito da Gioacchino Murat due anni dopo, al momento del suo passaggio sul trono di Spagna. Dopo un periodo di intense turbolenze, inizia per il Mezzogiorno continentale un decennio caratterizzato da una maggiore stabilità e da una serie di importanti riforme destinate a mutare irreversibilmente le strutture amministrative, politiche e sociali del paese<sup>317</sup>.

Nell'immediato – e per ciò che ci riguarda più direttamente – l'instaurazione del nuovo regime, assimilando la navigazione napoletana a quella francese, ha ripercussioni importanti sulla circolazione mediterranea. Lo sfruttamento del corallo da parte dei torresi, in particolare, sembra finalmente entrare in una nuova e più fortunata fase, contraddistinta dalla possibilità di beneficiare “legalmente” dei diritti e dei privilegi acquisiti dalla diplomazia francese. E in effetti, all'inizio della stagione di pesca del

---

<sup>314</sup> Nel luglio del 1806 viene creata la Confederazione del Reno, un'associazione di Stati alleati della Francia. Questa, porta alla dissoluzione del Sacro Romano Impero. Intimorito da tali sviluppi, il re di Prussia, Federico Guglielmo III, si fa promotore di una Quarta coalizione, venendo però rapidamente sconfitto a Jena e Auerstaedt. Allo smembramento dello stato tedesco farà seguito, nel 1807, la campagna contro la Russia, la quale porterà, nel giugno dello stesso anno, alla pace di Tilsit.

<sup>315</sup> G. GALASSO, *Il Mezzogiorno borbonico e napoleonico (1734-1815)*, in *Il Regno di Napoli*, v. 4, Utet, Torino, 2007, pp. 995-1011.

<sup>316</sup> Sull'occupazione inglese della Sicilia si veda, ad esempio, BIANCO G., *La Sicilia durante l'occupazione inglese (1806-1815)*, Reber, Palermo, 1802.

<sup>317</sup> A. SPAGNOLETTI, *Storia del Regno delle Due Sicilie*, Il Mulino, Bologna, 1997, p. 38.

1806, i pescatori napoletani rispondono con immediato entusiasmo alla chiamata di Jean-Dauphin Raimbert<sup>318</sup>, ex impiegato dell'*Agence d'Afrique* a Collo e, dal 1804, nuovo agente consolare di Tabarca, con l'incarico di riorganizzarvi il servizio della pesca<sup>319</sup>.

Persiste, tuttavia, un problema non secondario. Come abbiamo visto, fatta eccezione per una breve tregua ottenuta con Tunisi a cavallo tra i due secoli, la diplomazia napoletana non è mai riuscita a concludere accordi di pace duraturi con le Reggenze del Maghreb. Nel corso della prima parte delle guerre rivoluzionarie e napoleoniche, l'economia marittima del regno è stata anzi costantemente minacciata dai corsari di Tunisi e Algeri<sup>320</sup>; allo stesso tempo, le sguarnite coste dell'Italia meridionale sono state teatro di molteplici attacchi, i quali hanno fatto salire il numero di captivi napoletani detenuti in Africa del Nord<sup>321</sup>. In questo senso, in assenza di preesistenti trattati che leghino direttamente Napoli alle Potenze barbaresche, la possibilità di frequentare in sicurezza le acque nordafricane passa innanzitutto dalla disponibilità di queste ultime a riconoscere le nuove acquisizioni francesi.

A Tunisi, dove la Francia, benché non disponga più di un reale monopolio sullo sfruttamento del corallo, in realtà, gode ancora di molto credito presso la locale corte

---

<sup>318</sup> Originario di Lorques (dipartimento del Var), viene nominato, tramite decisione ministeriale del 19 giugno 1804 (30 pratile anno XII), «Agent du commissariat général de l'Empire français». Nel corso degli anni successivi, e poi ancora nel periodo della Restaurazione, rivestirà un ruolo fondamentale nella gestione della pesca del corallo. A.-M. PLANEL, *Du comptoir à la colonie. Histoire de la communauté française de Tunisie*, Riveneuve éditions, Tunisi, 2015, p. 757; Sulla nomina di Raimbert, si vedano anche la lettera inviata dal console Devoize a Talleyrand il 12 marzo 1804 (21 ventoso anno XII) e la risposta del Ministro del 19 giugno (30 pratile anno XII). E. PLANTET, *Correspondance des beys de Tunis et des consuls de France, 1814-1883*, op. cit., pp. 456-458.

<sup>319</sup> In merito all'azione dell'agente a Tabarca, Charles Féraud scrive che «en 1805, il n'y eut qu'un petit nombre de pêcheurs qui répondirent à l'appel de Raimbert; mais, l'année suivante, il s'en présente plus de quatre cents, Napolitains, Génois, Corses, et six bateaux, seulement, armées à Marseille». FÉRAUD C., *Histoire des villes de la Province de Constantine*, op. cit., p. 588. Scorrendo la documentazione prodotta a Tunisi ed ad Algeri, non ho trovato conferma di una cifra così alta di imbarcazioni pescherecce. Tuttavia, se questi numeri possono forse apparire esagerati, non vi è dubbio che la nuova situazione politica dell'Europa abbia incoraggiato fin da subito i capitalisti e patroni napoletani a inviare un alto numero di coralline in Maghreb.

<sup>320</sup> In una nota indirizzata al Ministro Acton il 24 maggio del 1800, si fa per esempio rilevare come «i danni che causano gli Algerini al nostro commercio continuano ad essere dolorosi». Cfr. T. FILESI, *Napoli e Algeri tra il 1740 e il 1833*, in R. RAINERO (a cura di), *Italia e Algeria. Aspetti storici di un'amicizia mediterranea*, Marzorati, Milano, 1982, p. 117.

<sup>321</sup> Sul problema barbaresco nel Mezzogiorno d'Italia nel periodo della Rivoluzione e sull'azione di protezione del governo napoletano, si vedano, M. MAFRICI, *Regno di Napoli e Reggenze barbaresche nel contesto mediterraneo*, in P. BARRA (a cura di.), *Il Mezzogiorno d'Italia e il Mediterraneo nel triennio rivoluzionario 1769-1799*, Centro d'orso, Avellino, 2001, pp. 97-114; Id, *Il Mezzogiorno d'Italia e il mare: problemi difensivi nel Settecento*, in «Mediterranea. Ricerche storiche», 4, tomo II, 2007, pp. 637-663.

beilicale, il console Devoize può presentare con una certa autorevolezza le proprie richieste. Nonostante ciò, l'accettazione della nuova situazione da parte del Bey Hammuda non è immediata, visto lo stupore che egli, venuto a conoscenza della caduta dei Borbone, manifesta nel constatare «qu'un Royaume qu'il appelait, avec raison, les Indes de Tunis, était au pouvoir d'une armée française»<sup>322</sup>; sottintendendo, tra l'altro, quella sensazione di fastidio comprensibile se si pensa agli eventuali guadagni persi. In effetti, in primavera, alcuni incidenti hanno ancora luogo. Ad aprile, per esempio, un corsaro tunisino si impossessa di una paranzella napoletana che «avait appareillé de Civitavecchia munie d'une expédition française que Son Altesse Royale le prince Joseph avait autorisée [...] à leur délivrer»<sup>323</sup>. Nonostante le lamentele di Devoize, il bey rifiuta di liberare i nove uomini dell'equipaggio, i quali vengono venduti ed inviati ai lavori pubblici<sup>324</sup>. Sulle prime, diventa quindi necessario «avertir à tems la navigation napolitaine de se tenir en garde contre les barbaresques, surtout ceux qui se livrent à la pêche du corail sur les côtes de Tabarque, où ils affluent dans cette saison»<sup>325</sup>. Il comportamento dei corsari tunisini e del bey si può in questo caso spiegare con lo scarto temporale che intercorre tra l'effettiva ascesa di Giuseppe Bonaparte sul trono del Regno di Napoli e l'invio a Tunisi della notifica ufficiale relativa a tale ascesa. Al momento della cattura della paranzella, Hammuda è ben consapevole dell'avvenuto cambio di regime, ma la notizia è arrivata alle sue orecchie solamente per via informale<sup>326</sup>. Quando, all'inizio dell'estate, l'informazione lo raggiunge ufficialmente<sup>327</sup>, il console, finalmente, ottiene senza più alcuna difficoltà l'inviolabilità per i napoletani che, come da accordi, spetta ai sudditi napoleonici. Tanto che Devoize ha da dichiarare:

---

<sup>322</sup> MAE, 712PO/1/24, 30 aprile 1806. Devoize al Ministro delle Marina napoletano, Pignatelli.

<sup>323</sup> Ibidem.

<sup>324</sup> Sui diversi destini nei quali potevano incappare i captivi cristiani detenuti presso le reggenze barbaresche, si vedano, tra gli altri, A. ZAPPIA, *Mercanti di uomini. Reti e intermediari per la liberazione dei captivi nel Mediterraneo*, Città del silenzio, Novi Ligure, 2018; S. BONO, *Schiavi. Una storia mediterranea (XIV-XIX)*, Il Mulino, Bologna, 2016; M. BOSCO, *Il commercio dei captivi nel Mediterraneo di età moderna. (Secc. XIV-XVIII). Orientamenti e prospettive attuali di ricerca*, in «Cronomons», n. 18 (2013), pp. 57-82.

<sup>325</sup> MAE, 712PO/1/24, 30 aprile 1806. Devoize al Ministro delle Marina napoletano, Pignatelli.

<sup>326</sup> Questo tipo di argomento è d'altronde quello correntemente usato presso le reggenze del Maghreb. Nel 1798-79, ad esempio, i corsari barbareschi giudicano buona presa una quarantina di battelli veneziani battenti bandiera imperiale; gli assalitori sanno bene che tali navi sono ormai sotto la giurisdizione di una potenza amica. Tuttavia, essi fingono di ignorare la nuova appartenenza politica, asserendo di non essere stati ancora ufficialmente avvertiti del trasferimento di sovranità. D. PANZAC, *Les corsaires barbaresques*, op. cit., p. 82.

<sup>327</sup> 20 giugno 1806. E. PLANTET, *Correspondance des beys et consuls de Tunis*, op. cit., p. 465.

Je m'empresse de rassurer Votre Excellence par la première occasion qui se présente en lui faisant savoir que tous ces navigateurs n'ont plus rien à redouter des armements de cette régence et que de sérieuses représentations ayant fait impression sur l'esprit du bey, il a donné depuis longtemps les ordres les plus précis aux rais de ses corsaires de respecter tout bâtiment portant congé et pavillon français. Plus de 150 bateaux de cette nation pêchent le corail dans la mer de Tabarque et y jouissent de la même tranquillité et protection que les patrons corailleurs français<sup>328</sup>.

Allo stesso tempo, il console ha ottenuto nuovamente dal bey l'accesso gratuito alla pesca per un numero illimitato di battelli<sup>329</sup>.

Se l'intervento di Devoize si rivela piuttosto semplice, differente è il caso algerino dove il dey si rifiuta caparbiamente di riconoscere ai pescatori di Napoli lo stesso trattamento riservato ai francesi. Sebbene gli accadimenti descritti non inibiscano, almeno in un primo momento, l'oltrepassare dell'incerta linea che delimita l'estensione delle acque tunisine da parte dei battelli di ogni nazionalità, tuttavia, la situazione precipita improvvisamente durante i primi giorni del mese di settembre. Se, infatti, fino a quel momento, numerose coralline approdano e praticano la pesca a Bona e presso le rovine di La Cala – disturbate più dalle tribù berbere della costa e dai legni inglesi che non dal pattugliamento delle imbarcazioni di Algeri –, tutto muta quando due corsari armati dal dey partono alla volta delle concessioni e, dopo aver controllato la totalità delle barche pescherecce con bandiera francese, arrestano i corallari napoletani e confiscano tutto il corallo (circa dieci quintali) depositato presso i magazzini di Antoine Léon<sup>330</sup>. La documentazione sull'accadimento è controversa nel riportare numero dei battelli fermati e dei pescatori tenuti in cattività. Se, infatti, lo storico Eugène Plantet, utilizzando i dati riportati in una lettera scritta dal console Dubois-Thainville al Ministro degli Affari Esteri, il 25 settembre 1806, riferisce di 106 napoletani prelevati e mandati ad Algeri e 32 battelli corallari catturati<sup>331</sup>, in una lettera inviata da Bona a Tabarca il 2 ottobre 1806 e conservata presso gli Archives Diplomatiques di Nantes, si racconta di come i corsari algerini siano ripartiti nella notte tra il 24 e il 25 settembre «laissant sur le rivage les 18 bateaux entièrement dépouillés, emmenant avec eux une partie des

---

<sup>328</sup> Ivi, 14 luglio 1806.

<sup>329</sup> G. TESCIONE, *Italiani alla pesca del corallo*, op. cit., p. 345.

<sup>330</sup> MAE, 712PO/1/183. 12 settembre 1806. Léon a Devoize. Inizialmente, anche Jean-Dauphine Raimbert, in quel momento presente a Bona, viene arrestato. Il 27 settembre egli è tuttavia già di ritorno a Tabarca.

<sup>331</sup> E. PLANTET, *Correspondance des deys d'Alger avec la cour de France (1579-1833)*, Tomo II (1700-1833), Parigi, 1889, pp. 511-512.



équipages, les patrons compris, et abandonnant ici à terre les autres matelots au nombre de 100, pour être envoyé à Alger par terre»<sup>332</sup>.

Al di là delle controverse questioni numeriche, ciò che emerge dalle fonti è il ruolo giocato nella vicenda dagli Inglesi e, in particolare, dall'agente Geronimo Escudero. La figura di Escudero, e con esso i suoi traffici, meritano un cenno poiché ben rendono il panorama di quei personaggi i cui interessi gravitano attorno ai commerci con Algeri e che, in qualche forma, si insinuano nelle questioni inerenti le concessioni. È questi, infatti, secondo il vice-console francese, ad aver aizzato il dey contro i napoletani. Originario di Mahon, Escudero è un modesto negoziante spagnolo «auparavant simple capitaine de cabotage»<sup>333</sup> stabilitosi da qualche anno a Bona per praticare il traffico di lana, cera e cuoio nonostante il teorico monopolio francese. Fin dal suo arrivo, Antoine Léon ha preso a denunciarne, oltre ai commerci illeciti, l'arroganza e i soprusi. Escudero, il quale non dispone in realtà di alcuna nomina ufficiale da parte del governo britannico, ma che gode dell'appoggio del console inglese ad Algeri, nelle parole del vice-console «se montre et agit avec tout le pouvoir que pourrait avoir un consul général»<sup>334</sup>, rendendosi responsabile di molti degli attacchi effettuati dai corsari inglesi nei confronti dei corallari di bandiera francese<sup>335</sup>. In virtù di queste azioni, nel corso dei primi anni del secolo, il console Dubois-Thainville ne sollecita in diverse occasioni l'espulsione<sup>336</sup>.

Nel luglio del 1806, in seguito a una nuova richiesta da parte della Francia, Escudero viene effettivamente richiamato ad Algeri dal dey Ahmed, intenzionato, almeno in apparenza, a disfarsi della sua ingombrante presenza<sup>337</sup>. Tuttavia, una volta arrivato presso la capitale della reggenza, riesce inaspettatamente a ribaltare la situazione a suo favore e a indirizzare gli algerini contro le concessioni. Infatti, secondo le parole del vice-console Léon:

---

<sup>332</sup> MAE, 712PO/1/220, 2 ottobre 1806, senza autore.

<sup>333</sup> Così in una memoria più tarda risalente al 1817. AN, AE-B-III 301, *Notes sur l'ancienne Compagnie royale d'Afrique et sur son commerce en Barbarie*.

<sup>334</sup> MAE, 712/PO/1/183. 28 giugno 1806, Léon a Devoize.

<sup>335</sup> Non solo. Nel 1804, in occasione dell'arrivo a Bona di uno di questi corsari, «armé à Malte expressément pour venir ici prendre quelques felouques», egli pretende che ognuno dei battelli presenti in loco – tra le dieci e le 14 imbarcazioni, tutte provenienti dall'Isola d'Elba – versi al capitano inglese 40 piastre. Ivi, 31 agosto 1804 (12 fruttidoro an XII).

<sup>336</sup> E. PLANTET, *Correspondance des deys d'Alger avec la cour des France*, op. cit., p. 511.

<sup>337</sup> MAE, 712PO/1/183, 11 agosto 1806. Léon à Devoize.

Nous avons été bien aise lorsque, par ordre du dey transmis au bey de Constantine, [?] de faire sortir de cette Province le perfide Escudero; il fut à Alger, comme vous savez; et là, par les intrigues et l'argent il a trouvé chez quelque personne une protection. Il n'a pas manqué de dire tout ce qu'il a pu contre la France; il a même assuré à la marine que grand nombre de nos corailleurs n'avaient point de congé et que ceux qui l'ont sont des Napolitains et que par conséquent ce sont des ennemies de la Régence, et que sous le pavillons français viennent sur ces côtes faire la pêche et qu'ils s'emparent des sandals maures lorsqu'ils les rencontrent. D'après toutes [toutes, sic] ces belles dépositions faites par ce digne personnage, la Régence a envoyé ici deux corsaires<sup>338</sup>.

Se dalle fonti francesi non è possibile ricostruire con precisione la dinamica di quanto avvenuto tra il sovrano barbaresco, il console britannico e l'agente Escudero, lo scarso effetto avuto dalla diplomazia francese induce certamente a porsi qualche domanda sugli equilibri politici ad Algeri.

Le settimane successive alla presa dei battelli napoletani sono caratterizzate da momenti di grande incertezza nei quali le notizie si diffondono lentamente, non solo tra Algeri e Parigi, ma anche tra Algeri e Bona e tra le due stesse reggenze, allora in guerra tra loro. Ancora il 14 ottobre, Antoine Léon informa il console Devoize di essere «privé des lettres de Monsieur Thainville». E, continua il vice-console, «j'ignore nos affaires à Alger, mais d'après la manière que les Algériens se sont conduits en arrettant [sic] nos bateaux [sic] corailleurs, je crains bien que les affaires se brouilleront avec nous; voilà [sic] près qu'un mois et demi que j'ai expédié d'ici un courrier et qu'il n'a pas encore paru»<sup>339</sup>. In gioco c'è quindi lo stato stesso delle relazioni franco-algerine. Secondo le informazioni fornite all'autore della lettera citata da due nuovi corsari comparsi nei pressi delle concessioni, il sovrano barbaresco non desidera dichiarare guerra alla Francia; rimane tuttavia l'«ordre de courir sur les nouveaux français, et de ne respecter que les anciens»<sup>340</sup>. In effetti, come accennato in precedenza, nonostante la supposta volontà del sovrano di non tutelare «les nouveaux français», nei mesi successivi Dubois-Thainville riesce ad ottenere il rilascio dei pescatori napoletani. Il successo del console di Algeri, tuttavia, non è sufficiente a fugare i timori relativi alla precarietà della posizione Francia nei confronti del dey che, ben presto, si rivelano fondati.

---

<sup>338</sup> Ivi, 12 settembre 1806.

<sup>339</sup> MAE, 712PO/1/183, 14 ottobre 1806, il vice-console Léon al console di Tunisi, Devoize.

<sup>340</sup> MAE, 712PO/1/220. 2 ottobre 1806, senza autore.

#### 2.4.2 Le concessioni algerine all'Inghilterra (1807)

Allargando lo sguardo ad un contesto più ampio, gli eventi di Bona del settembre del 1806 appaiono in effetti il riflesso di una più generale e progressiva ridefinizione degli equilibri politici ad Algeri.

A inizio XIX secolo, nonostante le difficoltà del decennio precedente, la Francia ha conservato presso la reggenza abbastanza influenza da ottenere una piena restituzione delle concessioni di Bona e La Cala. Allo stesso tempo, la conclusione della pace franco-algerina del 1801 ha segnato per la Gran Bretagna l'inizio di un periodo di tensioni con il Dey Mustafa. Questo, nel 1802, grazie ad un pretesto, ha violentemente espulso il console inglese Falcon, resistendo poi alle pressioni esercitate dall'ammiraglio Horatio Nelson per chiedere il reintegro dell'agente<sup>341</sup>. La condizione inglese alla corte di Algeri, tuttavia, non implica un consolidamento delle relazioni tra quest'ultima e i francesi, visto che la politica internazionale tra i due paesi resta incerta. Le ragioni sono molteplici e, in questa sede, vi si farà solo un breve cenno per esigenza di brevità. Tra queste la discrepanza tra la ripresa degli accordi economici e un'effettiva rinascita soddisfacente dello sfruttamento delle risorse locali (cera, pelli e lana) e dei commerci. Unica eccezione, l'estrazione del corallo che, tuttavia, viene ripresa in forma non sistematicamente strutturata e il cui impatto economico sulle popolazioni locali risulta relativo. Vista una tale situazione di stallo nel settore delle esportazioni e l'apparente immobilismo della Francia, il dey si trova più volte costretto a richiedere al console Dubois-Thainville di esprimersi chiaramente riguardo le intenzioni del proprio governo in merito agli accordi di monopolio<sup>342</sup>. A ciò si aggiunga che, nel 1804, i problemi con il sovrano barbaresco si aggravano a causa di in una spinosa controversia – in seguito rientrata – riguardante i *lismes* annuali, il cui pagamento è stato eluso dalla Francia<sup>343</sup>.

---

<sup>341</sup> MASSON P., *À la veille d'une conquête*, op. cit., p. 74; Sull'espulsione del console inglese Falcon e sull'intervento di Nelson si veda anche la lettera scritta da Dubois-Thainville il 26 gennaio 1804 (5 piovoso anno XII) e conservata in MAE, *Consulat d'Alger*, tomo 37.

<sup>342</sup> Si veda, ad esempio, MAE, 22PO/1/36, 18 ottobre 1804 (26 vendemmiaio anno XIII), Dubois-Thainville à Talleyrand.

<sup>343</sup> La controversia riguardante il pagamento del canone trae la sua origine da una differente interpretazione del trattato del 1801 con il quale il dey ha restituito la concessioni alla Francia. Tale trattato prevede, all'articolo 5, che «les lismes ne seront exigibles que du jour où les Français seront rétablis dans les comptoirs». Ora, secondo il governo francese, il semplice invio di Antoine Léon a Bona costituisce una soluzione transitoria, utile a riaffermare il possesso degli stabilimenti, ma non assimilabile a un effettivo reinsediamento nelle concessioni. Al contrario, secondo Algeri, tale reinsediamento è, a

Oltre ai contrasti legati alle concessioni, restano sullo sfondo differenti criticità che perturbano la relazione tra le due potenze. Tra queste, spicca l'annosa questione legata ai debiti accumulati (e mai saldati) dal governo del Direttorio nel decennio precedente per le forniture di grano necessarie alla popolazione del *Midi* e al foraggiamento delle truppe impegnate nella guerra.

Ma c'è di più. A partire dall'inizio dell'Ottocento, infatti, si può notare come tutte queste questioni vengano affrontate dalla diplomazia francese con una retorica sempre meno volta alla ricerca di un compromesso e come, al contrario, emerga una dialettica politica assai ferma e, talvolta, caratterizzata da toni minacciosi<sup>344</sup>. Già nel 1802, possiamo notare questo atteggiamento nelle parole di Bonaparte che così si rivolge al Dey Mustafa:

J'expédie un nouvel officier, porteur de cette lettre [...] Je vous demande donc réparation éclatante pour les griefs dont je me suis plaint [...]. Je vous fais également connaître mon indignation sur la demande que vos ministres ont osé faire que je paye 200 000 piastres. J'ai détruit l'Empire des Mamelouks [...]. Craignez la même sort. [...] Je vous l'ai dit et je vous le répète: je veux vivre en bonne amitié avec vous, je n'ai aucune vue ambitieuse, je n'ai pas besoin de vos États pour être au Premier rang des Puissances, mais si vous refusez de me donner satisfaction, et si vous ne réprimez pas la licence de vos Ministres qui osent insulter mes agents et de vos bâtiment qui osent insulter mon pavillon, je débarquerai 80 000 hommes sur vos côtes et je détruirai votre Régence<sup>345</sup>.

Questo atteggiamento, inizialmente, trova una sua giustificazione nella viva soggezione che, nonostante le difficoltà vissute dalla marina mercantile francese nel riconquistare la propria importanza commerciale nel Mediterraneo, la potenza napoleonica continua ad esercitare in Maghreb. La capacità di contrattazione di Parigi si dimostra efficace già nello stesso 1802, quando il Primo Console chiede e ottiene con relativa semplicità il riconoscimento della Repubblica italiana da parte delle reggenze. Nell'occasione, infatti, il dey di Algeri ci tiene a precisare che una tale adesione «ne

---

partire dall'arrivo dell'agente e della ripresa della pesca, innegabile. MAE, 22PO/1/35, 12 aprile 1804 (22 germinio anno XII), Dubois-Thainville à Talleyrand.

<sup>344</sup> Sull'atteggiamento della diplomazia francese nei confronti delle Reggenze barbaresche nel periodo rivoluzionario e nei primi anni napoleonici si veda, oltre al già citato articolo di Fatiha Loualich, R. TLILI SELLAOUI, *Du droit naturel au droit positif. La diplomatie de la France révolutionnaire avec les pays musulmans de la Méditerranée occidentale*, in M. DORIGNY, R. TLILI SELLAOUI (dir.), *Droit des gens et relations entre les peuples dans l'espace méditerranéen autour de la Révolution française*, Société des études robespierristes, Parigi, 2006; C. WINDLER, *La diplomatie comme expérience de l'autre*, op. cit. pp. 383-390.

<sup>345</sup> E. PLANTET, *Correspondance des deys d'Alger*, op. cit., pp. 502-503.

l'aurait pas accordée pour un million de piastres si elle lui avait été faite par un autre que par le Premier Consul»<sup>346</sup> dimostrando, di tale forma, la condizione di privilegio vissuta dai cisalpini. Inoltre, nel luglio del 1805, di fronte ai tentennamenti di Mustafa Dey a concedere la liberazione degli schiavi genovesi, Napoleone invia ad Algeri una legazione con a capo il fratello Girolamo riuscendo ad ottenere una rapida soddisfacente soluzione<sup>347</sup>.

Se fino a quel momento la Francia vede sostanzialmente riconosciuta ogni sua richiesta, meno di un anno dopo, nel momento di chiedere, peraltro perentoriamente, il riconoscimento della conquista del Regno di Napoli, la situazione è ormai notevolmente cambiata. Innanzi tutto è la Reggenza stessa ad aver vissuto una profonda ridefinizione interna. Esistono alcuni accadimenti che ci testimoniano tale mutazione. Alla fine di giugno del 1805, per esempio, si assiste all'acuirsi di una forte tensione generata da una carestia dovuta alla crisi cerealicola che da qualche stagione sta attanagliando il Paese. In questa situazione il popolo, affamato, indica i mercanti ebrei quali colpevoli, attraverso le esportazioni, di sottrarre cibo al paese. Ne scaturisce una dura protesta che culmina in un pogrom che porta a diverse morti tra gli ebrei di Algeri, tra questi anche il negoziante Naftali Busnach, uno dei principali ispiratori della politica algerina, nonché importante intermediario commerciale del dey, viene assassinato<sup>348</sup>. Nonostante il tentativo da parte di Mustafa di far ricadere le responsabilità della carestia sui mercanti ebrei e nonostante l'aver acconsentito al pogrom, un paio di mesi dopo, alla fine di agosto, è egli stesso a cadere vittima di una rivolta animata dai giannizzeri di Algeri, i quali nominano al suo posto Ahmed Pacha (1805-1808).

---

<sup>346</sup> Cfr. P. MASSON, *À la veille d'une conquête*, op. cit., pp. 75-76.

<sup>347</sup> In quell'occasione, 230 schiavi italiani (soprattutto genovesi) vengono riportati in Francia. Per la liberazione, Girolamo accetta di versare una somma importante al dey, presentandola però come una gentile donazione e non come un riscatto.

<sup>348</sup> La politica condotta da Naphtali Busnach e Jacob Bacri nei primi anni dell'Ottocento è particolarmente ambigua e non si può considerare come incontestabilmente favorevole ai francesi, dei quali essi sono rivali commerciali. Tuttavia, se da una parte l'interesse è quello di indebolire la presenza mercantile dei propri concorrenti, dall'altra essi sono costretti a conservare il più possibile, a causa dei loro stessi interessi economici, l'amicizia di Bonaparte: «Je ne crois pas que M. Busnach veuille une rupture entre les deux puissances, parce qu'il a des parents en France; parce qu'il y réclame des sommes considérables, et qu'il en a d'immenses à Livourne, sur lesquelles il craint que nous ne mettions la main; parce que, tout ignorant qu'il est sur les affaires d'Europe, il redoute surtout l'empereur d'une grande nation, auquel il ne s'agit que de vouloir pour donner à ce pays-ci de terribles leçons» MAE, *Correspondance politique, Algérie*, tomo 37. Dubois-Thainville a Talleyrand. 16 dicembre 1804 (25 frimaio anno XIII).

L'avvicendamento sul trono di Algeri si configura immediatamente come un nuovo motivo di tensione, in quanto Dubois-Thainville nel frattempo ha ricevuto da Parigi l'ordine di sospendere il tradizionale versamento dei ricchi "presenti" pretesi dalle reggenze barbaresche in occasione dell'elezione di un nuovo sovrano<sup>349</sup>. Questo nuovo gesto di superbia da parte dell'Imperatore francese deve ormai confrontarsi con una situazione internazionale che sta evolvendo e in particolare con il dilagare della potenza inglese sui mari. Se la superiorità marittima dell'Inghilterra è a quell'epoca già conosciuta, è la sconfitta di Trafalgar (21 ottobre 1805) la cartina tornasole del ridimensionamento della potenza francese e il fattore scatenante di una decadenza dei traffici marittimi che faranno sentire i loro effetti sull'economia cisalpina negli anni susseguenti il conflitto<sup>350</sup>. Se il ristagno economico non è immediato, la portata simbolica della disfatta è enorme. In particolare, in Maghreb, dove le Reggenze sono inevitabilmente portate a guardare con un interesse maggiore chi possa garantire il mantenimento degli equilibri della circolazione marittima, la *débâcle* subita dai francesi infligge un colpo decisivo a quell'immagine «glorieuse et conquérante»<sup>351</sup> di Bonaparte figlia delle vittorie ottenute dalle armate francesi sul continente europeo.

Come immaginabile, se la Francia inizia una fase di declino in Nord Africa, l'Inghilterra può, al contrario, offrirsi nuovamente come un interlocutore credibile per Algeri. E in questo contesto che vanno interpretati sia il rifiuto del 1806 da parte del Ahmed Dey di riconoscere le nuove conquiste francesi in Italia sia la conseguente spedizione contro i pescatori di corallo di Bona, ovvero come momenti cruciali nel segnare il definitivo passaggio della Reggenza di Algeri all'interno della sfera di influenza britannica.

La ridefinizione degli equilibri politici algerini si sposta però ancora più in là. Fino a quel momento le concessioni francesi, pur importanti, non sono forse mai realmente state uno dei punti focali della lotta anglo-francese per il controllo del Mediterraneo. Ora, con il continente europeo quasi completamente riunito nelle mani della Francia, l'Inghilterra deve necessariamente cercare di rinforzare altrove la propria presenza. A

---

<sup>349</sup> P. MASSON, *À la veille d'une conquête*, op. cit., p. 75. Sulla questione dei presenti, si veda soprattutto C. WINDLER, *La diplomatie comme expérience de l'autre*, op. cit., pp. 485-536.

<sup>350</sup> M. BIARD, P. BOURDIN, S. MARZAGALLI, *Révolution, Consulat, Empire*, op. cit., p. 242

<sup>351</sup> Ibidem.

questo punto, quindi, la questione del controllo degli approdi e dei privilegi algerini acquista una rilevanza inedita.

L'inizio del 1807, segna il punto di definitiva svolta. Nel gennaio di quell'anno, infatti, a seguito di un'ennesima incomprensione franco-algerina, il console inglese Henry Staniford Blanckley<sup>352</sup> e il Dey Ahmed trovano un accordo decennale per il passaggio delle concessioni francesi alla Gran Bretagna. La copia dell'atto, inviata il 9 febbraio 1807 dallo stesso console al *Foreign Office* inglese, ci permette di conoscerne le clausole principali. Come per il passato, il contratto prevede la completa cessione ai britannici sia della pesca del corallo, concessa «per loro conto come era in passato in potere alli Francesi»<sup>353</sup>, sia del monopolio assoluto sulle esportazioni di lana, cera e cuoio locali:

La causa che abbiamo scritto questo firmano osia contratto che vi è fra di noi (...), con la licenza di Sua Eccellenza Dey Ahmed Bascià ed il Divano, coll'Illustrissimo Signor Enrico Stanyford Blanckley, console di sua Maestà Britannica ed il Signor Gironamo Escudero, vice.console di Sua Maestà Britannica, residente in Bona, in virtù dell'ampia facoltà che ha da Sua Maestà Britannica il suddetto Signor console per gli affari di Bona ed il Bastione, che erano in potere de' Francesi, e nella maniera saranno in suo potere la lana, cera e cuoio, e tutto deve essere per loro conto e nessun altro potrà questo commercio, e per tale effetto è stato convenuto che debbino pagare ogni anno 50 000 pezzi duri, e queste 25 000 pezzi duri per ogni sei mesi alla Tesoreria Reale<sup>354</sup>.

L'accettazione di un consistente aumento, rispetto al periodo francese, dei *lismes* annuali dovuti al dey non fa che confermare l'interesse degli Inglesi sulle concessioni; un interesse che, tuttavia, sembra essere soprattutto politico, e in particolare di definizione degli equilibri internazionali rispetto alle altre potenze europee, dato che non esiste un corrispettivo tra l'alta gabella richiesta dagli algerini e i limiti imposti agli inglesi sull'estrazione di cereali e bestiame, oggetti potenzialmente importanti per

---

<sup>352</sup> Henry Staniford Blanckley occupa la posizione di console inglese ad Algeri nel periodo compreso tra il 1806-1812. Su tale figura si veda J. BARDOUX, *La vie d'un consul auprès de la Régence d'Alger*, in «Revue africaine», n. 319 (1924), pp. 261-286; Si veda anche il «giornale» compilato dalla consorte del console durante il suo periodo di residenza ad Algeri, E. BROUGHTON, *Six years Residence in Algiers*, Saunders and Otley, Londra, 1839.

<sup>353</sup> NA, FO 3 11. All'interno del medesimo rapporto consolare è presente anche una traduzione in inglese del trattato.

<sup>354</sup> Ibidem.

l'approvvigionamento della marina britannica del Mediterraneo e delle basi di Malta e Gibilterra<sup>355</sup>:

Per la buona e perfetta amicizia che abbiamo con Sua Maestà Britannica concidiamo, al suddetto Signor console e Gironamo Escudero, li concidiamo di poter caricare ogni anno in Bona n. 2 piccoli bastimenti di grano, e un poco di buovi, ed un poco di castrati, che potranno comprare senza che nessuno li possa impedire; un commercio di questi generi non lo permettiamo, se non che la lana, cera e cuoio.

Ancora quado verranno in Bona dei bastimenti di guerra inglesi potranno comprare anch'essi per loro provizione fino a 100 castrati e fino a 30 a 40 buovi, e questo l'accordiamo perché sono nostri cari amici, ma per fare commerci di questi generi non lo vogliamo<sup>356</sup>.

L'epoca in cui le concessioni sono nelle mani degli inglesi è decisamente poco investigata e, per ciò, poco conosciuta. Anche se ai fini di questo studio non sarà necessario un ampio approfondimento, lo sfoglio della documentazione contenuta presso il National Archives di Londra sul periodo 1807-1817 può fornirci alcune indicazioni interessanti sulla pesca del corallo più in generale e, seppur di forma esigua, sui torresi in particolare. Quanto appena detto sui reali interessi dell'Inghilterra rispetto all'egemonia in Nord Africa, viene confermato dalla manifesta e rapida perdita di coinvolgimento, come riportato da Charles Féraud, rispetto agli interessi legati all'area. A ciò si deve aggiungere il rifiuto del dey alla richiesta di costruire, presso La Cala, un avamposto militare che, nell'idea degli inglesi, avrebbe dovuto rafforzare il dominio marittimo sul Mediterraneo e il controllo di Gibilterra e di Malta<sup>357</sup>. A ciò fa seguito, nel corso degli anni successivi, il fatto che non venga costituita alcuna compagnia di commercio e che lo sfruttamento delle risorse locali venga largamente trascurato. Solo dalla fine del 1808 si respira un poco d'aria di cambiamento e, per fare un esempio, il console Blanckley, uno dei pochi a dimostrarsi convinto dell'importanza dei privilegi algerini, viene autorizzato ad avviare un limitato traffico a Bona e impiantare una piccola comunità a La Cala<sup>358</sup>. Ciò detto, durante tutto il primo periodo

---

<sup>355</sup> La causa di ciò è naturalmente da ricercare nella crisi cerealicola, che in quegli anni prosegue senza andare incontro a molti miglioramenti.

<sup>356</sup> NA, FO 3 11, 9 febbraio 1807.

<sup>357</sup> C. FERAUD, *Histoire des villes de la Province de Constantine.*, op. cit., p. 594.

<sup>358</sup> George Clark, l'agente scelto per tale missione, scrive nel dicembre del 1809: «At Bona I found the Bey of Constantine and the chiefs of that country extremely desirous to open a commercial intercourse with Great Britain the product and manufactures of which they expressed an anxious desire to obtain, in exchange for their (?) commodities, and signified their surprise and regret that the British had so long neglected to reap the advantages which they might have derived from the contract; remarking that we had deprived the natives of the benefits which resulted from their connexion with France, without having



dell'amministrazione inglese, ovvero sino almeno al 1813, i soli pescatori a potersi recare sui banchi coralliferi situati nel territorio della reggenza di Algeri sono quelli provenienti da Trapani, cosa facilmente intuibile se si pensa che questi sono l'unica marineria specializzata che, in quel periodo, ricada se non nei "domini", quanto meno sotto la diretta sfera di influenza britannica<sup>359</sup>. Tra l'altro, la risposta dei pescatori siciliani, fatta eccezione per il biennio 1808-1809 dove si registra una partecipazione accettabile, sembra essere molto modesta. Così si esprime McDonnell, console inglese ad Algeri, in una relazione del 12 settembre 1812 inviata all'Ammiraglio Sir Edward Pellew, futuro Lord Exmouth:

I confine myself to official reports passing by other subsequent writers on the subject which have infinitely exaggerated the revenue the coral fishery is susceptible of producing under the most auspicious circumstances. I need not remark to you, Sir, how egregious the expectations of His Majesty Ministers founded on the various flattering accounts transmitted to them at different periods have been frustrated. From thirty to forty licenses were disposed of in each of the years 1808 and 1809. From that period no boat resorted to the bank with a license until the present year, when the inconsiderable number of seven or eight and twenty have made their appearance [...]. Among the fishermen who no longer frequent the coral banks, are to be noticed the Neapolitans (formerly the most numerous and successful), the Genoese and Corsicans<sup>360</sup>.

### 2.5 La dinamica della presenza corallara a partire dal 1806.

Nonostante la presenza inglese porti ad un forte restringimento dello spazio marittimo concesso alla pesca francese limitandola alle acque tunisine, gli anni successivi alle importanti riconfigurazioni del 1806-1807 non possono comunque essere considerati come un periodo di scarsa frequentazione dei mari di Barberia da parte delle flotte corallare. Il numero di barche che ogni stagione approda presso lo stabilimento di Tabarca, infatti, resta quasi sempre elevato. Nonostante ciò, lo sviluppo della pesca non è sempre lineare e conosce momenti di slancio alternati a momenti di stallo. Soprattutto,

---

substituted a more extended commerce, or even equivalent advantages. Such reasoning being incontrovertible, I regretted my inability to obviate their objections». NA, FO3 11, 30 novembre 1809, Clark al console Blanckley.

<sup>359</sup> La Sicilia, seppur teoricamente indipendente, risulta essere in quegli anni un protettorato «*de facto*» dell'Inghilterra. Sul problema dello statuto dell'isola si veda soprattutto R. L. FOTI, *Giudici e corsari nel Mediterraneo. Il Tribunale delle prese di Sicilia. 1808 - 1813*, Istituto poligrafico europeo, Palermo, 2016, pp. 101-125; BIANCO G., *La Sicilia durante l'occupazione inglese*, op. cit.

<sup>360</sup> NA, FO3 15, 12 settembre 1812, MacDonnell a Lord Exmouth.

esso non riguarda affatto tutte le nazioni tradizionalmente interessate allo sfruttamento del corallo.

Sono specialmente i Torresi ad incrementare in maniera consistente la propria presenza in Nord Africa. Sebbene per questa fase non siano disponibili dati precisi e affidabili che ci permettano di conoscere l'effettiva partecipazione annuale delle coralline napoletane e la documentazione si presenti allo storico assai lacunosa, le informazioni in nostro possesso e che riguardano in particolare la corrispondenza dei consoli e vice-consoli dislocati sul territorio tunisino (Devoize e poi Billon presso la capitale, Raimbert a Tabarca) sembrano confermarci il movimento così come indicato<sup>361</sup>. Nel 1808, ad esempio, dei 120 battelli presenti a Tabarca, 92 sono napoletani<sup>362</sup>. Due anni dopo, nel 1810, su un totale di 127 coralline, quelle torresi salgono a ben 106 (ossia circa l'83%)<sup>363</sup>; una cifra, quest'ultima, che si ritrova anche nel 1814<sup>364</sup>.

Com'è facilmente immaginabile, ciò che favorisce l'affluenza di imbarcazioni provenienti dal centro vesuviano è, in primo luogo, la nuova condizione di legalità della quale esse possono finalmente disporre: se già negli anni precedenti i marinai di Torre del Greco hanno mostrato una notevole audacia nel tentare di aggirare le norme e i pericoli imposti dalla corsa barbaresca e dalla politica francese alle concessioni, l'inclusione del Regno nel sistema di Stati napoleonici e la possibilità di beneficiare dei trattati di commercio e delle negoziazioni francesi con Tunisi hanno finito, ovviamente, per incoraggiare patroni, marinai e armatori napoletani a tentare, nel corso degli anni successivi, la penetrazione nei mari del Nord Africa. Una volta giunti in quei luoghi, questi sono tenuti a porsi sotto la diretta autorità dell'agente consolare Jean-Dauphin Raimbert, coadiuvato nella sua azione di polizia e protezione dal suo omologo di Biserta<sup>365</sup>, Cosimo Bottari<sup>366</sup>.

---

<sup>361</sup> Egualmente è necessario sottolineare che per gli anni precedenti, la difficoltà di ricostruire affidabili stime numeriche sui torresi è da ricercarsi nell'usanza, di cui si è già ampiamente parlato, dei nostri di utilizzare bandiera francese. Per ciò a meno che non esistano riferimenti puntuali da parte delle varie legazioni è pressoché impossibile fornire dati quantitative precisi.

<sup>362</sup> E. PLANTET, *Correspondance des beys de Tunis et des consuls de France*, op. cit, p. 476.

<sup>363</sup> Ivi, p. 492.

<sup>364</sup> Ivi, p. 526;

<sup>365</sup> Sebbene piuttosto distante dalle coste corallifere della Tunisia, Biserta rimane un prezioso rifugio per le coralline impegnate nella pesca. Già nel XVIII secolo, la *Compagnie royale d'Afrique* aveva cercato – senza troppo successo – di fondarvi un proprio *comptoir* per lo sfruttamento del corallo.

<sup>366</sup> Toscano di madre francese, Cosimo Bottari (1760-1835) – Côme, nelle fonti francesi – ricopre fin dal 1789 il ruolo di agente del consolato di Francia a Biserta. Ex capitano di nave mercantile poi

Oltre a ciò, tuttavia, altri fattori possono essere considerati nel ricercare le ragioni di questo aumento. In particolare, lo sguardo può volgere alle più generali dinamiche manifatturiere e di mercato, le quali risultano in quel periodo piuttosto favorevoli ai pescatori e impresari. Secondo molti studiosi, infatti, durante il periodo napoleonico in Europa si assiste all'affermazione, sia in ambito nobiliare che presso il mondo borghese, del manufatto di corallo quale «ornamento personale elegante, soprattutto nel contesto della gioielleria “da giorno”»<sup>367</sup>. Questo si traduce in un innalzamento importante della richiesta di materia prima a cui si accompagna una moltiplicazione dei poli di smercio del grezzo, collegata a sua volta alla riattivazione o all'importazione della manifattura in diversi centri del Mediterraneo. Così, se la tradizionale piazza di Livorno entra, a partire dalla definitiva annessione della Toscana nell'Impero napoleonico, in una fase di crisi<sup>368</sup>, a Genova e Marsiglia, luoghi dove per alcuni anni la lavorazione del corallo era stata dismessa, si assiste ad un parziale rilancio delle fabbriche preposte alla lavorazione dell' «oro rosso». Ma è soprattutto Torre del Greco a giovare di tale congiuntura. Qui, infatti, l'aumento della richiesta di corallo porta, nel 1805, all'installazione della prima grande industria specificatamente destinata alla lavorazione del corallo<sup>369</sup>. Fondata dal negoziante marsigliese Paul Barthlémy Martin in seguito alla privativa decennale concessagli da Ferdinando IV e confermata dai sovrani napoleonici<sup>370</sup>, la nuova

---

convertitosi mercante, egli ha nel porto tunisino una «maison nationale» dalla quale veglia sulle esportazioni di grano francesi e sui movimenti navali in partenza e in provenienza dal Levante. Dopo la sparizione dell'*Agence d'Afrique* e fino alla nomina di Jean-Dauphin Raimbert, è soprattutto a lui che fanno riferimento le coralline francesi in Tunisia. A.-M. PLANEL, *Du comptoir à la colonie*, op.cit., pp. 40-42.

<sup>367</sup> C. ASCIONE, *La Real Fabbrica de' coralli della Torre del Greco*, Enzo Albano, Napoli, 2000, p. 50; Si vedano anche H. VEVER, *La bijouterie en France au XIX siècle (1800-1900)*, vol. 1., Le Senne, 1906; S. BURY, *Jewellery. The International Era. 1789-1991*, Antique Collector's Club, 2 voll., Woodbridge, 1991; la diffusione è favorita dall'omologarsi, a partire dal XVIII secolo, delle abitudini di tutte le componenti della popolazione in materia di abbigliamento. Sul conformarsi delle abitudini, si veda, ad esempio D. ROCHE, *Storia delle cose banali. La nascita del consumo in Occidente*, Editori Riuniti, Roma, 2002, pp. 274-283;

<sup>368</sup> Su Livorno nel periodo della dominazione napoleonica, si veda, J.-P. FILIPPINI, *Le conseguenze economiche e sociali*, op. cit.; M. GRASSI, *Livorno durante il blocco continentale (1807-1814)*, in «Bollettino storico livornese», anno II, n. 3, luglio-settembre, 1983.

<sup>369</sup> Sulla lavorazione del corallo a Torre del Greco a partire dal 1805 si veda, oltre al già citato lavoro di Caterina Ascione, A. PUTATURO DONATI MURANO, A. PERRICCIOLI SAGGESE, *L'arte del corallo: le manifatture di Napoli e di Torre del Greco fra Ottocento e Novecento*, Macchiaroli, Napoli, 1989; L. PERUZY, *Il corallo e la sua industria*, Casella, Napoli, 1923; ASCIONE C., *Storia del corallo a Napoli*, op. cit. pp. 76-88;

<sup>370</sup> Durante il loro governo, costanti appaiono gli sforzi dei sovrani francesi per imprimere slancio alle manifatture e industrie napoletane. Si veda, A. LEPRE (a cura di), *Studi sul Regno di Napoli nel Decennio francese (1806-1815)*, Liguori, Napoli, 1985; A. MASSAFRA (a cura di), *Il Mezzogiorno pre-unitario. Economia, società, istituzioni*, Dedalo, Bari, 1988; C. PINGARO, *Encourager l'économie. Les projets*

manifattura riesce a inserirsi con forza all'interno del mercato dei gioielli di ispirazione neoclassica che dominano in quel periodo il gusto delle élite europee, godendo fin da subito di enorme fortuna ed arrivando a stringere importanti legami con la corte di Carolina Bonaparte e Gioacchino Murat<sup>371</sup>. In quegli anni, la manifattura torrese può beneficiare della politica di modernizzazione economica portata avanti dai sovrani francesi determinati, come ci ricorda Claudia Pingaro, «à favoriser le secteur industriel napolitain en contestant même les décisions de Napoléon destinées à financer et à protéger les manufactures françaises»<sup>372</sup>.

Dal punto di vista dell'impresa di pesca, l'associazione della trovata legalità e l'incremento del settore manifatturiero legato al corallo rappresenta potenzialmente un solido fattore di incoraggiamento. In particolare il secondo punto funge da volano consentendo ai patroni di aumentare il prezzo del prodotto<sup>373</sup>.

Detto ciò, se osserviamo con più attenzione i dati a nostra disposizione, possiamo notare come ad una maggioranza di anni di buona frequentazione delle acque maghrebine<sup>374</sup>, si alternino alcune stagioni decisamente meno fortunate. Le campagne

---

*commerciaux à Naples pendant le règne de Joachim Murat*, in P.-M. DELPU, I. MOULLIER, M. TRAVERSIER (dir.), *Le royaume de Naples à l'heure française. Revisiter l'histoire du decennio francese, 1806-18015*, Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 2018, pp. 163-174.

<sup>371</sup> Inizialmente la produzione della manifattura torrese si concentra sulla classica lavorazione del corallo in stile "mercantile", destinata principalmente ai mercati asiatici. Dopo un solo anno di attività – quando la fabbrica impiega già una trentina di operai – tuttavia, Martin ha l'intuizione di convertire la produzione. Immediatamente vengono chiamati da Roma abili incisori, capaci di produrre gioielli apprezzati. Nel 1807 Martin ottiene l'autorizzazione ad aprire una seconda sede a Napoli, dove egli stringe un accordo con il direttore del locale Albergo dei poveri. Intanto, nel 1810, egli ottiene anche da Gioacchino Murat una patente di introduzione che per cinque anni vieta a chiunque di copiare i modelli della manifattura torrese. C. ASCIONE, *La Real Fabbrica de' coralli*, op. cit., pp. 21-69.

<sup>372</sup> C. PINGARO, *Encourager l'économie*, op. cit., pp. 163-174.

<sup>373</sup> Nel caso in cui i pescatori di Torre del Greco scelgano di vendere il corallo in patria, quest'ultima permette anche un importante abbattimento dei costi. Quando la manifattura torrese viene fondata, il bisogno di rompere il monopolio di Livorno e migliorare le condizioni di vendita per i pescatori è già chiaramente percepito dalle autorità napoletane. Così si esprime Vincenzo Pecorari, Amministratore Generale del Regio Demanio dell'Arrendamento di Salnitro e Polvere, interrogato dal governo in merito all'opportunità di accogliere la proposta di Martin per la nuova manifattura: «Considerandosi [...] che una delle industrie più utile degli abitanti della Torre del Greco, ella sia la pescaggione de' coralli, e che han venduto sinora grezzi a' stranieri; e quando si consideri che per eseguire un tal commercio han dovuto molta spesa erogare, attenta la lunga dimora ove dovevano contrattarlo, e che offrendolo essi medesimi dovevano soggiacere alle leggi che il compratore le imponesse, allora si conoscerà chiaramente che i Torresi poco profitto ottenevano corrispondente all'industria di loro, considerandosi il pericolo ed il rischio di una tale industria». Cfr. C. ASCIONE, *La Real Fabbrica de' coralli*, op. cit., p. 21.

<sup>374</sup> Oltre ai dati riportati poco sopra, possiamo aggiungere le almeno 100 coralline presenti a Tabarca nel corso della stagione 1807, delle quali non conosciamo però l'esatta ripartizione nazionale. E. PLANTET, *Correspondance des beys de Tunis*, p. 471.

del 1812 e del 1813, in particolare, vedono una partecipazione totale di, rispettivamente, 14 e 40 battelli (34 dei quali provenienti dal territorio napoletano)<sup>375</sup>.

Inoltre, più in generale, i pescatori francesi, o provenienti da porti posti direttamente sotto amministrazione francese, mostrano presto, a differenza dei torresi, un deciso disinteresse per i mari del Maghreb. Presenti ancora con 30 imbarcazioni nel 1806 (27 provenienti da Aiaccio e 4 da Bonifacio), gli armatori còrsi inviano, per la stagione del 1807, solamente 10 coralline, per dirigere poi altrove i propri investimenti<sup>376</sup>. Secondo Jean-Baptiste Lacroix, «de 1808 à 1814 on ne relève plus aucun désarmement de coralline corse en provenance d'Afrique»<sup>377</sup>. Dopo aver trovato nella caduta della *Compagnie royale d'Afrique* un breve momento di espansione, la pesca còrsa sparisce quindi completamente dai mari del Mediterraneo meridionale. Solamente nel 1815, alla fine delle guerre napoleoniche, i pescatori provenienti dall'isola francese riappariranno con una certa rilevanza in Barberia, mentre i provenzali non ritenteranno più l'impresa<sup>378</sup>. Nel frattempo, tra i sudditi dell'Impero, soltanto i liguri continueranno a frequentare con regolarità, seppur senza troppo slancio, le acque del Maghreb<sup>379</sup>.

Alla base di tali, differenti, comportamenti dei francesi vi sono certamente numerosi fattori riguardanti, ad esempio, la struttura socio-economica delle diverse comunità litorali, le loro condizioni e le strategie che queste possono mettere in campo in un periodo complesso come quello delle guerre rivoluzionarie e napoleoniche. In via generale, possiamo ricordare, come spiega per esempio Gilbert Buti per il caso di Saint-Tropez<sup>380</sup>, come il massiccio arruolamento della gente di mare sui vascelli della marina o sui corsari sottragga una fetta impofrtante di forza lavoro ai centri marittimi francesi. D'altronde, già nel 1797, il Ministro della Marina francese scriveva ai responsabili dell'*Agence d'Afrique* che «il est plus important de procurer des marins aux vaisseaux de la République à Toulon, le vrai moyen de faire des habitants de la Corse une bonne pépinière de marins étant d'exiger d'eux qu'ils eussent monté à bord des bâtiments de

---

<sup>375</sup> Ivi., p. 504-505.

<sup>376</sup> J.-B. LACROIX, *Les pêcheurs corses de corail*, op. cit., pp. 19-20

<sup>377</sup> Ibidem.

<sup>378</sup> L'ultimo riferimento ad un'imbarcazione provenzale in Africa del Nord in nostro possesso risale al 1804.

<sup>379</sup> Essi sono per esempio presenti in numero di 15 nel 1808. E. PLANTET, *Correspondance des beys de Tunis*, op. cit., p. 476.

<sup>380</sup> G. BUTI, *Les chemins de la mer. Un petit port méditerranéen: Saint-Tropez (XVIIe-XVIIIe)*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2010, pp. 137-141.

l'État avant de s'embarquer pour la pêche du corail»<sup>381</sup>. Inoltre, essendo la Corsica stessa ricca di banchi coralliferi, possiamo ipotizzare che i locali preferiscano in questa fase rimanere in prossimità dei propri litorali. Infine, non sembra inutile precisare che – a differenza di quanto avviene nel caso di Torre del Greco, comunità fortemente specializzata – per le popolazioni marittime della Provenza e del Var lo sfruttamento del corallo non sia mai stata tra le principali attività di sostentamento<sup>382</sup>.

D'altra parte, al di là di tali questioni, l'irregolare crescita della presenza corallara in Nord Africa può essere messa in relazione ai forti fattori di perturbazione – alcuni presenti fin dal decennio precedente e connessi alle guerre europee, altri più recenti e dipendenti da dinamiche locali e interne alle Reggenze – che contribuiscono ad esasperare l'aleatorietà delle campagne di estrazione del corallo. In altre parole, nonostante la forte domanda in Europa e gli indiscutibili fattori di incoraggiamento di cui si è parlato, non sempre gli attori economici trovano conveniente affrontare i forti rischi connessi alla pesca in Maghreb<sup>383</sup>. Fatta questa constatazione, sembra quindi utile soffermarsi più lungamente su tali molteplici disordini che caratterizzano in questa fase il contesto barbaresco e, quando possibile, sulle modalità in cui essi incidono sullo svolgimento quotidiano della pesca e sul suo successo.

---

<sup>381</sup> Citata in J.-B LACROIX., *Les pêcheurs corses de corail*, op. cit., p. 17. L'arruolamento della gente di mare si sviluppa intorno al modello amministrativo dell'*Inscription maritime*. Per il suo funzionamento si veda, per tutti, J. CAPTIER, *Étude historique et économique sur l'inscription maritime*, G & B, Parigi, 1907.

<sup>382</sup> Già ai tempi della *Compagnie royale d'Afrique*, gli equipaggi delle imbarcazioni armate a Marsiglia o a Tolone sono perlopiù composti da uomini che non provengono dal *milieu* marittimo e che non posseggono quindi competenze specifiche. Tali competenze fanno d'altra parte fatica a sedimentarsi, soprattutto a causa della brevità degli accordi che legano marinai e istituto di commercio. Si veda, O. LOPEZ, *S'établir et travailler chez l'autre*, op. cit., p. 299.

<sup>383</sup> Sul tema del rischio, componente ineludibile et «au cœur de l'activité capitaliste», e del comportamento degli attori economici di fronte ad esso, si veda ad esempio G. CHASTAGNARET, B. MARIN, O. RAVEUX, C. TRAVAGLINI (dir.), *Les sociétés méditerranéennes face au risque. Économies*, IFAO, Il Cairo, 2012.

## 2.6 Una quotidianità perturbata

### 2.6.1 La guerra anglo-francese

Il primo fattore di perturbazione è costituito dal prolungarsi della guerra anglo-francese e dalla conseguente, massiccia, presenza di imbarcazioni corsare europee nelle acque prospicienti alle Reggenze.

Come nel corso dei conflitti precedenti, durante le guerre rivoluzionarie e napoleoniche le flotte corsare rivestono un fondamentale ruolo di affiancamento delle marine regolari<sup>384</sup>. In Maghreb, di forma non dissimile da quanto avviene nello stesso periodo sulle coste della penisola italiana, si tratta spesso di imbarcazioni di piccole dimensioni adatte alla navigazione costiera e in grado di attaccare anche il naviglio di piccolo cabotaggio<sup>385</sup>, caratteristica questa che permette loro di inseguire i battelli impegnati alla pesca del corallo di per sé rapidi ad avvicinarsi al litorale per cercare rifugio in caso di pericolo.

Le fonti prodotte in seno alle piazze consolari e vice-consolari del Maghreb sono ricche di testimonianze relative ai problemi causati alle coralline dai corsari. Nel 1813, per esempio, il neo-console napoletano a Tunisi, Renato de Martino<sup>386</sup>, informa il proprio ministero della presa di una barca corallara napoletana da parte di un *brick* inglese:

Una barca corallina partita da Napoli comandata dal patrone Andrea Rajola è stata predata da un brick inglese. Il suo equipaggio è stato qui trasportato, alle premure del patrone. Cercherò farli acquistare un'altra

---

<sup>384</sup> In tempo di guerra, l'investimento in corsa rappresenta in effetti per gli armatori dei centri costieri europei un'ottima alternativa all'attività commerciale. Nel periodo delle guerre rivoluzionarie questo tipo di pratica è incoraggiata dai governi, dall'accentuarsi del carattere economico del conflitto e da una legislazione in materia di diritto delle prese sempre più sfavorevole alla navigazione neutrale. Su tale soggetto la bibliografia è ampia. Mi limito a citare S. MARZAGALLI, *Les boulevards de la fraude*, op. cit., pp. 109-117; P. CROWHURST, *The French War on Trade: privateering, 1793-1815*, Scholar, Londra, 1989; F. LE GUELLAFF, *Armements en course et droit des prises maritimes (1792-1856)*, Presses universitaires de Nancy, Nancy, 1999; Più specificatamente, sulla corsa in Nordafrica, si veda, P. BOYER, *Alger et les corsaires français (1808-1814)*, in J.-L. MIEGE (dir.), *Navigazione et migrations en Méditerranée*, CNRS éditions, 1990, pp. 377-390.

<sup>385</sup> J.-P. FILIPPINI, *Le conseguenze economiche e sociali della dominazione francese sulla vita del porto di Livorno*, in I. TOGNARINI (a cura di), *La Toscana nell'età rivoluzionaria e napoleonica*, ESI, Napoli, 1985, pp. 321-337; anche quando le imbarcazioni in questione sono più grandi, manovrabilità e velocità sono due caratteristiche particolarmente ricercate dagli armatori in corsa. L. DURTESTE, *Un corsaire à la fin de l'Empire: le Marseillais Jean-Joseph Roux, de 1809 à 1814*, in M. VERGE-FRANCESCHI, *Guerre et commerce en Méditerranée: IXe-XXe siècles*, Henry Veyrier, Parigi, 1991 pp. 317-337.

<sup>386</sup> Sull'insediamento di tale figura si veda il successivo capitolo.

barca, ed armarla per la pesca, facendoli fornire degli attrezzi, un poco per ciascuna, dalle altre barche, onde ajutare un infelice con 10 marinai<sup>387</sup>.

Benché l'esempio considerato si riferisca ad un momento di poco antecedente la fine della guerra, già durante l'intero periodo del conflitto la situazione appare spesso grave, con i pescatori costretti a confrontarsi costantemente con pericoli quotidiani. Poco sorprendentemente, i britannici – che trovano nell'isola di Malta un'ottima base in cui armare le navi destinate a incrociare in Nord Africa – riescono in molti casi a imporre la propria superiorità, soprattutto dal punto di vista numerico. In questo senso, gli anni centrali del primo decennio dell'Ottocento, risultano essere estremamente difficili.

Nel giugno del 1806, ad esempio, qualche mese prima dell'arresto delle coralline di Bona da parte dei corsari del dey, il vice-console francese, Antoine Léon, si lamenta con il proprio superiore ad Algeri per le inquietudini arrecate alle feluche pescherecce dagli inglesi. Questo ha occasione di commentare, per esempio, come la sfortuna, «fait qui ne se présente point sur cette côte des armements [français, nda] assez fortes pour se faire respecter et pour les détruire»<sup>388</sup>.

Mentre l'agente scrive, alcuni incidenti, in effetti, hanno luogo sul versante tunisino della pesca. La notte del 12 giugno, per esempio, due coralline còrse vengono attaccate nei pressi de La Galita da un corsaro britannico. Gli equipaggi, fatta eccezione per uno dei marinai più anziani, il quale rimane prigioniero a bordo, riescono a mettersi in salvo sulla terraferma<sup>389</sup>. Tuttavia, a seguito di un nuovo scontro tra gli stessi contendenti, avvenuto sulla marina di Tabarca, si conta almeno un morto tra gli inglesi. Come narrato da Jean-Dauphin Raimbert, infatti:

Une dispute s'est engagé; un des seconds du capitaine anglais qui se trouvait dans la chaloupe, portant un poignard et l'ayant tiré pour s'en servir, a été de suite chargé à coups de fusils par un groupe de corses et achevé par un napolitain, à ce qu'on dit, qui se trouvait tout près [...]. Il résulte de cette affaire, à laquelle je me suis opposé de tout mon pouvoir, m'étant mêlé parmi les combattants, que le second capitaine en question, a été trouvé ce matin mort à la mer, où il s'était jetté [sic] après avoir été blessé à mort; un autre blessé dangereusement, duquel je fais prendre le plus grand soin, et le capitaine lui-même, ne s'est sauvé que sous la protection d'un patron génois;

---

<sup>387</sup> ASN, *Ministero degli Esteri, Decennio francese*, 5311, 10 giugno 1813, Lettera del console napoletano a Tunisi, Renato de Martino.

<sup>388</sup> MAE, 712PO/1/183, 28 giugno 1806, Léon a Devoize.

<sup>389</sup> MAE, 712PO/1/220, 23 giugno 1806, Raimbert a Devoize.



les Anglais, prétendent qu'il lui manque encore deux hommes. Nous verrons s'ils le trouveront à la mer aussi<sup>390</sup>.

Qualche giorno dopo il primo attacco, i patroni delle barche corallare còrse, napoletane e liguri siglano un contratto con il capitano di bandiera francese Muraglia (giunto a Tabarca il 15 giugno), nel quale quest'ultimo si impegna a proteggere la pesca «à force égale des Anglais»<sup>391</sup> fino alla fine del mese di agosto, ricevendo come compenso 12 piastre da ogni battello<sup>392</sup>. In effetti, di fronte all'assenza di un sistema di protezione permanente di matrice "pubblica" – che la Francia, in grande difficoltà nel Mediterraneo, non può garantire – questo tipo di accordi privati diviene il sistema di difesa più diffuso tra le barche corallare<sup>393</sup>. Dopo meno di due settimane, tuttavia, il contratto viene rescisso a causa della manifesta impossibilità per il corsaro di competere con i britannici presenti in numero superiore nelle acque del Maghreb<sup>394</sup>. Secondo l'agente di Tabarca, Raimbert, l'annullamento dell'accordo nasconde però l'intenzione delle imbarcazioni di trattare direttamente con il nemico «pour ne pas être inquiétés pendant la pêche»<sup>395</sup>; un'idea di certo osteggiata dagli agenti francesi stabiliti in Africa del Nord, ma già praticata in passato dai corallari. Così si esprime, per esempio, nel 1804, Emmanuele Luxoro<sup>396</sup>, ex dipendente della *Compagnie royale d'Afrique* e dell'*Agence d'Afrique* e, per un breve periodo, agente a Bona degli imprenditori provenzali interessati alla pesca del corallo in Nord Africa<sup>397</sup>:

---

<sup>390</sup> Ivi, 24 giugno 1806; La violazione della neutralità tunisina è causa di forti intimidazioni da parte del bey ai corsari inglesi. Ivi, 7 luglio 1806; Qualche anno dopo, tramite lettera del segretario del bey Mariano Stinca del 10 dicembre 1808, anche i corsari francesi verranno tuttavia accusati da Hammuda di non rispettare la neutralità dei suoi porti. PLANTET E., *Correspondance des beys de Tunis*, op. cit., p. 481.

<sup>391</sup> MAE, 712PO/1/220, 27 giugno 1806, Raimbert a Devoize.

<sup>392</sup> Ivi, 23 giugno 1806, Raimbert a Devoize.

<sup>393</sup> Si veda ad esempio l'accordo (40 piastre per battello) stretto nel 1804 con il criticato capitano corsaro Santi Parodi di Bonifacio, MAE, 712PO/1/183, 31 agosto 1804 (13 fruttidoro anno XII), Léon a Devoize; Si veda anche la lettera di Raimbert del 1808 in cui, in occasione dell'arrivo di una nave corsara chiamata *Le Diogène*, l'agente scrive che «j'ai parlé aux corailleurs de ce corsaire; ils en sont extraordinairement charmé et sont très disposés à lui faire des propositions avantageuses», MAE, 712PO/1/220, 16 giugno 1808, Raimbert a Devoize.

<sup>394</sup> Sono almeno 5 i corsari inglesi che in quell'anno incrociano nelle acque di Tunisi e Algeri. Ivi, 27 giugno e primo luglio 1806.

<sup>395</sup> MAE, 712PO/1/183, 27 giugno 1806, Raimbert a Devoize.

<sup>396</sup> Figlio di un console genovese a Marsiglia, Emmanuele Luxoro, rimane a lungo a La Cala, prima come agente dei pescatori còrsi della *Compagnie royale d'Afrique* e poi come *premier commis* alla cancelleria e ispettore della piazza. All'epoca della distruzione di La Cala riesce a fuggire a Marsiglia imbarcandosi su una barca corallara.

<sup>397</sup> Si tratta di un consorzio di imprenditori provenzali riuniti in una *Société du corail*, la quale, nel corso della pesca del corallo del 1804, invia sulle coste di Barberia «six bateaux provençaux, montés par

Le bateau [sic] chargé de vin dont vous me parlés a été pris par la mouche d'un corsaire anglais qui se trouve mouillé dans la rade de Bonne [sic]; ce corsaire est d'environ dix à douze pièces de canon, de petit calibre, il est peu nombreux en équipage. Il a aussi détenu nos bateaux [sic], et j'ai été forcé de lui rançonner une certaine somme pour qu'il ne trouble pas les opérations de nos pêcheurs<sup>398</sup>.

### 2.6.2 I corsari algerini

Per i francesi, verso la fine del 1806, al pericolo inglese si aggiunge quello rappresentato dalle navi corsare algerine. In una situazione già critica a causa delle controversie affaristiche tra la Francia e il dey, si somma il conflitto che contrappone le due Reggenze. Il conflitto scaturisce dalla volontà di Hammuda Bey di liberarsi dall'ingombrante tutela che Algeri può ufficialmente vantare sul suo regno fin dal 1756, quando, intervenendo in una controversia dinastica e col pretesto di riportare al trono l'erede legittimo degli Husaynidi, gli algerini saccheggiano Tunisi<sup>399</sup>. Ne scaturiscono anni di confusione nei quali ai trattati di pace fa seguito il riaccendersi di focolai di conflitto; così, se nel 1808 viene siglata una prima tregua che riconosce la piena indipendenza tunisina, già nel 1809, si assiste ad una ripresa degli scontri che, con un andamento altalenante, si concluderanno solo molti anni dopo la morte di Hammuda<sup>400</sup>.

Come facilmente comprensibile, gli effetti di una tale situazione sul regolare svolgimento della pesca del corallo sono importanti. Lo stesso console Devoize percepisce sin da subito la gravità degli eventi, tanto da proporre, già nel 1806, una sospensione della pesca del corallo. Così si esprime rivolgendosi al Ministro degli Esteri:

Vu l'incertitude sur les dispositions du Bey, la situation actuelle de nos affaires à Alger, et la guerre qui subsiste entre cette Régence et celle de Tunis, il paraîtra à Votre Excellence convenable que la pêche du corail soit interdite pour l'année prochaine; elle serait inquiétée par les corsaires anglais et algériens. Le port de Tabarque n'est pas à l'abri d'un coup de

---

les anciens pêcheurs de la Calle, tous français», MAE/712PO/1/183. Lettera senza data ma sicuramente risalente al 1804. Luxoro a Devoize.

<sup>398</sup> Ibidem. Negli anni successivi, la pratica di "pagare il nemico" per riceverne in cambio tranquillità durante le operazioni di pesca è ancora, regolarmente, registrata. Nel 1810, ad esempio, il console de Martino racconta di come le imbarcazioni napoletane siano state "messe a contribuzione" (25 piastre a battello) da un corsaro inglese. ASN, *Ministero degli Esteri, Decennio francese*, 5311.

<sup>399</sup> In seguito a tale saccheggio, Tunisi è tenuta a pagare un tributo ad Algeri in segno di sottomissione. Tale tributo consiste soprattutto nel versamento di una certa quantità di olio per l'illuminazione delle moschee. D. PANZAC, *Les corsaires barbaresques*, op. cit., p. 250.

<sup>400</sup> M.- H. CHERIF, *H'ammûda Pacha Bey*, op.cit., p. 125.

main de ces derniers; l'espoir d'y enlever 2 ou 3000 marins suffirait pour leur en inspirer l'idée, et ce serait un événement trop fâcheux<sup>401</sup>.

Nel corso dell'estate successiva i timori del console vengono presto confermati. A giugno, diverse coralline (4 genovesi, una còrsa e una napoletana) cadono preda dei corsari algerini, sebbene questi ultimi non siano ufficialmente nemici della Francia. Il terrore suscitato da questi eventi fa sì che la maggior parte delle imbarcazioni scelga di restare a terra e di non esercitare la pesca<sup>402</sup>. Nel frattempo, all'inizio del 1807, le armate del bey di Tunisi penetrano in territorio nemico per tentare di impadronirsi della città di Costantina; un attacco che, seppur iniziato sotto i migliori auspici, si tramuta in una disfatta per i tunisini. Le truppe di Hammuda si vedono costrette a rientrare entro i propri confini, incalzate dai nemici, i quali, tuttavia, vengono fermati nel corso di successive battaglie<sup>403</sup>. In agosto, un piccolo contingente di 14 cannoniere algerine parte da La Cala e attacca Tabarca. Anche se la modesta flotta viene respinta con una certa facilità<sup>404</sup>, l'accadimento segna la fine anticipata della difficile campagna di pesca del 1807 e mostra quanto le sorti dei pescatori siano fortemente legate agli eventi bellici che scandiscono quel turbolento periodo. Al momento dell'attacco, i battelli corallari fuggono infatti a Biserta e genovesi e còrsi fanno vela verso i proprio porti di origine «après avoir beaucoup souffert, tant de la part des corsaires anglais et russes<sup>405</sup>, que de celle des algériens et, je peux ajouter, du Bey de Tunis qui leur a refusé jusqu'à la sortie du biscuit, que ces pêcheurs ont été obligés d'aller chercher en Sardaigne à grands frais et à grands risques<sup>406</sup>». Il console Devoize, benché ricordi di aver predetto le asperità che avrebbero fatto seguito a una tale situazione, ammette che la scelta di raggiungere le acque del Maghreb nonostante i pericoli sia dovuta al fatto che «la majeure partie des patrons qui l'exercent [la pêche, nda], et les Napolitains surtout, n'ont d'autre ressource

---

<sup>401</sup> Ivi, pp. 469-469.

<sup>402</sup> Così racconta Raimbert: «la terreur la plus complète s'est emparée, en plus, des soixante bateaux que j'ai, par conséquence environ huit ou neuf cent personnes ; depuis deux jours qui sont à terre dans l'inaction j'en ai la [?] plein. En commençant à cinq du matin jusqu'à dix du soir, tous crient que les Algériens vont nous assiéger». MAE, 712PO/1/220, 27 giugno 1807, Raimbert à Devoize.

<sup>403</sup> Sulla campagna di Costantina, si veda A. ROUSSEAU, *Annales tunisiennes, ou aperçu historique sur la Régence de Tunis*, Bastide, Alger, 1864, pp. 254-266; E. MERCIER, *Histoire de Constantine*, Marle et Biron, Costantina, 1903, pp. 321-327.

<sup>404</sup> MAE, 712PO/1/13, 27 agosto 1807, Devoize a Talleyrand.

<sup>405</sup> Schierati fino a luglio a fianco degli Inglesi nell'ambito della Quarta Coalizione antifrancesa.

<sup>406</sup> La persistenza dei debiti della Francia sul pagamento delle *redevances* annuali continua di tanto in tanto a suscitare qualche raffreddamento nei rapporti tra la Francia e il bey.

pour vivre»<sup>407</sup>. Tuttavia, le perdite accumulate dai patroni e dagli armatori a causa dei disordini risultano pesanti e, quindi, non stupisce la scelta delle imbarcazioni còrse di abbandonare quelle acque.

Al contrario, come abbiamo visto, i pescatori di Torre del Greco continuano a raggiungere il *comptoir* di Tabarca, sebbene nel 1813 a seguito della ripresa del conflitto algero-tunisino, come registrato dal vice-console francese Billon, i corallari di tutte le nazioni scelgono di disertare la pesca causando un calo drastico delle imbarcazioni impegnate nella stessa<sup>408</sup>. La scelta di riportare in questa sede l'esempio di alcune annate di pesca critiche se non ci permette, a causa dell'esiguità delle fonti, di creare una stima precisa delle imbarcazioni, ci consente quanto meno di rendere questo movimento altalenante collegato alle vicende interne nordafricane. In altre parole, se in una situazione di relativa tranquillità internazionale le oscillazioni endemiche che ogni stagione può subire non sono rappresentative di un determinato fenomeno, appare fondamentale in questa sede indicare come momenti di cesura quegli indici di riduzione della pratica peschereccia che sono causati da eventi globali.

Detto ciò, è necessario aggiungere che non tutte le campagne di sfruttamento del corallo risultano essere turbate dalla presenza di naviglio nemico. Per esempio, nel 1808, grazie soprattutto alla pace firmata tra le due Reggenze, i 120 battelli giunti in Tunisia possono svolgere le proprie attività senza essere intralciati «ni par les corsaires anglais, ni par les corsaires algériens»<sup>409</sup>.

In generale, si può dire che in questo periodo le stagioni prive di incidenti sono decisamente rare. All'inizio del settembre del 1811, per esempio, dieci feluche napoletane intente a pescare nei pressi di Capo Rosso sono sorprese e inquisite da un corsaro algerino che le costringe a riparare a terra dove tutti gli uomini vengono fatti sbarcare. Gli Algerini inseguono i pescatori fino alle pendici delle montagne tentando di catturarli, ma «les arabes de cette côte, se réunirent, protégèrent les 100 napolitains qui avaient mis pied à terre, et repoussèrent les Algériens en les obligeant à se rembarquer»<sup>410</sup>. Visto il provvidenziale intervento della popolazione autoctona in difesa dei napoletani, il corsaro è costretto a ripartire portando con sé solamente sei feluche

---

<sup>407</sup> MAE, 712PO/1/13, 27 agosto 1807, Devoize a Talleyrand.

<sup>408</sup> E. PLANTET, *Correspondance des bey de Tunis*, op. cit., p. 565.

<sup>409</sup> Ivi, p. 476.

<sup>410</sup> MAE, 712PO/1/24, *Correspondance départ avec les cours d'Italie et de Naples*, 19 settembre 1811. Devoize a Marchese del Gallo, Ministro degli Affari Esteri di Napoli.

vuote e nessun bottino in corallo o prigionieri<sup>411</sup>. Se in questa occasione gli abitanti del litorale si rivelano fondamentali per la protezione della pesca francese, tuttavia, non sempre all'inizio del XIX secolo le relazioni con le popolazioni costiere sono semplici e, anzi, costituiscono una delle principali problematiche all'interno del sistema di sfruttamento del corallo. Ciò dipende essenzialmente da assetti interni che riguardano le complesse relazioni che si sviluppano tra popolazioni locali, in maggioranza di carattere tribale, reggenze e, nel senso più ampio del termine, europei. L'intricato intreccio dei rapporti tra società organizzate e tribali e le strategie ingaggiate dalle seconde per preservare non solo una certa forma di autonomia, ma anche un sistema di tradizioni e modi di vivere, chiaramente non riguardano questo studio ma, di certa forma, si incrociano al nostro lavoro nel momento in cui i comportamenti delle popolazioni locali influiscono sulla pesca. Se consideriamo, inoltre, il ruolo chiave che queste solitamente giocano, soprattutto nelle aree di frontiera, attraverso una complicata danza di alleanze con i diversi contendenti, riteniamo che il tema meriti una breve digressione.

### 2.6.3 *Le difficili relazioni con le popolazioni costiere*

Come ricorda Olivier Lopez riprendendo l'analisi proposta da Abdelhamid Hénia, in Maghreb l'instaurazione del potere ottomano si caratterizza con il tentativo da parte dei vari sovrani e dinastie (laddove queste finiscono per affermarsi) di «construire un état territorial centralisé de type moderne» in grado di riunire sotto la propria tutela la moltitudine di “nazioni”, spesso nomadi o semi-nomadi, che costituiscono la composita società nordafricana<sup>412</sup>. Tuttavia, lontani dall'essere in grado di trasformare le strutture preesistenti, i nuovi arrivati vi si sovrappongono, creando un modello di monarchia basato più sulla progressiva «clientelizzazione» delle tribù ed *élites* locali che su un reale e indiscutibile sottomissione di queste all'elemento turco<sup>413</sup>. In tal modo, soprattutto nelle regioni più lontane dai centri di potere, i sovrani maghrebini sono

---

<sup>411</sup> Ibidem.

<sup>412</sup> Si veda O. LOPEZ, *S'établir et travailler chez l'autre*, op. cit., p. 431; A. HENIA, *L'exercice du pouvoir dans et sur les communautés locales en Tunisie aux XVIIIe et XIXe siècles*, in *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen-Age*, vol. 115, n. 1, 2003, pp. 581-595.

<sup>413</sup> Per descrivere le comunità maghrebine, gli storici utilizzano di norma la nozione antropologica di “società segmentarie”, ovvero, semplificando, società la cui organizzazione politica non fa capo a un governo centralizzato, ma in cui l'autorità è esercitata a livello di lignaggio o clanico. Si veda, ad esempio, C. WINDLER, *La diplomatie comme expérience de l'autre*, op. cit., 281-289; J. M. ABUN-NASR, *The Tunisian State in the Eighteenth Century*, in «Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée», n. 33, 1, 1982, pp. 33-66.

costretti ad una continua opera rinegoziazione dei modi e delle pratiche di sudditanza e fedeltà degli individui che compongono l'eterogeneo universo delle tribù, le quali riescono a mantenere e tutelare una larga autonomia, che sfocia, spesso, in una indipendenza di fatto<sup>414</sup>. Ciò ha una rilevanza all'interno di queste pagine perché l'arrivo degli europei e la stipula di trattati con le Reggenze implica, per il buon funzionamento degli stessi, un controllo territoriale e sociale che i sovrani nordafricani non sono in grado di garantire. Come scrive Christian Windler:

Les traités transposaient au Maghreb la conception territoriale d'une souveraineté qui impliquait le contrôle, sinon le monopole, de la violence physique et symbolique légitime, qui prenait forme comme projet politique dans les monarchies européennes. Les traités concevaient les régences d'Alger, de Tunis et de Tripoli, ainsi que le Maroc, comme des États aux frontières bien définies, à l'intérieur desquelles les autorités contractantes auraient un pouvoir suffisant pour imposer les obligations auxquelles elles souscrivaient<sup>415</sup>.

Il quadro descritto dallo storico svizzero, soprattutto per quanto concerne non solo la gestione della violenza dei sudditi, ma anche l'uso dell'agire violento come forma di controllo e riaffermazione del potere centrale, è assai differente dalla condizione vissuta dal Maghreb, dove sia Algeri sia Tunisi dispongono di un'assai scarsa capacità di disciplinamento delle società tribali. In altre parole, i gruppi etnici satelliti delle reggenze, non rispondendo alle medesime logiche politiche e diplomatiche di chi formalmente li governa non si sentono parte integrante degli accordi firmati con le potenze dell'area cristiana. Durante tutto il corso dell'età moderna, quindi, i soli trattati non sono garanzia di una totale tranquillità per la navigazione europea<sup>416</sup>.

Le zone di confine lungo le quali tradizionalmente sono distribuiti i diversi *comptoirs* e stabilimenti delle *Concessions d'Afrique* non solo rientrano appieno all'interno di queste dinamiche ma le esasperano con quelle caratteristiche di confusione tipiche delle zone di frontiera. I dintorni della piazzaforte di La Cala, in particolare, sono abitati da

---

<sup>414</sup> Naturalmente, la tutela dell'autorità statale appare più solidamente stabilita all'interno delle poche città e nelle zone abitate da popolazioni sedentarie. Al contrario, nelle aree dominate dalle tribù nomadi o semi-nomadi il bey e il dey devono spesso accontentarsi di sottomettere gli occupanti al prelievo fiscale e a un minimo di ordine centrale. M.-H. CHERIF, *Le Beylik, les populations et le commerce maritime dans la Tunisie du XVIIIe siècle*, in D. PANZAC (dir.), *Histoire économique et sociale de l'Empire ottomane, et de la Turquie (1326-1960)*, Parigi, Peeters, 1991, pp. 105-118; sulla questione del controllo del territorio e del prelievo fiscale, si veda M.-H. CHERIF, *Pouvoir beylical et contrôle de l'espace dans la Tunisie du XVIIIe siècle et des débuts du XIXe siècle*, in *Annuaire de l'Afrique du Nord*, Éditions du CNRS, 1983, pp. 50-61.

<sup>415</sup> C. WINDLER, *La diplomatie comme expérience de l'autre*, op. cit., 282.

<sup>416</sup> Ibidem.

una variegata costellazione di popolazioni nomadi o semi-nomadi non sempre rispondenti ad un'autorità univoca e spesso in lotta tra loro<sup>417</sup>. Per garantirsi la pacifica e benefica collaborazione di queste, quanti fossero interessati a commerciare in quelle zone – possiamo ricordare, per esempio, la *Compagnie royale d'Afrique* nel corso del XVIII secolo – sono costretti a trattare direttamente con i capi tribù e versare regolarmente doni e tributi (*lismes* simili a quelli erogati ai governi di Algeri e Tunisi)<sup>418</sup>. Questa interazione crea una sorta di triangolazione politica, diplomatica ed economica che vede ai tre lati, come già detto, le Reggenze, le popolazioni autoctone e gli europei i quali si interfacciano tra loro in forma indipendente cercando di creare un equilibrio che possa permettere a tutte le parti in causa di operare con una certa tranquillità. Per diversi decenni, fatto salvo per alcuni incidenti, tale sistema riesce a garantire una sufficiente stabilità, favorita dal contemporaneo consolidamento della dinastia husaynide e della relativa stabilizzazione della situazione algerina. Di tale fase beneficiano ovviamente anche i pescatori di corallo impiegati dalle compagnie.

Tra gli ultimi anni del XVIII secolo e gli inizi del XIX secolo, questa situazione evolve considerevolmente. Il deciso peggioramento delle condizioni di vita dei maghrebini, indeboliti dalla carestia e falcidiati dalla peste, è infatti causa di una crescente instabilità interna alle reggenze, soprattutto a quella di Algeri, dove la dominazione turca e il potere centrale del dey, già indebolito dalle ribellioni dei giannizzeri della capitale<sup>419</sup>, vengono duramente contestati dalla popolazione con una serie di grandi rivolte che scoppiano in tutte le regioni periferiche del Paese<sup>420</sup>. In particolare, sono i territori di Costantina, sul quale hanno sede i *comptoirs* della pesca, e quello occidentale di Orano ad essere i più interessati da tali moti. Nel frattempo,

---

<sup>417</sup> Le due principali “nazioni” con le quali hanno a che fare gli Europei presenti a La Cala – e precedentemente al *Bastion* – sono le cosiddette *La Mazoule* et *Nadis*. I primi, principali partner agricoli della *Compagnie royale d'Afrique*, abitano la zona situata a est della piazzaforte e costituiscono una sorta di federazione di tribù poste sotto un unico *cheik*. I secondi, tradizionalmente considerati più ostili agli Europei, abitano la zona montagnosa ad ovest di La Cala e si caratterizzano per la mancanza di qualsiasi unità politica o amministrativa. Per una più completa analisi delle popolazioni che caratterizzano i dintorni delle concessioni, si veda, O. LOPEZ, *S'établir et travailler chez l'autre*, op. cit., pp. 473-505. Per una panoramica sulla classificazione delle popolazioni locali, A. THOMSON, *La classification raciale de l'Afrique du Nord au début du XIXe siècle*, in «Cahiers d'études africaines», volume 33, n. 129, 1993, pp. 19-36.

<sup>418</sup> O. LOPEZ, *S'établir et travailler chez l'autre*, op. cit., pp. 490-505.

<sup>419</sup> Tra il 1805 e il 1818, sette dey si succedono ad Algeri: fatta eccezione per l'ultimo di essi, morto di peste, tutti gli altri vengono assassinati dai giannizzeri, scontenti di loro, dopo averli nominati. D. PANZAC, *Les corsaires barbaresques*, op. cit., p. 247.

<sup>420</sup> Si veda L. MEROUCE, *Recherches sur l'Algérie*, op. cit. pp. 276. Significativamente, lo storico algerino intitola il paragrafo dedicato a tali anni «1803-1830: misère et révolte».

l'atteggiamento di collaborazione con gli europei delle popolazioni autoctone inizia a declinare verso un comportamento decisamente più ostile. Già nel 1803, in effetti, il bey di Costantina confessa in una lettera indirizzata al console Dubois-Thainville di non essere in grado di proteggere i pescatori di corallo che approdano a La Cala<sup>421</sup>. Tuttavia, il momento decisivo è forse da considerarsi il 1804. Quell'anno, infatti, un *marabout* originario del Marocco, Mohammed Ben Abdallah Ben el-Harch, riesce a far sollevare gli abitanti della regione montana situata alle spalle della città a Gigeri (Djidjelli), in Cabilia, creando, così, un certo scompiglio lungo la regione di Costantina. Inizialmente la Reggenza presta poca attenzione alla questione, ma i timori dei governanti algerini si risvegliano nel momento in cui i ribelli iniziano a praticare una violenta opera di pirateria sulle coste. A farne le spese, a partire dal mese di giugno, sono i pescatori di corallo napoletani presenti in Barberia con bandiera francese. Come ci informa il console francese:

Le citoyen Léon, sous-commissaire à Bonne [sic], mande [...] que six bateaux de l'Île d'Elbe mouillés à La Calle ont été saisis par ce brigand; que plusieurs hommes ont été massacrés, et que cinquante-quatre sont trainés en esclavage dans les montagnes des rebelles. Le pirate court sur toutes les nations, même sur les Algériens et a déclaré ne respecter que les Anglais<sup>422</sup> [...]. Je me suis fortement plaint à la Régence de ces attentats; j'ai réclamé l'expédition immédiate de forces par mer et par terre, à l'effet de saisir le pirate, d'arracher des montagnes les malheureux tombés en leur pouvoir et des protéger nos corailleurs. Le Dey m'a répondu qu'il s'intéressait autant que moi et qu'il allait s'occuper d'ordonner les mesures convenables<sup>423</sup>.

A seguito delle parole di Dubois-Thainville, il dey di Algeri ordina al bey di Costantina di attivare le misure necessarie per arrestare il ribelle il quale, nonostante l'intervento del potere centrale, nelle settimane successive si rafforza ulteriormente e, radunato un numeroso gruppo armato proveniente dalla zona montana della Cabilia, marcia direttamente sul capoluogo della regione di Costantina. L'attacco si rivela un insuccesso

---

<sup>421</sup> Lo ricorda il console in una lettera dell'anno successivo. MAE, *Correspondance politique, Alger*, tomo 37, 9 agosto 1804 (20 termidoro anno XVII), Dubois-Thainville à Talleyrand.

<sup>422</sup> In effetti, il corsaro ribelle sembra godere, almeno a livello locale, di un – sicuramente non ufficiale – appoggio degli inglesi, in quel momento in rapporti freddi con Algeri. Nello stesso periodo 22 patroni corallari vengono costretti da un corsaro inglese proveniente da Malta (lo stesso probabilmente di cui parla Emmanuele Luxoro nella lettera precedentemente citata) a pagare 40 piastre ciascuno. Il capitano inglese assicura «qu'en montrant son reçu ils n'ont rien à redouter du marabout». Ivi, 24 giugno 1804, (5 messidoro anno XII), Dubois-Thainville à Talleyrand.

<sup>423</sup> Ibidem; sulla presa dei corallari da parte delle tribù ribelli della Cabilia si veda anche A. PAPIER, *Histoire des 55 corailleurs italiens capturés par le chérif Mohammed ben El-Harche dans le port de La Calle. Episode de l'insurrection kabyle en 1804*, E. Thomas, Bona, 1879.



e l'esercito di rivoltosi è costretto a ripiegare, scomparendo per qualche settimana dalla scena. Si tratta però di una vittoria di Pirro, infatti nell'agosto del 1804, il bey di Costantina, Osman<sup>424</sup>, partito per le montagne nella speranza di riportare definitivamente l'ordine, cade in un'imboscata presso l'*Oued Zhour*<sup>425</sup>, rimanendo ucciso insieme a 500 giannizzeri<sup>426</sup>.

Negli anni successivi i ribelli di Gigeri attaccano senza successo il porto di Bougie (attuale Béjaïa), ma nonostante ciò continuano a tenere in scacco le truppe inviate dal dey, almeno fino a quando, nel 1807, Ben el-Harch, ormai indebolito, viene sorpreso e ucciso nel suo accampamento dai soldati del nuovo bey di Constantina<sup>427</sup>. Questi avvenimenti fanno parte di un clima generalizzato di ribellione che si manifesta con l'esplosione di numerose rivolte le quali concorrono ad aumentare il livello d'insicurezza lungo l'intero territorio della reggenza, tanto che, tra il 1804 e il 1822, l'autorità di Algeri risulta essere costantemente «battue en brèche, [...] et n'est plus jamais vraiment rétablie»<sup>428</sup>.

Al di là delle imbarcazioni catturate dai corsari ribelli, il generale stato di agitazione della regione di Costantina ha importanti effetti negativi sulla pesca perché contribuisce a rendere più insicuri i litorali sui quali i corallari cercano abitualmente ausilio e rifugio in caso di cattivo tempo. In effetti, che venga praticata nei pressi della costa o più al largo, a 30/40 miglia da essa, la pesca del corallo si svolge di norma piuttosto lontano dai centri nei quali hanno sede gli agenti europei. Come scriverà nel 1825 il console francese di Bona Adrien Dupré parlando dei pescatori napoletani:

À peine les corailleurs sont-ils arrivés à Bône, qu'ils s'empressent de débarquer le superflu des provisions, des effets et attirails de pêche qu'ils ont à bord pour toute la saison, et ne gardent que ce qui leur est nécessaire pour leur travaux [...]. Après avoir pris leur patente de pêche, ils remettent à la voile sans perdre de tems, pour aller se livrer à leur industrie.

In seguito, sempre secondo il console, «après avoir tenu la mer toute la semaine, ils rentrent ordinairement le samedi soir dans le port», luogo dove, tuttavia, questi non restano che per poco tempo. Infatti, «la dimanche, avant le coucher du soleil, ces

---

<sup>424</sup> Si veda E. VAYSETTES, *Histoire des derniers Beyd de Constantine et de l'est Algérien (depuis 1793 jusqu'à la chute de Hadj-Ahmed)*, Éditions Grand Alger Livres, Alger, 2005.

<sup>425</sup> In italiano “uadi”: letto di antichi corsi d'acqua ormai asciutto che forma profondi solchi nel terreno.

<sup>426</sup> E. MERCIER, *Histoire de Constantine*, op. cit., pp. 310-317.

<sup>427</sup> Ibidem.

<sup>428</sup> D. PANZAC, *Les corsaires barbaresques*, op. cit., p. 247.

pêcheurs infatigables remettent à la voile, et se hâtent d'aller à prendre poste pour être prêts à recommencer la pêche le lundi à la pointe du jour»<sup>429</sup>. Da questo punto di vista, la situazione è ovviamente aggravata dalla contingente difficoltà francese nelle relazioni col Maghreb e dal semi-abbandono della piazzaforte di La Cala, luogo strategico, perché prospiciente alle acque maggiormente ricche in corallo e per ciò approdo preferibile rispetto a Bona, nuovo centro delle concessioni, o Tabarca.

La problematicità della situazione francese a cui si è fatto cenno in precedenza non deve, tuttavia, ingannare sul fatto che Parigi non faccia nulla per garantire la sicurezza dell'attività peschereccia. Se il governo francese non ha più la forza di garantire su quei territori l'esistenza di un settore amministrativo numericamente rilevante, soprattutto se paragonato alle strutture mantenute in precedenza negli stabilimenti delle concessioni, gli sparuti agenti francesi presenti in Algeria e Tunisia continuano a spendersi nella ricerca di un qualche accordo con le tribù locali e, quando possibile, ad inviare qualche uomo incaricato di dare ausilio ai marinai. Tali provvedimenti, nonostante l'impegno francese, non sono però sufficienti a garantire uno stato di sicurezza e tranquillità. Leggiamo da una lettera del luglio 1806 inviata da Raimbert a Devoize:

Nos corailleurs éprouvent, Monsieur, sur la côte de ce royaume, les plus grandes vexations de la part des bédouins. Comme je vous l'ai annoncé précédemment, j'avais pris avec ceux de cap Roux des arrangements, mais cela n'a pas empêché qu'il n'y aient maltraités, battus et mis à contribution. Ce port est inséparable de la pêche du corail, puisque nous n'avons plus d'eaux sur cette isle et qu'il y en a abondamment à cet endroit; aux divers mouillages, tant à l'est que à l'ouest du cap Roux, nos pêcheurs n'y sont pas mieux reçus, et notamment dans celui nommé Oued Louek, où les arabes se permirent, il y a quelque tems, de dépouiller divers bateaux, et d'enlever même six matelots, que les autres ne parvinrent à les faire lâcher qu'à la suite d'une fusillade. Avant-hier, un bateau napolitain a été assailli à l'ouest de la Calle par les bédouins (quoique sur le territoire d'Alger, je présume que ce soit des Nadis sujet de ce royaume), dépouilles et le patron tué d'un coup de feu. Il est certain, Monsieur, que si nos corailleurs trouvaient de la sûreté sur cette côte, aux endroits habités surtout, ils n'iraient point en des endroits où il n'y a personne risquer de se faire assaillir par le premier passant<sup>430</sup>.

Dopo aver descritto gli sfortunati eventi, Raimbert suggerisce quali mezzi dovrebbero essere impiegati per fornire ai corallari una protezione più efficace e

---

<sup>429</sup> AN, AE/B/III 301, 5 Aprile 1825, Mémoire sur les concessions d'Afrique et particulièrement sur la pêche du corail, Adrien Duprè.

<sup>430</sup> MAE, 712PO/1/220, 22 luglio 1806, Raimbert a Devoize.

continuativa. Proprio l'importanza del ristabilimento di La Cala viene nuovamente evocata:

Veuillez, Monsieur, avoir la bonté de vous pénétrer de la situation des pêcheurs qui, poursuivis quasi tous le jours par nos ennemis en mer, ne trouvent aucune sureté à terre, où ils vont se réfugier quand ils ne peuvent pas atteindre Tabarque, et ayez la complaisance d'obtenir du bey des fortes lettres pour les habitants de cette côte, dont il doit nous garantir aujourd'hui la sureté. Il y aurait, Monsieur, un bon moyen de prévenir ces tracasseries et assurer une protection efficace [sic] à cette pêche que le gouvernement encourage, en la fixant à La Calle au lieu de Tabarque. Là, les pêcheurs seraient à l'abri des insultes des anglais, auraient un port bien meilleur, de l'eau en abondance et leurs effets mieux abrités. Ils ne cessent de moi le demander<sup>431</sup>.

Come sappiamo, solo un paio di mesi dopo la stesura di questo rapporto la Francia deve rinunciare alle sue concessioni nel territorio di Algeri e, con esse, alla possibilità – comunque mai realmente considerata dopo la ripresa della guerra con l'Inghilterra – di fissare nuovamente presso La Cala il centro della pesca.

Negli anni successivi, numerosi altri incidenti coinvolgono i pescatori di corallo e le popolazioni del litorale. E se nei dintorni di Tabarca la situazione sembra essere di norma sotto controllo, il pericolo aumenta man mano che le imbarcazioni si avvicinano ai territori di più incerta giurisdizione. Nel 1811, per esempio, sette feluche napoletane hanno la sfortuna di naufragare sulle spiagge vicine a La Cala dove vengono attaccate dai «bédouins» locali. Nessun marinaio rimane ucciso, ma tutti vengono completamente spogliati dei pochi averi, mentre le imbarcazioni vengono distrutte. Immediatamente, il vice-console Billon si rivolge al bey di Tunisi per ottenere riparazione:

Ce Prince m'a fait sentir que pour corriger ces tribus insoumises il faudrait l'expédition d'un camp de 600 hommes au moins. Il m'a engagé à inviter les corailleurs à ne pas dépasser les limites du Cap Roux, parce que jusque-là les habitants sont dans l'obéissance<sup>432</sup>. Il m'a en outre assuré qu'il n'allait pas moins prendre des mesures pour prévenir que ces bédouins ne se portassent pas à des pareils excès<sup>433</sup>. [...] Le bey a fait encore entrevoir que pendant que les français occupaient La Calle ils donnaient des revenus et des

---

<sup>431</sup> Ibidem.

<sup>432</sup> E tuttavia, solo l'anno prima, proprio a Capo Rosso uno scontro a fuoco tra l'equipaggio di una feluca napoletana e alcuni locali ha provocato la morte di un marinaio. L'incidente è avvenuto nonostante i dispositivi di sicurezza messi in campo da Raimbert: «au Cap Roux j'ai un drogman patenté avec un salaire annuel de 300 piastres. Indépendamment de mille petites donatives, je paye au [?] une somme de trois cent piastres qui se partage parmi cy tous et j'ai pendant toute l'été un officier de la garnison d'ici ture, pour surveiller à ce qu'y si passe». MAE, 712PO/1/220, 5 agosto 1810, Raimbert a Billon.

<sup>433</sup> MAE, 712PO/1/31, 7 aprile 1811, Billon a de Champigny.

présents au cheick de ces Bédouins pour se les attacher, mais que les Anglais, qui y sont aujourd'hui ne font pas usage de mêmes moyens<sup>434</sup>.

Come mostra l'estratto riportato, nelle parole del console la risposta del bey tradisce uno stato d'impotenza rispetto alle estreme difficoltà di sottomettere e controllare le popolazioni tribali e, allo stesso tempo, non lascia dubbio sulla volontà di aiutare i francesi a far rispettare i trattati.

C'è, infine, da considerare che a lato di una situazione effettivamente critica per ciò che riguarda le aggressioni da parte delle popolazioni locali, sono i pescatori stessi che spesso deliberatamente vanno incontro a situazioni potenzialmente pericolose. La documentazione consultata e, in particolare, le corrispondenze provenienti dagli stabilimenti del Maghreb, contengono costanti recriminazioni relative alle insubordinazioni commesse dai corallari, ritenuti nel loro complesso «un peuple insoumis et qui ne veut connaître aucune autorité»<sup>435</sup>. Dalle carte trapela insomma una dilagante indifferenza verso i regolamenti e i dispositivi di protezione messi in campo dagli incaricati locali. È il caso, ad esempio, di un gruppo di patroni d'imbarcazione che nel luglio del 1809 manifesta la volontà di tentare una sortita nelle acque di Gigeri, località situata in territorio algerino e dipendente dalle concessioni inglesi. Jean-Dauphin Raimbert si oppone con forza a questo progetto, compilando uno specifico *arrêté* senza ottenere alcun risultato:

Vous serez étonné sans doute, lorsque vous en aurez pris connaissance, que malgré ma deffense [sic], malgré les grandes chances qu'ils ont à courir, et malgré tout ce que je leur ai dit moi-même, partie d'entre eux ont hazardé le voyage de Gigeri, sans égard de ce qui en pourra résulter entre notre Gouvernement et celui d'Alger, sans égard pour mes ordonnances et mes avis amicaux, et sans considération de la punition qui les attend à leur retour en France (que je leur ai notifié)<sup>436</sup>.

In assenza di mezzi di coercizione efficaci e sufficienti a imporre la propria autorità su una popolazione di pescatori che può ammontare talvolta a duemila o tremila persone, l'unico vero espediente a disposizione dell'agente di Tabarca è quello di minacciare gli stessi e sollecitare presso l'amministrazione francese e napoletana l'applicazione di una punizione severa da infliggere al termine della stagione con lo scopo che questa possa frenare il diffondersi delle violazioni:

---

<sup>434</sup> Ibidem.

<sup>435</sup> MAE, 712PO/1/220, 19 giugno 1810, Raimbert a Billon.

<sup>436</sup> Ivi, 28 luglio 1809, Raimbert à Devoize.

J'aurai bien pu [...] leur ôter leur passeport et les désarmer, mais comme vous le concevrez, Monsieur, ma démarche eut été infructueuse, en ce que les patrons alors auraient pu feindre un retour à mes conseils, reprendre leur passeport pour aller faire leur pêche ordinaire et partir pour le voyage projeté, de façon que je me suis vu dans la dure nécessité de les laisser partir, de me réserver de vous prévenir et de vous demander la punition de ces rebelles [...]. Cette punition est d'autant plus nécessaire que les infractions aux règlements ne concernant pas tous les pêcheurs en général, il faut que ceux-ci soient distingués de ceux qui y ont été soumis, afin de ne leur donner aucun regret d'avoir eu de la condescendance pour mes ordonnance<sup>437</sup>.

## 2.7 *Il riavvicinamento tra Tunisi e Napoli*

### 2.7.1 *La tregua del 1814*

Come già detto, dopo l'ingresso del Regno di Napoli nel sistema di stati napoleonici, i pescatori di corallo di Torre del Greco ottengono dal governo francese il permesso di recarsi sui banchi coralliferi presenti nei mari di Tunisi godendo delle stesse condizioni e gli stessi diritti concessi alle imbarcazioni còrse, liguri e provenzali. Più in generale, è tutta la navigazione napoletana ad essere integrata all'interno dei trattati e delle negoziazioni franco-tunisine. Per alcuni anni, questa situazione viene sfruttata positivamente e garantisce l'accesso a rotte altrimenti precluse a quelle nazioni che sono in guerra con i barbareschi. Come abbiamo visto, la crescita della presenza di imbarcazioni provenienti dal centro vesuviano viene solo saltuariamente interrotta dalla pericolosità delle condizioni di pesca. Nonostante ciò, la seconda parte del regno di Gioacchino Murat si caratterizza, per ciò che riguarda le relazioni internazionali con il Nord Africa, nella ricerca di una politica di riavvicinamento alle Reggenze, in particolare a quella di Tunisi, orientata all'ottenimento di un trattato di pace o di una tregua che leghi direttamente il governo napoletano a quello del bey<sup>438</sup>. Sono gli stessi pescatori di corallo, tra gli altri, a chiedere di «interessare la Sovrana Clemenza a stabilire con il Governo di Tunisi un rapporto diplomatico-commerciale<sup>439</sup>», poiché intimoriti da una condizione giuridica che essi percepiscono come ancora

---

<sup>437</sup> Ibidem.

<sup>438</sup> Per un quadro generale, seppur un po' datato, si veda A. CILENTO, *Il governo delle Due Sicilie alla ricerca di una pace stabile con le Reggenze barbaresche*, in «Africa, rivista trimestrale di studi e documentazione dell'Istituto italiano per l'Africa e l'Oriente», anno 24, n. 1, marzo 1969, pp. 41-70;

<sup>439</sup> ASN, *Ministero degli Esteri, Decennio francese*, 5417, 30 dicembre 1809, relazione della Camera di Commercio di Napoli al Ministero degli Interni.

eccessivamente precaria. La richiesta dei corallari viene ripresa, in parte, in una relazione del 1809 della Camera di Commercio di Napoli e indirizzata al Ministro dell'Interno partenopeo di cui vale la pena proporre un estratto:

La comune di Torre del Greco ha vivamente domandato a questa Camera di Commercio di interessare la Sovrana Clemenza a stabilire col Governo di Tunisi u rapporto diplomatico-commerciale, onde assicurare la pesca de' coralli in quei mari, e garantire i Pescatori Torresi dal funesto avvenimento di una misera schiavitù. [...].

Nell'epoca in cui l'aquila imperiale non avea per anco estesi i suoi Dominj sulle nostre Contrade, la pesca del corallo facevasi clandestinamente da' Torresi e col continuo timore di esser predati. Perciò sovente erano forzati di munirsi di Capitani di Bandiera Francesi, di cui si provvedevano in Corsica, o nell'Isola d'Elba, o nelle stesse Coste di Francia, con ingente stipendio. [...].

I Torresi, giunte che furono le armi imperiali in questo regno si slanciarono con più coraggio né mari di Barbaria, e all'ombra del Paviglione Francese cacciaronsi più in là della Penisola di Tabarca, e propriamente nelle acque Algerine, ove la pesca del corallo è ferocissima. Ma gli infelici, appena visti, che ventitré delle dilorò barche con gli equipaggi furon condotti nella dura schiavitù dell'Algerino [...].

Quindi la pesca de' coralli si è per i Torresi limitata nelle sole coste della Penisola di Tabarca, ed è singolare che quel Bey non solamente la soffre, ma sembra che ambisca ad aprire coll'Augusto Nostro Monarca una qualche relazione Diplomatica Commerciale [...].

Un Agente del Consolato francese residente in Tunis, ed un comandante arabo spediti a proteggere su quella costa i Genovesi ed i Corsi, riconosciuti in oggi per francesi, proteggono altresì la laboriosa industria delle nostre Barche Torresi, decorate dalla medesima bandiera; quantunque non si ignorasse da quel Governo ch'essi siano sudditi napolitani. Questa tolleranza di pesca però non è che un atto di semplice rispettosa convenienza alla Potente Bandiera e al nome del Nostro Intrepido Monarca, ma non un obbligo che corre al Bey, proveniente da rapporto commerciale, atto ad esimere i pescatori Torresi dal fondato timore di un sinistro incontro<sup>440</sup>.

Il progetto murattiano passa attraverso una missione diplomatica che, sebbene pianificata già alla fine 1810, si concretizza solo due anni dopo. Nel 1811, infatti, il battello sul quale è imbarcato Nicolò Quagliarielli, l'esperto rappresentante consolare prescelto inizialmente, cade preda degli Inglesi mentre è in viaggio verso la riva sud del Mediterraneo<sup>441</sup>. Ammalatosi, a seguito di ciò, il funzionario, dopo aver fatto scalo a Palermo, è costretto a rientrare a Napoli e a rinunciare all'incarico. Al suo posto viene «commissionato», dopo qualche tempo, Renato de Martino – già Segretario del Ministro

---

<sup>440</sup> Ibidem.

<sup>441</sup> ASN, *Ministero degli Esteri, Decennio francese*, 5311, 18 dicembre 1810, Quagliarielli a Gallo.

degli Affari esteri napoletano, conte Gallo<sup>442</sup> – personaggio destinato a giocare, negli anni a venire, un ruolo chiave nell'evoluzione delle relazioni tra la Reggenza e il governo napoletano.

Giunto a Tunisi all'inizio del 1812, egli viene inizialmente incaricato di «s'entendre avec le vice-consul de France pour conclure un traité entre Tunisi et Naples»<sup>443</sup>. L'obiettivo della corte partenopea è quello di sfruttare il proprio legame con l'Impero napoleonico e l'intermediazione di quest'ultimo per ottenere «automaticamente» dal sovrano barbaresco un accordo e il riconoscimento del proprio console senza dover passare per le abituali, complicate, negoziazioni e, soprattutto, senza doversi impegnare nel pagamento dei tributi onerosi abitualmente pretesi dal bey nei confronti delle Potenze straniere come l'Olanda e gli stati nordici. Quest'ultimo punto è per la corte napoletana particolarmente importante, tanto che il Ministro del Gallo si premura di ricordare spesso a de Martino quanto Murat «non intenda affatto di pagare somma alcuna per far installare il di lei consolato»<sup>444</sup>. L'azione dell'incaricato sulle prime si rivela piuttosto difficile, in quanto Hammuda Bey, basandosi sulla recente scelta napoletana di adottare una nuova bandiera nazionale<sup>445</sup>, rifiuta la mediazione della Francia e di accettare le ragioni dei Napoletani, da lui considerati come indipendenti dall'Impero. In effetti, nel maggio 1812 de Martino e Billon si recano dal «Ministro del bey» (probabilmente il sahib al-tabaa Youssuf) per esporre le intenzioni dei rispettivi sovrani, ottenendo però un risultato negativo. Leggiamo in una lettera dello stesso de Martino :

Il console di Francia cominciò a narrare tutto il potere di Sua Maestà l'Imperatore [...]. Dopo una lunga conversazione [il Ministro del bey, nda] disse che ci avrebbe fatto ottenere un'udienza dal bey per proporgli quanto era stato lui riferito. Domandò più volte cosa mai Sua Maestà mandava per regali; li risposi che da me s'ignorava, ma che questo restava nella

---

<sup>442</sup> Sull'attività del conte Gallo si veda, tra gli altri, B. MARESCA (a cura di), *Memorie del duca di Gallo*, A. Forni, Napoli, 1974.

<sup>443</sup> E. PLANTET, *Correspondance des beys de Tunis*, op. cit., p. 500.

<sup>444</sup> ASN, *Ministero degli Esteri, Decennio francese*, 5311, fascicolo 201, senza data, ma risalente al 1812, Gallo a de Martino; a parte i pagamenti ufficiali, la corte napoletana vuole evitare il più possibile ogni tipo di esborso eccessivo, come ricorda lo stesso ministro in una lettera privata inviata al suo ex collaboratore: «Circa gli affari, la condotta che dovette tenere, vi ho comunicato tutte le intenzioni di Sua Maestà. Evitate i grandi pagamenti. Sua Maestà non è nello stato di farli. Non vi potete misurare con l'esempio delle grandi Potenze. Esse hanno più denari, più rapporti, e fanno un commercio più utile, e più lucroso», Ivi, 6 aprile 1812, Gallo a de Martino.

<sup>445</sup> Il bey si riferisce all'importante decreto emanato da Gioacchino Murat il 13 marzo 1811, con il quale il Regno si dota di un drappo di tre colori divisi a scacchi con in mezzo l' "impresa" di Napoli: amaranto, bianco e celeste. GALASSO G., *Il Regno di Napoli*, op. cit., pp. 1215.

generosità di Sua Maestà e non già per diritto di pretesione [...]. Il bey, secondo gli avvisi ricevuti, desiderava toglier di mezzo il Console di Francia, e trattare direttamente con me, per cui sono già sei giorni che non si è deciso di accordare la domandata udienza [...], dicendo sempre che il Regno di Napoli è un regno a parte della Francia, il re è coronato per quel regno, ed ha una bandiera particolare, e perciò li conveniva trattare come tutte le altre Nazioni, facendo ascendere i diritti di bandiera a centinaia di migliaia di pezzi duri, ed a regali immensi<sup>446</sup>.

Di fronte alle resistenze del bey, de Martino interrompe inizialmente le negoziazioni, ricevendo l'approvazione del Ministro degli Affari Esteri, convinto della necessità di ritirarsi «piuttosto che di agire separatamente dal console di Francia, dalle intenzioni del quale ella non deve separarsi giammai»<sup>447</sup>.

Con il passare dei mesi, tuttavia, il quadro inizia gradualmente ad evolvere: sempre di più, infatti, appare chiaro l'avvicinamento tra l'agente napoletano – il quale viene infine riconosciuto ufficialmente da Hammuda – e la corte beilicale. Tale avvicinamento non vede né il patrocinio né il consenso del delegato francese il quale, in una lettera inviata a Parigi il 25 ottobre 1813, si lamenta del modo in cui de Martino «cherche à s'affranchir des égards qu'il doit observer envers la France», aggiungendo che «il n'a eu recours à mon ministère que lorsque ses affaires l'y ont obligé impérieusement»<sup>448</sup>.

La progressiva presa di distanze di Napoli non può che essere messa in relazione con la più ampia strategia inaugurata proprio in quegli anni da Gioacchino Murat, impegnato nello sforzo di emanciparsi, via via in maniera sempre più decisa, dall'ingombrante tutela dell'Imperatore e da quella della propria consorte, la regina Carolina Bonaparte<sup>449</sup>. L'affrancamento dal controllo francese diviene definitivo a partire dalla conclusione delle alleanze del gennaio 1814 tra il sovrano di Napoli, l'Austria e l'Inghilterra<sup>450</sup>. Dopo la notizia che «il nostro Regno erasi allontanato dal

---

<sup>446</sup> ASN, *Ministero degli Esteri, Decennio francese*, 5311, senza data, ma del 17 maggio 1812, de Martino a Gallo.

<sup>447</sup> Ivi, senza data, Gallo a de Martino.

<sup>448</sup> E. PLANTET, *Correspondance des beys de Tunis*, op. cit., pp. 511-512.

<sup>449</sup> Uno dei simboli degli inizi di questa svolta “napoletana” di Gioacchino Murat – non priva di conseguenze immediate nei rapporti con Napoleone, il quale non cessa mai di considerare Napoli come uno stato “vassallo” interamente sottomesso alla propria volontà – è da considerarsi, ad esempio, il suo decreto 14 giugno, con il quale egli decide che nessuno straniero possa rimanere al servizio del Regno di Napoli, se non dopo aver richiesto la “naturalizzazione”. Sul progressivo distacco del sovrano napoletano dalla Francia, si veda G. GALASSO, *Il Regno di Napoli*, op. cit., pp. 1215-1223; A. ESPITALIER, *Napoléon et le roi Murat, 1808-1815: d'après des nouveaux documents*, Perrin, Parigi, 1910; J.-P. GARNIER, *Gioacchino Murat, re di Napoli*, Deperro, Napoli, 1974.

<sup>450</sup> G. GALASSO, *Il Regno di Napoli*, op. cit., pp. 1263-1265.



Sistema di Governo di Francia<sup>451</sup>», di fronte al rischio di lasciare i sudditi napoletani senza alcuna protezione, de Martino, la cui idea in origine era di intavolare trattative volte alla stipula di una pace definitiva, si affretta a proporre una più modesta richiesta per un Trattato di Tregua annuale, che, infatti, viene concluso poco dopo<sup>452</sup>, e che sarà rinnovato anche l'anno successivo.

Se il distacco di Murat dalla Francia può essere ricondotto a dinamiche di più ampio respiro all'interno della politica internazionale europea, il successo nelle negoziazioni con Tunisi dipende, invece, da equilibri locali che, attraverso gli appoggi incontrati presso la corte beilicale, ne garantiscono il successo.

Nel corso delle difficili negoziazioni con Tunisi, infatti, de Martino può beneficiare del fondamentale appoggio di uno dei più potenti uomini della Reggenza: il segretario del bey per la corrispondenza italiana, Mariano Stinca<sup>453</sup>.

Originario del Piano di Sorrento, nel territorio del Regno di Napoli, uomo di grande influenza, questi fa parte, a partire dal primo Ottocento, di un gruppo di schiavi di provenienza europea o levantina catturati in giovane età e allevati alla corte di Tunisi che compongono l'*entourage* di Hammuda Bey e lo assistono nelle principali scelte di governo e che grazie alla loro lungimiranza e abilità nelle relazioni di corte e non, riescono a ricavarci uno spazio di grande potere<sup>454</sup>. Cosa non meno importante, egli è anche zio dello stesso Renato de Martino, il quale, già membro del governo partenopeo, nel 1812 viene nominato rappresentante di Napoli a Tunisi proprio in virtù del legame

---

<sup>451</sup> ASN, *Ministero degli Esteri, Decennio francese*, 5312, fascicolo 205, 2 aprile 1812, de Martino a Gallo.

<sup>452</sup> Ibidem; il prezzo della convenzione è, secondo Alphonse Rousseau, di «9000 boulets de gros calibre, plusieurs milliers de poudre de guerre, de quelques chargements de bois de construction et des présents au Bey s'élevant à 50 000 piastres fortes environ», A. ROUSSEAU, *Annales tunisiennes*, op. cit., p. 281.

<sup>453</sup> Sull'interessante figura di Mariano Stinca si vedano H. JAMOSSI, *Mariano Stinca: image d'un esclave au pouvoir sous le regne de Hammouda-Pacha Bey*, in «Revue d'Histoire maghrébine», n. 23, 1996, pp. 431-465; A. RIGGIO, *Mariano Stinca*, in «Archivio storico per la Calabria e la Lucania», XIII, 1943-1944, pp. 171-183, T. FILESI, *Un napoletano e un ligure in evidenza alla corte tunisina della prima metà dell'800*, in I. ZILLI (a cura di), *Fra spazio e tempo. Studi in onore di Luigi de Rosa. Settecento e Ottocento. II*, ESI, Napoli, 1995, pp. 449-478; B. AIRÒ, *Interpreti, consiglieri, "arabisants" italiani alla corte del bey di Tunisi tra la fine del XVIII e la metà del XIX secolo*, in B. GRÉVIN (dir.), *Maghréb-Italie, des passeurs médiévaux à l'orientalisme moderne (XIIIe-milieu XIXe siècle)*, École française de Rome, Roma, 2010, pp. 323-340.

<sup>454</sup> L. BOUZID, *Pouvoir et esclavage dans la Régence de Tunis. Les serviteurs des beys husseinites (XVIIIe-début XIXe siècle)*, Centre de publication universitaire, Tunis, 2005; M. OUALDI, *Esclaves et maîtres. Les mamelouks des beys de Tunis du XVIIe siècle aux années 1880*, Publications de la Sorbonne, Parigi, 2011.

di parentela con il dignitario<sup>455</sup>. Il nome di Mariano Stinca, inoltre, compare costantemente tra quelli dei più ricchi mercanti della Reggenza. Lo schiavo, infatti, dimostra di avere interessi diversificati e sempre supportati da un'ampia rete di corrispondenti che lo rendono «avant tout un marchand qui fait tous ses efforts pour grandir sa fortune»<sup>456</sup>. Un aspetto, quest'ultimo, che è d'altronde comune a tutti i principali uomini di fiducia del bey Hammuda – primo tra tutti il famoso *mamelouk* Yusuf Sahib Al-Tabaa<sup>457</sup> – i quali utilizzano la propria posizione a palazzo non solo per influenzare la politica beilicale, ma anche per «monopoliser les secteurs les plus importants de l'économie tunisienne»<sup>458</sup>.

Molteplici testimonianze ci confermano come sia proprio l'incessante opera di intercessione portata avanti da Stinca e dagli altri uomini di governo a spingere il bey sia a riconoscere ufficialmente il ruolo del nipote dello schiavo, sia a prendere accordi con Napoli senza l'intervento della Francia. Ad esempio, in una lettera senza data, ma, considerandone il contenuto, sicuramente riconducibile al periodo delle trattative tra Napoli e Tunisi e inviata da de Martino al Ministro Gallo leggiamo:

Mio zio è molto contento di come siasi intavolato l'affare, e dice che non si poteva andar meglio di quello che ho praticato per ridurre questo governo; il medesimo non è stato chiamato nel consiglio per gli affari di Napoli, credendolo attaccato alla sua Nazione, ma è stato convocato tra i musulmani quella persona che ho avuto l'onore di manifestarle in cifra<sup>459</sup>.

Nonostante un certo interesse dato dalle proprie origini e dai rapporti familiari con de Martino, l'appoggio di Stinca alla missione diplomatica inviata da Gioacchino Murat, è tutt'altro che disinteressata. Da lungo tempo impegnato nel traffico di coralli, che lo stesso acquista in loco e vende direttamente sulla piazza di Torre del Greco, nel periodo precedente e coevo i trattati tunisino-napoletani, Stinca tenta di avviare una strategia per ampliare i propri traffici all'approvvigionamento e al prestito finanziario per i corallari. Come evidenziato da Habib Jamoussi nel saggio *Mariano Stinca: image d'un esclave*

---

<sup>455</sup> JAMOSSI H., *Mariano Stinca, image d'un esclave au pouvoir*, op. cit., p. 444.

<sup>456</sup> GRANDCHAMP P., *Autour du consulat de France à Tunis (1577-1881)*, Aloccio, Tunisi, 1943, p. 138.

<sup>457</sup> Schiavo di origine moldava (o forse georgiana) egli è, secondo Sadok Boubaker, il principale ispiratore della politica beilicale, nonché il vero dominatore della vita economica della Reggenza di Tunisi del primo Ottocento. S. BOUBAKER, *Négoce et enrichissement individuel à Tunis du XVIIe siècle au début du XIXe siècle*, in «Revue d'histoire moderne et contemporaine», n. 50-4, 2003-2004, pp. 29-62.

<sup>458</sup> H. JAMOSSI, *Mariano Stinca, image d'un esclave au pouvoir*, op. cit., p. 431.

<sup>459</sup> ASN, *Ministero degli Esteri, Decennio francese*, 5311, lettera privata di Renato de Martino al conte Gallo.

*au pouvoir sous le regne de Hammouda-Pacha bey*, quello che si rivela essere «un des plus énigmatiques personnages»<sup>460</sup> della corte tunisina, al fine di incrementare i propri affari, volendosi impadronire dell'interessante giro di affari indotto dalle necessità delle barche pescherecce impegnate nello sfruttamento dei banchi coralliferi, costruisce un intreccio di relazioni politiche e commerciali che vedono nell'aiuto dato a Napoli un momento fondamentale. Intercedere per i partenopei implica, infatti, costringere questi ultimi ad ausiliare le attività dello schiavo.

### 2.7.2 *L'affaire Raimbert e la definitiva autonomia della pesca napoletana a Tunisi*

Per comprendere la questione relativa alla volontà, da parte di privati commercianti, di acquisire quei benefici legati alla presenza delle coralline in territorio tunisino che nel passato erano appannaggio delle compagnie commerciali è necessario tornare un secondo su queste ultime e sull'amministrazione dei privilegi connessi con la pesca del corallo. Il riferimento alle compagnie, in questa sede, si limita a ricordare che una volta che queste scompaiono dalla scena dello sfruttamento e del commercio dei beni provenienti dal Nord Africa, a restare vacante non sono solo le merci che tradizionalmente giungono in Europa dalle coste maghrebine, ma l'indotto che questi traffici comportano. In altre parole con l'estinzione delle compagnie si esauriscono anche una serie di servizi che queste erano solite fornire. Per quanto concerne la pesca del corallo, per esempio, ci si riferisce in particolare all'approvvigionamento di viveri e attrezzi necessari alla sussistenza dei corallari e alla pratica dell'estrazione, un tempo forniti dalle compagnie e oggi da reperire in loco. Per rispondere a questa necessità, i pescatori si rivolgono di norma all'agente consolare incaricato, ruolo che per larga parte del periodo considerato viene ricoperto da Jean-Dauphin Raimbert. Come quest'ultimo ha occasione di scrivere al console Devoize, gli accordi stabiliti tra lui e i pescatori, sono semplici: «[les corailleurs, nda] viennent chez moi, me prient de leur faire venir une certaine quantité de pain de Tunis, j'en prends note et je le leur fais venir. Voilà toute la cérémonie relative à ce pain»<sup>461</sup>. Per soddisfare le richieste, Raimbert si serve di una piccola imbarcazione armata a proprie spese, che egli invia presso la capitale per

---

<sup>460</sup> H. JAMOSSI, *Mariano Stinca, image d'un esclave au pouvoir*, op. cit., p. 464.

<sup>461</sup> MAE, 712PO 1, 220, 6 luglio 1808, Raimbert a Devoize.

effettuare i carichi. Una volta ottenuto dal bey il permesso di acquistare grano, lo trasporta a Biserta dove viene macinato presso l'abitazione dell'altro agente francese, Cosimo Bottari, per essere poi inviato a Tabarca e venduto ai corallari<sup>462</sup>, i quali, essendo privi di denaro contante, sono obbligati a sottostare ad una sorta di indebitamento che si risolverà alla fine della stagione con il pagamento di un piccolo interesse in aggiunta al costo delle forniture. Sempre secondo le parole di Raimbert, infatti, i corallari, e in particolare, i napoletani:

Viennent ici presque sans argent. Pendant toute la pêche non seulement ils ne me payent point le pain que je leur fournis, mais encore suis-je obligé de leur fournir de numéraire pour se procurer tout ce qu'ils ont besoin des Bédouins<sup>463</sup>.

Il sistema d'indebitamento creato da Raimbert, come si evince dalle sue stesse parole, non si basa solo sull'acquisto di quei prodotti che l'agente commercia, ma anche sul prestito di denaro indispensabile ai pescatori per ovviare alle esigenze quotidiane durante l'arco della stagione. Nonostante il tono potremmo dire lamentoso del nostro, i servizi forniti non sono certamente a titolo gratuito, ma garantiscono a Raimbert un discreto guadagno. Egli, d'altronde, a differenza dei consoli, in quanto semplice agente non riceve dal governo alcuno stipendio fisso, ma ha la possibilità di partecipare alle attività commerciali. Dalla corrispondenza consultata emerge tra l'agente e il console, quasi a giustificazione dei propri guadagni, Raimbert fa riferimento alla turbolenza dell'epoca che, rendendo pericolosa la pratica del commercio, ne scusa il lucro<sup>464</sup>. Sebbene non sia possibile valutare attraverso la lettura delle fonti quale fosse effettivamente il giro di affari, l'alto numero di imbarcazioni di corallari che in quegli anni approda sulle coste tunisine ci induce a pensare che i guadagni, per chi avesse l'opportunità di rifornire una quantità così elevata di individui, potessero essere rilevanti. Anche l'inserimento, a partire da un dato momento che vedremo in seguito, di nuovi contendenti ai traffici suddetti è indicativo di un certo margine di profitto.

---

<sup>462</sup> Ibidem.

<sup>463</sup> Ivi, 31 maggio 1810.

<sup>464</sup> «Je gagne quelque chose sur ce pain, mais comme vous voyés, je cours des grands risques. Rappelés-vous seulement, Monsieur, la cargaison que m'en apportât de Sardaigne l'année dernière, et sans assurance, je fis faire ce voyage à ce bâtiment de désespoir, et pour tenir parole aux patrons, qui sans ce pain sur lequel ils comptaient, leur pêche était perdue», MAE, 712PO/1/220. 11 giugno 1808, Raimbert à Devoize.

Per alcuni anni, il sistema organizzativo brevemente descritto funziona in maniera ottimale, senza dar luogo in linea di massima a contestazioni o controversie. Con l'inizio del nuovo decennio, tuttavia, i rapporti tra Raimbert e il bey cominciano ad incrinarsi. Habib Jamoussi, nel descrivere l'ascesa e l'attività di Stinca, ricostruisce la rovina dell'agente francese che, per lo storico tunisino, è riconducibile all'influenza che lo schiavo d'origine partenopea, intenzionato a sostituirlo nel servizio di foraggiamento e prestito ai corallari, avrebbe fatto su Hammuda. Ora, nonostante Stinca fosse segretario per la corrispondenza italiana del bey e, per ciò, non deve stupire che fosse anche l'autore della carta che riportiamo in seguito, il fatto che con la caduta in disgrazia di Raimbert questi lo sostituisca, avvalora l'idea di un accordo col sovrano e, certamente, un certo interesse nel chiedere al console francese di allontanare da Tabarca l'agente. Così scrive lo schiavo:

Sua Eccellenza il Bey, mio padrone, mi impone di dire a Vostra Signoria Illustrissima che egli trovasi nella massima necessità di intimare a Vostra Signoria Illustrissima di dire al suo agente di Tabbarca, Signor Raimbert, che non resti più in quel luogo con la sua famiglia, e più non aggire colà per agente francese; e lei potrà mandare un altro suo agente in quel luogo per accudire alle spedizioni delle barche, che sono impiegate alla pesca del corallo.

Il motivo [...] di non far restare in Tabbarca il detto Signor Raimbert è che quest'ultimo non avea altra mira colà, che di fare contrabandi in cera, ed altri prodotti di quel luogo, e li mandava nel continente [...].

Oltre al danno che il suddetto [Raimbert, Ndr] portava all'appalto de' cuoj e cera, ed al danno che portava all'erario di Sua Eccellenza, gli son venute anche le lagnanze delle barche coralline per la perfida condotta di rubbare che usava il medesimo verso quei poveri miserabili, che altra mira non avea che di succhiare il sangue di quei poveretti, con caricarli di enormi spese [...]<sup>465</sup>.

L'incrociare quanto ipotizzato da Jamoussi con quanto riportato nella documentazione consultata ci permette di avvalorare quanto detto sino ad ora e ipotizzare che l'allontanamento di Raimbert – effettivamente costretto a lasciare Tabarca – faccia parte di un progetto più ampio di riorganizzazione degli affari legati alla pesca. Con riferimento alla documentazione citata, ovvero alle missive consolari, non emerge nulla che faccia pensare ad un comportamento scorretto dell'agente francese o a una forte criticità tra questi e i corallari. Al contrario, in diverse occasioni si registra l'appoggio di questi ultimi rispetto alle accuse rivolte a Raimbert<sup>466</sup>.

---

<sup>465</sup> MAE, 712PO/1/200, 26 giugno 1811, Mariano Stinca al vice-console Billon.

<sup>466</sup> MAE, 712P/1/33, 24 giugno 1811, Lettera del vice-console Billon.

La proposta di Stinca di sostituirsi a Raimbert nella gestione delle forniture arriva, come presumibile, poco tempo dopo la partenza dello stesso. La strategia attuata dallo schiavo per il raggiungimento dei suoi piani si gioca sulle due sponde del Mediterraneo, ovvero tra Tunisi e Napoli. Inizialmente, e più precisamente il 14 gennaio del 1812, questi fonda a Tunisi una società attraverso la quale si propone di «fournir les provisions et autres besoins aux barques qui viennent à Tabarca pour la pêche du corail»<sup>467</sup>. Gravitano attorno alla società, oltre allo stesso Stinca, alcune importanti personalità del mondo mercantile della città tra cui l'uomo d'affari marsigliese Jacques-Henri Chapelié<sup>468</sup>, due negozianti di origine genovese Joseph Perasso<sup>469</sup> e Jean-François Ré<sup>470</sup> e il medico napoletano del bey Domenico Ronchi<sup>471</sup>. Una volta fondata la struttura amministrativa, Stinca deve preoccuparsi di ottenere la fiducia dei patroni corallari e in ciò l'intervento del governo napoletano è fondamentale. Infatti, mentre Renato de Martino tratta a Tunisi per conto della corte di Gioacchino, il padre Giacomo si incarica, con il supporto del Ministro degli Esteri Gallo, di negoziare un accordo tra i corallari e Mariano Stinca. L'interessamento dà i suoi frutti, tanto che il 17 dicembre 1812, un contratto viene concluso tra «li padroni ed armatori delle barche corallare della Torre del Greco ed il Signor Mariano Stinca, Segretario del Bey di Tunisi, rappresentato dal suo procuratore, Signor Giacomo di Martino, dimorante strada Nardones, destinato a questo atto come da speciale procura qui ricevuta colla firma del Ministro dell'estero, Marchese del Gallo»<sup>472</sup>. Con questo atto, della durata di due anni, i pescatori napoletani sono costretti a rifornirsi di "provisioni da bocca" e attrezzi da Mariano Stinca e dai suoi

<sup>467</sup> H. JAMOSSI, *Mariano Stinca, image d'un esclave au pouvoir*, op. cit., p. 453.

<sup>468</sup> Negoziante tra i principali sulla piazza di Tunisi, a quell'epoca Jacques-Henri Chapelié risiede da più di vent'anni presso la Reggenza, intrattenendo strette relazioni al Bardo. La sua fitta rete di interessi e amicizie gli permette di godere di una certa libertà di azione di fronte al console Devoize, al quale spetta in teoria la giurisdizione sui soggetti francesi. Forte di questa indipendenza, Chapelié estende le proprie attività anche a commerci preclusi ai sudditi di Parigi. I traffici con Malta inglese, ad esempio, costituiscono una delle sue principali fonti di entrate. Si veda C. WINDLER, *La diplomatie comme expérience de l'autre*, op. cit., pp. 125-129. Su questa interessante figura di negoziante espatriato, si sofferma anche François Arnoulet in F. ARNOULET, *Les Français en Tunisie pendant la Révolution (1789-1802)*, in H. KHADHAR, (ed.), *La Révolution française et le monde arabo-musulman. Colloque international, Tunis 9-11 novembre 1989*, Société tunisienne d'études du XVIIIe siècle/Alif-Les éditions de la Méditerranée, 1991, pp. 27-59.

<sup>469</sup> Nato a Genova nel 1762, viene naturalizzato francese nel giugno del 1816. A Tunisi, egli è associato in diverse attività a Jean-François Ré. A.-M. PLANEL, *Du comptoir à la colonie*, op. cit., p. 752.

<sup>470</sup> Nato a Genova nel 1785, si trasferisce a Tunisi nel 1808. Nel 1816 viene naturalizzato francese. In più occasioni ricopre, presso la capitale della Reggenza, la carica di *Député du commerce français* (1814, 1818-1819, 1821-1822, 1825-1826). Ivi, pp. 757-758.

<sup>471</sup> H. JAMOSSI, *Mariano Stinca, image d'un esclave au pouvoir*, op. cit., p. 452-453.

<sup>472</sup> ASN, *Ministero degli Esteri, Pesca del corallo*, 2392, 17 dicembre 1812, accordo tra Mariano Stinca e i corallari della Torre del Greco.

associati; questi, in cambio, si impegnano a garantire la protezione necessaria per una pesca tranquilla, la messa a disposizione di un ospedale e dei magazzini e la qualità dei viveri forniti. Per tali servizi, il contratto prevede i prezzi seguenti: per la sicurezza delle coste, 5 ducati per ciascun battello; 14 ducati forti per ogni cantaro di pane e gallette forniti; per l'ospedale, 10 ducati forti; per la conservazione del corallo, delle provviste e degli attrezzi, 6 ducati per barca<sup>473</sup>. Il fruttifero traffico di Stinca, in realtà, durerà solo due anni, durante i quali, per altro, la sua gestione verrà molto criticata dai corallari<sup>474</sup>, visto il sopraggiungere della morte per cause violente dello schiavo che, una volta persa la protezione di Hammuda cade in disgrazia e finisce giustiziato a causa di una congiura di palazzo accesasi per la successione al trono<sup>475</sup>.

Nonostante la vicenda di Stinca, che si sovrappone alla stipula del trattato di pace tra Napoli e Tunisi, quello che sopravvive all'improvvisa scomparsa dello schiavo è la situazione di generale tregua tra i due regni i quali, a partire dalla missione portata avanti da de Martino, vivono una condizione di pressoché inalterata tranquillità che si rafforzerà con il trattato di pace definitivo imposto dall'Inghilterra nel 1816. Ciò comporta un'uscita di Napoli dall'influenza francese. Francia che, quindi, perde definitivamente oltre al monopolio giuridico (perso nel 1802), anche quello informale che aveva mantenuto nel corso dell'ultimo decennio. Da quel momento i pescatori napoletani resteranno sempre sotto la giurisdizione del proprio governo e si rivolgeranno esclusivamente al proprio console che negozierà direttamente con Tunisi le condizioni per operare la pesca a Tabarca.

---

<sup>473</sup> Ibidem; si veda anche H. JAMOSSI, *Mariano Stinca, image d'un esclave au pouvoir*, op. cit., 455.

<sup>474</sup> I corallari lamentano un aumento sul prezzo del biscotto preteso da Mariano Stinca rispetto a quello concordato per iscritto nel contratto per la cessione dell'appalto. Lo schiavo, in particolare, pretende 18 ducati duri per cantaro in luogo dei 14 previsti dall'atto. ASN, *Ministero degli Esteri, Pesca del corallo*, 2372, 17 febbraio 1814, Renato de Martino al Ministro di Gallo.

<sup>475</sup> Mariano Stinca viene giustiziato il 20 dicembre del 1814 in occasione della congiura di palazzo che porta alla morte di Othman Bey, fratello e successore di Hammuda, e all'ascensione sul trono di Tunisi del cugino Mahmoud Bey. Per una cronaca della congiura, si veda, A. ROUSSEAU, *Annales tunisiennes*, op. cit., pp. 293-295.

### CAPITOLO III

#### LA PESCA DEL CORALLO NAPOLETANA NEL PERIODO DELLA RESTAUZIONE

##### *3.1 Una turbolenta fase di transizione.*

Come abbiamo visto in precedenza, l'interesse dell'Inghilterra in Algeria è dettato più da un'inclinazione politica internazionale finalizzata al controllo dei mari e alla propria definizione come potenza europea che non ad una reale volontà di sfruttamento dei benefici ottenuti. Per questo, il primo periodo della gestione inglese si caratterizza per un atteggiamento di generale noncuranza rispetto alle potenzialità che gli scambi con il Nord Africa avrebbero potuto garantire. Dopo diversi anni di sostanziale disinteresse, tuttavia, le enormi perdite economiche accumulate dall'amministrazione inglese delle concessioni, che fino a quel momento si è limitata al solo pagamento dei *lismes* annuali dovuti ad Algeri senza trarne un reale beneficio, inducono il governo di Londra a rivedere la propria posizione in Barberia e a considerare la possibilità di abbandonare i privilegi ottenuti nel 1807. Verso la metà del secondo decennio del XIX secolo, tuttavia, gli eventi bellici e politici internazionali che portano alla doppia sconfitta di Napoleone, al dissolvimento del suo Impero, alla morte di Murat e al graduale ritorno della pace in Europa, inducono gli Inglesi a vedere il possibile rilancio della pesca del corallo – unica attività che, se svolta in maniera intensiva, sia in grado di bilanciare le enormi spese richieste dall'eventuale permanenza a Bona – come una possibile alternativa alla smobilitazione generale degli stabilimenti di Barberia. Alla base di questo progetto esistono, tuttavia, due problematiche: da un lato la totale inesperienza dei britannici rispetto ai sistemi d'estrazione dell'"oro rosso", o come ci informa Paul Masson questi «ignoraient tout de la pêche du corail et ne songeaient pas à l'apprendre»<sup>476</sup>, e dall'altro l'endemica carenza di imbarcazioni dell'unico alleato che possa avere un bagaglio di conoscenze tali per affrontare la difficile impresa della pesca, ovvero i Siciliani<sup>477</sup>. A questo proposito, nel tentativo di trovare una soluzione a tali

---

<sup>476</sup> P. MASSON, *À la veille d'une conquête*, op. cit., p. 78.

<sup>477</sup> Sebbene i siciliani non sembrano praticare di forma entusiastica la pesca del corallo in acque maghrebine, anche se così fosse stato il numero delle loro barche non sarebbe comunque stato sufficiente a espiere le necessità economiche inglesi.



problematicità, si registra la volontà di un'apertura da parte degli Inglesi alla navigazione di imbarcazioni straniere nei mari algerini, indipendentemente dal fatto che siano suddite di potenze ostili. Cionondimeno, una tale attitudine presenta alcune criticità legate sia ad assetti di politica internazionale sia di politica locale riguardanti l'area maghrebina. Almeno fino alla caduta di Napoleone, infatti, la conflittualità tra le due nazioni ai due lati della Manica resta particolarmente intensa, il che rende difficoltosa sia una richiesta ufficiale di collaborazione da parte degli Inglesi sia una risposta positiva da parte dei Francesi. L'esistenza di un ambiente dubbioso riguardo una possibile cooperazione con i cisalpini è ben espressa nelle parole del vice-console MacDonnel che, nel 1812, si domanda «what political reasons may exist and how far it is proper they should be attended to the exclusion of the immediate subjects of France, or of those of other States under the contract or influence of that power, from the fishery?»<sup>478</sup>. Un'inquietudine, quella di un MacDonnel chiaramente favorevole al coinvolgimento francese, che si risolverà di lì a breve. Tuttavia, anche dopo l'affermazione dell'Inghilterra come potenza dominatrice del Mediterraneo e dell'alleggerimento delle tensioni europee, a livello locale resta il nodo delle infelici relazioni tra Algeria e Francia. Rispetto a ciò, si sceglie in questa sede di portare ad esempio uno specifico accadimento il quale, nonostante la frammentarietà delle fonti non consenta di tracciare un quadro esaustivo dell'intera vicenda, permette di avanzare alcune ipotesi interessanti. Nello specifico ci riferiamo ad alcune dichiarazioni dell'agente francese a Tabarca riguardo la proposta di Geronimo Escudero, già agente inglese a Bona, di invitare le imbarcazioni franco-napoletane a recarsi a pescare sulle coste algerine. Jean-Dauphin Raimbert, nella carta inviata nel 1810 a Billon, console generale *ad interim* di Tunisi, si esprime in questi termini:

Le ci-devant Gerôme Escudero, aujourd'hui rais Assen<sup>479</sup> vient de me faire une drôle de proposition; il se trouve dans ce moment à la Calle, à faire quelque cargaison de blé, à ce qu'il m'écrit. Ce mauvais sujet, qui fut l'auteur en 1806 à Bône du désastre des Napolitains, a le courage de me proposer d'envoyer nos pêcheurs à l'ouest, où, dit-il, ils trouveraient beaucoup de corail, et cela moyennant une redevance de 200 piastres fortes

---

<sup>478</sup> NA, FO 3, 15, 12 settembre 1812, MacDonnel all'ammiraglio Exmouth.

<sup>479</sup> La conversione religiosa di Escudero, le cui ragioni non ci sono note, risale al giugno del 1808: «Escudero s'appelle aujourd'hui Assen Ben Abdallah. C'est le Samedi Saint dernier que ce misérable a apostasié après avoir été trois mois d'emprisonnement, la vente de tout son mobilier et finalement obligé de payer tout ce qu'il devait par le prix qu'il avait vendu a Bonne», MAE, 712P0 1, 220, 6 giugno 1808, Raimbert à Devoize.

et 2 livres corail pour cadeau à la Régence d'Alger, et m'ajoute qu'il a reçu des pouvoirs du Ministre de la Marine de cette ville pour cet arrangement [...]. Je lui ai laissé l'espoir de la conclusion de cet arrangement [...]. La Calle, Monsieur, confine avec cette Royaume de Tunis, et le Sieur Escudero a eu le moyen de faire dire à nos pêcheurs qu'il était étonné qu'aucun d'eux ne se présentait à la Calle<sup>480</sup>.

Vista la situazione di bellicosità tra Francia e Inghilterra all'epoca della missiva, non stupiscono le, neppur troppo velate, perplessità espresse dall'agente francese che, nell'informare sulle ragioni del suo rifiuto afferma che «l'intention de cette homme [Escudero, nda] serait de faire faire un coup de filet par les corsaires algériens»<sup>481</sup>. Il coinvolgimento di Escudero, da sempre fortemente legato al governo britannico, d'altronde, fa supporre che la proposta, seppur evidentemente non ancora il frutto di una politica di liberalizzazioni ben definita e cosciente sia, in realtà, l'espressione di una richiesta ufficiosa volta a coinvolgere imbarcazioni nemiche senza compromettere eccessivamente il governo britannico. Riguardo alle paure sui corsari algerini, queste, restituiscono di forma piuttosto efficace quelle che sono le relazioni assai turbolente tra Parigi e Algeri. Se con il trascorrere del tempo e con il ritorno ad una tranquillità europea le perplessità nei confronti dell'Inghilterra cessano di essere un impedimento alla navigazione franco-napoletana, a restare, invece, invariata è la criticità dei rapporti tra Napoli e la Reggenza. A tale proposito, con queste parole ha modo di esprimersi MacDonnel: «the Regency is in state of actual warfare with Naples and Genoa, which States might reasonably be expected to contribute most, if their subjects were protected, to the revenue arising from the coral fishery»<sup>482</sup>. Ciò, nondimeno, non impedisce agli Inglesi di cercare una soluzione per portare i pescatori torresi nelle acque algerine. Per questo, dotare le coralline straniere di documentazione e bandiera inglese appare la scelta più conveniente per permettere ai napoletani di navigare in tranquillità e agli Inglesi per ampliare l'affluenza fino ad allora limitata alle sole imbarcazioni siciliane. Infatti, alla fine della stagione di pesca del 1814, MacDonnel, constatando i buoni risultati ottenuti nel corso dell'anno dalle seppur «few boats which have resorted to the coral banks of that district and La Calla»<sup>483</sup>, chiede al Segretario di Stato inglese il rilascio di almeno duecento patenti da distribuire ai corallari provenienti dagli Stati

---

<sup>480</sup> Ivi, 2 luglio 1810, Raimbert a Devoize.

<sup>481</sup> Ibidem.

<sup>482</sup> NA, FO 3, 16, primo giugno 1814, MacDonnel a Bambury, Segretario di Stato inglese.

<sup>483</sup> Ibidem.

italiani<sup>484</sup>. Così, a partire dal 1815, i primi battelli napoletani e liguri, per quanto in numero ancora ridotto, iniziano a spostarsi verso i prosperi mari algerini. Il 23 maggio, Renato de Martino scrive al Ministro degli Esteri napoletano annunciandogli con sorpresa l'arrivo a Tunisi di «due barche per la pesca del corallo napolitane con bandiera inglese dirette in Bona» e comandate dai patroni Nicola Pernice e Giuseppe de Vito<sup>485</sup>. Tali imbarcazioni, che presentano forti irregolarità nella documentazione di bordo, informano l'agente «che molte altre barche sortiranno nello stesso modo»<sup>486</sup>.

Nel 1816, al momento di preparare la partenza alla volta dei mari nordafricani, i corallari napoletani si premurano di confermare che le acque tunisine, così come avvenuto sino a quel momento, rappresentino un'opzione possibile alla stregua di Algeri (meta che, come abbiamo appena visto, era tutelata dall'intervento britannico), opzione, tuttavia, vincolata al rinnovo della tregua tra Napoli e il bey. Per questa ragione, i rappresentanti del ceto dei patroni e degli armatori di Torre del Greco si rivolgono con una supplica al proprio governo, chiedendo l'assicurazione di poter frequentare in sicurezza le acque tunisine:

Li sottoscritti padroni corallari della Torre del Greco, con umili suppliche espongono a vostra Maestà qualmente essendosi approssimato il tempo che le loro barche si devono portare nelle Coste d'Africa per esercitare la pesca del corallo, unico loro mestiere, e sostegno delle proprie famiglie, e non sapendo se quelle Reggenze Barbaresche vorranno rispettare la bandiera di

---

<sup>484</sup> La lettera brevemente accennata nel testo merita di essere riportata per esteso: «I have been informed by the vice-consul stationed at Bona, that the few boats which have resorted to the coral banks of that district and La Calla, during the present season, have been very successful from which circumstance, as well as the repose from a State of warfare which the sea port towns belonging to the States of Italy, may anticipate, he concludes that a very considerable number of licenses will be called for the ensuing season, which induces me to request, should His Majesty government not decide on dissolving the contract immediately, that you may be pleased to give directions that two hundred of the printed licenses (or more) for the fishing of coral [...] may be transmitted with the least possible delay. I will occur to you, Sir, that the coral fishermen will begin early to make preparations for the following season, and expect to be protected, unless I am honored with instructions in sufficient time to enable me to caution them against incurring any expenses founded on that expectation, or having their attention diverted from other pursuits», Ivi, 25 settembre 1814, McDonnel a Bunbury.

<sup>485</sup> ASN, *Ministero degli Esteri, Decennio francese*, 5414, fascicolo 231, 23 maggio 1815, De Martino al Duca Gallo.

<sup>486</sup> Si legge, infatti: «non hanno presentato, nel consolato inglese, che un semplice passavante di un incaricato inglese di Napoli. Non avevano a bordo né patente di sanità, né ruolo di equipaggio [...] Avevano i marinai la sola licenza d'imbarco per la costa d'Africa. Io non ho compreso come tale barche siano sortite da Napoli, sfornite di tutte le carte necessarie alla buona navigazione. Non hanno neppure un capitano di bandiera». Ibidem. Quando si parla d'irregolarità ci si riferisce ad una situazione contingente che vede, all'interno della confusione vissuta dal Regno di Napoli nel 1815, una discrepanza tra l'accettazione delle imbarcazioni da parte degli inglesi e un iniziale mancato permesso di partenza da parte del governo napoletano. Con la morte di Murrat la congiuntura volgerà a favore della libera navigazione all'interno dei mari dominati dai britannici.

Vostra Maestà si fanno arditi perciò pregarla a volersi benignare passarle quelle istruzioni che possono facilitare la sollecita spedizione delle dette loro barche. In forza dell'ultimo trattato di tregua, stipulato dal Cavaliere de Martino, come console incaricato [...], quale viene a spirare nella fine del venturo marzo, la Reggenza di Tunis ha sempre rispettato li sudditi di Vostra Maestà, colla permissione di poter pescare ne suoi mari mediante quei soliti dritti convenuti. Terminata detta tregua giusto nel tempo che le barche coralline debbono principiare i loro travagli, e non vedendo quel governo nuove premure per parte di Vostra Maestà di ligare una perfetta amistà col medesimo, i ricorrenti o resteranno nelle più crudeli angherie, o dovranno esporsi alla dura schiavitù di quei Barbari. La Maestà Vostra che ha sempre avuto a cuore il bene de suoi sudditi, deve ora sempre più farlo sperimentare, cioè ordinare al suo agente in Tunis, che quante volte quel Bey non abbia intenzione di trattare una pace deffinitiva tra i due governi, che combini almeno la libertà di poter esercitare la pesca del corallo a norma del trattato ultimo<sup>487</sup>.

Di fronte alla richiesta il nuovo Ministro degli Esteri, il Marchese di Circello, risponde di non poter «dare alcuna sicurezza sul contegno de' tunisini»<sup>488</sup>, il che porta la maggior parte delle coralline a decidere di prendere bandiera inglese e spostarsi ad Algeri. Tuttavia, un nuovo sconvolgimento a livello internazionale si inserisce sullo scenario che fa da sfondo alla pratica dell'estrazione del corallo: ovvero, il nuovo atteggiamento che, dopo la fine delle guerre napoleoniche, le potenze europee adottano nei confronti delle Reggenze.

La storiografia generalmente individua in questo momento la rottura definitiva degli equilibri tra Europa e Reggenze. In particolare, come sottolineato da Daniel Panzac, si registra uno sbilanciamento di quei rapporti di forza che fino a quel momento avevano caratterizzato, all'insegna dell'uguaglianza, le relazioni tra le due aree considerate. Lo squilibrio, a cui qui per esigenze di brevità si fa solo un breve cenno, pende d'ora in avanti inesorabilmente a favore delle potenze europee. Quanto detto è frutto dell'intrecciarsi di diversi fenomeni che coinvolgono le dinamiche dei commerci tra Europa e Maghreb nel periodo delle guerre napoleoniche, i meccanismi interni riguardanti la parabola discendente dei principati barbareschi e la questione della

---

<sup>487</sup> ASN, *Ministero degli Esteri, Pesca del corallo*, 2392, Supplica dei patroni corallari della Torre del Greco.

<sup>488</sup> Ivi, 6 febbraio 1816, Ministero degli Esteri al Ministero della Marina, in riferimento alla supplica dei corallari.

cattività cristiana inserirti in un più generale cambio di sensibilità riguardo al tema della riduzione in schiavitù di esseri umani<sup>489</sup>.

A proposito dell'ultimo punto citato, ai primi di marzo del 1816, Lord Exmouth, comandante della flotta britannica del Mediterraneo, viene incaricato dalle potenze europee riunite a Vienna di recarsi in Nord Africa con la propria flotta per pretendere dalle Reggenze l'impegno alla rinuncia di questa pratica. Nell'economia di questo lavoro la missione dell'ammiraglio inglese è interessante per l'avvenire di tre accadimenti ad essa correlati che si ripercuotono sulle sorti della pesca del corallo: la firma di un trattato di pace definitivo tra Algeri e i Regni di Napoli e di Sicilia, il massacro dei corallari presso Bona e l'abbandono da parte degli Inglesi delle concessioni in Algeria. La missione diplomatica, nonostante un inizio promettente che vede, dopo circa un mese dalla partenza della stessa da Livorno, la firma di trattati di pace con le Reggenze, si arena sul rifiuto da parte del dey di Algeri di rinunciare alla pratica della schiavitù. Questo diniego delle richieste europee, accettate da Tripoli e in parte da Tunisi, porta all'abbandono da parte di Lord Exmouth del tavolo delle trattative e all'inevitabile scoppio della guerra tra l'Inghilterra e l'Algeria<sup>490</sup>. A farne le spese, nell'immediato, sono proprio i corallari che, trovandosi in quel momento nelle acque del dey con bandiera inglese, diventano nemici della Reggenza e sono vittime di un massacro, durante il quale periscono, secondo il console generale francese ad Algeri, Pierre Deval<sup>491</sup>, almeno 40 marinai. Come racconta Santa Léonetti,

C'est un véritable massacre qui se déroule à Bône ce jeudi 23 mai. De très bonne heure, la garde turque du Dey d'Alger se rend au port pour procéder à l'arrestation des corailleurs dont le nombre est supérieur à deux mille parmi lesquels cinq cents Ajacciens embarqués sur cinquante

---

<sup>489</sup> D. PANZAC, *Les corsaires barbaresques*, op. cit., pp. 217-244; momento decisivo per una definitiva sensibilizzazione delle potenze europee nei confronti del problema della schiavitù cristiana in Nord Africa è la spettacolare razzia dell'isola sarda di Sant'Antioco (15 ottobre 1815) da parte dei corsari barbareschi.

<sup>490</sup> Sulle missioni di Lord Exmouth e sulla successiva guerra con Algeri si vedano, tra gli altri, R. PERKINS, K. J. DOUGLAS-MORRIS, *Gunfire in Barbary: Admiral Lord Exmouth's Battle with the Corsairs of Algiers in 1816. The Story of the Suppression of White Christian Slavery*, Havant, Kenneth Mason, 1983; I. CARUSO, *La Reggenza di Algeri: assetto interno e relazioni internazionali nella corrispondenza inedita del consolato del regno delle Due Sicilie, 1816-1827*, ESI, Napoli, 1990.

<sup>491</sup> Pierre Deval nasce nel 1758, figlio di un dragomanno di Costantinopoli. Formatosi a Parigi all'*École des jeunes de langues*, svolge i suoi primi incarichi in Siria (Sidone, Laodicea e Aleppo) e in Egitto (Alessandria), ricoprendo il medesimo incarico del padre. In seguito, nel 1786, viene nominato vice-console a Baghdad. Dopo aver passato i turbolenti anni della Rivoluzione francese a Costantinopoli, rientra in Francia nel 1803. Nel 1816, infine, egli viene nominato console generale ad Algeri, carica che manterrà sostanzialmente fino alla morte (1829). Nel 1827, ricoprirà un ruolo preminente nei fatti che porteranno all'invasione di Algeri.

gondoles ; des Provençaux et des Napolitains sont également présents à cette saison de pêche d'été que l'on annonce exceptionnelle.

Les pêcheurs refusent cette décision et opposent une résistance farouche aux hommes de la garde; le premier homme tué est un Turc. Il eut été alors impossible d'empêcher les Turcs de tirer vengeance de cet attentat. Les habitants de la ville se joignent à la garde et encerclent les pêcheurs qui retranchés dans deux maison font face de toutes parts. Le combat est violent: des coups de feu sont échangés, des blessures provoquées par des dagues, par des bâtons ferrés sont constatées<sup>492</sup>.

L'episodio colpirà così profondamente la sensibilità dei corallari da essere ricordato per molti anni nelle memorie degli stessi. Per esempio, nei primi anni Ottanta dell'Ottocento, nel resoconto del pescatore Pietro Loffredo si legge, riguardo a quello che l'autore definisce «il triste episodio di Bona»:

A tanta novità, insuperbito il turco, mette ai ferri il rappresentante inglese; accettando la fida, spedisce ordine ai suoi porti di catturare i mezzi che issavano bandiera inglese; e così in quello stesso porto di Bona, ove dieci anni prima si arrestavano le bandiere francesi dichiarate amiche, ora si catturavano i cittadini di ogni Nazione fra cui si trovavano, inglesi, francesi, pescatori corallari, nell'esercizio di un assicurata pace: e con armata mano i turchi feriscono, ammazzano, rubano e peggio. Ma dopo poco tempo: cioè tra le 24 ore vi fu una finta pace seguita dalla liberazione degli arrestati. Ma dei feriti, dei morti? E per le barbarie commesse, non dovevasi dar riparazione!<sup>493</sup>

Al di là del racconto del fatto specifico, vale la pena di notare come il pescatore torrese riesca in poche righe a restituirci le continue turbolenze che in epoche differenti hanno connotato la pratica della pesca nei mari magrebini. In altre parole, da quanto detto in precedenza e dalle parole di Loffredo, emerge come quella zona di Mediterraneo fosse caratterizzata da una continua instabilità nella quale l'esistenza di un'apparente situazione di pace significasse davvero poco.

Detto ciò, l'epilogo della vicenda, con la Reggenza duramente colpita da un bombardamento anglo-olandese (1816), infligge un colpo decisivo al declino militare algerino dal quale il principato maghrebino non riuscirà a riprendersi<sup>494</sup>. L'anno successivo, alla scadenza dei termini dell'esclusiva inglese, i britannici rinunciano a chiedere un ulteriore rinnovo dei trattati relativi alle concessioni. Il ritiro inglese da

---

<sup>492</sup> S. LEONETTI, *Le drame des pêcheurs de corail ajacciens massacrés à Bône le 23 mai 1816*, in A.-M. GRAZIANI, M. VERGE-FRANCESCHI (a cura di), *Le corail en Méditerranée: cinquièmes journées universitaires d'histoire maritime de Bonifacio, juillet 2003. Actes du colloque des 26-27 juillet 2003*, Piazzola, Ajaccio, 2004.

<sup>493</sup> P. LOFFREDO, *una famiglia di pescatori di corallo*, Adriana, Napoli, 1967, pp. 20-21.

<sup>494</sup> D. PANZAC, *Les corsaires barbaresques*, op. cit., pp. 243-244.

Bona è l'occasione per una nuova ridefinizione degli equilibri nonché l'opportunità per il dey di appaltare ad altri interessati lo sfruttamento delle risorse della regione di Costantina. Non è, infatti, difficile immaginare che la Reggenza, impoverita dallo sforzo bellico e dal succedersi di diversi accadimenti interni di natura rivoltosa, sanitaria e di crisi alimentari, sia desiderosa di avviare al più presto nuovi trattati per le concessioni essendo queste ultime un introito importante per le casse algerine. A questo punto la Francia, interessata a guadagnare nuovamente l'antica posizione di influenza politica, può approfittare della situazione per rifarsi avanti. Come scrive Paul Masson, «la négociation poursuivie par [le consul Deval, nda] fut exempte de grandes difficultés<sup>495</sup>». A dire il vero, verso la fine del 1816, si registra un interesse da parte del governo di Napoli, anche se limitatamente alla pesca del corallo, ad inserirsi nella trattativa. Tuttavia, quando gli inviati partenopei guidati dal diplomatico Gaetano Imbert raggiungono Algeri, il contratto tra il dey e Parigi è già stato firmato<sup>496</sup>. Il nuovo trattato, siglato il 7 marzo 1817 dal console francese Pierre Deval, è compilato sulla falsa riga di quelli già esistenti tra XVIII e XIX secolo. Come si vedrà a breve, l'unica importante variazione è un aumento sostanziale del canone annuale che resta identico a quello pagato dai britannici.

### *3.2 Le concessioni francesi dal 1817: una riorganizzazione incompleta*

Il ritorno delle concessioni in mano ai francesi apre una nuova fase dello sfruttamento del corallo ad Algeri. Per comprendere l'ambiente istituzionale entro il quale i pescatori torresi si muoveranno a partire da quel momento, occorre, tuttavia, soffermarsi brevemente su quella che è la modesta opera di riorganizzazione francese delle concessioni.

Una volta conclusa la firma del contratto, in effetti, il governo francese, al quale sono ormai direttamente consegnate le concessioni, si affretta ad affidare al console generale

---

<sup>495</sup> P. MASSON, *À la veille d'une conquête*, op. cit., p. 83.

<sup>496</sup> Così scrive Gaetano Imbert: «Il 5 corrente maggio giunsi in quella rada [di Algeri, nda] [...]. Il Sig. Donnell venne con una sua lancia, e senza salire a bordo, letta ch'ebbe la lettera ch'io stesso gli consegnai da parte di Vostra Eccellenza, disse: che la pesca de' coralli era già stata ceduta dalla Reggenza al governo di Francia, mediante una considerevole annua prestazione e che per rendermene appieno informato mi avrebbe rimessi nel dì presente alcuni duplicati di officj». ASN, *Ministero degli Esteri, Pesca del corallo*, 2394, 22 maggio 1817, Imbert a Circello.

Pierre Deval la stesura di un «Organisation provisoire des concessions d'Afrique<sup>497</sup>» di matrice statale. Parallelamente, una serie di ufficiali viene nominata, con l'incarico di installarsi in loco e avviare l'opera di sfruttamento in attesa della creazione di una struttura amministrativa stabile. In particolare, Antoine Peïron, antico direttore di La Cala viene nominato vice-direttore della nuova agenzia, mentre a ricoprire il ruolo di agente principale provvisorio viene richiamato il già vice-console di Bona Antoine Léon. Quest'ultimo, tuttavia, a causa di una malattia muore prima di poter iniziare le sue funzioni e viene sostituito da François Maurin<sup>498</sup>.

Al di là di ciò, in Francia si avviano una serie di dibattiti riguardanti le modalità attraverso le quali organizzare le concessioni. L'idea generalizzata è quella di tornare al modello della *Compagnie royale d'Afrique*, affidando ad una grande compagnia la gestione dei traffici nordafricani<sup>499</sup>.

Tuttavia, la ricerca di un gruppo di imprenditori disposti ad assumersi un tale impegno si risolve con un nulla di fatto. Egualmente infruttuosi saranno gli ulteriori tentativi praticati nel corso degli anni successivi. Detto ciò, il governo non mette mai in discussione l'importanza delle acquisizioni. Dagli appelli rivolti da questo ai negozianti, in particolare marsigliesi, emerge infatti una volta di più l'importanza politica che le concessioni rivestono per Parigi. In una lettera del 25 ottobre 1820, ad esempio, così si esprime il Ministro dell'Interno francese, il conte Siméon:

S'il était nécessaire de stimuler votre zèle et celui de la chambre [de commerce, nda], je me bornerais à vous rappeler qu'il s'agit de maintenir des Concessions antiques, nécessaires à l'influence que nous devons ambitionner en Afrique, favorables à l'importance politique et commerciale de la nation et au crédit spécialement attaché au nom de la ville de Marseille dans la Méditerranée<sup>500</sup>.

L'assenza di una compagnia privilegiata in grado di agire in maniera decisa in Maghreb si ripercuote anche sul processo di riorganizzazione. Il governo, infatti, impegnato finanziariamente in altre questioni e impossibilitato a sostenere i costi necessari alla riedificazione si trova costretto a rinunciare alla ricostituzione dell'antico

---

<sup>497</sup> ANOM, GGA B 26, Organisation provisoire des concessions d'Afrique.

<sup>498</sup> Antoine Léon cade malato e muore immediatamente dopo il ritorno da un viaggio a La Cala, dove l'agente era stato inviato per visitare le rovine dell'antica piazzaforte. P. MASSON, *À la veille d'une conquête*, op. cit. p. 93.

<sup>499</sup> La Camera di Commercio di Marsiglia, in particolare, viene chiamata a collaborare attivamente alla formazione della nuova compagnia e alla ricerca di negozianti interessati ad intervenire in tale progetto.

<sup>500</sup> Cfr. P. MASSON, *À la veille d'une conquête*, op. cit. p. 103.



stabilimento territoriale di La Cala, per cui la Camera di Commercio di Marsiglia calcola un investimento necessario pari a 400 000 mila o 500 000 mila Franchi<sup>501</sup>. In questo modo, il centro delle attività commerciali della resta Bona, mentre a La Calle viene inviato solamente un agente, nella persona di Jean-Dauphin Raimbert, già agente di Tabarca in epoca napoleonica<sup>502</sup>.

L'attività dell'Agenzia provvisoria si prolunga fino al 1822 quando la struttura amministrativa vede una riorganizzazione importante. Nel 1822, il marsigliese Paret, ex agente della *Compagnie royale d'Afrique* ed unico negoziante francese a detenere in quegli anni una filiale di commercio ad Algeri, propone di rilevare il subappalto dello sfruttamento dei privilegi commerciali previsti dai trattati relativi alle concessioni. Nonostante la modestia del progetto, il governo, persa ormai la speranza di vedere nascere una grande compagnia di commercio, decide di accettare l'offerta<sup>503</sup>. Si impegna, quindi, a pagare *lismes* richiesti tenendo per se gli introiti derivanti dalla pesca del corallo. In questo modo, l'esclusiva francese viene per la prima volta suddivisa in due diversi segmenti ben distinti. Il primo, prevede uno sfruttamento di tipo privato delle risorse locali (lana, cereali, cera, pelli); il secondo vede invece il permanere di un'amministrazione di tipo interamente statale dell'attività estrattiva. Ciò detto, il concessionario marsigliese rimane incaricato della gestione di una serie di servizi indispensabili per i corallari. Alcuni articoli del contratto, che vale la pena citare, mostrano la suddivisione di diritti e doveri relativi alla pesca tra il governo e Paret:

Art. 4. La pêche du corail sera protégée par le gouvernement qui touchera les droits sur les bateaux corailleurs.

Art. 5. Le gouvernement français, en se réservant le produit des droits sur les bateaux corailleurs, restera chargé de payer les lismes. Il est bien entendu que le gouvernement français, en s'obligeant à payer les lismes et les droits convenus par les traités, n'entend nullement se charger des donations que l'on fait dans certaines occasion pour capter la bienveillance des autorités locales. Ces donations seront à la charge du concessionnaire.

---

<sup>501</sup> Ivi, p. 105

<sup>502</sup> Raimbert viene inviato a La Cala principalmente «pour garder la Calle et faire l'interprète aux patrons corailleurs qui vont s'y remiser», AD (BdR), 8M, 161, l'agente principale provvisorio François Maurin all'amministrazione di Marsiglia, 15 maggio 1819.

<sup>503</sup> Nelle idee del governo, le *concessions d'Afrique* avrebbero dovuto essere affidate a una compagnia di commercio con capitale non inferiore a 1 200 000 franchi. La società costituita da Paret per lo sfruttamento dei privilegi, invece, possiede un capitale decisamente più limitato, che ammonta a circa 300 000 franchi.

Art. 6. Le concessionnaire s'oblige à percevoir sans frais les droits payés par les patrons corailleurs tout le temps de la durée de son bail si cela convient au gouvernement, et de lui en faire passer le produit par l'intermédiaire qui lui sera désigné. Il en tiendra compte séparé.

Art. 7. Le Comptoir de Bône sera toujours muni des objets nécessaires aux bateaux corailleurs, et le concessionnaire s'oblige à les leur vendre à un taux modéré. Il sera dressé, à cet effet, chaque année, un tarif du prix auquel ces marchandises pourront être livrées. Ce tarif sera concerté, réglé entre le concessionnaire, Chambre de Commerce de Marseille et M. Le Préfet des Bouches-du-Rhône, et soumis à l'approbation de S. E. Le Ministre de l'Intérieur<sup>504</sup>.

Per la gestione dell'attività estrattiva e l'imposizione della giurisdizione francese sui corallari, viene quindi creato uno speciale consolato di Bona, affidato al già citato Adrien Dupré. Questo, sarà sostituito, nel 1825, da un vice-console, Alexandre Deval, nipote del console di Algeri. Nonostante questi cambiamenti, l'organismo amministrativo resta decisamente modesto sino alla conquista che seguirà la rottura del 1827. Un «Tableau des français établis aux Concessions d'Afrique<sup>505</sup>», compilato nel dicembre del 1823, riporta ad esempio un numero estremamente contenuto di impiegati, accompagnati dalle proprie famiglie. Nella tabella sottostante mostriamo il numero e il ruolo di quanti coinvolti nel sistema delle concessioni, dodici individui dei quali, tuttavia, solo otto sono realmente dipendenti dell'amministrazione francese. Per dare l'idea della pochezza di una tale conformazione è sufficiente pensare, come ricorda Olivier Lopez, che i dipendenti della *Compagnie royale d'Afrique* raggiungevano i due-trecento individui<sup>506</sup>.

<b>Tableau des Français établis aux Concessions d'Afrique au 31 Decembre 1823</b>		
<b>Noms</b>	<b>Employes</b>	<b>Ages</b>
Adrien Dupré	Consul	44
Martin, Jean-Pierre	Interprète chancellerie	39
Marie Adelaide, son épouse	-	27
Sophie Elisabeth Alexandrine, sa fille	-	8
Louis Blaise, son fils	-	5
Hélène Henriette, sa fille	-	2
Sophie veuve Julien, sa belle-mère	-	48
Julien, Joseph Etienne, son beau-frère	-	15
Chieusse, Jacques	Agent principal de M. Paret	31

<sup>504</sup> Cfr. P. MASSON, *À la veille d'une conquête*, op. cit. p. 109.

<sup>505</sup> ANOM, GGA2A7, 31 dicembre 1823.

<sup>506</sup> O. LOPEZ, *S'établir et travailler chez l'autre*, op. cit., p. 159.

Ouvrier, Etienne Laurent	Commis	23
Tama, Isaac	Attaché au Consulat	72
Julie, son épouse	-	49
Esther, sa fille	-	21
Elie, son fils	-	16
Reine, sa fille	-	12
Pauline Cavaillon, sa servante	-	29
Antoni, Luca	Cuisinier du Consul	30
Mathieu, urbain Pierre	Domestique du Consul	24
Piche, François	Journalier principal de l'Agence	61
Salletti, André Armand	Estiveur de l'Agence	48
Andrac, Louis Hippolite	Cuisinier de l'Agence	46
Piche, Antoine Romain	Journalier de l'Agence	20

### *3.3 I pescatori di corallo napoletani: una risorsa importante per le concessioni francesi*

Come è stato in parte già osservato, a differenza di quanto avviene ad esempio nel caso dell'amministrazione inglese dei privilegi nordafricani, la Francia non cessa mai di vedere la pesca del corallo nei mari del Nord Africa come parte di un più ampio processo produttivo ad alto potenziale speculativo il cui scopo finale è quello da una parte di arricchire le casse della Nazione attraverso l'esportazione dei manufatti di "oro rosso" e, dall'altra parte, quello di garantire l'occupazione di un buon numero di sudditi marittimi e di operai delle manifatture. Sulla base di quest'idea, anche dopo la fine della *Compagnie royale d'Afrique* e del suo monopolio – e fatta eccezione per i primissimi anni della Rivoluzione, durante i quali ai pescatori còrsi e provenzali è concesso di vendere in Italia il proprio pescato – il governo si sforza di promuovere una politica economica di impostazione neo-mercantilista fondata essenzialmente sulla volontà di concentrare l'intera filiera in territorio francese, tentando di escludere al contempo gli stranieri dalla frequentazione dei banchi coralliferi del Maghreb<sup>507</sup>. Nei primi anni del XIX secolo, ad esempio, viene emanata una legge che impone a tutti i battelli francesi di vendere il corallo pescato all'interno dei confini dell'Impero<sup>508</sup>. Tuttavia, durante il periodo successivo alla pace d'Amiens, lo stato di confusione che viene a crearsi con la

<sup>507</sup> Per una definizione del neo-mercantilismo, si veda TODD D., *L'identité économique de la France. Libre-échange et protectionnisme, 1814-1851*, Grasset, Parigi, 2008.

<sup>508</sup> C. ERRICO, M. MONTANELLI, *Il corallo*, op. cit., p. 56.

ripresa delle guerre napoleoniche e l'indebolimento della presenza francese in Barberia facilitano la penetrazione delle imbarcazioni non francesi ad Algeri e Tunisi e contribuiscono al sostanziale fallimento dei progetti governativi. In seguito, l'espandersi dell'Impero di Bonaparte porta all'apertura della pesca tunisina – lo ricordiamo, l'unica ad essere rimasta sotto un parziale controllo francese – ai Liguri in quanto completamente integrati all'interno dei domini napoleonici e ai Napoletani di Giuseppe Bonaparte prima e di Murat poi. Quando, dopo la fine della guerra e l'inizio del periodo della Restaurazione, la Francia riacquisisce i privilegi delle Concessioni, i pescatori di corallo napoletani e liguri non hanno più alcun legame di sottomissione politica verso la Francia, ma sono nuovamente sudditi di due governi stranieri, rispettivamente il neonato Regno delle Due Sicilie e il Regno di Sardegna.

Di per sé, l'idea di una pesca del corallo come motore di una ricca industria incentrata sul territorio francese e interamente riservata ai sudditi del regno è all'epoca ben lontana dall'essersi dissolta<sup>509</sup>. É quanto esprime, ad esempio, 1816 l'ex agente principale della piazzaforte di La Cala, Antoine Peïron. Forte di una lunga carriera svoltasi interamente presso gli stabilimenti di Barberia, questi è uno delle principali figure alle quali il governo di Parigi pensa di rivolgersi con lo scopo di valutare i potenziali vantaggi economici risultanti da una eventuale riacquisizione delle concessioni algerine:

Le cœur s'abandonne à une joie bien pure quand on réfléchit aux avantages que les concessions répandraient sur le commerce et sur l'industrie et que la seule branche de la pêche du corail, sans être en très grande activité, occupant quatre mille marins enrichirait tous les ans notre patrie d'une production que le commerce recevrait pour environ quatre millions de francs et que la main d'œuvre déboucherait en grande partie dans l'étranger à un prix que décuplerait sa première valeur à peu de chose près. Puisse cette abondante mine nous rentrer bientôt pour ne plus sortir de nos mains, devenir exclusive pour nos marins comme pour nos manufactures, et nous rendre ainsi tributaire les peuples d'Europe qui se parent de cette production ou qui la font entrer dans leur commerce avec les trois autres parties du monde<sup>510</sup>.

---

<sup>509</sup> D'altronde, riprese da Napoleone, la concezione mercantilista è ancora predominante all'inizio della restaurazione. D. TODD, *L'identité économique de la France. Libre-échange et protectionnisme, 1814-1851*, Grasset, Parigi, 2008. pp. 19 e succ.

<sup>510</sup> AN, AE/B/III, 301, 17 maggio 1816, Mémoire relatif aux avantages que l'on peut se promettre de la reprise de concessions et du renouvellement des traités particuliers avec les Régences sous le double rapport de la pêche et du commerce, compilato da Antoine Peïron. Il bisogno di impadronirsi nuovamente e completamente di una tale importante risorsa è confermato nella quasi totalità della relazioni stilate in vita della riacquisizione dei privilegi algerini. In una memoria del 1817, il cui autore è sconosciuto,

Continua, però, Antoine Peïron:

Eloignons l'idée pénible que devenus maîtres de cette mine fertile nous puissions, faute de moyens suffisants, nous trouver dans la dure nécessité d'admettre les étrangers pour l'exploiter; ce serait nous ravir de grands bénéfices, priver de travail une infinité de bras; mais quelque douloureux qu'en fut le sacrifice, il vaudrait encore mieux s'y soumettre que de voir cette proie nous échapper<sup>511</sup>.

E in effetti, al momento dell'accordo con Algeri, la scelta delle autorità di Parigi è proprio quella di non escludere i pescatori stranieri e rinunciare quindi, almeno momentaneamente, alla "francesizzazione" dello sfruttamento del corallo.

Come mostra lo studio della documentazione francese, e in particolare l'analisi delle diverse memorie relative alle concessioni prodotte tra il 1817 e il 1820, le cause di una tale decisione sono da ricercare soprattutto nell'evoluzione delle condizioni generali presenti in Maghreb e in Europa, oltre che nelle caratteristiche del nuovo accordo sui privilegi. Quest'ultimo infatti prevede, come anticipato nel primo paragrafo, un sostanziale innalzamento dei *lismes* annuali da versare al dey di Algeri rispetto a quelli conclusi dalla *Compagnie royale d'Afrique* o dallo Stato francese agli inizi del XIX secolo. La gabella che a questo punto ammonta a 214 000 franchi, portati poi a 300 000 a causa delle variazioni del valore della detta moneta<sup>512</sup>. Come abbiamo visto in precedenza, in assenza di una compagnia privata o semi-pubblica disposta a installarsi in Barberia e con una debole agenzia provvisoria incaricata di iniziare temporaneamente lo sfruttamento delle risorse locali, il governo deve assumere su di sé, similmente a quanto avvenuto a inizio secolo, il compito di versare ogni anno la somma richiesta dal dey. Tuttavia, la cosa non si rivela semplice, a causa soprattutto della radicale diminuzione delle risorse presenti in Maghreb. Al momento della reinstallazione, la Francia ritrova un paese notevolmente indebolito e impoverito dal perdurare di una

---

leggiamo: «il serait inutile de s'appesantir ici sur les inconvénients qu'il y aurait à laisser passer cette branche de commerce aux Napolitains, que par le voisinage de leurs côtes, le nombre de matelots qu'ils emploient à la pêche et l'expérience qu'ils y ont acquis, ont déjà sur nous assez d'avantage sans qu'un privilège exclusif nous rende encore leurs tributaires pour cette riche matière, qui entretint à Marseille plusieurs manufactures importantes». Ivi, Notes sur l'ancienne Compagnie royale d'Afrique et sur son commerce en Barbarie, 1817.

<sup>511</sup> Ivi, 17 maggio 1816, Mémoire relatif aux avantages que l'on peut se promettre de la reprise de concessions et du renouvellement des traités particuliers avec les Régences sous le double rapport de la pêche et du commerce, compilato da Antoine Peïron.

<sup>512</sup> P. MASSON, *Concessions et compagnies d'Afrique*, op. cit., p. 83.

situazione di costante instabilità (guerre con Tunisi e rivolte interne) e dal susseguirsi di numerose crisi cerealicole, che hanno portato, tra le altre cose, a una grave crisi demografica e alla diminuzione delle produzioni locali<sup>513</sup>. Una situazione che, come vedremo, non farà che peggiorare nel periodo compreso tra il 1816-1820, che si configurerà come «une époque catastrophique entre toutes<sup>514</sup>». All'interno delle memorie relative a questa nuova occupazione delle concessioni, la preoccupazione per la diminuzione delle risorse estraibili dal territorio di Algeri è costante. A questo si aggiunge, negli stessi anni in Europa, l'incremento delle importazioni di grano proveniente dal mar Nero che contribuisce a rendere meno competitive e interessanti le colture cerealicole della Barberia<sup>515</sup>. Come si può vedere in questa memoria anonima:

Il est impossible de faire recouvrer à ce comptoir [la Calle, nda] l'importance qu'il avait anciennement. L'état politique de l'Europe, l'ouverture des marchés de la Mer-Noire, et les grandes pertes que des guerres intestines et le mauvais succès de la guerre contre Tunis ont fait éprouver à la Province de Constantine ne permettent pas de se flatter d'un avenir qui ressemble au passé. En supposant ce qui n'est plus, l'on peut s'engager dans de très grands raisonnements et présenter de beaux résultats, mais l'on n'écrit qu'un roman<sup>516</sup>.

Una riflessione simile è contenuta in una relazione compilata nel 1819 – due anni dopo la ripresa delle concessioni – da Miège, cancelliere del consolato di Francia a Livorno e agente delle *concessions d'Afrique* nella stessa città, il quale scrive che:

Aujourd'hui l'exportation en marchandises est à peu-près nulle. En 1818, le pays a manqué de bled pour lui-même, et d'ailleurs les céréales de ces contrées ne pourront plus lutter, même dans les années d'abondance, que très désavantageusement avec celles de la Mer Noire, qui leur sont supérieurs et qui coutent moins<sup>517</sup>.

---

<sup>513</sup> Come ricorda Daniel Panzac, «Un saâ (mesure) de blé, qui vaut de 7 à 8 francs dans les années 1775-1785, atteint 8 francs en 1800 [...]. Les choses ne s'améliorent guère ensuite [...]. Dans les années 1816-1820 le saâ vaut jusqu'à 50 francs (en 1816)». D. PANZAC, *Les corsaires barbaresques*, op. cit., p. 256; si veda anche L. MEROUCHE, *Recherches sur l'Algérie*, op. cit., pp. 273-276.

<sup>514</sup> D. PANZAC, *Les corsaires barbaresques*, op. cit., p. 257.

<sup>515</sup> La crescente importazione di cereali del Mar Nero – il cui centro nevralgico è situato nella città di Odessa – è la diretta conseguenza del grande sviluppo economico e demografico conosciuto da una vasta area (circa 250 000 km<sup>2</sup>) della Russia meridionale. Si veda, D. PANZAC, *Les corsaires barbaresques*, op. cit., p. 262; P. HERLIHY, *Russian Grains and Mediterranean Markets, 1774-1861*, University of Pennsylvania, tesi di dottorato, 1963.

<sup>516</sup> AN, AE/B/III, 301, senza data. Si tratta di una memoria relativa alle concessioni compilata in forma di botta e risposta;

<sup>517</sup> Ivi, AN, AE/B/III, 301, Mémoire sur les Concessions d'Afrique, primo luglio 1819, compilata da Miège, agente delle *concessions d'Afrique* e cancelliere del consolato di Francia a Livorno.

In un tale contesto di violento restringimento delle merci capaci di garantire un sufficiente margine di guadagno all'amministrazione delle concessioni<sup>518</sup>, «la pêche du corail doit être regardée», dice l'agente, «comme l'unique base de l'établissement<sup>519</sup>». Consapevoli di tale problematica, le autorità francesi decidono di riprendere, almeno in parte, il modello organizzativo attuato dagli inglesi e di subordinare l'accesso alla pesca al pagamento di un «abbonamento» in denaro e in natura. Ma con i provenzali che nel corso delle guerre napoleoniche hanno cessato completamente di interessarsi allo sfruttamento del corallo e i còrsi che hanno notevolmente diminuito i propri sforzi in tal senso, il numero di imbarcazioni francesi arruolabili per le campagne di pesca risulta del tutto insufficiente a garantire un adeguato livello di entrate<sup>520</sup>. In tal senso, dunque, le ben più numerose e attive imbarcazioni napoletane, liguri e, a partire da questi anni, toscane, rappresentano per l'amministrazione degli stabilimenti maghrebini una risorsa irrinunciabile:

Il convient [...] que la pêche soit abandonnée à tous les pêcheurs, français ou étrangers, qui se présenteront pour exercer leur industrie dans les parages affectés aux concessions, moyennant une contribution suffisante, pour chaque saison de pêche. Ce système a été suivi par les Anglais. [...] Ainsi, l'année dernière, sans les événements malheureux qui se passèrent à Bône [...] les 425 bateaux pêcheurs qui abordèrent ce port, auraient produit à l'établissement anglais, 95 000 piastres d'Espagne, c'est-à-dire 45 000 de plus qu'il ne fallait pour l'engagement contracté avec Alger<sup>521</sup>.

In questo modo, al momento della ripresa delle concessioni la tanto agognata francesizzazione dei commerci maghrebini non resta che un ideale e l'unico punto su cui Parigi si ritrova a discutere è quello relativo all'opportunità di concedere tariffe agevolate di accesso alla pesca per i francesi, in modo da incoraggiare, con il tempo, gli armatori nazionali ad interessarsi nuovamente allo sfruttamento del corallo. Anche in

---

<sup>518</sup> Negli stessi anni, a rendere meno interessante la possibilità di estrarre risorse dalle concessioni è anche il cambio di atteggiamento del governo in materia di commercio cerealicolo. Come spiega Paul Masson, «le bien qu'on pouvait attendre des récentes conventions était balancé par la crainte qu'inspiraient les nouvelles tendances économiques du gouvernement. Pour satisfaire les désirs des grands propriétaires fonciers, maîtres du Parlement, il avait abandonné le régime traditionnel favorable à l'importation des grains». P. MASSON, *À la veille d'une conquête*, op. cit., p. 105.

<sup>519</sup> Ibidem.

<sup>520</sup> I pescatori còrsi partecipano ancora alla pesca del corallo, ma senza comparire in gran numero. Nel 1823, ad esempio, i battelli provenienti da Ajaccio, Bastia e Capo Corso sono, in totale, undici. ANOM, GGA2AA2, Tableau numérique des bateaux des diverses nations qui ont été employés à la pêche du corail pendant l'été de 1823.

<sup>521</sup> AN, AE/B/III, 301, anno 1817, Notices sur les Concessions ou établissements privilégiés de commerce, possédés sur les côtes de la province de Constantine dans le Royaume d'Alger, par la ci-devant Compagnie Royale d'Afrique.

questo caso, tuttavia, l'esigenza di attirare fin da subito un numero sufficiente di imbarcazioni, così come la necessità di mantenere buone relazioni con i governi sardo, napoletano e toscano, convincono le autorità incaricate di occuparsi della questione ad optare per un trattamento uniforme, consistente nell'imposizione di una retribuzione annuale di 290 piastre di Spagna (200 per la stagione estiva più 90 per l'eventuale permanenza nella meno proficua stagione invernale) e due libbre di corallo di alta qualità, necessarie a formare le casse di 3 quintali ciascuna dovute alla Reggenza (2 al dey, uno al bey di Costantina). Tuttavia, dalla suddetta richiesta del canone annuale si sviluppa una contesa col governo di Napoli che merita di essere menzionata<sup>522</sup>. I partenopei, avuta notizia dell'abbandono inglese e della rinnovata inclinazione francese per le concessioni e forti del trattato di pace da poco stipulato con l'Algeria, rivendicano per se stessi il diritto di libera pesca nelle acque maghrebine senza l'obbligo di pagare un eventuale gabella ai concessionari. Le pretese napoletane si basano essenzialmente su due questioni: l'abolizione della schiavitù europea e la distanza dalla costa dei banchi di corallo più ricchi. Nel primo caso l'argomentazione riguarda le ragioni per le quali in passato si era versato il canone: questo infatti si configurava non tanto come tassa per il diritto d'accesso ai mari, ma più come una garanzia di protezione dalla riduzione in schiavitù<sup>523</sup>. In seconda istanza, l'argomentazione napoletana riguarda questioni più ampie legate al diritto di libera navigazione in acque distanti dalle coste, ovvero in tratti di mare che secondo questi, non facendo parte dei mari territoriali d'Algeri, esulavano dal controllo francese. A tale proposito viene consultato Lord Exmouth che, pur riconoscendo la legittimità del ragionamento, tuttavia, solleva un problema pratico riguardo la necessità, imprescindibile, per i pescatori di recarsi, durante la stagione di pesca, sulle coste algerine per eventuali esigenze. Non è pensabile, infatti, che gli equipaggi possano trascorrere l'intero tempo dedicato all'estrazione del corallo senza

---

<sup>522</sup> Su tale questione, un denso carteggio sull'asse Napoli-Parigi è contenuto in ASN, *Ministro degli Esteri, Pesca del corallo*, 2394

<sup>523</sup> In un rapporto della Camera di commercio, si legge: «In tempo solamente dell'occupazione militare di questo regno, allorché per l'inopinata e duplice disgrazia sofferta della schiavità di 23 barche rappresate dal Governo di Algieri nel Golfo di Bona [...] si ebbe il più preciso bisogno di improntare il paviglione dell'inghilterra, succeduta ne' dritti dello stabilimento francese in Africa, s'introdusse l'abuso, e si tollerò per la circostanza del momento, di pagare una prestazione, che ascese fino a 200 pezzi duri per ogni barca corallina, e che non fu mai pagata per dritto di pesca, ma sibbene per ovviare la schiavitù, e per garantirsi dal rischio di qualunque altra prigionia di Potenza marittima», ASN, *Ministero degli Esteri, Pesca del corallo*, 2394, 25 agosto 1817, relazione della Camera Consultiva di Commercio.



toccare terra per esperire bisogni quali, ad esempio, gli approvvigionamenti<sup>524</sup>. Tutto considerato, i napoletani decidono, guidati anche dalla volontà di mantenere buoni rapporti con la Francia di rinunciare alle proprie pretese e accettare il pagamento di quanto richiesto.

Oltre a ciò, tuttavia, l'istituzione di un canone annuale da versare in denaro pone alcuni problemi di ordine pratico. In effetti, come già accennato parlando dell'azione di Jean-Dauphin Raimbert, i corallari si presentano di norma alla pesca «presque dénués d'argent et de victuailles»<sup>525</sup>. Nella già citata memoria del 1819 se ne spiegano le ragioni:

Ce n'est pas que les armateurs ne voulussent leur en fournir; mais dans ce cas, au lieu de leur faire des avances à intérêts fixés, ils prétendent que ces avances formaient, avec les bateaux, capital à la pêche, de sorte que, comme quirataires des bateaux d'un côté et de l'autre comme bailleurs des fonds, ils absorbent la presque totalité du corail extrait par les pêcheurs<sup>526</sup>.

Tale scelta, se permette ai patroni di aggirare un meccanismo per loro molto svantaggioso, mette «l'établissement dans l'impossibilité de percevoir à Bône la rétribution de pêche, dans la nécessité de leur fournir des vivres et l'obligation de leur faire crédit jusqu'à leur retour en Europa»<sup>527</sup>. Sottrarsi a questa richiesta di credito significa «s'exposer à voir diminuer le nombre des corailleurs»<sup>528</sup>. Per consentire il saldo delle somme dovute e vigilare al contempo sulla sua corretta esecuzione, il governo francese è dunque costretto ad installare, nel 1819, una filiale delle concessioni in Europa presso il porto di Livorno, centro che, nell'immediato post guerra, è tornato ad attirare presso di sé una buona parte dei pescatori di tutte le nazioni, ritrovando immediatamente una posizione importante in seno all'industria del corallo<sup>529</sup>. Come ricorda Miège, infatti:

---

<sup>524</sup> Ivi, 15 giugno 1817, lettera dell'ambasciatore Castalcicala contenente la consultazione di Lord Exmouth.

<sup>525</sup> AN, AE B III, 301, Mémoire sur les Concessions d'Afrique, primo luglio 1819, compilata da Miège, agente delle *concessions d'Afrique* e cancelliere del consolato di Francia a Livorno

<sup>526</sup> Ibidem.

<sup>527</sup> Ibidem.

<sup>528</sup> Ibidem.

<sup>529</sup> Nel quinquennio compreso tra il 1823 e il 1827, Calogero Piazza conta l'arrivo a Livorno di 456 coralline, che rappresentano i 3/5 degli arrivi totali nel porto toscano. C. PIAZZA, *Il commercio toscano con i Paesi maghrebini (1814-1830) ed il porto di Livorno*, in T. FANFANI (a cura di), *La penisola italiana e il mare. Costruzioni navali, trasporti e commerci tra XV secolo e XX secolo*, ESI, Napoli, 1993, p. 369.

En effet, c'est à Livourne que les corailleurs corses, toscans, romains napolitains, siciliens viennent consommer leur quarantaine à leur retour de la pêche, soit à cause de la commodité des lazarets, soit à cause de la facilité que cette place leur offre pour la vente de leurs coraux. C'est donc là qu'ils remboursent les avances qui leur ont été faites<sup>530</sup>.

La creazione della nuova agenzia, la cui gestione viene affidata allo stesso Miège, cancelliere del locale consolato di Francia, che manterrà l'incarico almeno fino alla conquista di Algeri – risponde principalmente ad esigenze di carattere organizzativo; tuttavia, la stessa decisione di fissare una sede operativa in Toscana, improntando, così, la struttura amministrativa della pesca sulle preferenze di corallari e armatori perlopiù stranieri, mostra ancora una volta quanto viva sia la consapevolezza di non poter ambire – almeno per il momento – a una canalizzazione dello smercio del grezzo a Marsiglia.

Come vedremo anche dai dati che presenteremo in seguito, nel corso degli anni Venti la situazione non trova sostanziali miglioramenti: così, nel corso delle stagioni successive, come già accennato nel secondo capitolo, i còrsi continuano a frequentare debolmente le acque del Maghreb, mentre le comunità provenzali persistono nel loro disinteresse per lo sfruttamento del corallo<sup>531</sup>. Ancora nel 1825, il console francese a Bona, Adrien Dupré, presentando le sue «Réflexions générales sur l'état actuel de notre établissement aux concessions par rapport à la pêche du corail», dipinge un quadro ben poco entusiasmante, anzi «affligéant» secondo le sue stesse parole, sia della presenza corallara nazionale in Africa del Nord sia della manifattura marsigliese che, dopo la fine della guerra, si presenta fortemente ridimensionata e costretta ad approvvigionarsi di materia prima a Livorno e Genova<sup>532</sup>. Secondo l'agente, particolarmente attento e preciso nell'analizzare la situazione, la scarsa ripresa della pesca francese è determinata da una serie di molteplici fattori che concorrono a rendere meno interessante il mestiere del corallaro e l'armamento di imbarcazioni: da una parte, la decrescita del prezzo del grezzo, il quale, in seguito al ritorno della pace e al rapido dissolversi della moda delle *parures*, passa dai 168 franchi le 2 libbre degli anni successivi al 1809, a 78/80 franchi,

---

<sup>530</sup> AN, AE B III, 301, Mémoire sur les Concessions d'Afrique, primo luglio 1819, compilata da Miège, agente delle *concessions d'Afrique* e cancelliere del consolato di Francia a Livorno

<sup>531</sup> D'altra parte, ad Ajaccio, principale centro della pesca còrsa, la prima metà del XIX secolo vedrà un progressivo assottigliamento della percentuale di popolazione impegnata nelle attività marittime (dal 26% nel 1818, a meno del 15% nel 1841). F. POMPONI (dir.), *Histoire d'Ajaccio*, op. cit., p. 216.

<sup>532</sup> AN, AE B III, 301, 5 aprile 1825, Mémoire sur les concessions d'Afrique et particulièrement sur la pêche du corail dans les eaux des dites concessions, Adrien Dupré, console francese a Bona..

cifra simile a quella a cui lo vendeva la *Compagnie royale d'Afrique*<sup>533</sup>. Dall'altra, un fattore assai determinante è rappresentato dalla sottrazione di uomini alla pesca a causa della volontà francese di rilanciare una marina mercantile che dava cenni di stanchezza:

Notre marine marchande manque aujourd'hui de matelots, et un bâtiment de commerce ne peut pas s'en procurer à moins de 45 francs par mois, quelque peu expérimenté qu'il soit. Je le demande, quel est le matelot qui, à ce salaire mensuel, à la nourriture bonne et abondante qu'il a à bord d'une navire marchande préférera exercer l'état de corailleur pour une paye de 27 francs par mois, du biscuit de la mer seulement et de l'eau à presque tous ses repas?<sup>534</sup>

Come mostra questo breve estratto, le condizioni sia economiche sia di vita quotidiana offerte ai marinai sulle imbarcazioni di commercio risultano essere decisamente migliori di quelle della pesca del corallo; un aspetto, questo, che induce certamente le genti di mare francesi a privilegiare la prima alternativa. La mancata ricerca di un miglioramento delle condizioni di vita e di lavoro degli addetti all'estrazione, dimostra, inoltre, come le tanto sponsorizzate politiche governative riguardanti lo sviluppo dell'economia legata al corallo non restino altro che mere intenzioni non attuate nella pratica attraverso la creazione di piani specifici che possano incoraggiare marinai e pescatori a dedicarsi a tale attività.

Infatti, secondo Dupré le problematiche affrontate dalle maestranze non sono controbilanciate da sufficienti provvedimenti e facilitazioni in grado di compensarne gli effetti negativi<sup>535</sup>. L'unico provvedimento di segno contrario rispetto questo generale atteggiamento di disinteresse rispetto alle condizioni dei lavoratori del corallo è, nel 1825, il riconsiderare l'idea di una pesca gratuita per i pescatori nazionali e la conseguente abolizione del canone annuale per i francesi. Una politica che sarà ripresa dopo la conquista di Algeri senza dare, tuttavia, i risultati sperati<sup>536</sup>.

---

<sup>533</sup> Ibidem.

<sup>534</sup> Ibidem.

<sup>535</sup> Ibidem.

<sup>536</sup> Relativamente alla politica sulla pesca durante i primi anni della dominazione francese di Algeri, si veda, H. VERMEREN, *Les italiens à Bône*, op. cit., p. 30.

### 3.4 La costruzione di un sistema consolare napoletano ad Algeri e le conseguenze sulla giurisdizione della pesca

Il trattato di pace stipulato nel 1816 tra il Regno delle Due Sicilie e la Reggenza di Algeri permette ai partenopei di creare anche sul territorio del dey, specularmente a quanto avviene a Tunisi, un proprio sistema consolare<sup>537</sup>. La funzione di amministrare i sudditi napoletani in Algeria inizialmente viene affidata al console inglese di Algeri, MacDonnel, così come per un breve periodo era accaduto a Tunisi<sup>538</sup>, e ciò perché come si legge in una lettera del marchese Caracciolo al Sovrano riportata da Teobaldo Filesi, lo storico che maggiormente si è occupato delle relazioni diplomatiche tra Napoli e il Maghreb<sup>539</sup>, «questi due consolati furono affidati a' due Consoli inglesi nel riflesso che la loro influenza come agenti di una nazione marittima preponderante potesse giovare al commercio ed agli interessi de' sudditi»<sup>540</sup>.

La nomina di un console generale è seguita subito dopo da quella di un vice-console, questa volta partenopeo, incaricato di stabilirsi a Bona ed occuparsi della gestione e della protezione dei sudditi del Regno delle Due Sicilie. Per tale carica, viene scelto Gennaro Magliulo<sup>541</sup>, discendente da una delle principali famiglie di patroni-armatori di Torre del Greco, ex corallaro ed esperto delle aree nordafricane in quanto precedentemente impegnato nella pesca in quelle zone. La scelta di questo ex corallaro è singolare proprio in virtù del ruolo ricoperto dallo stesso fino al momento di essere nominato. Magliulo, negli anni successivi, non solo ricoprirà un ruolo importante nella gestione della pesca del corallo, ma intraprenderà un'interessante carriera tanto da

---

<sup>537</sup> I. MAZZOLENI, *Il consolato del Regno delle Due Sicilie in Algeri*, in «Rassegna storica napoletana», anno 2, n. 4, 1934; I. CARUSO, *Una fonte sulle relazioni internazionali nel Mediterraneo: la corrispondenza consolare tra la Reggenza di Algeri ed il Regno delle Due Sicilie, (1816-1827)*, in R. SALVEMINI (a cura di), *Istituzioni e traffici nel Mediterraneo tra età antica e crescita moderna*, CNR, Roma, 2009, pp. 91-116.

<sup>538</sup> La vicenda di Tunisi si può brevemente riassumere dicendo che, nel 1816, mentre De Martino già ricopre la carica di console, contemporaneamente viene eletto Oglander con l'idea di sostituire il napoletano. Tuttavia, l'incarico dell'inglese durerà solo pochi mesi poiché il bey non ratificherà la nomina di quest'ultimo chiedendo e ottenendo il ritorno di de Martino.

<sup>539</sup> Oltre al già citato lavoro sulle relazioni algero-napoletane nel periodo compreso tra il 1740 e il 1830, si possono segnalare T. FILESI, *Napoli e Algeri (1824-1834)*, in «Africa. Rivista trimestrale di studi e documentazione dell'Istituto italiano per l'Africa e l'Oriente», anno 28, n. 4, dicembre 1973, pp. 545-547; Id., *Un secolo di rapporti tra Napoli e Tripoli: 1734-1835*, Giannini Editore, Napoli, 1983; Id., «L'onta di Tripoli». *La spedizione napoletana del 1828*, «Africa. Rivista trimestrale di studi e documentazione dell'Istituto italiano per l'Africa e l'Oriente», anno 37, n. 3, 1983, pp. 224-268.

<sup>540</sup> Cfr. in T. FILESI, *Napoli e Algeri tra il 1740 e il 1830*, op. cit., p. 129; la

<sup>541</sup> Per la nomina di Gennaro Magliulo si veda, ASN, *Ministero degli Esteri, Pesca del corallo*, 2394, 11 maggio 1817, MacDonnel al Marchese di Circello.

essere, nel 1821, nominato console napoletano a Cagliari. Tre anni dopo l'incarico sardo farà ritorno ad Algeri, ma questa volta da console<sup>542</sup>.

L'aver ottenuto da parte di Napoli un proprio spazio giurisdizionale indipendente e l'esistenza di un consolato ad Algeri crea uno stato di sovrapposizione e frattura dei poteri inerenti il controllo esercitato sui pescatori con la legazione francese e porta qualche problema nella gestione. Si crea, in altre parole, una situazione di doppia giurisdizione nella quale i corallari devono rispettare i regolamenti francesi, visto che la Francia detiene l'esclusiva sullo sfruttamento della risorsa marittima, ma allo stesso tempo devono sottostare all'autorità napoletana. Un esempio pratico può aiutare a comprendere una tale situazione. Tradizionalmente i corallari, recandosi sui luoghi di pesca senza contanti, solevano lasciare a garanzia del futuro pagamento la documentazione dell'imbarcazione presso le cancellerie delle agenzie francesi. Con l'istaurarsi del consolato napoletano e nella volontà di tutelare la propria sovranità nazionale i legati partenopei si oppongono duramente a tale pratica. Ciò mette la Francia in una situazione incresciosa visto che questa si trova a dover accogliere nelle proprie acque imbarcazioni che, non avendo più alcun impedimento a rientrare nei porti di partenza, potrebbero decidere di concludere la stagione senza sentire l'obbligo di saldare i debiti contratti. Ovviamente, ciò accade per quella che si può definire una mancata collaborazione tra le rappresentanze partenopee e le agenzie francesi. Se, infatti, i consoli napoletani si assumessero l'onere di vigilare che i corallari effettivamente saldino quanto dovuto prima di far ritorno in Europa, Parigi non sarebbe così preoccupata dall'assenza di garanzie<sup>543</sup>. Questa situazione rientra in più generale clima di malevolenza tra i funzionari cisalpini e i napoletani. Un'ostilità che traspare, per fare un esempio tra i tanti che si potrebbero proporre, piuttosto manifestatamente dalle parole di François Maurin, agente principale provvisorio delle concessioni, sul «méchant homme» Gennaro Magliulo «vice-consul de Naples, qu'il ne s'étudie quel

---

<sup>542</sup> Sull'azione di Gennaro Magliulo nel periodo del consolato ad Algeri, si veda, L. SIANO, *Un diplomatico napoletano alla corte del Dey: a proposito della corrispondenza da Algeri di Gennaro Magliulo (1824-1835)*, in «Africa. Rivista trimestrale di studi e documentazione dell'Istituto italiano per l'Africa e l'Oriente», anno 42, n. 4, dicembre 1987, pp. 643-649.

<sup>543</sup> Un accordo definitivo su questo punto verrà concluso solamente nel marzo del 1824, quando una convenzione sulla pesca del corallo conclusa ad Algeri dai consoli di Napoli e Parigi ad Algeri, riporterà, all'articolo primo che «le spedizioni delle barche coralline che si abboneranno alle Concessioni di Affrica resteranno depositate nella cancelleria del vice-console di Napoli in Bona, a condizioni di dover garantire quel console di Francia della soddisfazione degli obblighi contratti da cadauna di esse barche per avere la patente della pesca». ASN, *Ministero degli Esteri, Algeri*, 2372, marzo 1824, relazione del Ministro degli Affari Esteri al sovrano.

moyen prendre pour porter préjudice à l'agence de concessions»<sup>544</sup>. In un altro passaggio l'agente ha modo di esprimere quelle che sono le paure alla base dell'insicurezza francese nel non ricevere i documenti a garanzia: «Tous ces complots ont été hourdis ici par le vice-consul de Naples et par un Polese, frère des Messieurs Polese négociants et armateurs des corallines»<sup>545</sup>. Dalla documentazione analizzata emergono, quindi, forti i timori per le possibili cospirazioni ordite ai danni dell'agenzia francese «de ces aboyeurs et calomnieurs»<sup>546</sup>, ovvero dal connubio di patroni e consoli.

Nel tentativo di ovviare alle problematiche descritte, le agenzie delle concessione pensano di subordinare l'ammissione alla pesca delle imbarcazioni straniere all'acquisizione della bandiera francese, obbligo che garantirebbe alla Francia un pieno controllo. Sebbene questa richiesta venga avanzata con una certa frequenza nel corso degli successivi alla riacquisizione dei privilegi, la risposta da parte delle autorità napoletane è sempre negativa. Ciò non deve stupire, in quanto se pensiamo che Napoli ritenesse lesivo della propria sovranità il semplice consegnare i documenti d'imbarco, la pretesa francese che le imbarcazioni rinunciassero alla propria nazionalità per l'intero periodo di pesca non mette in dubbio solo l'autorità del Regno, ma anche la bontà dei trattati firmati tra quest'ultimo e Algeri. Già nel febbraio 1818, il Ministro degli Esteri napoletano, Marchese di Circello, scrive, in una lettera indirizzata all'ambasciatore a Parigi, che «il Sovrano inoltre non permetterà mai che i suoi Sudditi facciano uso di altra bandiera che la Nostra, la quale, dopo la pacificazione con i Barbareschi, vale quanto le altre»<sup>547</sup>. Al termine della medesima stagione, Magliulo scrive:

Dal menzionato Signor Agente [francese, nda] si pretendeva voler fare inalborare alle menzionate coralline bandiera francese, sul che io lo rispose non permettere mai che li sudditi di Sua Maestà cambiassero la bandiera del Nostro Augusto Sovrano, a costo di qualunque risultato poteva arrivare<sup>548</sup>.

Inoltre, alle problematiche relative alla “dignità nazionale” si sommano questioni direttamente legate alla funzione consolare stessa. Il vice-console napoletano, infatti, non percepisce alcuno stipendio fisso, ma ha la possibilità di ricevere un determinato

---

<sup>544</sup> AD (BdR), 8 M, 161, 19 agosto 1819, Maurin all'agenzia di Marsiglia.

<sup>545</sup> Ivi, 29 dicembre 1820, Maurin all'agenzia di Marsiglia

<sup>546</sup> Ibidem.

<sup>547</sup> ASN, *Ministero degli Esteri, Pesca del corallo*, 2394, febbraio 1917, Circello al Principe di Castelcicala, ambasciatore napoletano a Parigi.

<sup>548</sup> Ivi, 20 gennaio 1818, Gennaro Magliulo a Circello.

diritto consolare su ogni barca che approda nel porto di sua competenza. L'imposizione della bandiera francese alle barche consolari, quindi, priverebbe i rappresentanti napoletani di una delle principali fonti di sostentamento.

Un ulteriore problema è poi rappresentato dal contrabbando e dalla sua repressione. Nel corso degli anni, infatti, cresce esponenzialmente la pratica da parte dei corallari di ripartire da Bona con a bordo mercanzie comprese all'interno del privilegio francese e a loro non permesse<sup>549</sup>. Tuttavia, per i Francesi è difficile contenere questo malcostume poiché privati della possibilità di ispezionare le imbarcazioni napoletane e verificarne il carico. In questo caso si sovrappongono circostanze inerenti la giurisdizione delle polizie francesi e algerine e riguardanti gli interessi economici della Reggenza nei traffici con gli stranieri. In altre parole, riguardo il primo punto è determinate il porto di partenza, ovvero quello di Bona che essendo sotto completa sovranità algerina permette lo svolgimento della funzione di polizia solo a questi ultimi. Cosa che i funzionari francesi contestano aspramente in più occasioni, rivendicando il diritto di poter esercitare un controllo sulle imbarcazioni con patenti rilasciate da loro stessi. Come ci dimostrano le valutazioni di Adrien Dupré, nel tentativo di sveltire questa complicata diatriba il console fa ricorso sia al diritto marittimo sia ai costumi praticati all'epoca della Compagnie royale d'Afrique nella speranza di imbattersi in una clausola o in un precedente che consenta l'esercizio di una pratica ritenuta dovuta<sup>550</sup>. Non avendo incontrato nulla, Dupré sostiene allora il bisogno di trovare «avec les autorités du pays» un accordo per ottenere «le droit de visiter les navires en charge dans ce port<sup>551</sup>». Tuttavia, il raggiungimento di un tale accordo si presenta come estremamente difficile. Infatti, spiega il console di Bona rivolgendosi al proprio omologo di Algeri:

---

<sup>549</sup> In cambio delle mercanzie sotto privilegio francese, i corallari vendono illegalmente alle popolazioni locali polvere da sparo e prodotti coloniali. In una lettera inviata al suo omologo di Algeri, il console di Bona così si esprime: «Nous sommes inondés, cette année plus que les autres, de marchandises apportées par des bâtiments génois, maltais, et par les corailleurs, tels que café, sucre, eaux de vin, vin et poudre. L'introduction de ce dernier article dans les états du Grand Seigneur, comme vous le savez aussi bien que moi, est prohibé [...]. De plus, le Dey en a défendu l'importation parce qu'on la vend aux Maures, et aux peuples insoumis. Je fais surveiller avec sévérité les bateaux Corses et Toscans; mais que puis-je faire contre les Génois, les Napolitains et les Maltais à qui la maison anglaise sert d'entrepôt pour cette marchandises et toutes celles de contrebande. Cela seul, devrait démontrer l'absurdité et la ridicule qu'il y a à ce que tous les corailleurs ne soient pas sous la juridiction du consul de France, puisqu'ils viennent pêcher dans les eaux de concessions, et que notre gouvernement a la bonté d'y souffrir des étrangers, ce qu'il ne devrait pas faire», MAE, 22PO 1, 57, 31 marzo 1822, Adrien Dupré a Pierre Deval.

<sup>550</sup> Ivi, 8 maggio 1822, Adrien Dupré a Pierre Deval.

<sup>551</sup> Ibidem.

Vous ne vous tromperez pas en disant qu'il est à craindre que le commerce ne soit contrarié par les autorités locales, surtout inférieures, qui participent aux bénéfices du contrebande Ceci m'amène à vous parler du douanier actuel, nommé Benkarouf, notre plus grand ennemi, et vendu à la maison anglaise. Cet homme, placé à la douane par le Markanti<sup>552</sup>, qui en partage avec lui les bénéfices, est celui que favorisa de plus le contrebande<sup>553</sup>.

Come abbiamo visto fino ad ora il nuovo scenario venutosi a creare a seguito del trattato di pace tra Napoli e Algeri e del ritorno delle concessioni nelle mani dei francesi se, per un lato, rappresenta una rinnovata possibilità per i Torresi e per l'intero Regno di Napoli, dall'altra apre questioni di una certa complessità riguardanti gli equilibri tra i tre principali attori sulla scena locale maghrebina: l'Algeria, la Francia e il consolato partenopeo. Le dinamiche in questo caso sono riconducibili a singoli accadimenti di politica internazionale ed economica, alla risoluzione di interessi privati e a questioni concernenti la tutela delle differenti sovranità nazionali. In tal senso, se a fare da sfondo incontriamo le nazioni coinvolte e il loro desiderio d'affermazione identitaria, nelle pratiche quotidiane, a scandire gli eventi, sono nella maggior parte dei casi i benefici che le parti in causa possono trarre dalle differenti relazioni siano esse ufficiali o ufficiose. A parte questa breve digressione resta che per i nostri corallari torresi questa nuova fase sembra poter rappresentare una nuova svolta verso un incremento della propria influenza e del proprio potere nel settore dell'estrazione del corallo in Maghreb, tuttavia, come vedremo, con il sopraggiungere della peste questo slancio sarà presto smorzato.

### *3.5 La pesca napoletana durante peste del 1817-1822*

#### *3.5.1 Il Regno delle Due Sicilie di fronte alla minaccia del morbo*

Il presupporre che la peste sia presente in maniera continuativa in Levante e in Barberia fa sì che all'inizio del XIX secolo i paesi dell'Europa mediterranea possano ormai disporre, dal punto di vista marittimo, di un sistema difensivo relativamente

---

<sup>552</sup> Scrive Féraud relativamente a tale carica: «C'était un Agent pour le Commerce avec les Nations européennes et auquel le Bey de Constantine avait attribué durant les dernières années de la Domination Turque, des pouvoirs presque analogues à ceux du gouverneur de Bône». C. FERAUD, *Histoire des villes de la Province de Constantine*, op. cit., p. 609.

<sup>553</sup> MAE, 22PO 1, 57, 8 maggio 1822, Adrien Dupré a Pierre Deval.



efficace finalizzato a scongiurare questa drammatica epidemia<sup>554</sup>. Tale sistema che, a partire dal XVII secolo, va strutturandosi di una forma sempre più efficiente, si fonda su tre capisaldi: la prevenzione, il rigore e la permanenza di un apparato sanitario locale di controllo. Nel corso dell'età moderna le autorità statali di ogni singola nazione si sono mosse principalmente in tre direzioni: la creazione di istituzioni specifiche e stabili incaricate di sovrintendere al buon funzionamento dei metodi di prevenzione impiegati, l'emanazione di regolamentazioni e la messa a punto di strategie sempre più efficaci per isolare e respingere i contagi e la costruzione di lazzaretti, ovvero, per ciò che concerne la versione marittima, di strutture specifiche per l'isolamento di possibili contagiati. Normalmente di grandi dimensioni e di difficile gestione, questi ultimi, seppur in numero esiguo, rappresentano uno degli elementi portanti dei sistemi di polizia sanitaria europei. È lì, infatti, che ogni imbarcazione che voglia avere «libera pratica» in uno dei numerosi porti che costellano le coste del Mediterraneo deve scontare la quarantena, che è sempre obbligatoria nel caso di navi provenienti dal Levante o dal Maghreb. La sosta all'interno dei lazzaretti è variabile e viene determinata in base alle informazioni contenute nella patente sanitaria, un documento rilasciato dalle autorità consolari degli scali esteri che indica l'eventuale presenza della peste nei porti di partenza dell'imbarcazione<sup>555</sup>. Le imbarcazioni spedite alla pesca del corallo non fanno eccezione all'interno di questo meccanismo. Per diverso tempo questo sistema si rivela in grado di preservare l'Europa dal contagio e garantire la continuità dei collegamenti tra il mondo cristiano e le regioni ottomane. Fatta questa breve premessa, le autorità sanitarie napoletane, che si trovano ad amministrare un territorio particolarmente vulnerabile a causa dell'estensione dei litorali e della posizione geografica, quando, alla fine del secondo decennio dell'Ottocento, la peste torna a colpire, individuano nei flussi migratori stagionali dei corallari «il pericolo più imminente e diretto» per il Regno delle Due Sicilie:

---

<sup>554</sup> D. PANZAC, *Quarantaines et lazarets. L'Europe et la peste d'Orient (XVIIe-XXe siècles)*, Édisud, Aix-en-Provence, 1986, pp. 32-33; Sul carattere di endemicità della peste in Levante e Maghreb si veda Id, *La peste dans l'Empire ottoman, 1700-1850*, Peeters, Leuven, 1985; P. SEBAG, *La peste dans la Régence de Tunis au XVIIème-XIXème siècles*, in «Revue de l'Institut des Belles Lettres Arabe», n. 28, 1965; S. SPEZIALE, *Le altre guerre del Mediterraneo: uomini ed epidemie tra XVIII e XIX secolo*, Città del sole, Reggio Calabria, 2013; Id, *Oltre la peste: sanità, popolazione e società in Tunisia e nel Maghreb, XVIII-XX secolo*, Pellegrini, Cosenza, 1997.

<sup>555</sup> La patente sanitaria può essere di tre tipi: “netta”, se il paese è libero da epidemia ritenute contagiose; “sospetta”, nel caso ci siano voci di epidemie in circolazione, ma non ne sia ancora dichiarata ufficialmente la presenza, oppure nel caso che il porto di partenza sia in contatto con una zona infetta; “brutta”, quando il paese o la città sono impestati.

Non vi è circostanza che accresca più eminentemente il valore di questi pericoli quanto l'esercizio in quei mari della pesca del corallo. Un numero infinito di barche, montate da centinaia di individui insubordinati, avvezzi ad affrontar tutti i pericoli, non dominati che dallo spirito di guadagno; un numero di barche, i cui principali interessati restano nel regno, ed ai quali importa di tenere un traffico continuato coi loro commissionarj, per conoscere le circostanze della pesca e provvedere alla trasmissione de' viveri; questo numero di barche, facili a concepir la peste per la natura del contatto, che non possono non aver colle spiagge, costituiscono il vero genio malefico, onde il Regno può, da un giorno all'altro, vedersi colpito dal più terribile flagello<sup>556</sup>.

Come dimostra la numerosa documentazione riguardante il Supremo Magistrato di Salute<sup>557</sup> conservata presso l'Archivio di Stato di Napoli, i membri di questa istituzione, incaricati della difesa della sanità pubblica, non appena venuti a conoscenza della diffusione del contagio, ritengono le ordinarie misure di controllo insufficienti. Per ciò, a partire da quel momento e nel corso degli anni successivi, man mano che si susseguono nuove notizie riguardanti la peste, decretano una lunga serie di regolamenti e di istruzioni<sup>558</sup>.

Come vedremo, le preoccupazioni dei magistrati partenopei non sono infondate, vista la rapida diffusione del morbo presso Bona, dove si trovano i torresi, già impegnati nella stagione di pesca. La peste, presente in Egitto e in altri luoghi del Mediterraneo fin dall'inverno del 1816, viene trasportata, nel maggio del 1817, in Algeria a seguito dello sbarco a Bona e Orano di alcuni pellegrini di ritorno dalla Mecca imbarcati in un bastimento salpato dal porto di Alessandria. La diffusione del morbo, favorita dalla totale assenza di misure di contenimento, è repentina, tanto che a Bona, a solo una settimana dall'arrivo degli infetti, una media di dodici/quindici individui muore ogni

---

<sup>556</sup> ASN, *Supremo Magistrato di Salute*, 168, Regolamento sanitario per la pesca del corallo nei mari di Barberia del 1819.

<sup>557</sup> Sull'evoluzione delle strutture sanitarie del Regno di Napoli, si veda R. SALVEMINI, *A tutela della salute e del commercio nel Mediterraneo pre-unitario*, in R. SALVEMINI (a cura di), *Istituzioni e traffici nel Mediterraneo tra età antica e crescita moderna*, CNR, Napoli, 2009 ; Più datato, ma comunque interessante è L. SIRLEO, *La sanità marittima a Napoli, origini e vicende; odierna organizzazione dell'ufficio sanitario del porto. Ministero dell'Interno. Direzione generale della sanità pubblica*, Giannini &f., Napoli, 1910.

<sup>558</sup> Si tratta, in questo caso, di condizioni prima mai riscontrate a Napoli. In effetti, all'epoca delle ultime epidemie di peste in Barberia (anni '90 del XVIII secolo), la pesca del corallo napoletana in Maghreb, pur ben presente, era di fatto illegale, a causa dello stato di belligeranza tra il governo partenopeo e le Reggenze. Secondo le autorità sanitarie locali, quindi, «vi era la sicurezza di non aver praticato nelle spiagge africane». Di conseguenza, poteva essere richiesta una semplice contumacia «per il solo sospetto di qualche incontro ricevuto per mare». ASN, *Supremo Magistrato di Salute*, 168, 3 settembre 1806, Sentenza del Soprintendente e Deputati del Regio Tribunale di Salute.

giorno<sup>559</sup>. Nonostante la gravità della situazione, le autorità locali non comunicano nulla agli stranieri presenti nella zona<sup>560</sup>, tanto che due marinai, un còrso e un napoletano, una volta sbarcati sulla terraferma, sono contagiati e muoiono nell'arco di sole ventiquattro ore<sup>561</sup>. In questo scenario, sia i pescatori, sia il vice-console del Regno delle Due Sicilie, dopo essersi dati conto del dilagare della peste, sono costretti a riparare a Tabarca dove vengono accolti dall'agente locale, Saverio de Martino<sup>562</sup>. Questi, improvvisa un ospedale sull'isola della Galita e impone una contumacia di 32 giorni alle imbarcazioni. Inoltre, richiede al bey di Tunisi l'autorizzazione per fare esercitare la pesca ai nuovi arrivati, ottenendo che questi vengano ammessi dietro il pagamento di un tributo. Nella madrepatria, nel frattempo, il Supremo Magistrato di Salute organizza un solido cordone sanitario a protezione delle coste del regno e invia in Nord Africa tre imbarcazioni «scamparie» con il compito di far eseguire le disposizioni prese dagli agenti nazionali<sup>563</sup>.

Stante la presenza della peste, Napoli interdice per i primi mesi del 1818 ai corallari la possibilità di potersi recare in Nord Africa, limitando lo sfruttamento del corallo ai soli mari di Corsica e Sardegna. Inoltre, emana un nuovo e più dettagliato «Regolamento sanitario per la pesca del corallo» con l'obiettivo di facilitare il controllo sulle imbarcazioni. Questo atto, articolato in otto punti, decreta l'obbligo di raccolta delle barche in un unico convoglio e la navigazione sotto scorta di una nave da guerra, stabilisce le norme per la vigilanza quotidiana durante la pesca e le modalità di una prima quarantena africana per gli equipaggi potenzialmente contaminati, regola i rapporti tra i marinai e gli abitanti della costa e l'azione delle autorità consolari alle

---

<sup>559</sup> ASN, *Supremo Magistrato di Salute*, 168, 15 giugno 1817, copia di una lettera del vice-console Magliulo; nelle città principali, come Tunisi, la peste provoca, nei periodi di maggior intensità più di 100 morti al giorno. SPEZIALE S., *Le altre guerre*, op. cit. p. 102.

<sup>560</sup> In attesa della riorganizzazione delle concessioni francesi, appena riconsegnate alla Francia, molte imbarcazioni corallare pescano senza preoccuparsi di pagare il canone annuale richiesto. In effetti, il 17 maggio di quell'anno, l'agente provvisorio Maurin informa la sede marsigliese dell'agenzia provvisoria che «les bateaux napolitains sont tous les jours à pêcher en fraude», AD (BdR), 8 M, 161, 17 maggio 1817, lettera dell'agente Maurin.

<sup>561</sup> ASN, *Supremo Magistrato di Salute*, 168, 15 giugno 1817, copia di una lettera del vice-console Magliulo;

<sup>562</sup> Fratello del console Renato de Martino, Saverio viene nominato agente consolare di Tabarca in seguito al ritorno dei Borbone sul trono napoletano. Vi resterà diversi anni, prima di essere promosso a console in Spagna. Si veda, G. BONAFFINI, *Sicilia e Maghreb tra Sette e Ottocento*, op. cit., pp. 157-170.

<sup>563</sup> Si veda, oltre alla documentazione conservata nel fondo citato, F.bPELLEGRINI, *Il Magistrato di Salute e i cordoni sanitari terrestri e marittimi nel Regno di Napoli fino al 1835 con riferimenti al Regno Lombardo-Veneto*, in F. PELLEGRINI, *Per la storia della lotta contro le epidemie*, n. IV, Remigio Cabianca, Verona, 1932.

quali concede poteri discrezionali per punire eventuali infrazioni della normativa. Infine, sancisce che, una volta di ritorno, la contumacia europea debba essere trascorsa presso il lazzeretto di Livorno, meglio attrezzato per ricevere barche in convoglio rispetto a quello napoletano di Nisida<sup>564</sup>.

Oltre ai regolamenti generali, altre istruzioni vengono spedite al comandante delle imbarcazioni da guerra inviate a controllare la pesca. Una lettera del luglio 1818, per esempio, indica al capitano Giobbe i procedimenti da seguire per il «corretto spurgo» della corallina di Michele Balzano, nella quale un uomo è morto di peste<sup>565</sup>. Secondo la lettera, la barca deve essere innanzitutto sottoposta a una contumacia di 40 giorni. Questa contumacia non è tuttavia sufficiente, ma deve essere seguita da uno specifico trattamento:

Perché questo trattamento non dissemi molto gli interessi del patrone della barca, esso potrà limitarsi a far discendere a terra l'equipaggio, con suoi generi per vestirsi e dormire, situandolo in luogo isolato, sotto la vicinanza del vice-console stesso; ed indi far bucar la barca e farla restare immersa per tre giorni nelle acque del mare, con tutti i generi che vi si contengono<sup>566</sup>.

Dopo i tre giorni, «fatti bagnare anche gli individui dell'equipaggio, la barca può essere riattivata e tornare alla pesca. Solo dopo questa operazione la contumacia diventa utile»<sup>567</sup>.

I provvedimenti sanitari non sono definitivi, ma vengono modificati in base all'andamento delle notizie trasmesse dagli agenti consolari sull'epidemia. Come evidenziato dalla storiografia, il trattato di pace firmato nell'ottobre del 1818 tra le Reggenze di Tunisi e Algeri, portando alla riapertura delle vie carovaniere tra i due principati, determina il diffondersi della peste lungo tutto il territorio tunisino<sup>568</sup>. Come già in passato per il caso algerino, le autorità tunisine, timorose delle possibili ripercussioni che la notizia del contagio può avere sui traffici esterni e sull'ordine

---

<sup>564</sup> Per molto tempo, Napoli rimane sprovvista di lazzeretto sporco. Di conseguenza, l'invio a Livorno delle imbarcazioni provenienti dal Levante o dalla Barberia costituisce a lungo la regola. È solo durante il periodo dell'amministrazione francese che Nisida viene parzialmente rimessa a nuovo, rimanendo comunque una struttura inferiore rispetto a quella toscana. R. SALVEMINI, *A tutela della salute e del commercio*, op. cit., p. 291.

<sup>565</sup> ASN, *Supremo Magistrato di Salute*, 168, 2 luglio 1818, il Soprintendente di Sanità a Renato de Martino.

<sup>566</sup> Ibidem.

<sup>567</sup> Ibidem.

<sup>568</sup> SPEZIALE S., *Le altre guerre del Mediterraneo*, op. cit., p. 70.

pubblico, tentano in un primo momento di smentire l'esistenza di un'epidemia all'interno dei propri confini; atteggiamento, questo, che favorisce il rapido propagarsi del male<sup>569</sup>. Sebbene, in un secondo momento vengano attuate alcune misure per tentare di arginare gli effetti dell'epidemia, come ricorda Salvatore Speciale, queste «appaiono alla maggior parte della popolazione come un'importazione dall'Europa, e vengono viste in contrasto con le interpretazioni giuridiche correnti soprattutto tra gli arabi»<sup>570</sup>, e per ciò in larga parte disattese. Il Regno delle Due Sicilie, vedendo l'infezione espandersi e di conseguenza un aumento del rischio di un contagio europeo, decide di sospendere nuovamente la pesca in Barberia. Allo stesso tempo, inviano una squadriglia di legni della Real Marina composta da due leudelli e due paranzelle nelle acque maghrebine con l'incarico di incrociare in quei mari ed evitare che eventuali pescherecci fintamente diretti in Corsica e Sardegna sconfinino nelle acque meridionali, approfittando della relativa vicinanza<sup>571</sup>.

Nonostante il susseguirsi di virulente fasi di recrudescenza della peste, nel corso delle tre stagioni successive il 1819, lo sfruttamento del corallo africano non viene più vietato. Permane, tuttavia, l'abito di emanare ulteriori limitazioni sanitarie via via raccolte in nuovi regolamenti. Tali restrizioni sono principalmente geografiche: la normativa promulgata nel 1821 dal Supremo Magistrato di Salute, ad esempio, pur concedendo alle imbarcazioni di esercitare la propria attività nei mari barbareschi, circoscrive la zona di pesca ai soli litorali di Tunisi e ai «punti de bastioni di Francia e Stagnone»<sup>572</sup>, situati, questi ultimi, nel territorio di Algeri. Oltre a ciò, rimangono in vigore per le coralline l'obbligo di partire da Napoli scortate da imbarcazioni da guerra (destinate poi a rimanere in Nord Africa a sorvegliare la pesca e a radunare le coralline per il viaggio verso il lazaretto) e il divieto di entrare in contatto con i battelli di bandiera differente da quella delle Due Sicilie e con le popolazioni della costa<sup>573</sup>. Questi

---

<sup>569</sup> Ibidem.

<sup>570</sup> Ivi, p. 72.

<sup>571</sup> «Nello scorso anno si potevano mantenere delle semplici restrizioni, perché gran parte dell'Africa si manteneva sana. Quest'anno solo il divieto assoluto può assicurare la salute. Ma un divieto non è che ostacolo morale. Bisogna cercare di rendere infattibili le infrazioni. Ancora più necessario in quelle cose di salute, dove il sacrificio del delinquente vendica la legge, ma non il torto», ASN, *Supremo Magistrato di Salute*, 168, 11 gennaio 1819, Regolamento sanitario per la pesca del corallo nei mari di Barberia.

<sup>572</sup> ASN, *Supremo Magistrato di Salute*, 168, 28 aprile 1821, Regolamento sanitario per la pesca del corallo nei mari di Barberia

<sup>573</sup> Il numero di imbarcazioni inviate a sorvegliare la pesca non è costante, Nel 1820, vengono inviati 1 schooner e 2 paranzelli ASN, *Ministero degli Esteri, Pesca del corallo*, 2396, 4 aprile 1820, lettera del

due ultimi punti sono particolarmente importanti per i magistrati e non vengono mai messi in discussione. Di norma l'attuazione dei provvedimenti normati dal Supremo Magistrato di Salute spetta agli agenti consolari presenti nelle Reggenze i quali, inoltre, sono tenuti ad organizzarsi di concerto con i comandanti delle navi di sorveglianza. Così, nel 1822, Riccardo Rivolti<sup>574</sup>, chiamato a Bona in sostituzione di Gennaro Magliulo, nominato nel frattempo console a Cagliari, scrive di come egli abbia intimato ai patroni di non scendere a terra per nessun motivo e di tenere «inalberata la bandiera di Sua Maestà [...] onde avvisati, l'altri non si permettano, per quanto possibile, nessuna comunicazione»<sup>575</sup>. Inoltre, aggiunge l'agente, «siccome le barche sono molte e continuamente vengono alla spiaggia, onde provvedersi di biscotto, od altro, così [...] ho destinato uno che resterà continuamente alla marina, e che farà seco cura di impedire che il padrone, o i marinai, sbarchino»<sup>576</sup>. Qualche tempo dopo, lo stesso rappresentante delle Due Sicilie decide di porre «oltre al solito guardiano alla marina di Bona, altro guardiano alla spiaggia così detta di Pasarino, luogo solito ad essere frequentato da' patroni corallari»<sup>577</sup>.

Dal 1823, non si registra più alcuna traccia di peste in Algeria e Tunisia<sup>578</sup>. Già quell'anno, infatti, le imbarcazioni napoletane ottengono di poter andare alla pesca in Nordafrica senza scorta, sebbene un'imbarcazione venga comunque incaricata di raggiungerle e sorvegliarle. Una pratica che sarà mantenuta in vigore fino alla conquista

---

Ministero ai consoli; Nel 1822, ad esempio, il sovrano fa sapere di non poter inviare in Maghreb che un solo legno. ASN, *Supremo Magistrato di Salute*, 168, 10 aprile 1822.

<sup>574</sup> Nato in Toscana, Riccardo Rivolti è figlio di un ex console di Napoli a Livorno, ASN, *Ministero degli Esteri, Algeri*, 2372, Supplica di Riccardo Rivolti al Sovrano.

<sup>575</sup> ASN, *Ministero degli Esteri, Pesca del corallo*, 2397, 6 maggio 1822, lettera del vice-console Rivolti.

<sup>576</sup> Ibidem.

<sup>577</sup> Ivi, senza data, ma del 1822, lettera del vice-console Rivolti.

<sup>578</sup> Al termine della stagione del 1823, gli unici due marinai deceduti vengono dichiarati morti di «malattia ordinaria». Il primo giugno, un rapporto dei medici dimoranti a Bona viene allegato a una missiva dal vice-console Rivolti: «Noi qui sottoscritti medici dimoranti nella villa di Bona in officio, in seguito all'invito fatto dal Signor Rivolti [...] ci siamo trasportati al luogo detto fiche d'Indie [...] per visitare il nominato Costanzo Trotta [...] morto sopra la detta feluga, essendo alla pesca del corallo. [...] Abbiamo trovato esternamente vari ecchimosi di color livido nerastro, in vari punti della periferia del corpo. Tali stravasi di sangue possono arrivare nell'ultimi periodi della vita in vari malattie. L'abbiamo trovato un verme, che usciva dalla bocca, ed un altro usciva dalle narici. Pel apertura che abbiamo fatto di torace, abbiamo trovato i polmoni molto infiammati, ed il lobo sinistro particolarmente divenuto nerastro, e passato allo stato di cancrena [...]. Dietro un tal esame noi abbiamo stabilito unanimemente che la malattia che ha causato la morte di detto Trollo, è stata una seripneumomia cancrenosa, o sia infiammazione dei polmoni. Noi pensiamo per ora che questa malattia non possa essere contagiosa da poter far prendere delle misure d'osservazione per la salute pubblica», ASN, *Supremo Magistrato di Salute*, 168, primo giugno 1823, rapporto dei medici di Bona.

di Algeri da parte della Francia. Il 24 novembre del 1824, inoltre, il console napoletano a Tunisi fa sottoscrivere ai docenti della facoltà di medicina della capitale partenopea un attestato in cui si dichiara che la Barberia è definitivamente libera da ogni epidemia<sup>579</sup>.

Sebbene efficaci nell'impedire la propagazione del contagio, i dispositivi di controllo messi in campo in Maghreb dal Magistrato di Salute di Napoli presentano alcune problematiche in gran parte collegate alla difficoltà di far rispettare ai corallari le limitazioni imposte e a quelle legate all'ampiezza delle aree su cui vigilare con un contingente assai ridotto (4 piccole imbarcazioni nelle stagioni di maggiore emergenza). Così si esprime ad esempio il console di Cagliari, Francesco Bigani, nel 1818:

Non potranno credere loro Signori le grandi occupazioni, ed immense fatiche che stanno portando, e portano questi corallari nazionali onde siano puntualmente eseguite le istruzioni sanitarie emanate da cotesto vigilantissimo Magistrato, ed il dovere persuadere questi corallatori ignoranti all'intera ubbidienza di esse. Vi è da perdere il cervello per prevedere ed invigilare a tante diverse cose<sup>580</sup>.

Le violazioni ai regolamenti di cui abbiamo testimonianza sono molteplici e riguardano pressoché tutti i divieti ed gli obblighi imposti dalle autorità partenopee. Nel giugno del 1818, ad esempio, Renato de Martino segnala l'arrivo a Tabarca di due imbarcazioni nazionali le quali, una volta ricevuto l'ordine di spostarsi a Biserta, così da allontanarsi dalle coste di Algeri, decidono di raggiungere ugualmente i mari di Bona, costringendo così l'alfiere di vascello Giobbe – comandante della squadriglia della Real Marina – a lanciarsi al loro inseguimento<sup>581</sup>. In realtà, i timori che qualche barca autorizzata a pescare in Corsica o Sardegna si spostasse illegalmente in Barberia, o comunque lo facesse senza seguire le procedure stabilite dai regolamenti sanitari, sono giustificati. È il caso, nel 1822, di ben 45 battelli – ai quali se ne aggiungono 18 l'anno

---

<sup>579</sup> SPEZIALE S., *Le altre guerre del Mediterraneo*, op. cit., p. 75.

<sup>580</sup> ASN, *Supremo magistrato di Salute*, 168, 5 ottobre 1818, lettera del console di Cagliari, Francesco Bigani.

<sup>581</sup> «Arrivarono due altre barche nazionali in Tabarca, che mi domandarono il solito passaporto del Bey, ma siccome in risposta gli ordinai di recarsi nel porto di Biserta, per allontanarsi da Bona ed attendere le disposizioni di Vostra Eccellenza, li parve espediente di non ubbidire ai miei ordini, partendo immediatamente per Bona, fuori dalla mia giurisdizione. Ne ho informato il comandante, che avrà la cura di prenderle sotto la sua vigilanza, in caso che le troverà in buona salute, e da colà darne conto a Vostra Eccellenza». Ivi, 9 giugno 1818, lettera del Console Renato de Martino.

successivo – sorpresi in acque algerine senza la necessaria autorizzazione del Supremo Magistrato di Salute<sup>582</sup>.

Anche il raggruppamento in convoglio delle coralline per i viaggi di andata e di ritorno si rivela spesso difficile a causa della riottosità dei patroni. L'adozione di tale sistema solleva, infatti, più di un problema di tempistiche alla partenza, causando ritardi che infastidiscono i corallari torresi e ne pregiudicano le attività. La pratica del convoglio, come racconta il console francese a Bona, fa sì che Napoletani siano di solito gli ultimi ad arrivare in loco, normalmente con un mese di ritardo rispetto l'apertura della pesca, e questo per:

Les diverses entraves qu'ils éprouvent de la part de leur gouvernement. Tous les corailleurs de Torre del Greco qui sont dans l'intention de venir exploiter la pêche sur les côtes d'Afrique sont obligés d'adresser collectivement une requête au Directeur de la Marine à Naples pour en obtenir la permission. La décision tarde quelque fois à être rendue, jusqu'à ce que l'on ait des données certaines sur l'état sanitaire de ces contrées<sup>583</sup>.

Al ritorno, nel viaggio verso il lazzeretto, le difficoltà non sono minori: da una parte, l'obbligo per tutti i battelli di mettere la vela contemporaneamente implica l'arrivo in simultanea di un gran numero di imbarcazioni presso i centri di smercio del grezzo; dall'altra, i frequenti ritardi accumulati in occasione della partenza dalle coste del Maghreb penalizzano i pescatori napoletani rispetto ai propri concorrenti stranieri. In entrambi i casi, il dilatarsi del viaggio, causato dal rallentamento della partenza e dall'arrivo in contemporanea delle imbarcazioni, porta all'inevitabile abbassamento del prezzo di vendita del corallo essendo i torresi costretti a muoversi in un mercato che, in parte, è già saturo del prodotto dei competitors giunti prima. Ciò, ovviamente, provoca il malumore dei corallari di Torre del Greco e, in taluni casi, l'innescarsi di forti polemiche. È ciò che succede con alcuni patroni di barca alla fine della stagione di pesca del 1818:

Essendosi formata una sommossa da sudetti padroni, per non voler attendere più riunirsi alla Divisione, che veniva ritardata da venti contrari, il padrone della barca n. 8, Antonio Borrelli, che si manifesta come capo della sommossa, disse le seguenti espressioni: «poi si vede se il corsaro piglia le

---

<sup>582</sup> ASN, *Supremo Magistrato di Salute*, 169, settembre 1822, alfiere di vascello Metteo di Napoli; Ivi, ottobre 1823, Stato delle barche coralline che si portarono nelle coste d'Africa a esercitare la pesca del corallo senza permesso.

<sup>583</sup> AN, AE/B/III, 301, 5 aprile 1825, *Mémoire sur les concessions d'Afrique et particulièrement sur la pêche du corail dans les eaux des dites concessions*, Adrien Dupré, console francese a Bona..



coralline, o le coralline il corsaro». In tali circostanze si adoprerò ogni mezzo per farle entrare nella ragione, e, dall'altra parte, disporsi ad opporsi colla forza nel caso di bisogno<sup>584</sup>.

Infine, in aggiunta agli aspetti già elencati, sembra utile soffermarsi brevemente sulla quotidiana opera di controllo sull'attività di pesca. Come accennato in precedenza, i regolamenti sanitari di questi anni insistono tutti sul divieto per le coralline di entrare in contatto con le imbarcazioni di bandiera estera le quali, sottoposte a limitazioni più blande, rappresentano un potenziale pericolo per il contagio e con i «naturali». Tuttavia, anche da questo punto di vista l'azione di sorveglianza si rivela particolarmente difficile, soprattutto perché i pescatori sono spinti sia dalle proprie necessità sia dalle esigenze proprie dell'attività di estrazione del corallo a infrangere l'ordine di non sbarcare per nessuna ragione. Un denso rapporto di fine incarico del 15 novembre 1823 compilato da Raffaele Cacace, comandante del cutter incaricato di controllare la pesca, ci fornisce un interessante spaccato degli elementi che rendono pressoché impossibile il rispetto da parte dei patroni delle consegne ufficiali. Innanzitutto, una problematica ineludibile è rappresentata dai rischi del cattivo tempo i quali, come già accennato in precedenza, costringono spesso i corallari ad abbandonare la pesca e rifugiarsi a terra, con conseguente, inevitabile, contatto con le popolazioni del litorale<sup>585</sup>. In secondo luogo, anche «in caso durante il tempo della pesca facesse sempre buon tempo», le coralline necessiterebbero comunque di essere tirate sulla spiaggia ogni quindici giorni, così da «pulirle sotto per renderle aggibili»<sup>586</sup>. In questi casi, ancora, «nemmeno puole evitarsi di praticare con la costa, e con i Mori, i quali, in diverse occasioni, mentre gli equipaggi dormono per la stanchezza, salgono sulle barche e rubbano degli oggetti»<sup>587</sup>. Infine, la criticità principale per la pubblica salute deriva, secondo Cacace, dal bisogno che i corallari hanno di affittare magazzini a Bona, Tabarca o Biserta per depositarvi parte delle provviste e lo spago per le reti che essi portano dall'Europa, non potendo tali oggetti rimanere a bordo «per il troppo imbarazzo» che apportano<sup>588</sup>.

---

<sup>584</sup> ASN, *Supremo Magistrato di Salute*, 168. 14 ottobre 1818, processo verbale compilato da Michele Astarita, pilota al comando di uno dei paranzelli della Real Marina destinati alla sorveglianza delle coralline.

<sup>585</sup> ASN, *Supremo Magistrato di Salute*, 169, 14 novembre 1823, Rapporto del comandante Cacace sulla pesca.

<sup>586</sup> Ibidem.

<sup>587</sup> Ibidem.

<sup>588</sup> Ibidem.

Non che non si tenti, nonostante tutto, di imporre ai padroni corallari il rispetto delle consegne giunte da Napoli, ma l'estensione dei litorali da sorvegliare si rivela spesso eccessiva. Scrive il vice-console Riccardo Rivolti:

Infiniti sono i punti di sbarco, e nonostante i replicati ordini di non venire che alla marina di Bona, questi padroni tirano le loro barche al casanno, alla Carubba, senza il permesso del comandante, o almeno senza la mia intelligenza. Abbandonati a loro stessi in mezzo al mare, questi praticano e comunicano con le altre nazioni, che hanno libera pratica qui; scendono alla Cala, muovono risse, e diversi napolitani sono stati arrestati; e fra gli altri un tal Domenico Oliviero, marinaio, imbarcato sopra la feluga il Buon Consiglio [...], trovato con lo stile alla mano, che si lasciò cadere nel momento dello arresto, eseguito da uno ufficiale della Real Goletta francese<sup>589</sup>.

Le stesse imbarcazioni da guerra poste dal governo di Parigi a difesa dei propri privilegi sono la causa di inevitabili violazioni ai regolamenti sanitari napoletani. Esse hanno infatti il diritto di fermare «una a una» le coralline torresi per prendere visione delle loro carte e valutarne la regolarità, e, tuttavia, «il comandante è in continua comunicazione con Bona»<sup>590</sup>.

D'altra parte, se le problematiche da affrontare durante le operazioni di controllo sono effettivamente molte e complesse, talvolta sono gli stessi uomini – agenti consolari e ufficiali di marina – incaricati di far rispettare i regolamenti sanitari a essere sospettati o accusati di inadempienza. Nel 1821, ad esempio, l'alfiere di vascello Domenico Giobbe, al quale fin dal 1817 è affidata la sorveglianza della pesca, viene richiamato a Napoli a render conto della propria condotta, dopo aver ecceduto, secondo il Supremo Magistrato di Salute, «i limiti delle facoltà concesse gli nelle istruzioni»<sup>591</sup>. Ciò che viene contestato al comandante della squadriglia della Real Marina è l'aver autorizzato, in seguito ad un aumento delle richieste economiche per la pesca da parte del bey di Tunisi, i corallari a spostarsi in zone costiere della Reggenza di Algeri ancora invase dalla peste e dunque interdette dalla normativa sulla pesca di quell'anno<sup>592</sup>.

Alla fine della stagione successiva, il sostituto di Giobbe, Matteo di Napoli, comandante della goletta *il Lampo*, rimane coinvolto in una violenta diatriba con il vice-console di Bona, Riccardo Rivolti. La questione nasce da un rapporto compilato da

---

<sup>589</sup> Ivi, 21 agosto 1822, Copia di un rapporto del vice-console Riccardo Rivolti.

<sup>590</sup> Ibidem.

<sup>591</sup> ASN, *Supremo Magistrato di Salute*, 168, 18 luglio 1821, Delibera del Supremo Magistrato di Salute.

<sup>592</sup> Ibidem.

quest'ultimo verso la fine di agosto ove l'agente informa il Magistrato di Salute che «la quarantena imposta alle barche con bandiera di Sua Maestà [...] in questi luoghi, non è stata affatto osservata» e ne attribuisce gran parte della responsabilità all'ufficiale di Marina, il quale, a suo dire, avrebbe passato la maggior parte del tempo della pesca a «far viveri» a Cagliari e avrebbe mostrato un'eccessiva indulgenza nei confronti dei corallari. Secondo Rivolti:

Il comandante [...] anziché dar man forte ai castighi che posso dare, intercede per i medesimi [corallari, nda] e, con una condotta altrettanto strana quanto inesplicabile, si lamenta perché io non calcolo le sue raccomandazioni, non sapendo io che le raccomandazioni del comandante esentassero i sudditi di Sua Maestà dall'obbligo che loro sono imposti [...] Io ho fatto tutto quello che è stato in poter mio di fare. Ho messo a' ferri diversi padroni e, per intimidirli, ho fatto pagare [...] pezzi 5 duri d'amenda, che restituirò loro alla fine della pesca. Tutto ciò però inutilmente. Il 15 del corrente mese avrei dovuto gastigar tutti i padroni<sup>593</sup>.

La risposta di Napoli non si fa attendere: in un contro-rapporto del primo settembre 1822 l'alfiere di vascello, pur non negando le sue frequenti assenze dai mari di Algeri, accusa a sua volta il vice-console di aver tenuto una condotta arbitraria e di aver permesso ai corallari di sbarcare in cambio del pagamento di una tangente in denaro e corallo:

Quel regio vice-console di Bona non ha mancato di far incorrere alle pessime disgrazie tutte le barche per essere un uomo venale e amico de' doni. Costui non ha dato retta a tante mie replicate lettere di ufficio [...], ma si è reso sempre sordo a tali mie lettere. A tal fine mi ha posto in cimento per poco di mettermi in pratica con Bona, e farlo osservare il furore del mio braccio, perché mediante doni di corallo e di denaro ha fatto praticare quei padroni che erano prodighi; quelli poi che hanno dato nulla, ha usato tutto il rigore [...]. Non so come si affida un consolato così delicato ad un giovane stravagante e pazzo, tanto amico dell'interesse<sup>594</sup>.

La documentazione inerente vicende di questo tipo difficilmente permette di comprendere quale tra i contendenti abbia tenuto un comportamento probò e, in realtà, la questione non è storicamente così rilevante essendo che l'esistenza di tali avvenimenti interessa non tanto per quanto concerne il singolo evento, ma per la capacità di restituire le dinamiche interne alla gestione della pesca e le complesse relazioni tra potere politico-amministrativo e i corallari. La stessa indagine condotta

---

<sup>593</sup> ASN, *Supremo Magistrato di Salute*, 169, 21 agosto 1821, Copia di un rapporto del vice-console Riccardo Rivolti.

<sup>594</sup> Ivi, primo settembre 1822, Rapporto dell'alfiere di vascello Matteo di Napoli.

dalle autorità napoletane non può che basarsi esclusivamente sulle testimonianze di soggetti in qualche modo implicati nei fatti in oggetto, il che dimostra come gli interessi privati degli attori sociali coinvolti nella pesca ne influenzino la pratica. E, in effetti, nonostante i numerosi processi-verbali redatti sulla base degli interrogatori ai padroni di corallina, il Magistrato di Salute non riesce a fare del tutto chiarezza su quanto accaduto. Nel caso citato, alla fine del procedimento, ciò che viene provato con certezza è solamente la parziale irregolarità del comportamento tenuto da Matteo di Napoli rispetto a quanto previsto dalle istruzioni consegnategli all'inizio della missione<sup>595</sup>. Di conseguenza, egli viene rimosso dall'incarico, mentre le accuse da lui pronunciate nei confronti del vice-console, considerate poco credibili e non suffragate da alcuna prova concreta, non sfociano in alcun provvedimento<sup>596</sup>.

Ciò detto, se in questo caso Riccardo Rivolti non incappa in alcuna sanzione, la questione della gestione poco trasparente da parte degli agenti di stanza alle concessioni, pur difficilmente provabile, si pone, come vedremo più avanti, in più di una circostanza. In un contesto in cui le fonti testimoniali alle quali si può accedere sono esigue, il problema è sempre il medesimo: non è semplice trovare una conferma delle accuse. I personaggi coinvolti, infatti, non parlano quasi mai in maniera disinteressata, ma sempre in occasione di una qualche controversia che li oppone agli agenti stessi.

### *3.5.2 La dinamica della presenza corallara: uno slancio fermato sul nascere*

I provvedimenti e le normative collegati alla peste che abbiamo brevemente passato in rassegna, così come gli effetti che essi hanno sull'attività di estrazione del corallo e sui risultati dell'impresa di pesca, contribuiscono a spiegare, al di là delle numerose violazioni sopra elencate, i dati relativi alle dinamiche della presenza corallara napoletana di quegli anni. Tali dati si evincono dalla lettura di diverse carte che spesso si completano tra loro: mi riferisco, in particolare, ai differenti «stati delle coralline» compilati ogni anno sia dalle autorità sanitarie (alla partenza delle imbarcazioni da Napoli), sia dagli agenti consolari dislocati in Barberia. In questo paragrafo prediligeremo l'utilizzo della prima tipologia di documento, poiché è in grado di fornirci una panoramica più generale, senza distinzioni tra la pesca effettuata ad Algeri e

---

<sup>595</sup> Numerose sono le inadempienze contestate a di Napoli: oltre ai soggiorni troppo prolungati a Cagliari, possiamo citare il mancato invio del registro delle attività svolte in Nord Africa. Ivi, 18 febbraio 1823, Delibera della Soprintendenza generale di Salute.

<sup>596</sup> Ibidem.

quella invece di Tunisi. Ci limiteremo inoltre agli anni 1817-1822 sebbene alcune limitazioni permangano anche successivamente.

Nel 1817, quando il morbo si diffonde, ben 249 coralline napoletane composte ciascuna da equipaggi di dieci marinai sono già approdate nei mari del Maghreb, distribuendosi tra i porti delle due Reggenze<sup>597</sup>. Si tratta dell'unica stagione in cui le imbarcazioni con bandiera delle Due Sicilie raggiungono numeri tanto importanti. Nei due anni successivi, il divieto ingiunto dal Supremo Magistrato di Salute di recarsi in Barberia provoca, poco sorprendentemente, un'importante battuta d'arresto della presenza torrese. anche se nel 1818 la pesca viene infine concessa, il provvedimento arriva a stagione ormai inoltrata, così, solo 6 barche decidono di raggiungere le acque del Nord Africa<sup>598</sup>. A partire dal 1820, lo sfruttamento del corallo barbaresco da parte dei torresi riprende parzialmente, ma, come mostra la tabella presentata di seguito (dalla quale sono escluse le eventuali imbarcazioni sorprese a pescare in maniera illegale) l'andamento incerto dell'epidemia e le conseguenti, importanti, limitazioni imposte dalle autorità sanitarie partenopee continuano ad incidere sulla presenza napoletana.

D'altronde, come permettono di osservare gli Stati delle coralline in partenza da Napoli, molti pescatori preferiscono, o sono costretti, ad orientarsi in quegli anni verso i mari di Corsica, Sardegna e, in misura minore, Corfù<sup>599</sup>.

<b>Coralline napoletane presenti in Barberia e in Corsica, Sardegna e Corfù negli anni della peste (1817-1822)</b>		
<i>Anno</i>	<i>Barberia (Tunisi e Algeri)</i>	<i>Corsica, Sardegna e Corfù</i>
1817	249	14
1818	6	120
1819	0	145
1820	96	141
1821	102	-
1822	105	-

<sup>597</sup> ASN, *Ministero degli Esteri, Pesca del corallo*, 2372, 6 agosto 1817, Stato nominativo delle barche uscite da varj porti della Provincia di Napoli per recarsi alla pesca de' coralli nei mari di Tunisi e Algeri. La maggior parte delle imbarcazioni proviene da Torre del Greco (226); le altre sono armate a Portici (5), Resina (5), Procida (1), Forio (2), Ischia (9), Castellammare (1), Capri (1).

<sup>598</sup> Secondo quanto dichiarato dall'agente provvisorio delle concessioni francesi, all'inizio della stagione, prima che la pesca fosse proibita, vi erano più di duecento battelli napoletani pronti a raggiungere i mari di Barberia: «Nous n'avons jusqu'à ce jour que 63 bateaux faisant la pêche; les napolitains et les siciliens ne sont pas venus [...] à cause de la peste. Il y avait à Naples plus de 200 bateaux prêts. Le gouvernement leur a refusé les expéditions pour la Barbarie, ils sont tous en Sardaigne, en Corse etc». AD(BdR), 8 M 161, 1 agosto 1818, lettera dell'agente principale provvisorio Maurin.

<sup>599</sup> I tre luoghi sono di norma compresi all'interno dei medesimi «Stati delle coralline».

Il corallo di queste regioni è in realtà ritenuto di norma di qualità inferiore rispetto a quello disseminato sui fondali maghrebini. In compenso, però, i regolamenti sanitari promulgati dal Supremo Magistrato di Salute per le coste greche e tirreniche sono decisamente meno restrittivi<sup>600</sup>. Fatta eccezione per l'anno 1819, le imbarcazioni vengono infatti lasciate libere di praticare l'attività di estrazione senza l'obbligo di rimanere a vista di navi della Real Marina<sup>601</sup>: questo aspetto – lo abbiamo già accennato – è fondamentale perché al di là della questione dei ritardi accumulati alla partenza da Napoli e al ritorno dalla Barberia e dei problemi legati al divieto di mettere piede a terra, il dover restare nelle vicinanze dei legni da guerra impedisce ai pescatori di corallo che si recano in Maghreb di ricercare in libertà i banchi di corallo migliori. Questo concetto è chiaramente espresso nel 1818 dal vice-console di Bona, Gennaro Magliulo:

Le disposizioni date dal benefico cuore del Re, furono certamente per vantaggiare gl'interessi de' suoi sudditi, e nel tempo istesso per tenerli lungi dalla peste; ma non fu così, poiché le istruzioni che furono conferite al Signor Comandante della flottiglia erano concepite in maniera che tolsero addirittura la libertà di esercitarsi la pesca a volontà de' corallari; giacché in dette istruzioni si proibiva espressamente ai corallari di allontanarsi dalla vista della flottiglia durante la pesca. È da osservarsi che le coralline occupano nel loro esercizio la distanza di 600 miglia di mare, ed è possibile che possono essere sotto la vigilanza di una piccola Real flottiglia? Dovendo dunque pescare a vista di essa non possono occupare che soli miglia tre di mare, e non si possono mai percepire i soliti proventi, come tutti gli anni antepassati<sup>602</sup>.

---

<sup>600</sup> Si veda, tra i tanti, ASN, *Supremo Magistrato di Salute*, 168, 26 febbraio 1820, Regolamento sanitario per la pesca del corallo nei mari di Corsica e Sardegna.

<sup>601</sup> Nel 1819, questo obbligo viene in effetti imposto. In risposta, i patroni corallari inviano una supplica, che, per la stagioni successive, viene accolta: «Se i corallari avessero potuto prevedere che andando a pescare ne' mari di Corsica e Sardegna, ove non v'è sospetto di male contagioso, sarebbero stati astretti a partire sotto la vigilanza di qualche scorta, non si sarebbero certamente messi in ispesa per l'armamento. Ma ora l'armamento è fatto, per cui si sono sbersati centi mila ducati circa, e le barche sono pronte alla partenza. Intanto non possono partire; e qualora venga poi il permesso di partire, debbono partire e andare a pescare sotto la scorta [...]. Essi corallari non possono abbastanza dimostrare a chi si deve quanto grande sia il danno che arreca la scorta a pescatori, giacché per capirlo vi vorrebbero persone del mestiere. [...] Essi perciò lagrimando supplicano [...] che le coralline possano andare liberamente a pescare ne' mari di Corsica e Sardegna». ASN, *Ministero degli Esteri, Pesca del corallo*, 2396, Supplica del marzo 1819.

<sup>602</sup> ASN, *Ministero degli Esteri, Pesca del corallo*, 2394, 20 novembre 1818, il vice-console Magliulo.

### 3.6 La «transmigrazione» di Napoletani verso Livorno e la situazione al termine della peste

Al di là delle problematiche legate alle violazioni sanitarie e della ripartizione delle coralline tra i mari barbareschi e quelli sardo-corsi, negli anni della peste vi è un altro fenomeno di grande importanza che va tenuto in conto e sul quale mi sembra necessario soffermarsi brevemente. Scorrendo la documentazione a nostra disposizione, possiamo osservare come non tutte le istituzioni di sanità degli Stati tirrenici interessati allo sfruttamento del corallo dimostrino nel corso di quelle stagioni lo stesso rigore mantenuto dal Magistrato di Salute di Napoli. Nel 1819 – anno di assoluto divieto della pesca africana per i Torresi – «li Inglesi, i Francesi, i Sardi ed i Toscani, senza menomo impedimento de' loro Governi, si recano alla pesca del corallo sulle coste di Africa, e soltanto è ingiunto loro l'obbligo, terminata la pesca, di consumar la contumacia in un lazzaretto sporco»<sup>603</sup>. In effetti, in quei mesi il vice-console Gennaro Magliulo segnala la presenza a Bona di «60 barche di bandiera estera, francesi, sardi e toscani» le quali «malgrado che sempre qui vi è qualche accidente di peste, godono la più perfetta salute desiderabile, ed hanno fin oggi fatto una pesca che non si ricorda al mondo»<sup>604</sup>. Ma c'è di più. Dice infatti il rappresentante delle Due Sicilie che «la maggior parte de' corallari che qui sono con bandiera estera, sono tutti di Torre del Greco»<sup>605</sup>. Quest'ultima osservazione vale soprattutto per le imbarcazioni provenienti dalla Toscana. A differenza di quanto successo in passato, tuttavia, in questo caso non si tratta di un semplice utilizzo illecito di bandiere di comodo da parte dei napoletani, ma di una vera e propria migrazione voluta dai pescatori torresi per sfuggire alle limitazioni imposte per la peste e, allo stesso tempo, incoraggiata dal governo livornese in cerca di corallari specializzati. Livorno, in quel momento impegnato nel rilancio dell'economia toscana<sup>606</sup>, attua diverse politiche di attrazione, come vedremo, finalizzate ad accaparrarsi manodopera qualificata. Lo spostamento dei pescatori napoletani, essendo

---

<sup>603</sup> ASN, *Ministero degli Esteri, Pesca del corallo*, 2396, 27 luglio 1819, Relazione del Ministero degli Esteri al Ministero degli Interni.

<sup>604</sup> ASN, *Supremo Magistrato di Salute*, 168, 14 luglio 1819, Magliulo a Circello.

<sup>605</sup> Ibidem.

<sup>606</sup> Si veda, a questo proposito, S. FETTAH, *Les limites de la cité: espace, pouvoir et société à Livourne au temps du Port Franc, XVIIe-XIXe siècle*, École française de Rome, Roma, 2017.

un fenomeno assai interessante, è stato spesso citato all'interno della letteratura che si occupa del corallo nordafricano<sup>607</sup>.

Come ha fatto notare Calogero Piazza, con l'inizio del periodo della Restaurazione, lo stato lorenese comincia a interessarsi, anche sulla scia della pace raggiunta con Tunisi e Algeri<sup>608</sup>, all'impresa di raccolta del corallo che fino a quel momento ha trascurato<sup>609</sup>. Tuttavia, la Toscana, com'è noto, è priva di una marineria autoctona specializzata in una tale attività ed è per questa ragione che per rafforzarla non può fare altro che rivolgersi agli abili pescatori napoletani<sup>610</sup>; essendo, in ciò, favorita dalle vicende collegate alla diffusione delle peste. Attraverso i dispacci del console delle Due Sicilie a Livorno, Gaspero Disperati<sup>611</sup>, ci pervengono numerose informazioni relative a questi movimenti. Nel febbraio del 1820, ad esempio, egli trasmette al Ministero degli Affari Esteri una «Nota dei padroni nazionali che hanno preso la bandiera toscana, e con la quale andarono alla pesca del corallo»<sup>612</sup>. A quanto scrive il funzionario, che cita tresette nomi<sup>613</sup>, «la massima parte dei patroni in questa nota indicati pervennero qui negli ultimi del 1817 con bandiera nazionale, e da qui in 1818 tornarono in Regno», nonostante ciò, «nel 1819 furono considerati toscanzati come qui domiciliati, e come

---

<sup>607</sup> Si vedano, ad esempio, P. BALZANO, *Il corallo*, op. cit., p. 64; V. FERRANDINO, *Il Monte pio del marinai*, op. cit., p. 84; H. VERMEREN, *Les Italiens à Bône*, op. cit., p. 34.

<sup>608</sup> Sulla pace tra Granducato e potenze barbaresche, si veda, C. PIAZZA, *Il Granducato di Toscana e la reggenza di Algeri, (1814-1830)*, in R. H. RAINERO, (a cura di), *Italia e Algeria: aspetti storici di un'amicizia mediterranea*, Marzorati, Milano, 1982.

<sup>609</sup> C. PIAZZA, *Il commercio toscano.*, op. cit., p. 370; Si veda anche C. CIANO, *Brevi considerazioni attorno alla Marina toscana a metà del XIX secolo*, in «Archivio Piombinese di Studi Storici», I, 1971, p. 69.

<sup>610</sup> Se i patroni e la maggior parte dei pescatori sono di solito napoletani, gli equipaggi dei battelli toscani si presentano nondimeno come piuttosto compositi. Come scrive Adrien Dupré nel 1825: «Les équipages, au nombre de dix ou douze personnes par barque, sont composés de toute espèce de nations. La police de Livourne oblige même chaque patron corailleur à prendre à son bord un ou deux malfaiteurs sortis de galères, dont le terme de la condamnation est expiré. Le gouvernement toscan ne pourrait trouver un mode de se défaire des malfaiteurs plus convenables que de les envoyer à la pêche du corail en Barbarie». AN, AE/B/III, 301, 5 aprile 1825, *Mémoire sur les concessions d'Afrique et particulièrement sur la pêche du corail dans les eaux des dites concessions*, Adrien Dupré, console francese a Bona..

<sup>611</sup> Cfr. Silvia Marzagalli tra i notai attivi a Livorno nel periodo 1807-1817. S. MARZAGALLI, *Les boulevards de la fraude*, op. cit., 345.

<sup>612</sup> ASN, *Supremo Magistrato di Salute*, 168, 26 febbraio 1820, Console Gaspero Disperati a Circello.

<sup>613</sup> ASN, *Ministero degli Esteri, Pesca del Corallo*, 2396, 4 febbraio 1820, lettera del console Disperati. I nomi indicati sono: Vito Antonio Sandola, Francesco Visciano, Saverio Rajola, Andrea Balsano, Andrea Riveccio, Cristofano Liguoro, Annunziato Palomba, Giuseppe Guida, Lorenzo Ascione, Giuseppe Vesciano, Niccolò Villano, Domenico Vitiello, Giovanni Villano, Andrea Figara, Michele Formisano, Domenico Boriello, Gennaro di Fusco, Gennaro Gentile, Andrea Palomba, Matteo Borriello, Francesco Cimino, Santi Accardo, Pasquale di Donna, Gio Batta di Pietro, Domenico Andrea Palomba, Gabbriello di Palma, Giuseppe Mangone, Simone Riveccio, Giacomo Vitelli, Natale Formisano, Francesco Loffredo, Bartolomeo di Rosa, Gennaro Pontillo, Aniello Cottagliola, Lorenzo di Lauro, Aniello Cucciniello, Mattia Palomba.



tali ottennero la bandiera toscana»<sup>614</sup>. La facile concessione della cittadinanza, dimostra, ancora secondo Disperati, come l'amministrazione locale abbia interesse a facilitare la «transmigrazione» dei Napoletani<sup>615</sup>. Se l'intenzione del governo del Granduca è evidentemente quella di inserirsi in una tanto lucrosa industria marittima, ciò che convince i pescatori di Torre del Greco a stabilirsi a Livorno è soprattutto la «sicurezza che la costituzione locale accorda ai rifugiati contra l'azione dei loro creditori»<sup>616</sup>. Molti patroni e pescatori corallari, in quel periodo, infatti, falliscono a causa delle grandi perdite e si vedono impossibilitati a saldare i debiti contratti. Ciò avviene per l'intrecciarsi di tre fattori: l'obbligo al pagamento del doppio canone imposto da Tunisi e dalle concessioni francesi di Algeri nel 1817, un abbassamento del prezzo del corallo e le rigide limitazioni emanate dalle istituzioni sanitarie napoletane. Il Granducato, disposto ad «attirarli con la più marcata e decisa protezione che giunge (per una tacita convenienza almeno), a paralizzare le procedure giuridiche, con stancare almeno i creditori»<sup>617</sup>, rappresenta un valida via di fuga per i nostri protagonisti. È il caso, ad esempio, di Pietro e Cristoforo Liguoro, padre e figlio, e di Andrea Palomba, tutti debitori di tal Filippo Scognamiglio, residente presso il comune di Portici, al quale devono rispettivamente 50 ducati presi a interesse all'inizio del 1817 e che gli stessi avrebbero dovuto restituire alla fine della stagione di pesca grazie ai proventi ricavati dalla vendita del grezzo. Impossibilitati a restituire la somma i tre finiscono per stabilirsi a Livorno con le famiglie<sup>618</sup>. Nel 1820 le somme non sono ancora state restituite e la questione, pur rimanendo aperta, offre poche speranze di risolversi di forma soddisfacente per il creditore. Dalla documentazione su questo e altri casi si vede come il problema non sia tanto la situazione finanziaria dei debitori, quanto lo stato di impunità offerto dalla protezione di Livorno che fa assumere ai corallari un atteggiamento di disinteresse, nonché di sfrontatezza rispetto alle proprie obbligazioni. Si legge, infatti, nelle carte di Gaspero Disperati, Incaricato dal Ministero di favorire la restituzione del denaro:

---

<sup>614</sup> ASN, *Supremo Magistrato di Salute*, 168, 26 febbraio 1820, Console Gaspero Disperati a Circello.

<sup>615</sup> Ibidem; d'altra parte, lo stesso console riesce a procurarsi i nominativi dei patroni e marinai trasferitisi a Livorno solamente con estrema fatica. Racconta infatti, all'interno della stessa missiva, di come la locale Camera della Marina Mercantile abbia rifiutato di fornirgli essa stessa una lista completa.

<sup>616</sup> Ibidem.

<sup>617</sup> Ibidem.

<sup>618</sup> Ivi, 23 maggio 1820, il Ministero degli Esteri al console Disperati.

Io non trascurerò mezzo che possa condurmi a quest'intenti, ma senza una mutazione di cose non mi lusingo potervi giungere. Altre volte [...] ho dovuto esporre a Vossignorie il favore che qui si accorda ai nostri che arrivano a stabilire il loro domicilio e la loro industria in Livorno, e non poche volte pure ho dovuto esporre la poca, anzi niuna, influenza che a me rimane sopra di loro, alcuni dei quali, se non all'insulto marcato, giungevano al disprezzo<sup>619</sup>.

D'altra parte, ricorda il rappresentante delle Due Sicilie all'interno della stessa missiva, il precedente caso di un altro napoletano, tal Giuseppe Avola, può servire da «luminosa» conferma di quanto detto. Recatosi a Livorno nel corso del novembre del 1819 con l'obiettivo di recuperare i crediti che aveva con alcuni patroni corallari, egli ha inizialmente tentato le «vie umane e conciliatorie», riportando tuttavia solo «derisione, minaccia o calunniose insinuazioni presso il Governo e presso la Polizia»<sup>620</sup>. Convintosi della necessità di adottare un altro approccio, Avola ricorre al locale tribunale nella speranza, del tutto vana, che le vie formali possano dargli una qualche soddisfazione.

Assistito da avvocati di credito ha pure impiegato le risorse tutte della sua capacità e dell'assistenza sua personale, animato e dal riflesso del proprio interesse e da un sentimento di amor proprio in tempi in cui da niuna altra occupazione era distratto [...]. Malgrado tutto ciò, ha dovuto penar mesi interi per la semplice notificazione di un qualche atto, per la quale formalità aveva ancora promesso larghissime ricompense, e non è ancora pervenuto a poter ottenere una sentenza non che favorevole neppure contraria. Stanco di tante difficoltà l'Avola ha abbandonato negli scorsi giorni, o almeno sospeso, e si è ripartito per tornare a Napoli<sup>621</sup>.

Se la volontà di sfuggire ai creditori è il motore primo degli spostamenti verso Livorno, il prolungarsi delle restrizioni imposte dal governo napoletano alla pesca contribuisce a far sì che diversi atri pescatori, non necessariamente annoverati tra quelli indebitatisi o precipitati in miseria, decidano negli anni di spostarsi preventivamente in Toscana, così che «quello che in principio fu in alcuni prodotto o dalla necessità di liberarsi dalle molestie dei creditori dopo un'annata infelice, o da particolare

---

<sup>619</sup> Ivi, 9 giugno 1820, lettera del console Disperati.

<sup>620</sup> Ibidem.

<sup>621</sup> Ibidem; gli esempi potrebbero essere molti altri. Già nell'ottobre del 1818, d'altra parte, il vice-console napoletano in Alghero, fa sapere di come «i patroni delle barche coralliere nazionali macchinano in Alghero criminose operazioni, per non pagare le somme anticipate loro dai capitalisti napoletani». Ivi, 24 ottobre 1818, lettera del Ministero della Marina agli Esteri; allo stesso modo, nel 1820 si registra una supplica di Rosa Infante e di Anna di Addecio, le quali reclamano la restituzione da parte dei patroni Carmine, Gaetano e Francesco Borriello e da Girolamo de Rosa la restituzione di una somma 1400 ducati presa di questi a cambio marittimo per eseguire la pesca nei mari d'Africa e mai restituita. Ivi, Supplica del maggio 1820.

speculazione isolata, va ora a diventare speculazione universale»<sup>622</sup>. Nel 1822, infine, un rapporto compilato a Napoli presso la Real Segreteria di Stato degli Affari Interni, proponendo un conteggio generale degli espatri torresi, parla ormai di un totale di circa tremila individui emigrati (centocinquanta famiglie)<sup>623</sup>.

Nel corso del periodo della peste, l'unica risoluzione possibile per limitare l'emorragia di uomini e non disperdere la ricchezza viene individuata nell'alleggerimento delle misure sanitarie adottate fino a quel momento di modo da permettere per i pescatori una più facile frequentazione delle acque nordafricane, ma anche sarde e còrse. Più volte, la comunità dei corallari, le autorità consolari e il Ministero dell'Interno si rivolgono al Supremo Magistrato di Salute per richiedere dei provvedimenti che vadano in questo senso. Nel 1820, quest'ultimo, pur riconoscendo che «l'inceppamento della pesca dei coralli danneggia coloro che la praticano» espone un interessante punto di vista. Scrivono i deputati:

É osservabile che questa emigrazione è solo apparente, perché non sono i capitalisti della Torre del Greco che veggonsi emigrati, ma de' semplici marinai, che anche sotto la bandiera estera continuano a essere da loro stipendiati, e ritornerebbero facilmente in seno alla patria, ove loro lo imponessero il bisogno, e le circostanze<sup>624</sup>.

Per concludere, possiamo tentare una valutazione sulle ragioni sia del calo delle imbarcazioni torresi verso i mari nordafricani sia sui flussi degli stessi verso Livorno. Se consideriamo la situazione ideale venutasi a creare prima della comparsa della peste in Algeria notiamo che le 249 coralline incontrate nel 1817 restituiscono l'idea di una certa floridezza dello stato della pesca del corallo napoletana ad Algeri. Una prosperità dovuta ad un insieme di fattori di cui abbiamo già parlato, ma che si possono riassumere nella stipula del trattato di pace tra Napoli e le Reggenze e nell'ottima specializzazione dei corallari partenopei, i quali, in un universo di pescatori che via via perdono interesse per l'estrazione del corallo, diventano protagonisti fondamentali per quanti vedano nell'oro rosso ancora una risorsa economica assai vantaggiosa. Questo momento di grazia, tuttavia, a causa dell'insorgere della peste viene repentinamente bloccato e, per

---

<sup>622</sup> ASN, *Ministero degli Esteri, Pesca del Corallo*, 2396, 4 febbraio 1820, lettera del console Disperati.

<sup>623</sup> ASN, *Ministero degli Esteri, Pesca del corallo*, 2394, f. 372, 16 marzo 1822, Relazione della Real Segreteria degli Affari Interni.

<sup>624</sup> ASN, *Supremo Magistrato di Salute*, 168, 1 marzo 1820, Regolamento sanitario per la pesca del corallo.

quanto detto sino ad ora, porta ad un drastico calo della presenza torrese in Algeria. La diffusione del morbo rappresenta, infatti, una sorta di detonatore di eventi ad esso collegati che conducono ad una profonda recessione economica dei patroni e dei marinai, i quali in vari casi debbono affrontare il fallimento finanziario. In questo contesto si inserisce quel fenomeno che vede nella migrazione di un certo numero di partenopei verso Livorno il tentativo di sfuggire sia alle limitazioni imposte dal Supremo Magistrato di Salute di Napoli sia all'accumulo di indebitamento verso terzi. Una stima delle dimensioni della migrazione verso il Granducato può essere ipotizzata incrociando le lettere consolari agli stati delle imbarcazioni. Per ciò, se Gaspero Disperati ci parla di trentasette barche trasferitesi nel regno lorenese, valutando i dati delle imbarcazioni toscane presenti in Maghreb nel 1823 vediamo come queste effettivamente, siano trentasei. Ora, considerando che fino all'arrivo dei torresi, i livornesi non praticavano l'estrazione del corallo, si può immaginare che le imbarcazioni sopramenzionate siano le stesse di cui parla il console napoletano. Lo spostamento di cui abbiamo parlato è solo un tassello della crisi che colpisce i pescatori napoletani e che conduce ad una riduzione del numero delle coralline nelle coste nordafricane. Possiamo vedere che l'idillio dei 249 pescherecci del 1817 è già, indelebilmente, rotto nel 1818 con le limitazioni dovute alla peste – come dimostra la tabella riguardante le coralline napoletane presenti in Barberia e in Corsica, Sardegna e Corfù negli anni della peste (1817-1822) –, tuttavia, il fatto che nel 1823, nonostante la fine del pericolo di contagio, il numero delle imbarcazioni si limiti a 96; per poi calare ulteriormente nel biennio 1824-1825 quando sono rispettivamente 48 e 31, ci dimostra come l'insorgere di altre problematiche legate agli equilibri nel Mar Mediterraneo, tra i quali il blocco dei porti algerini da parte della Marina inglese<sup>625</sup>, non solo impedisca una ripresa delle attività della pesca ma come queste ultime siano legate a doppio filo con dinamiche locali collegate a interessi di politica internazionale.

---

<sup>625</sup> Su questa vicenda, si veda T. Filesi, *Napoli e Algeri (1824-1834)*, op. cit.

Coralline napoletane e toscane presenti in Algeria (1823-1825)		
Anno	Napoli	Livorno
1823	96	36
1824	48	34
1825	31	40

I dati riportati per il triennio 1823-1825 riguardano solo l'area di Algeri. In tal senso è necessario sottolineare che la documentazione riguardante Tunisi è tanto frammentaria da non permettere una valutazione comparativa e di eguale affidabilità come quella algerina, per questo non è possibile escludere a priori che un certo numero di imbarcazioni si rechi presso i territori del bey. Tuttavia, si possono avanzare alcune considerazioni che fanno supporre che i torresi non si recassero in quelle zone. Con lo spostamento obbligato dovuto alla peste di cui si è già parlato, infatti, le autorità tunisine ne approfittano per chiedere e ottenere un aumento del canone e del prezzo del pane<sup>626</sup>. Ciò comporta, nel 1821, come ci informa Saverio de Martino, che «le barche corallare, non potendosi adattare alle nuove pretese del bey sul dritto di pescaggio ne' mari di questa Reggenza, se ne passavano in Bona, a convenire nel miglior modo con quell'Agenzia francese»<sup>627</sup>. Egualmente, circa un mese dopo, il console Renato de Martino, fratello di Saverio, annuncia la partenza da Tunisi di un corsaro inviato a controllare che nessuna barca peschi illegalmente nelle acque tunisine. Ancora una volta, dalle parole di Renato de Martino, emerge la spinosa questione economica, infatti leggiamo: «in questo anno, con più ragione, [il bey, nda] ha sollecitato la spedizione di detto corsaro, per non essersi abbonati alla pesca di Tunisi neppure una barca di alcuna Nazione a causa delle sue strane pretenzioni»<sup>628</sup>. In seguito all'allontanamento delle coralline dai mari del Bey, quest'ultimo preoccupato per le perdite economiche subite, decide di affidare la gestione dei propri mari alla compagnia inglese Thatcher che, come ci informa Alphonse Rousseau, si impegna a pagare un canone annuale di 10.000 *piastres fortes* e 100 libbre di corallo di prima qualità<sup>629</sup>. Inoltre, sempre secondo lo

<sup>626</sup> ASN, *Ministero degli Esteri, pesca del corallo*, 2392, 10 aprile 1817, Renato de Martino a Circello.

<sup>627</sup> ASN, *Ministero degli Esteri, pesca del corallo*, 2394, 14 giugno 1821, Saverio de Martino a Circello.

<sup>628</sup> ASN, *Ministero degli Esteri, pesca del corallo*, 2346, 19 luglio 1821, Renato de Martino a Circello.

<sup>629</sup> A. ROUSSEAU, *Annales tunisiennes*, op. cit., 363.

storico francese: «la Compagnie, comptant sous-affermer le droit de pêche à des bateaux corailleurs de diverses nations, moyennant une rétribution déterminée, la première condition de prospérité devait être nécessairement dans l'augmentation du nombre des bateaux qui vendraient pêcher dans les eaux de Tunis»<sup>630</sup>. Tuttavia, il progetto della compagnia si rivela un fallimento e il contratto, che inizialmente avrebbe dovuto durare dieci anni, viene rescisso dopo appena dodici mesi<sup>631</sup>.

---

<sup>630</sup> Ivi, p. 364.

<sup>631</sup> Ivi, p. 371.

## CONCLUSIONI

Les Napolitains et la pêche du corail en Afrique du Nord entre 1780 et 1827, voici le thème de cette thèse. Pour autant, l'historien qui s'attèle à traiter un tel sujet ne peut s'abstenir d'analyser de manière plus large le contexte international qui, dans la majorité des cas, rythme et détermine inévitablement le destin et la fortune des corailleurs. Le bras de fer entre les puissances européennes en lutte pour affirmer leur propre suprématie politique, militaire et économique, et les dynamiques qui se créent dans les eaux de la mer Méditerranée entre le XVIIIe et le XIXe siècle, ont donc représenté quelques-uns des fils rouges de ce travail, nécessairement transversaux aux trois chapitres rédigés. Dans ce sens et au-delà de l'originalité d'un sujet jusque-là peu traité par l'historiographie, l'enquête sur le développement de la présence des pêcheurs de Torre del Greco au Maghreb nous a permis de poser un regard plus large sur un environnement, le milieu maritime, qui à l'époque moderne se révèle fondamental dans le destin de la politique et de l'histoire internationale. C'est pourquoi, reconnaissant le rôle essentiel du *Mare Nostrum*, nous avons décidé d'accorder une importance particulière aux relations internationales qui, durant la période analysée, trouvent dans les eaux de la Méditerranée un des lieux privilégiés de détermination des équilibres européens et mondiaux.

Le choix d'associer l'histoire des pêcheurs « torresi » à cette période confuse et turbulente qui voit d'une part une rivalité continue entre la France et l'Angleterre, grands protagonistes des équilibres internationaux des XVIIIe et XIXe siècles, et de l'autre les liens entre l'Europe et les Régences maghrébines, a donc été dicté par la prise de conscience qu'il était impossible de comprendre les processus évolutifs internes de la pêche « torrese » sans les insérer et les situer, parallèlement à des considérations plus générales sur les politiques du Royaume de Naples, dans cette perpétuelle recherche d'affirmation de souveraineté et de prestige national des états intéressés par cette étude et typique des XVIIIe et XIXe siècles. On trouve ainsi en arrière-plan, d'une part des événements de caractère international capables de transformer l'organisation mondiale et d'influencer les dynamiques caractérisant l'extraction du corail, parmi lesquels la période révolutionnaire, les guerres napoléoniennes et les missions pour l'abolition de l'esclavage et, d'autre part, des contingences internes propres à chaque pays

conditionnant fortement l'évolution de la pêche. Il suffit de rappeler, à ce propos, les effets sur les rapports du Royaume de Naples avec la France de l'arrivée au pouvoir de Gioacchino Murat, puis sa décision de prendre ses distances avec le pouvoir qui l'a installé sur le trône, choix marquant, comme nous l'avons vu, du fait de la ratification d'un traité de trêve avec les Régences, un levier (même momentané) pour l'activité des «Torresi» sur les côtes nord-africaines; ou encore les rechutes de la Révolution française, cause principale de la disparition de la Compagnie Royale d'Afrique. Tout ceci est dû, comme le démontre le deuxième chapitre, à la crise alimentaire qui fait suite à la période révolutionnaire et qui provoque un changement définitif, non seulement des questions liées aux concessions et à la chute des activités commerciales de la France, mais aussi à une révolution des systèmes des privilèges maghrébins qui, à partir du XIXe siècle, prennent des formes différentes de celles du passé. Par ailleurs, par souci de brièveté, nous nous limiterons à rappeler l'importance accordée à Tunis et Alger, non seulement comme sujets fondamentaux pour leurs relations avec l'Europe mais aussi comme acteurs indépendants, dont les processus internes sont capables d'imposer les rythmes et les modalités d'exploitation du corail en général et de la pêche «torrese» en particulier. Parmi les moments cruciaux au sein de l'espace nord-africain, on observe principalement la tension générée par les stratégies adoptées par les populations tribales dans leurs rapports avec les pêcheurs européens et les relations triangulaires qui se créent entre principautés, clans et corailleurs pour définir la conformité et la sécurité des territoires et des eaux de collecte de la ressource.

Tout ce que nous venons de dire se présente, bien entendu, sous forme plus développée et chronologiquement plus structurée tout au long de notre travail et sert, telle une boussole, à s'orienter avec plus de facilité au sein du sujet traité. L'analyse des documents consultés nous montre en effet comment, durant la période étudiée, le sort des pêcheurs est étroitement lié aux guerres et aux conflits, ainsi qu'aux accords de paix et de trêve qui s'ensuivent. Ils rythment ainsi cette période orageuse faite de foyers de conflits successifs et de continuelles réconciliations, mais aussi d'incertitudes demandant de la part des acteurs de la pêche des capacités de réaction et d'adaptation.

De même que les questions géopolitiques, le facteur économique et en particulier l'économie du corail et ses retombées économiques en Méditerranée et en Asie a eu une importance majeure dans cette recherche. L'unicité spatiale présente dans certaines



parties du bassin méditerranéen, associée à sa grande diffusion sur les marchés orientaux a déterminé, comme nous l'avons souligné dans le premier chapitre, cette vaste circulation qui a fait du corail un produit attractif pour diverses populations et une marchandise digne d'être disputée entre les différents états. L'importance de l'«or rouge» est étroitement liée aux multiples significations symboliques et thaumaturgiques dont il se charge au fil du temps auprès des différentes communautés extra-européennes. En effet, bien que le corail ait rencontré un certain succès en Europe à des époques différentes et sous des formes variées - comme symbole religieux dans un premier temps et comme bijou au XIXe siècle - l'historiographie s'accorde à attester que le corail tire son véritable succès des marchés asiatiques où il est utilisé à différentes fins. La possibilité de marge de profit très ample que génère l'écoulement de l'«or rouge» et l'intérêt conséquent qui naît dans différents contextes nationaux engendrent la formation au sein des communautés maritimes d'une main-d'œuvre spécialisée dans sa récolte. Comme nous l'avons démontré à plusieurs reprises dans ce travail, les «Torresi» se distinguent dans cette spécialité à tel point qu'ils sont, à différentes périodes historiques, recherchés pour fournir une main-d'œuvre qualifiée à ceux qui voulaient faire commerce du corail. En témoignent les divers exemples cités dans ce travail dont nous ne rappellerons que les plus significatifs, à savoir celui de la France des concessions qui même si elle entendait apporter une franche « francisation » de la filière se voit contrainte à renoncer à son projet du moment où elle est privée des pêcheurs corses et provençaux qui durant les guerres napoléoniennes se désintéressent de l'extraction du produit; de l'Angleterre, qui une fois acceptée la gestion des concessions pour des raisons de suprématie politique plus que par intérêt économique, après les pertes considérables générées par le maintien des privilèges en Afrique du Nord, décide de tenter l'aventure de l'extraction du corail. Et enfin Livourne qui profite de la crise provoquée par la peste (1817) et des restrictions draconiennes imposées par le Magistrat Suprême de la Santé de Naples pour éviter une prolifération de la contagion. Comme nous l'avons vu, en effet, les événements qui suivent la propagation de l'épidémie à Alger, et par la suite à Tunis, portent à la faillite et à l'endettement envers les investisseurs de nombreux patrons corailleurs qui voient dans la migration vers le Grand-duché de Toscane la solution à leurs problèmes. Au-delà du subterfuge utilisé par les Napolitains, ce que nous tenions à souligner est l'ardeur avec laquelle le

gouvernement de Livourne cherche à attirer les Napolitains, prêt, si nécessaire, à offrir protection à l'égard des créanciers et à faciliter l'installation en ville. Du moment où les autorités napolitaines se montrent préoccupées par la supposée mais irréaliste fuite de ses sujets vers la Toscane, nous entrons dans une des phases de stagnation de l'activité «torrese». Toutefois, les fonds consultés et l'historiographie nous ont habitués à cette évolution oscillante, car extrêmement dépendante des facteurs externes déjà cités, du destin de la pêche du corail napolitaine. Pour ce qui nous concerne, nous pouvons affirmer que durant la période analysée et bien qu'ils parviennent à pénétrer dans des mers qui n'avaient jamais été de leurs compétences, les «Torresi» sont déstabilisés par une série d'événements externes, politiques et sanitaires, qui ne leur permettent pas de s'affirmer définitivement dans la récolte maghrébine. Un but qu'ils rejoindront quelques années plus tard grâce à la relative tranquillité qui se crée après la conquête d'Alger par les Français.

## FONTI ARCHIVISTICHE

ARCHIVES DEPARTEMENTALES DES BOUCHES-DU-RHONE (AD BdR) – centro di Marsiglia

8 M 142, *Commerce et tourisme. Gestion du Port de Marseille, situation commerciale de la ville, Organisation générale (1799-1804).*

8 M 161, *Commerce et tourisme. Gestion du Port de Marseille, situation commerciale de la ville, Compagnie d'Afrique: correspondance passive (1818-1822).*

ARCHIVES NATIONALES (AN)

*Affaires étrangères (AE), Consulats. Mémoires et documents (B III), 301.*

ARCHIVES NATIONALES D'OUTRE-MER (ANOM)

GGA2A2, *Documents du consulat de France à Bône, 1818.*

GGA2A7, *Documents du consulat de France à Bône, 1823.*

GGA2AA2, *Registres du consulat de France à Bône, Main courantes des actes pris en chancellerie, 12 février 1822-12 mai 1827.*

GGA B 26, *Agences des Concessions d'Afrique (1750-1828), Papiers du siège sociale (Marseille).*

ARCHIVIO DI STATO DI NAPOLI (ASN)

*Ministero degli Affari Esteri, Pesca del corallo, 2392.*

*Ministero degli Affari Esteri, Pesca del corallo, 2394.*

*Ministero degli Affari Esteri, Pesca del corallo, 2396.*

*Ministero degli Affari Esteri, Pesca del corallo, 2397.*

*Ministero degli Affari Esteri, Coralline, 2398.*

*Ministero degli Affari Esteri, Consolato napoletano di Algeri, 2372.*

*Ministero degli Affari Esteri, Decennio francese, Consolato napoletano di Tunisi, 5311.*

*Ministero degli Affari Esteri, Decennio francese, Consolato napoletano di Tunisi, 5312.*

*Ministero degli Affari Esteri, Decennio francese, Corrispondenza con il Ministero degli Interni, 5417.*

*Ministero degli Affari Interni, Agricoltura e commercio, 2157.*

*Pandetta corrente, 719.*

*Segreteria d'Azienda, 102.*

*Supremo Magistrato di commercio, Processi antichi, 1733.*

*Supremo Magistrato di Salute, Pesca del corallo, 168.*

*Supremo Magistrato di Salute, Pesca del corallo, 169..*

CHAMBRE DE COMMERCE ET D'INDUSTRIE MARSEILLE-PROVENCE (ACCIM)

L III 309, *Compagnie royale d'Afrique. Lettres de Descamps, agent à Ajaccio (mars 1783-décembre 1793).*

L III 374, *Compagnie royale d'Afrique, Lettres écrites par divers de Naples.*

L III 1001, *Compagnie royale d'Afrique, Corail. Correspondance Luxoro et Chausson.*

L IV 17, *Agence d'Afrique, Lettres d'Antoine Peïron, agent général des Concessions à La Calle.*

L IV 117, *Agence d'Afrique, La Calle. Pêche du corail (An II-An VI).*

M.Q.5.1/09, *Commerce international. Concessions d'Afrique (an X-1864).*

MINISTERE DES AFFAIRES ETRANGERES (MAE) – centro di La Courneuve

*Correspondance politique, Alger, tomo 37.*

MINISTERE DES AFFAIRES ETRANGERES (MAE) – centro di Nantes

22PO/1/34, *Alger (consulat général), Correspondance avec le ministère des Relation extérieures, le ministère de la Marine, des agents diplomatiques et consulaires, des négociants (7 pluviôse an X-29 ventôse an XI).*

22PO/1/35, *Alger (consulat général), Correspondance avec «différents ministères» et correspondance générale.*

22PO/1/36, *Alger (consulat général), correspondance avec les agents diplomatiques et consulaires, le ministre de la marine et d'autres autorité français (3 vendémiaire an XIII-29 décembre 1805).*

712PO/1/09, *Tunis (consulat, puis consulat général), Gestion Devoize. Correspondance départ avec les ministre des Relations extérieures (fevrier 1802-janvier 1803).*

712PO/1/11, *Tunis (consulat, puis consulat général), Gestion Devoize. Correspondance départ avec les ministre des Relations extérieures (avril 1804-décembre 1805).*

712PO/1/13, *Tunis (consulat, puis consulat général), Gestion Devoize. Correspondance départ avec les ministre des Relations extérieures (juillet 1807-septembre 1808).*

712PO/1/24, *Tunis (consulat, puis consulat général), Correspondance départ avec les cours d'Italie et de Naples (1804-1809).*

712PO/1/31, *Tunis (consulat, puis consulat général), Minutes de la correspondance adressée aux ministres des Relation extérieures (juillet-octobre 1810).*

712PO/1/33, *Tunis (consulat, puis consulat général), Minutes de la correspondance adressée aux ministres des Relation extérieures (mars-juillet 1811).*

712PO/1/183, *Tunis (consulat, puis consulat général), Correspondance arrivée avec le sous-commissariat des relations commerciales de la République français à Bône (1803-1806), l'agence des concessions d'Afrique (1817-1822) puis le vice-consulat de Bône (1822-1828, 1830).*

712PO/1/200, *Tunis (consulat, puis consulat général), Correspondance avec les ministres et secrétaires du bey.*

712PO/1/220, *Tunis (consulat, puis consulat général), Correspondance arrivée avec les vice-consuls et agents consulaires de la circonscription. Agent consulaire de France à Tabarque (1804-1812, 1816-1818, 1820-1821).*

NATIONAL ARCHIVES (NA)

FO 3/11, *Foreign Office and predecessors, Political and Other Departments, General Correspondence before 1906, Algiers, consul H. S. Blankley (1807-1809).*

FO 3/15, *Foreign Office and predecessors, Political and Other Departments, General Correspondence before 1906, Algiers, Miscellaneous.*

## BIBLIOGRAFIA

ADDOBBATI, A., *Acque territoriali: modelli dottrinari e mediazioni diplomatiche tra medioevo ed età moderna*, in FASANO, E., VOLPINI, P. (ed.), *Frontiere di terra e frontiere di mare: il caso della Toscana*, Atti del Convegno, Lucca (8-9 set. 2005), Franco Angeli, Milano, 2008, pp. 173-198.

ABUN-NASR, J. M., *The Tunisian State in the Eighteenth Century*, in «Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée», n. 33, 1, 1982.

ADDOBBATI, A., AGLIETTI, M., *La città delle nazioni: Livorno e i limiti del cosmopolitismo (1566-1834)*, Pisa University Press, Pisa, 2016.

AIRÒ, B., *Interpreti, consiglieri, "arabisants" italiani alla corte del bey di Tunisi tra la fine del XVIII e la metà del XIX secolo*, in GRÉVIN, B. (dir.), *Maghréb-Italie, des passeurs médiévaux à l'orientalisme moderne (XIIIe-milieu XIXe siècle)*, École française de Rome, Roma, 2010, pp. 323-340.

ALLOCATI, A., *Il Supremo Magistrato del Commercio del Regno di Napoli (1739-1808)*, in «Studi economici», X, n. 1-2, 1955.

ALTIERO, C. A., FORMICOLA A., *Navi e armatori di Torre del Greco. Le attività marinare ed il ceto armatoriale di Torre del Greco attraverso i secoli*, Grafica montese, Torre del Greco, 2008.

ARNOULET, F., *Les Français en Tunisie pendant la Révolution (1789-1802)*, in KHADHAR, H., (ed.), *La Révolution française et le monde arabo-musulman. Colloque international, Tunis 9-11 novembre 1989*, Société tunisienne d'études du XVIIIe siècle/Alif-Les éditions de la Méditerranée, 1991, pp. 27-59.

\_\_\_\_\_, *Les installations du comptoir corailleur du Cap Negro au XVIII siècle*, in «Revue d'histoire maghrébine», anno 9, n. 25-26, giugno 1982, pp. 7-14.

ASCIONE, C., *La Real Fabbrica de' coralli della Torre del Greco*, Enzo Albano, Napoli, 2000.

\_\_\_\_\_, *Storia del corallo a Napoli*, dal XVI al XIX secolo, Electa, Napoli, 1991.

ASSANTE, F., *Il mercato delle assicurazioni marittime a Napoli nel Settecento. Storia della «Real Compagnia », 1751-1802*, Giannini Editore, Napoli, 1979.

BALLETTA, F. *La pesca e il commercio del corallo e dei cammei di Torre del Greco nell'Ottocento e nel Novecento*, in BALLETTA, F., ASCIONE, C., *I gioielli del mare: coralli e cammei a Torre del Greco; quarta mostra città del corallo*, Peerson, Napoli, 1990.

\_\_\_\_\_, *L'economia di Torre del Greco al tempo del reintegro nel demanio regio (1699)*, in «Archivio storico del Sannio », n. 1, 2000.

\_\_\_\_\_, *La ricchezza di Torre del Greco dalla fine del Seicento ai primi*

dell'Ottocento, in «Rivista di storia finanziaria», n. 11, luglio-dicembre 2003, pp. 25-42.

BALZANO, P., *Il corallo e la sua pesca*, Tipografia del giornale di Napoli, Napoli, 1870.

BARDOUX, J., *La vie d'un consul auprès de la Régence d'Alger*, in «Revue africaine», n. 319 (1924), pp. 261-286.

BERTI, M., *La pesca ed il commercio del corallo nel Mediterraneo e le prime "Compagnie dei coralli" di Pisa tra XVIe e XVII secolo*, in DONEDDU, G., FIORI, A., *La pesca in Italia tra età moderna e contemporanea. Produzione, mercato, consumo*, Edes, Sassari, 2003, pp. 77-169.

BIANCO, G., *La Sicilia durante l'occupazione inglese (1806-1815)*, Reber, Palermo, 1802.

BIARD M., BOURDIN P., MARZAGALLI S., *Révolution, Consulat, Empire. 1789-1815*, Belin, Parigi, 2014.

BITOSI, C., *Per una storia dell'insediamento genovese di Tabarca. Fonti inedite (1540-1770)*, in «Atti della società ligure di Storia Patria», vol. 37, n. 2, 1997, pp. 213-278.

BOCCADAMO, G., *Prime indagini sull'origine e l'organizzazione della Confraternita napoletana della 'Redenzione dei cattivi'*, in «Campania Sacra», VIII/IX, 1977-1978, pp. 121-158.

\_\_\_\_\_, *La Redenzione dei Cattivi a Napoli nel Cinquecento. Lo statuto di una Confraternita*, D'Auria, Napoli, 1985.

BONAFFINI G., *Sicilia e Maghreb tra Sette e Ottocento*, Sciascia Editore, Caltanissetta-Roma, 1991.

\_\_\_\_\_, *Sicilia e Tunisia nel secolo XVII*, La Palma, Palermo, 1983.

BONO, S., *Schiavi. Una storia mediterranea (XIV-XIX)*, Il Mulino, Bologna, 2016.

BOSCHIAZZO A., *Pêche du corail et défense des recettes publiques dans le contexte ligure: réglementations et problèmes de contrôle (XVIIe siècle-début XVIIIe)*, in «Rives Méditerranéennes. Autour du corail rouge de la Méditerranée: hommes, savoirs et pratiques de la fin du Moyen Âge au XIXe siècle», n. 57, 2018, pp. 57-72.

BOSCO, M., *Il commercio dei captivi nel Mediterraneo di età moderna. (Secc. XIV-XVIII). Orientamenti e prospettive attuali di ricerca*, in «Cronomons », n. 18 (2013), pp. 57-82.

BOUBAKER S., *La Régence de Tunis au XVIIe siècle: ses relations commerciales avec les ports de l'Europe méditerranéenne, Marseille et Livourne*, Ceroma, Zaghouan, 1987.

\_\_\_\_\_, *L'économie de traite dans la Régence de Tunis au début du XVIIIe siècle: le comptoir du Cap Negre avant 1741*, in «Revue d'histoire maghrébine », n. 16, luglio 1989, pp. 29-86.

\_\_\_\_\_, *Les Tabarquins, une communauté de frontières*, in BERTRAND, M.,

PLANAS, N., (ed.), *Les sociétés de frontière, de la Méditerranée à l'Atlantique (XVIe-XVIIIe siècle)*, casa de Velázquez, Madrid, 2011, pp. 231-242.

\_\_\_\_\_, *Négoce et enrichissement individuel à Tunis du XVIIe siècle au début du XIXe siècle*, in «Revue d'histoire moderne et contemporaine», n. 50-4, 2003-2004, pp. 29-62.

BOULNOIS, L., *La via della seta- Dèi, guerrieri, mercanti, Bompiani*, Milano, 2016.

BOUYAC, R., *Histoire de Bône*, Lecène, Oudin & C., Parigi, 1892.

BOUZID, L., *Pouvoir et esclavage dans la Régence de Tunis. Les serviteurs des beys husseinites (XVIIIe-début XIXe siècle)*, Centre de publication universitaire, Tunis, 2005.

BOYER, P., *Alger et les corsaires français (1808-1814)*, in MIEGE, J.-L. (dir.), *Navigation et migrations en Méditerranée*, CNRS éditions, 1990, pp. 377-390

BRAHIMI, D., *Témoignages sur l'île de Tabarque du XVIIIe siècle*, in «Revue de l'Occident musulman et la Méditerranée », n. 7, 1970, pp. 15-33.

BRAUDEL, F., *Il Mediterraneo. Lo spazio, la storia, gli uomini, le tradizioni*, Bompiani, Firenze, 2019.

BRESC, H., *Pêche et corail aux derniers siècles du Moyen Âge: Sicile et Provence orientale*, in *L'exploitation de la mer de l'Antiquité à nos jours. 1. La mer, lieu de production. V Rencontres Internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes*, APDCA, Juan-le-Pins, 1984.

\_\_\_\_\_, *Pêche et commerce du corail en Méditerranée de l'Antiquité au Moyen Âge*, in MOREL, J.-P., RONDICOSTANZO, C., UGOLINI, D. (a cura di), *Corallo di ieri, corallo di oggi*, Edipuglia, Bari, 2000

BROUGHTON, E., *Six years Residence in Algiers*, Saunders and Otley, Londra, 1839.

BRUNA, T., *I pegliesi di Tabarca e la colonia di Carloforte: appunti storici*, Tipografia commerciale, Sestri Ponente (Ge), 1899.

BULFERETTI, L. (a cura di), *Il riformismo settecentesco in Sardegna*, Editrice sarda Fossataro, Cagliari, 1966.

BUONAFALCE, I., *La produzione del corallo a Livorno: studi e documenti*, in LENTI L. (a cura di), *Gioielli in Italia: il gioiello e l'artefice: materiali, opere, committenze*, Marsilio, Venezia, 2005.

BUONOCORE, F., *La pesca del corallo nelle acque nordafricane prima dell'unità d'Italia (inventario-appendice-documenti)*, Massimo, Napoli, 1985.

BURY, S., *Jewellery. The International Era. 1789-1991*, Antique Collector's Club, 2 voll., Woodbridge, 1991.

BUTI, G., *Du rouge pour le Noir. Du corail méditerranéenne pour la traite négrière au XVIIIe siècle*, in «Rives Méditerranéennes. Autour du corail rouge de la Méditerranée :



hommes, savoirs et pratiques de la fin du Moyen Âge au XIXe siècle», n. 57, 2018, pp. 112-129.

\_\_\_\_\_, *Les chemins de la mer. Un petit port méditerranéen: Saint-Tropez (XVIIe-XVIIIe)*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2010, pp. 137-141.

\_\_\_\_\_, *Stratégies marchandes au temps des troubles et des incertitudes. Le cas de la France méditerranéenne au XVIIIe siècle*, in «The Historical Review», VII, 2010.

BUTI, G., RAVEUX, O., *Une intégration marseillaise dans la filière du corail: la manufacture royale Miraillet, Rémuzat & C. (1781-1792)*, in «Revue d'histoire maritime», n. 24.

CABANTOUS, A., *Le ciel dans la mer: christianisme et civilisation maritime (XVe-XIXe siècle)*, Fayard, Paris, 1990.

\_\_\_\_\_, *Les citoyens du large. Les identités maritimes en France (XVIIe-XIXe siècle)*, Aubier, Paris, 1995.

CALAFAT, G., *Une mer jalousée. Contribution à l'histoire de la souveraineté (Méditerranée, XVIIe siècle)*, Éditions de Seuil, Paris, 2019.

CALCAGNO, P., *A caccia dell'oro rosso. Le comunità del ponente ligure e la pesca del corallo nel XVII secolo*, in «Rives Méditerranéennes. Autour du corail rouge de la Méditerranée: hommes, savoirs et pratiques de la fin du Moyen Âge au XIXe siècle», n. 57, 2018, pp.19-36.

CAPTIER, J., *Étude historique et économique sur l'inscription maritime*, G & B, Paris, 1907.

CARUSO, I., *La Reggenza di Algeri: assetto interno e relazioni internazionali nella corrispondenza inedita del consolato del regno delle Due Sicilie, 1816-1827*, ESI, Napoli, 1990.

\_\_\_\_\_, *Una fonte sulle relazioni internazionali nel Mediterraneo: la corrispondenza consolare tra la Reggenza di Algeri ed il Regno delle Due Sicilie, (1816-1827)*, in R. SALVEMINI (a cura di), *Istituzioni e traffici nel Mediterraneo tra età antica e crescita moderna*, CNR, Roma, 2009, pp. 91-116.

CERINO, C., GEISTDOERFER, A., LE BOUËDEC, G., PLOUX, F. (dir.), *Entre terre et mer. Sociétés littorales et pluriactivités (XVe-XXe siècle)*, Presses universitaires des Rennes, Rennes, 2004.

CHARLES-ROUX, F., *France et Afrique du Nord avant 1830: les précurseurs de la conquête*, Alcan, Paris, 1932.

CHASTAGNARET, G., MARIN, B., RAVEUX, O., TRAVAGLINI, C. (dir.), *Les sociétés méditerranéennes face au risque. Économies*, IFAO, Il Cairo, 2012.

CHERIF, M.-H., *H'ammûda Pacha bey (c. 1759-1814) et l'affermissement de l'autonomie tunisienne*, in JULIEN C.-A. (dir.), *Les Africains*, tomo VII, Paris, 1978.

\_\_\_\_\_, *Le Beylik, les populations et le commerce maritime dans la Tunisie du*

XVIII<sup>e</sup> siècle, in PANZAC, D. (dir.), *Histoire économique et sociale de l'Empire ottomane, et de la Turquie (1326-1960)*, Parigi, Peeters, 1991, pp. 105-118.

\_\_\_\_\_, *Pouvoir beylical et contrôle de l'espace dans la Tunisie du XVIII<sup>e</sup> siècle et des débuts du XIX<sup>e</sup> siècle*, in *Annuaire de l'Afrique du Nord*, Éditions du CNRS, 1983.

CIANO, C., *Brevi considerazioni attorno alla Marina toscana a metà del XIX secolo*, in «Archivio Piombinese di Studi Storici», I, 1971.

CILENTO, A., *Il governo delle Due Sicilie alla ricerca di una pace stabile con le Reggenze barbaresche*, in «Africa, rivista trimestrale di studi e documentazione dell'Istituto italiano per l'Africa e l'Oriente», anno 24, n. 1, marzo 1969, pp. 41-70.

CISTERNINO, R., PORCARO, G., *La marina mercantile napoletana, dal XVI al XIX sec. Capitani in alto mare (cronache)*, Fiorentino, Napoli, 1965.

CISTERNINO, R., *Torri costiere e torrieri del regno di Napoli (1521-1806)*, Istituto italiano dei castelli, Roma, 1977.

CROWHURST, P., *The French War on Trade: privateering, 1793-1815*, Scholar, Londra, 1989.

DANEU, A., *L'Arte trapanese del corallo*, Banco di Sicilia, Palermo, 1964.

DAYET M., *Pierre-Joseph Briot et l'organisation de l'île d'Elbe (5 germinal an X à 26 brumaire an XII)*, in «Annales historiques de la Révolution française», 26esimo anno, n. 135, avril-juin 1954, pp. 140-157.

DE GRAMMONT, H.-D., *Relations entre la France et la Régence d'Alger au XVIII<sup>e</sup> siècle*, 4 vol., Adolphe Jourdan, Alger, 1879-1885.

DE NICOLÒ, M. L. (a cura di), *Tartane*, Museo delle marinierie Washington Patrignani, Pesaro, 2013.

\_\_\_\_\_, *Società costiere e storiografia marittima*, in UGUCCIONI, R. P. (a cura di), *Storia e piccole patrie. Riflessioni sulla storia locale, Società pesarese di studi storici*, Ancora, 2017.

DE PLANHOL, X., *L'Islam et la mer. Le matelot et la mosquée. XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, Perrin, Parigi, 2000.

DE ROSA, L., *Navi, merci, nazionalità, itinerari in un porto dell'età pre-industriale: il porto di Napoli nel 1760*, Istituto Italiano per gli Studi Storici, Napoli, 1968.

DE SIMONE, E., *Breve storia delle assicurazioni*, Franco Angeli, Milano, 2003.

DEL MARE, C., *Le vie del corallo: il corallo nella gioielleria etnica della Mongolia*, Electa, Napoli, 1996.

\_\_\_\_\_, (a cura di), *Il corallo nel gioiello etnico indiano*, Electa, Napoli, 1998.

DI DONNA, V., *Il riscatto baronale della città di Torre del Greco e sua comarca*.

*Episodio storico del sec. XVIII*, Melfi & Joele, Napoli, 1914.

DONEDDU, G., *La pesca del corallo tra alti profitti e progetti inattuati (sec. XVIII)*, in MATTONE, A., SANNA, P. (a cura di), *Alghero, la Catalogna, il Mediterraneo: storia di una città e di una minoranza catalana in Italia (XIV-XX secolo)*, Gallizzi, Sassari, 1994, pp. 515-526.

\_\_\_\_\_, *La pesca nelle acque del Tirreno. (Secoli XVII-XVIII)*, Editrice democratica sarda, Sassari, 2002.

DONOLO, L., *Il Mediterraneo nell'età delle Rivoluzioni. 1789-1849.*, Pisa University Press, Pisa, 2012.

DUJARDIN-SAILLY, *Code des douanes de l'Empire Français. D'après les seules disposition en vigueur, rangés dans un ordre méthodique*, Clament, Parigi, 1810.

DURTESTE, L., *Un corsaire à la fin de l'Empire: le Marseillais Jean-Joseph Roux, de 1809 à 1814*, in VERGE-FRANCESCHI, M., *Guerre et commerce en Méditerranée: IXe-XXe siècles*, Henry Veyrier, Parigi, 1991 pp. 317-337.

ERRICO, C., MONTANELLI, M., *Il corallo. Pesca, commercio e lavorazione a Livorno*, Felici editore, 2008.

ESPITALIER, A., *Napoléon et le roi Murat, 1808-1815: d'après des nouveaux documents*, Perrin, Parigi, 1910.

FAGET, D., RAVEUX, O., *Entre rationalisation de la collecte et conquête du milieu sous-marin. Les techniques de pêche du corail rouge de Méditerranée du XVIe au début du XXe siècle*, in BUTI, G., FAGET, D., RAVEUX, O., RIVOAL, S., *Moissonner la mer. Economies, sociétés et pratiques halieutiques (XVe-XXIe siècle)*, Karthala-Mmsh, Paris/Aix-en-Provence, 2018, pp. 37-52.

FAGET, D., *Une grande peur méditerranéenne. La crainte du dépeuplement des mers (XVIIe-XVIIIe siècle)*, in BERTRAND, R., CRIVELLO, M., GUILLON, J.-M. (dir.), *Les historiens et l'avenir. Comment les hommes du passé imaginaient la futur*, Presses universitaires de Provence, Aix-en-Provence, 2014.

FAGET, D., VIELZEUF, D., *La vase et le microscope: origine et développement d'une connaissance scientifique du corail rouge de Méditerranée (XVIe-XXIe)*, in «Rives Méditerranéennes. Autour du corail rouge de la Méditerranée: hommes, savoirs et pratiques de la fin du Moyen Âge au XIXe siècle», n. 57, 2018, pp. 157-180.

FERAUD, C., *Histoire des villes de la Province de Constantine. La Calle et documents pour servir à l'histoire des anciens Concessions françaises d'Afrique*, Aillaud & Co. Algeri, 1877.

FERRANDINO, V., *Il Monte Pio dei marinai di Torre del Greco. Tre secoli di attività al servizio dei "corallari" (secc. XVII-XX)*, Franco Angeli, Milano, 2008.

FETTAH, S., *Les limites de la cité: espace, pouvoir et société à Livourne au temps du Port Franc, XVIIe-XIXe siècle*, École française de Rome, Roma, 2017.

FILESI, T., «*L'onta di Tripoli*». *La spedizione napoletana del 1828*, «Africa. Rivista trimestrale di studi e documentazione dell'Istituto italiano per l'Africa e l'Oriente», anno 37, n. 3, 1983, pp. 224-268.

\_\_\_\_\_, *Il programma di ricerca, selezione e pubblicazione dei documenti esistenti negli archivi della Campania e relativi ai rapporti con i paesi dell'Africa del Nord nei secoli XVIII e XIX*, in «Africa. Rivista trimestrale di studi e documentazione dell'Istituto italiano per l'Africa e l'Oriente», anno 27, n. 3, settembre 1972.

\_\_\_\_\_, *Napoli e Algeri (1824-1834)*, in «Africa. Rivista trimestrale di studi e documentazione dell'Istituto italiano per l'Africa e l'Oriente», anno 28, n. 4, dicembre 1973, pp. 545-547.

\_\_\_\_\_, *Napoli e Algeri tra il 1740 e il 1833*, in RAINERO R. (a cura di), *Italia e Algeria. Aspetti storici di un'amicizia mediterranea*, Marzorati, Milano, 1982.

\_\_\_\_\_, *Un napoletano e un ligure in evidenza alla corte tunisina della prima metà dell'800*, in ZILLI I. (a cura di), *Fra spazio e tempo. Studi in onore di Luigi de Rosa. Settecento e Ottocento*, ESI, Napoli, 1995, pp. 449-478.

\_\_\_\_\_, *Un secolo di rapporti tra Napoli e Tripoli; 1734-1835*, Giannini Editore, Napoli, 1983.

FILIPPINI, J.-P., *Le conseguenze economiche e sociali della dominazione francese sulla vita del porto di Livorno*, in TOGNARINI, I. (a cura di), *La Toscana nell'età rivoluzionaria e napoleonica*, ESI, Napoli, 1985.

\_\_\_\_\_, *Una famiglia ebrea a Livorno tra le ambizioni mercantili e le vicissitudini del mondo mediterraneo: i Coen Bacri*, in «Ricerche storiche», n. 1-2, 1982.

FILOCAMO, T., *Le vie del corallo nel Mediterraneo Medioevale*, ESI, Napoli, 2010.

FORMICOLA, A., ROMANO, C., *Il periodo borbonico (1734-1860)*, in FRATTA, A. (a cura di), *La fabbrica delle navi. Storia della cantieristica nel Mezzogiorno d'Italia*, Electa, Napoli, 1990, pp. 61-156.

FOTI, R. L., *Giudici e corsari nel Mediterraneo. Il Tribunale delle prese di Sicilia. 1808 - 1813*, Istituto poligrafico europeo, Palermo, 2016.

GALASSO, G., *Il Mezzogiorno borbonico e napoleonico (1734-1815)*, in *Il Regno di Napoli*, vol. 4, Utet, Torino, 2007.

GARNIER, J.-P., *Gioacchino Murat, re di Napoli*, Deperro, Napoli, 1974.

GILLET, J.-C., *La Marine impériale. Le grand rêve de Napoléon*, Bernard Giovanangeli Éditeur, Parigi, 2010.

GIORDANO, A., *Pescatori, «paranzieri» e «cozzaroli». Trasformazioni e conflitti nell'alieutica pugliese prima dell'Unità*, Tesi di dottorato inedita, Università degli Studi

di Napoli, 2014-2015.

GOURDIN, P., *Émigrer au XVe siècle : la communautés ligure des pêcheurs de corail de Marsacares. I. Étude de la population et des modalités de départs*, in «Mélanges de l'École française de Rome. Moyen-Age. Temps modernes», Tome 98, n. 2, 1986, pp. 543-605.

\_\_\_\_\_, *La première intervention européenne dans l'exploitation du corail maghrébin : le catalans et les Siciliens à Tabarka, 1446-1448*, «Anuario de Estudios Medievales », vol 27, n. 2, 1997, pp. 1021-1043.

\_\_\_\_\_, *Histoire et archéologie d'un préside espagnol et d'un comptoir génois en terre africaine (XVe-XVIIIe siècle)*, École française de Rome, Roma, 2008.

GRANDCHAMP, P., *Autour du consulat de France à Tunis (1577-1881)*, Alaccio, Tunisi, 1943.

GRASSI, M., *Livorno durante il blocco continentale (1807-1814)*, in «Bollettino storico livornese», anno II, n. 3, luglio-settembre, 1983.

GRENDI, E., *Una comunità alla pesca del corallo: impresa capitalistica e impresa sociale*, in *Studi in memoria di Luigi del Pane*, Clueb, Bologna, 1982.

\_\_\_\_\_, *Il Cervo e la Repubblica. Il modello ligure di antico regime*, Einaudi, Torino, 1993.

GRENIE, P. e C., *Les Tabarquins, esclaves du corail (1741-1769)*, Les Indes savantes, Parigi, 2010.

HASSINE, H. B., *Les concessions françaises du corail en Afrique barbaresque*, in «Mésogaios. Le Maghreb et la mer à travers l'histoire», n. 7, 2000, pp. 239-259.

HENIA, A., *L'exercice du pouvoir dans et sur les communautés locales en Tunisie aux XVIIIe et XIXe siècles*, in *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen-Age*, vol. 115, n. 1, 2003.

HERLIHY, P., *Russian Grains and Mediterranean Markets, 1774-1861*, University of Pennsylvania, tesi di dottorato, 1963.

IZZO, L., *Il corallo e Torre del Greco: arte ed economia*, in BASSI A., *Storia dell'artigianato italiano*, Etas libri, Milano, 1979.

JAMOUCSI, H., *Mariano Stinca: image d'un esclave au pouvoir sous le regne de Hammouda-Pacha Bey*, in «Revue d'Histoire maghrebine», n. 23, 1996, pp. 431-465.

LA SORSA, S., *Le incursioni barbaresche sulle coste pugliesi*, in «Rivista di cultura marinara », luglio-agosto, 1951.

LACAZE-DUTHIERS, H., *Histoire naturelle du corail, organisation, reproduction, pêche en Algérie, industrie et commerce*, Baillière et fils, Parigi, 1964.

LACROIX, J.-B., *Les pêcheurs corses de corail aux XVIIème et XVIIIème siècles*, in

«Bulletin de la société des sciences historiques et naturelles de la Corse », terzo e quarto trimestre, 1982, pp. 9-43.

LAVERGNE, G., *La pêche et le commerce du corail à Marseille au XIVe et XV siècle*, in «Annales du Midi », 1952.

LE BOUËDEC, G., *La pluriactivité dans les sociétés littorales XVIIe-XIXe siècle*, in «Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest », n. 109-1, 2002.

LE GUELLAFF, F., *Armements en course et droit des prises maritimes (1792-1856)*, Presses universitaires de Nancy, Nancy, 1999.

LEONETTI, S., *Le drame des pêcheurs de corail ajacciens massacrés à Bône le 23 mai 1816*, in GRAZIANI, A.-M., VERGE-FRANCESCHI, M. (a cura di), *Le corail en Méditerranée: cinquièmes journées universitaires d'histoire maritime de Bonifacio, juillet 2003. Actes du colloque des 26-27 juillet 2003*, Piazzola, Ajaccio, 2004.

LEPRE, A. (a cura di), *Studi sul Regno di Napoli nel Decennio francese (1806-1815)*, Liguori, Napoli, 1985.

LIVERINO, B., *Il corallo dalle origini ai giorni nostri*, Arte Tipografica, Napoli, 1998.

LO BASSO, L.,

LO BASSO, L., *Il prezzo della libertà: l'analisi dei libri contabili del Magistrato per il riscatto degli schiavi della Repubblica di Genova all'inizio del XVIII secolo*, in KAISER, W. (dir.), *Le commerce des captifs: les intermédiaires dans l'échange et le rachat des prisonniers en Méditerranée, XVe-XVIIIe siècle*, Ecole française de Rome, Roma, 2008, pp. 267-282.

\_\_\_\_\_, *Il finanziamento dell'armamento marittimo tra società e istituzioni: il caso ligure (secc. XVII-XVIII)*, in «Archivio storico italiano», CLXXIV, 1/2016, pp. 81-105.

\_\_\_\_\_, *De Gênes à Goa. Corail, diamants et cotonnades dans les affaires commerciales des frères Fieschi (1680-1709)*, in «Rives Méditerranéennes. Autour du corail rouge de la Méditerranée: hommes, savoirs et pratiques de la fin du Moyen Âge au XIXe siècle », n. 57, 2018, pp. 91-110.

\_\_\_\_\_, *Entre l'Orient et l'Occident. Corail et épices dans les trafics maritimes entre Gênes, Marseille, Livourne, et Alexandrie à la fin du XVIe siècle*, in BUTI, G., FAGET, D., RAVEUX, O., RIVOAL, S., *Moissonner la mer. Economies, sociétés et pratiques halieutiques (XVe-XXIe siècle)*, Karthala-Mmsh, Paris/Aix-en-Provence, 2018.

\_\_\_\_\_, *Capitani, corsari e armatori. I mestieri e le culture del mare dalla tratta degli schiavi a Garibaldi*, Città del silenzio, Novi Ligure, 2011.

LO BASSO, L., RAVEUX, O., *Introduction. Le corail, un kaléidoscope pour l'étude de la Méditerranée sur le temps long*, in «Rives Méditerranéennes. Autour du corail rouge de la Méditerranée : hommes, savoirs et pratiques de la fin du Moyen Âge au XIXe siècle»,

n. 57, 2018, pp. 7-15.

LOFFREDO, P., *una famiglia di pescatori di corallo*, Adriana, Napoli, 1967.

LOPEZ, O., *Coral fishermen in 'Barbary' in the Eighteenth Century: Between Norms and Practices*, in FUSARO, M., ALLAIRE, B., BLAKEMORE, R., VANNESTE, T. (ed.), *Law, Labour and Empire. Comparative Perspectives on Seafarers c. 1500-1800*, Palgrave MacMillan, Basingstoke, 2015, pp. 195-211.

\_\_\_\_\_, *S'établir et travailler chez l'autre. Les hommes de la Compagnie royale d'Afrique au XVIIIe siècle*, Tesi di dottorato, 2016.

\_\_\_\_\_, *De la terre à la mer, Compagnie royale d'Afrique et littoral maghrébin au XVIIIe siècle*, in «Le rôle des villes littorales du Maghreb dans l'histoire, RM2E – Revue de la Méditerranée, édition électronique », Tomo III, 1, 2016, pp. 89-100.

\_\_\_\_\_, *S'établir et travailler chez l'autre: la Compagnie royale d'Afrique et ses hommes*, Garnier, Parigi, 2019.

LOUALICH, F., *Alger et la correspondance consulaire durant la Révolution française*, in DORIGNY M., TLILI SELLAOUTI R. (dir.), *Droit de gens et relations entre les peuples dans l'espace méditerranéen autour de la Révolution française*, Société des études robespierristes, Parigi, 2007.

MAFRICI, M., *Il Mezzogiorno d'Italia e il mare: problemi difensivi nel Settecento*, in «Mediterranea. Ricerche storiche », 4, tomo II, 2007.

MAFRICI, M., *L'antica angoscia delle coste calabresi: la pirateria turca e barbaresca tra Cinquecento e Settecento*, in PLACANICA, A. (a cura di), *Storia della Calabria. L'età moderna*, IV, 2, Meridiana Libri, Catanzaro, 1993.

\_\_\_\_\_, *Mezzogiorno e pirateria nell'età moderna (secoli XVI-XVIII)*, ESI, Napoli, 1995.

\_\_\_\_\_, *Regno di Napoli e Reggenze barbaresche nel contesto mediterraneo*, in BARRA, P. (a cura di.), *Il Mezzogiorno d'Italia e il Mediterraneo nel triennio rivoluzionario 1769-1799*, Centro d'orso, Avellino, 2001.

MANCA, C., *Il modello di sviluppo economico delle città marittime barbaresche dopo Lepanto*, Giannini, Napoli, 1982.

MANTRAN, R., *L'évolution des relations entre la Tunisie et l'Empire Ottoman du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, in «Cahier de Tunisie », VII, 1959, pp. 319-334.

MARESCA, B. (a cura di), *Memorie del duca di Gallo*, A. Forni, Napoli, 1974.

MARZAGALLI, S., «*Les boulevards de la fraude*». *Le négoce maritime et le Blocus continental, 1806-1813. Bordeaux, Hambourg, Livourne*, Presses universitaires du Septentrion, 1999.

MASSAFRA, A. (a cura di), *Il Mezzogiorno pre-unitario. Economia, società, istituzioni*, Dedalo, Bari, 1988.

MASSON, P., *Histoire des établissements et du commerce français dans l'Afrique barbaresques (1560-1793)*, (Algérie, Tunisie, Tripolitaine, Maroc), Hachette, Parigi, 1903.

\_\_\_\_\_, *Les Compagnies du corail. Étude sur le commerce de Marseille au XVI<sup>e</sup> siècle et les origines de la Colonisation française en Algérie-Tunisie*, Éditeur Fontemoing, Parigi, 1908.

\_\_\_\_\_, *À la veille d'une conquête. Concessions et compagnies d'Afrique*, in «Bulletin de géographie historique et descriptive», 24, 1909.

\_\_\_\_\_, *Marseille depuis 1789. Études historiques*, Tomo 1, Parigi, Hachette, 1919.

MAZZOLENI, I., *Il consolato del Regno delle Due Sicilie in Algeri*, in «Rassegna storica napoletana», anno 2, n. 4, 1934.

MERCIER, E., *Histoire de Constantine*, Marle et Biron, Costantina, 1903.

MEROUCHE, L., *Recherches sur l'Algérie à l'époque ottomane. II. La course, mythes et réalité*, édition Bouchène, Parigi, 2007.

\_\_\_\_\_, *Recherches sur l'Algérie à l'époque ottomane. I. Monnaies, prix et revenus. 1520-1830*, Éditions Bouchene, Parigi, 2002-

MEZIN, A., *Les consuls français au siècle des Lumières*, Direction des archives et de la documentation. Ministère des affaires étrangères, Parigi, 1995.

MICHEL, E., *Una controversia tra i governi di Napoli e Torino per la pesca del corallo in Sardegna: 1766-1767*, Tipografia Ledda, Cagliari, 1928.

MIÈGE, J.-L., *Corailleurs italiens en Algérie au XIX<sup>e</sup> siècle*, in *Atti della Settimana internazionale di studi mediterranei medioevali e moderni*, Cagliari 27 aprile – primo maggio 1979, Giuffrè, Milano, 1980, pp. 24-49.

MOINOT, J., *Les pêches méditerranéennes: voyage dans les traditions*, Éditions Quae, Versailles, 2011.

MOSCHETTI, C. M., *Il Codice marittimo del 1781 di Michele de Jorio per il Regno di Napoli: introduzione e testo annotato*, Giannini editore, Napoli, 1979.

\_\_\_\_\_, *Aspetti organizzativi e sociali della gente di mare del Golfo di Napoli nei secoli XVII e XVIII*, in *Sodalitas. 8. Scritti in onore di Antonio Guarino*, Editore Jovene, Napoli, 1980, pp. 3911-3943.

MURGIA, G., *L'attività della pesca del corallo nella Sardegna durante la Guerra dei Trent'anni*, in DONEDDU, G., GANGEMI, M., *La pesca nel Mediterraneo occidentale (secc. XVI-XVIII)*, Puglia Grafica sud, Bari, 2000, pp. 221-229.

NATALE, M., *Per una «pronta e spedita» giustizia. Il Supremo Magistrato del Commercio di Napoli e le sue ascendenze francesi*, in SALVEMINI, B. (a cura di), *Lo spazio tirrenico nella grande trasformazione. Merci, uomini ed istituzioni nel Settecento*



e nel primo Ottocento, Edipuglia, Bari, 2009.

NORDMAN, D., *La notion de frontière en Afrique du Nord. Mythes et réalités (vers 1830-vers 1912)*, Tesi di dottorato presentata presso l'Università Paul Valéry di Montpellier, 1975.

OUALDI, M., *Esclaves et maîtres. Les mamelouks des beys de Tunis du XVIIe siècle aux années 1880*, Publications de la Sorbonne, Parigi, 2011.

PANZAC, D., *La peste dans l'Empire ottoman, 1700-1850*, Peeters, Leuven, 1985.

\_\_\_\_\_, *Les corsaires barbaresques. La fin d'une épopée, 1800-1820*, CNRS éditions, Parigi, 1999.

\_\_\_\_\_, *Quarantaines et lazarets. L'Europe et la peste d'Orient (XVIIe-XXe siècles)*, Édisud, Aix-en-Provence, 1986.

PAPIER, A., *Histoire des 55 corailleurs italiens capturés par le chérif Mohammed ben El-Harche dans le port de La Calle. Episode de l'insurrection kabyle en 1804*, E. Thomas, Bona, 1879.

PARONA C., *Il corallo in Sardegna*, in «Annali dell'industria e del commercio», Eredi Botta, Roma, 1883.

PASTINE, O., *Liguri pescatori di corallo*, in «Giornale storico e letterario della Liguria», anno VII, fascicolo 1, gennaio-marzo 1931.

\_\_\_\_\_, *L'Arte dei corallieri nell'ordinamento delle corporazioni genovesi (XV-XVIII)*, Società ligure di Storia Patria, Genova, 1933.

PELLEGRINI, F., *Il Magistrato di Salute e i cordoni sanitari terrestri e marittimi nel Regno di Napoli fino al 1835 con riferimenti al Regno Lombardo-Veneto*, in PELLEGRINI, F., *Per la storia della lotta contro le epidemia*, n. IV, Remigio Cabianca, Verona, 1932.

PERKINS, R., DOUGLAS-MORRIS, K. J., *Gunfire in Barbary: Admiral Lord Exmouth's Battle with the Corsairs of Algiers in 1816. The Story of the Suppression of White Christian Slavery*, Havant, Kenneth Mason, 1983.

PERUZY, L., *Il corallo e la sua industria*, Casella, Napoli, 1923.

PEYSSONNEL, J.-A., *Relation d'un voyage sur les côtes de Barbarie, fait par ordre du roi, en 1744 et 1725*, La Découverte, Paris 2001

PIAZZA, C., *Il commercio toscano con i Paesi maghrebini (1814-1830) ed il porto di Livorno*, in FANFANI T., (a cura di), *La penisola italiana e il mare. Costruzioni navali, trasporti e commerci tra XV secolo e XX secolo*, ESI, Napoli, 1993.

\_\_\_\_\_, *Il Granducato di Toscana e la reggenza di Algeri, (1814-1830)*, in RAINERO, R. H., (a cura di), *Italia e Algeria: aspetti storici di un'amicizia mediterranea*, Marzorati, Milano, 1982.

PICCINNO, L., *Relaciones comerciales entre Génova y el Norte de África en Edad*

*Moderna: el caso de Tabarka*, in TRILLO SAN JOSÉ, C. (ed.), *Relaciones entre el Mediterráneo cristiano y el Norte de Àfrica in Époque Medieval y Moderna*, Grupo de investigación toponima, Granada, 2004, pp. 403-455.

\_\_\_\_\_, *Un'impresa fra terra e mare. Giacomo Filippo Durazzo e soci a Tabarca (1719-1729)*, Franco Angeli, Milano, 2008.

PIERGIOVANNI, V., *Aspetti giuridici della pesca del corallo in un trattato seicentesco*, in MATTONE, A., SANNA, P. (a cura di), *Alghero, la Catalogna, il Mediterraneo. Storia di una città e di una minoranza catalana in Italia*, Gallizzi, Sassari, 1994, pp. 409-417.

PIGNON, J., *Un document inédit sur la Tunisie au XVIIe siècle*, P.U.F., Parigi, 1963.

PINGARO, C., *Encourager l'économie. Les projets commerciaux à Naples pendant le règne de Joachim Murat*, in DELPU, P.-M., MOULLIER, I., TRAVERSIER, M. (dir.), *Le royaume de Naples à l'heure française. Revisiter l'histoire du decennio francese, 1806-18015*, Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 2018, pp. 163-174.

PLANEL, A.-M., *Du comptoir à la colonie. Histoire de la communauté français de Tunisie*, Riveneuve éditions, Tunisi, 2015.

PLANTET, E., *Correspondance des beys de Tunis et des consuls de France avec la cour 1770-1830*, tomo III, Alcan, Parigi, 1899.

\_\_\_\_\_, *Correspondance des deys d'Alger avec la cour de France (1579-1833)*, Tomo II (1700-1833), Parigi, 1889.

PODESTÀ, F., *L'isola di Tabarca e le pescherie di corallo nel mare circostante*, Tipografia del reale istituto sordo-muti, Genova, 1885.

\_\_\_\_\_, *La pesca del corallo in Africa nel Medioevo e i genovesi a Marsacares: luoghi d'armamento in Liguria*, Tipografia Istituto Sordomuti, Genova, 1897.

\_\_\_\_\_, *I genovesi e le pescherie di corallo nei mari dell'isola di Sardegna*, Bocca, Torino, 1901.

POIRET, J.-L., *Voyage en Barbarie*, J.B.F. Née de la Rochelle, Parigi, 1789.

POMPONI, F. (dir.), *Histoire d'Ajaccio*, La Marge, Ajaccio, 1992, pp. 148-153.

POUMAREDE, G., *La France et les Barbaresques: police des mers et relations internationales en Méditerranée (XVIe-XVIIe siècles)*, in «Revue d'Histoire maritime », n. 4, 2005, pp. 117-146.

PROSPERI, A. (dir.), *Livorno 1606/1806. Luogo di incontri tra popoli e culture*, Allemandi, Torino, 2006.

PUTATURO DONATI MURANO, A., PERRICCIOLI SAGGESE, A., *L'arte del corallo: le manifatture di Napoli e di Torre del Greco fra Ottocento e Novecento*, Macchiaroli, Napoli, 1989.

RAO, A. M. (a cura di), *Napoli 1799. Fra storia e storiografia*, Vivarium, Napoli, 2013.

\_\_\_\_\_, *Il Regno di Napoli nel Settecento*, Guida, Napoli, 1983.

\_\_\_\_\_, *La repubblica napoletana del 1799*, Newton Compton, Roma, 1997.

RAVEUX, O., *Du corail de Méditerranée pour l'Asie. Les ventes du marchand marseillais François Garnier à Smyrne vers 1680*, in DAUMALIN, X., FAGET, D. ET RAVEUX, O. (dir.), *La mer en partage. Sociétés littorales et économies maritimes (XVIe-XIXe siècle). Études offertes à Gilbert Buti*, Presses Universitaires de Provence, Aix-en-Provence, 2016, p. 343-359.

RIGGIO, A., *Corsari tunisini nei mari di Calabria*, in «Archivio Storico per la Calabria e la Lucania», VII, 1937, pp. 25-34.

\_\_\_\_\_, *Mariano Stinca*, in «Archivio storico per la Calabria e la Lucania», XIII, 1943-1944, pp. 171-183.

\_\_\_\_\_, *Napoletani e Barbareschi nell'archivio consolare di Venezia a Tunisi (1781-1797)*, in «Archivio storico napoletano», vol. 32, 1950-1951, pp. 169-184.

\_\_\_\_\_, *Tunisi e il Regno di Napoli nei primordi del XIX secolo*, in «Oriente Moderno», anno 27, n. 1/3, Gennaio-Marzo 1947, pp. 1-23.

ROBERT, A., COUGNY, G. (dir.), *Dictionnaire des parlementaires français: depuis le 1er mai 1789 jusqu'au premier 1889*, Bourloton, Parigi, 1889-1891.

ROCHE, D., *Storia delle cose banali. La nascita del consumo in Occidente*, Editori Riuniti, Roma, 2002.

ROSENSTOCK, M., *The house of Bacri and Busnach. A chapter from Algeria's commercial history*, in «Jewish social studies», n. 14, 1952, pp. 343-364.

ROUARD DE CARD, E., *Traité de la France avec les pays de l'Afrique du Nord: Algérie, Tunisie, Tripolitaine, Maroc*, Pedone éditeur, Parigi, 1906.

ROUSSEAU, A., *Annales tunisiennes, ou aperçu historique sur la Régence de Tunis*, Bastide, Alger, 1864.

RUSSO, F., *Le torri costiere del Regno di Napoli: la frontiera marittima e le incursioni corsare tra XVI ed il XIX secolo*, ESA, Napoli, 2009.

SALVEMINI, B., CARRINO, A., *Porti di campagna, porti di città. Traffici e insediamenti del Regno di Napoli visti da Marsiglia (1710-1846)*, in «Quaderni storici», nuova serie, vol. 41, n. 121 (1), aprile 2006, pp. 209-254.

SALVEMINI, R., *A tutela della salute e del commercio nel Mediterraneo pre-unitario*, in SALVEMINI, R. (a cura di), *Istituzioni e traffici nel Mediterraneo tra età antica e crescita moderna*, CNR, Napoli, 2009.

SEBAG, P., *La peste dans la Régence de Tunis au XVIIème-XIXème siècles*, in «Revue de l'Institut des Belles Lettres Arabe», n. 28, 1965.

SENIGALLIA, L. A., *Sul codice corallino di Torre del Greco e sulla Real Compagnia del Corallo. Contributo storico allo studio del contratto allo alla parte e della società per*

azioni, Jovene, Napoli, 1936.

SIANO, L., *Un diplomatico napoletano alla corte del Dey: a proposito della corrispondenza da Algeri di Gennaro Magliulo (1824-1835)*, in «Africa. Rivista trimestrale di studi e documentazione dell'Istituto italiano per l'Africa e l'Oriente», anno 42, n. 4, dicembre 1987, pp. 643-649.

SIRAGO, M., *La città del corallo: commercio, artigianato e attività marinara a Torre del Greco in età moderna*, in RAVAZZA, N., *Un fiore degli abissi. Il corallo: pesca, storia, economia, leggenda, arte*, Associazione turistica pro loco, San Vito Lo Capo, 2006, pp. 53-75.

\_\_\_\_\_, *Gente di mare. Storia della pesca sulle coste campane*, Edizioni Intra Moenia, Napoli, 2014.

SIRLEO, L., *La sanità marittima a Napoli, origini e vicende; odierna organizzazione dell'ufficio sanitario del porto. Ministero dell'Interno. Direzione generale della sanità pubblica*, Giannini &f., Napoli, 1910.

SPAGNOLETTI, A., *Storia del Regno delle Due Sicilie*, Il Mulino, Bologna, 1997.

SPEZIALE, S., *Le altre guerre del Mediterraneo: uomini ed epidemie tra XVIII e XIX secolo*, Città del sole, Reggio Calabria, 2013.

\_\_\_\_\_, *Oltre la peste: sanità, popolazione e società in Tunisia e nel Maghreb, XVIII-XX secolo*, Pellegrini, Cosenza, 1997.

TALUCCI, O., *La lavorazione del corallo a Livorno: un mestiere scomparso*, tesi di laurea, 1985-1986.

TESCIONE, G., *Origine dell'industria e dell'arte del corallo in Sicilia*, in «Archivio storico per la Sicilia », Vol. VI, 1939.

\_\_\_\_\_, *Italiani alla pesca del corallo ed egemonie marittime nel Mediterraneo: saggio di una storia della pesca del corallo, con particolare riferimento all'Italia meridionale*, Fiorentino, Napoli, 1968.

THOMSON, A., *La classification raciale de l'Afrique du Nord au début du XIXe siècle*, in «Cahiers d'études africaines», volume 33, n. 129, 1993.

TLILI SELLAOUITI, R., *Du droit naturel au droit positif. La diplomatie de la France révolutionnaire avec les pays musulmans de la Méditerranée occidentale*, in DORIGNY, M., TLILI SELLAOUITI, R. (dir.), *Droit des gens et relations entre les peuples dans l'espace méditerranéen autour de la Révolution française*, Société des études robespierristes, Parigi, 2006.

TODD, D., *L'identità economica de la France. Libre-échange et protectionnisme, 1814-1851*, Grasset, Parigi, 2008.

TOUATI, A. I., *Le commerce du blé entre la régence d'Alger et la France*, Tesi di dottorato sotto la direzione d'Alain Blondy, Parigi, Université Paris-Sorbonne, 2009.

TRIVELLATO, F., *La fiera del corallo (Livorno, XVII e XVIII secolo): istituzioni e autoregolamentazione del mercato in età moderna*. in LANARO, P. (dir.), *Le fiere in Italia e in Europa nell'età moderna. Reti economiche, spazi geografici, spazi urbani (secc. XV-XVIII)*, Venezia, Marsilio, 2003, pp. 111-127.

\_\_\_\_\_, *Il commercio interculturale: la diaspora sefardita, Livorno e i traffici globali in età moderna*, Viella, Roma, 2016.

TROINA, G., *Il porto del corallo. Analisi storica del porto di Torre del Greco*, ESA, Torre del Greco, 2007.

VALENSI, L., *Juifs et musulmans en Algérie. VIIe-XXe siècle*, Tallandier, Parigi, 2018.

\_\_\_\_\_, *Le Maghreb avant la prise d'Alger*, Flammarion, Parigi, 1969.

VALLEBONA, G., *Carloforte. Storia di una colonizzazione (1738-1810)*, Tamburino Sardo, Carloforte, 1962.

VAYSSETTES, E., *Histoire des derniers Beyd de Constantine et de l'est Algérien (depuis 1793 jusqu'à la chute de Hadj-Ahmed)*, Éditions Grand Alger Livres, Algeri, 2005.

VERGE-FRANCESCHI, M., *Le Lenche de Marsiglia et la Magnifique Compagnie du corail à Marseille, XVIe-XVIIe siècles*, in GRAZIANI, A.-M., VERGE-FRANCESCHI, M. (a cura di), *Le corail en Méditerranée: cinquièmes journées universitaires d'histoire maritime de Bonifacio, juillet 2003. Actes du colloque des 26-27 juillet 2003*, Piazzola, Ajaccio, 2004.

VEVER, H., *La bijouterie en France au XIX siècle (1800-1900)*, vol. 1., Le Senne, 1906.

WEBER, A.-P., *Régence d'Alger et Royaume de France (1500-1800). Trois siècles de luttes et d'intérêts partagés*, L'Harmattan, Parigi, 2014.

YOGEV, G., *Diamonds and coral. Anglo-Dutch Jews and Eighteenth-Century Trade*, Leicester University Press, Leicester, 1978.

ZAPPIA, A., *Mercanti di uomini. Reti e intermediari per la liberazione dei captivi nel Mediterraneo*, Città del silenzio, Novi Ligure, 2018.

LE NAPOLITAINS ET LE CORAIL DU MAGHREB: PECHE ET EXPLOITATION D'UNE RESSOURCE  
MEDITERRANEENNE DISPUTEE (1780-1827)

Ce travail de thèse se propose d'étudier les phénomènes liés à la pêche du corail du Maghreb, en posant au centre de l'analyse le développement et la pénétration en Afrique du Nord de la pêche napolitaine. À partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, après la chute de la Tabarka génoise en 1741, la Compagnie Royale d'Afrique obtient le privilège de la pêche du corail sur les côtes des Régences d'Alger et de Tunis. Cependant, les trois dernières décennies du siècle voient les concessions françaises toujours plus contestées par les flottes des États italiens, surtout celles du Royaume de Naples. Ainsi, la période comprenant la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et les trois premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle s'offre un remarquable terrain d'enquête. En effet, l'accroissement progressif du nombre des acteurs actifs sur les côtes de Barbarie, les nombreux facteurs perturbant la navigation maritime et les troubles politico-diplomatiques entourant l'activité d'extraction du corail soulèvent, des interrogations sur l'organisation et la gestion des campagnes de pêche de la part des différentes communautés littorales, ainsi que sur les intérêts que les gouvernements européens et maghrébins montrent envers cet « or rouge ». Même si l'intérêt de la recherche réside avant tout dans les phénomènes liés au processus de récolte du corail sur les côtes barbaresques et dans la pénétration des pêcheurs de Torre del Greco, le travail prend en considération des délicats aspects commerciaux et manufacturiers relatifs à chaque pays. Ce regard sur l'aval de la filière est une condition indispensable pour avoir une vision complète et globale de l'importance du corail comme « ressource méditerranéenne ».

**Mots-clefs :** corail, Maghreb, Torre del Greco, Méditerranée.

NEAPOLITANS AND MAGHREBI CORAL: FISHING AND EXPLOITATION OF A HIGHLY  
DISPUTED MEDITERRANEAN RESOURCE (1780-1827)

The aim of this PhD thesis is to analyse the phenomena related to coral fishing of the Maghreb, placing at the center of the analysis the development and the penetration in North Africa of the Neapolitan fishery. From the middle of the XVIII<sup>th</sup> century, after the fall of Genoese Tabarka in 1741, the French Compagnie Royale d'Afrique obtains the privilege of coral fishing on the coasts of the Regencies of Algiers and Tunis. However, during the last thirty years of the XVIII<sup>th</sup> century, Italian states' navies started complaining strongly about those preferential concessions to France. In light of what has been introduced thus far, it follows that the historical period that goes from the second half of the XVIII<sup>th</sup> century to the 1830s represents an interesting and remarkable field of research. Actually, the gradual increase of participants on the Barbary Coast scenery, the various obstacles and issues on the subject of maritime navigation and the convoluted political and diplomatic events that accompanied the activity of coral fishing, raise many queries. As an example, this dissertation project studies the organization of fishing campaigns by the different coastal communities and it also focuses on the strong interests that European and Maghrebians governments and merchants showed towards this influential "red gold". The attention focuses mainly on the several phenomena related to the fishing process on the Barbary Coast. Nevertheless, this work will also refer constantly to commercial and manufacturing aspects connected to each country, which are essential in order to have an overview of coral relevance as a "Mediterranean resource".

**Keywords:** Coral, Maghreb, Torre del Greco, Mediterranean.